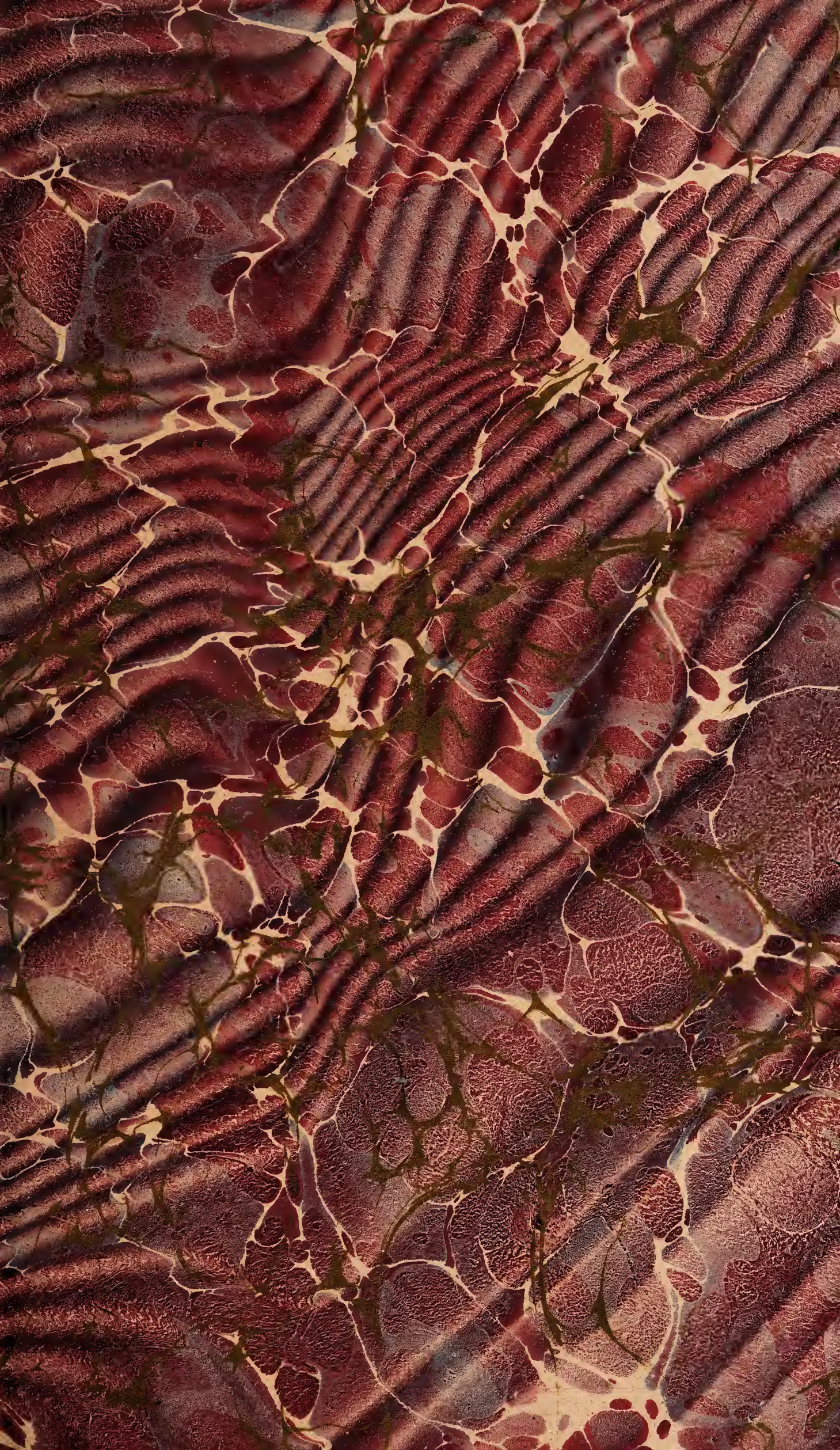
ENDURE FORT

Bibliotheca Lindesiana.

81/6



BOUND BY WOOD, LONDON.

25,416/B

O. xxi. 2.

9/

Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b29330555_0001

5947a

RÉPUBLIQUE
DES CHAMPS ÉLYSÉES,
OU *MONDE ANCIEN*,

Ouvrage dans lequel on démontre principalement :

Que les Champs élysées et l'Enfer des Anciens sont le nom d'une ancienne République d'hommes justes et religieux, située à l'extrémité septentrionale de la Gaule, et surtout dans les îles du Bas-Rhin ;

Que cet Enfer a été le premier sanctuaire de l'initiation aux mystères, et qu'Ulysse y a été initié ;

Que la déesse Circé est l'emblême de l'Eglise élysienne ;

Que l'Elysée est le berceau des Arts, des Sciences et de la Mythologie ;

Que les Élysiens, nommés aussi, sous d'autres rapports, Atlantes, Hyperboréens, Cimmériens, &c., ont civilisé les anciens peuples, y compris les Egyptiens et les Grecs ;

Que les Dieux de la Fable ne sont que les emblêmes des institutions sociales de l'Elysée ;

Que la Voûte céleste est le tableau de ces institutions et de la philosophie des Législateurs Atlantes ;

Que l'Aigle céleste est l'emblême des Fondateurs de la Nation gauloise ;

Que les poëtes Homère et Hésiode sont originaires de la Belgique, &c.

OUVRAGE POSTHUME

De M. CHARLES-JOSEPH DE GRAVE, *ancien Conseiller du Conseil en Flandres, Membre du Conseil des Anciens, &c.*

Veterum volvens monumenta Deorum,
ô Patria! ô divum Genus!

TOME PREMIER.

A GAND,
De l'Imprimerie de P.-F. DE GOESIN-VERHAEGHE,
rue Hauteporte, N°. 229.

1 8 0 6.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

Les Contrefaiteurs et Débitants des impressions contrefaites sont avertis, que conformément à ce qui est statué par les Lois pour la garantie des propriétés littéraires, il a été remis deux Exemplaires de cet ouvrage à la Bibliothèque Impériale.

Aucun Exemplaire ne sera avoué qu'avec la présente signature.

A. Le Bègue

Avocat à Gand.

AVIS
DE L'ÉDITEUR.

L'ouvrage que nous avons l'honneur d'offrir au public étoit à peine achevé, la septième feuille du premier volume étoit encore humide et sortoit des étreintes de la presse, lorsque son auteur a été subitement enlevé aux sciences, à sa famille et à ses amis, dans le moment où il alloit recueillir les fruits de ses longues veilles et de ses ingénieuses recherches.

Les héritiers de M. de Grave se sont empressés de faire continuer, à leurs frais et avec la plus grande exactitude, l'impression d'un ouvrage où l'auteur s'éloignant des routes battues, s'en trace une

nouvelle, et réveille à chaque pas, de mille manières, la curiosité des lecteurs. Ils nous ont engagé à suivre la révision du manuscrit, dont l'auteur nous avoit aussi précédemment chargé : nous nous sommes fait un devoir de payer à la mémoire de M. DE GRAVE le tribut de notre estime profonde, et de prouver à ses parens quel prix nous mettons à leur confiance, en tâchant de suppléer cet auteur, sous le rapport des soins seulement, dans la publication de cet ouvrage. Nous n'avons pas eu la présomption de le remplacer sous ceux des talens et des connoissances. Peu d'hommes réunissent à un jugement aussi sain, à une aussi grande pénétration, une érudition aussi étendue que l'étoit la sienne.

Lorsque la mort nous a ravi cet homme recommandable, son manuscrit étoit complet, et nous avons respecté les intentions de l'auteur, nous n'avons rien changé à ses idées. Il ne nous a légué que l'attention d'en ordonner les parties, d'après ses conceptions que de fréquentes conférences nous avoient assez fait connoître. Nous assurons les lecteurs que nous nous sommes conduit en légataire fidèle.

Belge d'origine, et modeste comme l'est toujours un vrai savant, notre auteur se défioit de sa diction en langue française. C'est par ce motif qu'il nous a invité à revoir son manuscrit. Nous avons hasardé cette entreprise sans consulter nos forces, et très-sûr d'avance que nous n'aurions presque jamais qu'à ap-

plaudir ; car M. DE GRAVE écrivoit très-bien notre langue. Nous nous sommes religieusement attaché à conserver le caractère du style de l'auteur, et même quelques tournures, quelques expressions qui tiennent au génie de sa langue maternelle, pour ne pas affoiblir ses pensées. Puissent les mânes de M. DE GRAVE être satisfaits de nos efforts ! Puisse le public reconnoître que nous avons rempli convenablement notre tâche !

G. B. Liégeard,

Membre de la Société de Littérature de Bruxelles et de celle des Sciences, des Arts et d'Agriculture de Douay.

NOTICE

SUR M. DE GRAVE.

On aime à connoître l'homme dont les écrits attachent l'attention : on se plaît à pénétrer les détails de sa vie privée ou publique ; il semble que, dès que l'on a obtenu ces renseignemens, on soit en pleine connoissance avec un auteur, et que ses ouvrages alors commándent un plus vif intérêt. Mais généralement les amis des lettres le sont aussi de la solitude, de la simplicité, et les actions de leur vie modeste, uniforme et douce n'ont rien qui pique la curiosité ; alors, aux yeux des gens sensés, ils ne sont que plus dignes d'estime, et leurs compositions inspirent une plus grande confiance.

M. DE GRAVE *s'est de lui-même placé par goût dans cette condition, moins brillante qu'utile, moins séduisante que respectable. Sa vie a été aussi simple que son cœur étoit pur ; mais à toutes les époques de son existence, il fit preuve de grands talens, surtout dans*

les diverses fonctions publiques auxquelles il fut appelé, et qu'il sut remplir de manière à conquérir l'estime, sans éveiller la jalousie.

Né à Ursel, commune du premier arrondissement du département de l'Escaut, lorsqu'il fut en âge de faire ses études, ses parens l'envoyèrent à l'université de Louvain, où la justesse de son jugement, son penchant à la réflexion et ses conceptions fortes le firent distinguer. Il fit de très-rapides progrès dans la philosophie, la jurisprudence, les langues anciennes et particulièrement dans les langues modernes du nord. Au sortir de cette école justement célèbre, il vint s'établir à Gand, alors capitale des États de Flandres, où bientôt il fut considéré comme un jurisconsulte du premier ordre. Mais ce qui justifia, ce qui confirma la considération générale dont il fut honoré, ce fut son respect religieux pour la justice et son inébranlable attachement à la vérité. Ces qualités éminentes, jointes aux talens peu ordinaires de M. DE GRAVE, *firent jetter les yeux sur lui, quoique jeune encore, pour remplir les fonctions de* CONSEILLER AU CONSEIL EN FLANDRES. *Sa modestie lui défendit d'accepter cette fois la récompense publique que l'on décernoit à ses talens avant l'âge ordinaire; et son refus ne fit que démontrer plus clairement encore combien il était digne de l'honneur qu'on vouloit lui faire. On ne le perdit pas de vue, et dès qu'il ne fut plus dans le cas de se retrancher à l'abri de sa jeunesse pour renouveler ses refus, on songea de*

nouveau à l'introduire au Conseil. Les élections pour ces places avoient lieu au scrutin de liste, et M. DE GRAVE *eut la gloire d'apprendre que son nom s'étoit trouvé placé en tête de chaque scrutin. Il fut donc* unanimement *élu* CONSEILLER, *honneur dont nul autre n'avoit joui avant lui. Sa conduite dans cette place ne fit qu'accroître l'opinion avantageuse que, depuis longtemps, on avoit conçue de son mérite.*

Tant de droits à l'estime et à la confiance générales ne furent pas perdus pour M. DE GRAVE, *au moment où la Belgique fut réunie à la France; et ce Magistrat intègre fut nommé député au Conseil des Anciens, lors des élections qui eurent lieu dans le département de l'Escaut. Comme dans ces temps d'orage il suivoit fidèlement, avec calme et constance, le sentier peu fréquenté alors de la sagesse, il faillit être enveloppé dans la proscription qui atteignit tant d'hommes recommandables dans la tourmente du* 18 *Fructidor an V*, (4 Septembre 1797). *Alors il s'éloigna des affaires politiques, auxquelles il ne s'étoit livré que par devoir, et revint aux sciences qu'il avoit toujours aimées, toujours cultivées. Alors aussi, résidant à Paris et habile à tirer un parti avantageux des secours que lui offroient les grandes, nombreuses et riches bibliothèques de cette capitale, il jeta les bases de l'étonnant ouvrage que ses héritiers et nous présentons aujourd'hui au public; et il fit avec courage et sagacité les immenses recherches dont il*

avoit besoin pour conduire à terme ses ingénieuses conceptions.

M. DE GRAVE *étoit profondément versé dans la connoissance de l'Histoire et de la Littérature anciennes et modernes, des Langues savantes, de la Géographie, de l'Astronomie et de la* Mythologie. *Mais les idées reçues jusqu'à ce jour sur cette dernière science, ne pouvoient satisfaire son austère raison. Les fables qui la composent, prises dans leur sens littéral, lui répugnoient ; en les considérant comme des symboles, les explications qu'en ont donné nombre d'auteurs lui paroissoient ou fausses, ou vagues, ou incomplettes. Il ne cessoit de penser qu'elles cachent sous leur voile magique des vérités qu'il étoit essentiel de découvrir ; ce que l'on essayoit en vain à l'aide de la langue grecque. Il en conclut qu'il falloit chercher la source où les Grecs avoient puisé leur Mythologie ; puisque des écrivains, des philosophes estimés, avoient reconnu que les Grecs mêmes n'étoient pas les inventeurs de leur Théogonie. Il se rappela qu'Aristote avoit dit que la Grèce tenoit ses institutions religieuses et civiles des peuples qu'elle nommoit dédaigneusement* Barbares ; *que Suidas et d'autres auteurs prétendoient qu'Homère et Hésiode n'étoient pas Grecs, mais* Atlantes. *Ce fut pour lui un trait de lumière ; et il ne put penser ou que l'Atlantide ait été un pays imaginaire, ou qu'il fut perdu sans espoir d'en retrouver encore de nobles et précieux débris.*

Pour le guider dans la route peu battue qu'il vouloit parcourir, il crut devoir interroger tous les peuples dans leurs langues, et examiner celles dans lesquelles les dénominations mythologiques offriroient le sens le plus juste, le plus satisfaisant. Il reconnut que, dans la langue flamande, tous ces noms se prêtoient à une explication historique et naturelle qui sans doute frappera le lecteur. Il fut alors armé du rameau d'or, et la porte des Enfers *lui fut ouverte : il les parcourut, et parvint à l'*Elysée. *Le prisme des illusions se brisa dans ses mains savantes, il ne vit plus que la vérité dans ces régions que l'on croit consacrées aux chimères. Enfin M.* DE GRAVE *a conquis l'empire de la fable, et l'a fait rentrer dans l'apanage de l'histoire. Il a rendu à la raison tout ce qui sembloit du domaine de l'imagination. Digne émule du malheureux* Bailly, *du vaillant* Latour-d'Auvergne-Corret, *des savans* Cambry *et* Dulaure, *ainsi que de tant d'autres membres recommandables de l'Académie-Celtique, il a ajouté la masse de ses lumières aux leurs, pour éclairer les pas des curieux qui désirent parcourir le dédale de l'antiquité. Il a donné un sens à ce qui sembloit n'en point avoir. Il nous apprend à respecter des institutions sublimes par leur pureté, par leur simplicité, dont l'origine paroissoit être perdue pour nous, ce qui nous égaroit sur le motif de leur établissement, et sur leur véritable utilité. Il fait sentir quelle force acquerre une constitution poli-*

tique, lorsqu'elle est basée sur la Religion, en démontrant que la Religion *et la* Justice *avoient mis le sceau de la perfection à la constitution sociale des Elysiens. Il prouve que de-là dépend la durée des loix et des gouvernemens. Enfin il confirme par des faits, ou du moins par des récits qui semblent en avoir la force, cet adage de Scipion :* Cole pietatem et justitiam.

Les poètes ne doivent point s'effrayer de ce que M. DE GRAVE *a, sous les rapports politiques et moraux, rompu le charme mythologique. Vénus sera toujours pour eux la mère des Grâces ; toujours il sera doux de dénouer sa ceinture, de respirer le parfum qui s'exhale de sa chevelure blonde ; Flore ne cessera point de régner sur le printemps, et l'Amour sur l'univers. Mais la raison à son tour sera du moins satisfaite de pouvoir se rendre un compte positif des immenses travaux d'Hercule et de leur objet ; des forces d'Atlas et de ses rapports avec le Ciel ; des juges des Enfers, des habitans de l'Elysée, et de la topographie de ces deux régions que l'on croyoit ne pouvoir parcourir sans cesser de vivre. On ne sera nullement fâché de voir la fameuse Circé justifiée de la mauvaise opinion que l'antiquité nous avoit laissée de sa conduite et de son cœur ; de savoir qu'elle ne fut ni magicienne, ni méchante ; d'apprendre enfin que l'Atlantide, si souvent perdue, si inutilement retrouvée, ne fut pas un pays chimérique, et que peut-être tels de nos lecteurs, qui sont loin de s'en douter, descendent*

de ces sages de la République élysienne dont plusieurs auteurs recommandables, et même des Pères de l'Eglise, nous ont transmis l'éloge. M. DE GRAVE *a ouvert un vaste champ à la croyance des uns, au septicisme des autres, et par là il ne peut qu'être agréable à tous, et très-utile au progrès des sciences.*

Le brave Latour-d'Auvergne *a dit, dans son savant ouvrage sur les* Origines gauloises, *que :* » *Si ces observations, quelque fortes qu'elles fussent,* » *ne portoient pas la conviction dans les esprits,* » *peut-être conduiroient-elles un jour, par des* » *recherches plus savantes et plus approfondies, à* » *rectifier nos idées sur un système reconnu par* » *les Grecs pour être le leur, mais qui paroît avoir* » *la plus intime liaison avec l'histoire de nos siècles* » *barbares, etc.* » *Eh bien ! ce problême que la modestie, les exploits guerriers et la mort glorieuse de ce digne militaire lui ont empêché de résoudre, nous pensons que M.* DE GRAVE *en a trouvé la solution, ou du moins qu'il s'en est extrêmement approché, aidé de sa langue nationale qui lui a donné la clef de toutes les expressions de la Mythologie. Nous espérons en conséquence que le monde savant, que les amis des lettres lui sauront gré de ses nombreuses recherches et du riche parti qu'il a tiré de ses vastes et précieuses connoissances. On avouera, nous nous en flattons, que M.* DE GRAVE *a découvert un monde, le monde primitif peut-être, dont le torrent des siècles et celui non moins*

destructeur des révolutions nous avoient séparés, et qu'enfin il a rendu un éminent service aux sciences. S'il a erré, on ne pourra se dissimuler qu'il ne s'est jamais écarté du chemin de la raison et de la vraisemblance. L'édifice qu'il a construit est immense et majestueux, et toutes les parties correspondent au plan général : voilà sans doute la justice qui lui sera rendue. Qui sait jusqu'où la vigueur de son jugement et la sagacité de son esprit l'auroient conduit, si une mort inopinée ne l'avoit enlevé trop tôt ? Telle est la réflexion à laquelle sa perte subite nous a livré, et l'amertume de cette pensée n'est modérée que par la consolation de rendre à son ombre une partie des louanges qu'il auroit sûrement recueillies lui-même, s'il avoit eu le temps de présider à la publication de son ouvrage, et s'il avoit pu jouir de l'accueil dont nous nous flattons que le public honorera ce livre (1).

L'Editeur.

---

(1) M. *de Grave* est mort subitement le 11 Thermidor an XIII, (30 Juillet 1805.)

INTRODUCTION
A L'HISTOIRE
DU
MONDE ANCIEN.

LA république des atlantes a-t-elle existé? Quel point du globe occupoit-elle? Ces deux questions ont longtemps fixé l'attention des écrivains les plus éclairés. La première est presque affirmativement résolue par des savans de siècles différens, de différentes nations et tous également distingués. Mais l'accord n'est plus le même entre ces hommes recommandables, lorsqu'il s'agit d'assigner sur quelle portion de la terre cette république étoit située. Ce dont on convient généralement c'est que les sciences, les arts et les sages institutions sociales n'ont eu toutes qu'un seul centre, qu'un même foyer; et que ce foyer précieux a étendu ses rayons divins sur le reste de l'univers; qu'enfin il se forma au milieu d'une république célèbre et que le théâtre de ce gouvernement mémorable fut une île. Les uns placent cette île dans la Mer méditerranée, et disent qu'une grande commotion du globe la submergea. D'autres croyent la trouver dans les eaux d'Afrique. Quelques-uns la cherchent dans la Mer du Nord. Mais le plus

grand nombre est d'avis que cet état étoit situé à-peu-près sous le 50e degré de latitude. Beaucoup aussi font au nord de l'Asie l'honneur de le considérer comme le berceau du genre humain et comme celui des arts et de la civilisation. Pour adopter cette hypothèse, il en faut admettre une infiniment plus importante et plus hardie, digne sans doute du génie de l'illustre Buffon, de l'attention de l'ingénieux et infortuné Bailly; celle du refroidissement progressif de notre planète; mais Mr. de Grave a cru qu'on pouvoit retrouver l'atlantide moins près du pôle, et sans recourir à ces grandes et subtiles assertions.

En cherchant avec franchise à dégager la vérité de l'entrave des systêmes, notre auteur s'est dit probablement: » l'opinion qui détermine le 50e degré de latitude comme étant celui sous lequel existoit la république des atlantes paroît la plus raisonnable, comme elle est la plus universelle; car dans les climats où la nature a moins fait pour l'homme, l'homme a plus fait pour lui-même. La nécessité a enfanté l'industrie. Le travail et les privations ont enfanté les vertus; et les vertus, en perfectionnant les institutions, ont pu, ont dû former une société aussi parfaite que l'esprit humain peut la concevoir et l'offrir. Ce chef-d'œuvre de la civilisation n'a très-probablement dû exister d'abord que sous un ciel où les vicissitudes des saisons forçoient à la pré-

voyance, à l'activité et développoient les facultés morales et physiques, selon toute l'énergie dont elles sont susceptibles. La raison nous défend donc de chercher cette république dans ces régions délicieuses où l'homme, livré à l'inertie et au délire des sens, que la fecondité du sol et la séduisante douceur du climat produisent, ne tend trop souvent qu'à se dégrader. Là les peuples inventeront peu, feront d'eux-mêmes de très-foibles progrès vers l'ordre public. Ils ne s'amélioreront que par imitation, et sous l'influence d'un grand homme. L'expérience des siècles, celle des temps actuels viennent à l'appui de cette assertion. »

Ces principes, qui ont dirigé Mr. de Grave et dont on reconnoîtra la solidité sans-doute; ces principes une fois posés et reçus, on ne sera pas étonné que cet auteur ait cru pouvoir placer la république des atlantes à l'occident de l'Europe près de l'embouchure du Rhin. Nous osons plus et nous ne craignons pas d'avancer que l'on se sentira entrainé vers la conviction, quand on reconnoîtra que son hypothèse est appuyée sur des monumens authentiques, et confirmée par l'histoire, la géographie et la langue encore familière aux peuples qui habitent les mêmes contrées, aux descendans des atlantes; quand on verra quels motifs ingénieux et puissans engagent l'auteur à établir que la république des atlantes, l'île des hyperboréens et

celle des Champs élysées ne formoient qu'un seul et même état. Alors aussi on l'approuvera de restituer à la géographie et à l'histoire de précieux faits, des noms de lieux que l'ignorance des temps intermédiaires a singulièrement travestis, que de grandes secousses politiques ont dénaturés et dont l'imagination des poëtes s'est emparée comme faisant partie du domaine de la fable.

Un homme célèbre (1) dit, en parlant des premières notions mythologiques répandues parmi les anciens : » on pourrait faire des volumes sur » ce sujet; mais tous ces volumes se réduisent » à deux mots : c'est que le gros du genre hu- » main a été et sera très-longtemps insensé et » imbécille; et que peut être les plus insensés » de tous ont été ceux qui ont voulu trouver » un sens à ces fables absurdes et *mettre de la* » *raison dans la folie.* » Cette opinion est bien rigoureuse; mais sans avoir eu peur de la justifier, Mr. de Grave a cependant essayé de *mettre de la raison dans la folie*, et de donner un sens naturel et satisfaisant à ce qui semble n'en avoir aucun : tel fut son but; et sans abonder aveuglément dans son sens, nous croyons qu'il l'a atteint.

Il porte d'une main ferme et prudente le

---

(1) Voltaire, philos. de l'histoire, chap. intitulé *de la religion des premiers hommes.*

flambeau de la vérité, dans le cahos de la mythologie. On conviendra, nous l'espérons, qu'il a réussi à démontrer qu'elle repose sur des faits dont les preuves sont très-voisines de nous et que bien inutilement on a recours aux efforts de l'imagination pour les débrouiller. Ce grand ouvrage ne peut être que celui de la raison qui ne divague jamais dans la région des chimères; mais qui cherche au contraire les explications dont elle a besoin, dans la nature des hommes et des choses.

Or la marche de l'esprit humain n'est point de passer du composé au simple, mais bien du simple au composé. Les premières idées, les premières actions des hommes ont été simples; leurs premiers récits ont du l'être également. Il est donc juste d'en conclure que leurs premières traditions n'ont pas été fabuleuses. Ce n'est qu'en traversant les siècles et les révolutions, qu'elles se sont défigurées. Mais si elles ont subi de grandes altérations, elles ne sont pourtant pas tellement dénaturées, qu'après en avoir séparé tout ce qui appartient au jeu de l'imagination, ou aux méprises de l'ignorance, tout ce que l'amour du merveilleux y a introduit d'hétérogène, on ne puisse y reconnoître des faits simples, certains et naturels. Il suffit ici d'agir avec la prudence et la bonne foi du chimiste qui, en décomposant les corps, cherche seulement à distinguer, à analyser leurs principes constitutifs et non à faire de l'or.

Cette sage conduite a été celle de Mr. de Grave. S'il se trompe, c'est bien loyalement et l'on sera porté non seulement à lui pardonner son erreur ; mais à lui en savoir gré. L'expression affirmative de son style n'est même que celle de son intime conviction : il n'a parlé d'une manière positive que parce qu'il a sincèrement cru avoir trouvé la vérité. Les soins qu'il a apportés dans ses recherches, son scrupule dans le choix des sources où il a puisé, lui ont inspiré cette confiance et doivent lui acquérir celle des lecteurs. On pourra se convaincre aisément que notre estimable auteur ne hasarde aucune citation, ne torture aucun passage pour lui donner de force un sens favorable à son système, dans lequel si tout n'est pas vrai, tout du moins est conséquent et plausible. En effet comment ne pas s'abandonner aux charmes de la persuasion, si l'on trouve, de nos jours et près de nous, un peuple dont les institutions politiques, les mœurs, les usages conservent encore une nuance très-ressemblante à ceux que l'on s'accorde à donner aux atlantes; si la situation topographique du sol habité par ce peuple, ses monumens, et surtout ses monumens hydrauliques sont en rapport direct avec ce que l'on connoît de la république des élysiens; si sa langue actuelle est la seule des langues anciennes et modernes qui donne une explication claire et précise de tous les termes de la mythologie,

des noms de tous les dieux, qui dans toute autre langue n'offrent qu'un sens imparfait et souvent même n'en offrent aucun ; si cette langue très-riche en monosyllabes peut être considérée comme une langue-mère ; enfin si le sol qu'habite ce peuple est situé sous le 50ᵉ degré de latitude ?

Ces idées ne pouvoient guères frapper utilement que des hommes nés dans la même contrée et versés dans cette même langue, des indigènes, puisqu'elle n'est point familière aux savans des autres pays. Il falloit aussi pour les élaborer, pour les faire fructifier, des loisirs, de la fortune, une vaste érudition, du courage et de la constance. Les belges sont penseurs, beaucoup sont profondément instruits ; mais ils écrivent peu. Ils se livrent plus ordinairement aux affaires qu'à la culture exclusive des sciences. Notre auteur même n'a songé à leur consacrer son temps et ses talens qu'après s'être assuré l'indépendance par d'autres travaux.

Si ces causes ont retardé la découverte du territoire des Champs élysées, ou de la république des atlantes ; elle en a rendu les moyens plus sûrs, en en laissant la recherche et le choix aux hommes éclairés, élevés sur le sol même et qui les ont sans cesse autour d'eux.

Les grecs n'ont point recherché l'Atlantide où la place notre auteur. Eh ! comment l'auroient-ils fait ? Ils ne connoissoient point ces contrées.

Ils ne savoient même point d'où leur venoient leurs dieux, leur culte, et leurs sciences. Aristote a dit que les grecs tenoient leurs lumières des *barbares*. C'est un sage, c'est un ami de la vérité qui fait cet aveu : aussi doit-il être d'un très-grand poids. Orphée, qui instruisit les grecs n'étoit pas grec. C'étoit un Thrace, un élève de la seconde Atlantide. St. Clément d'Alexandrie partage à cet égard le sentiment d'Aristote. César, dans son sixième livre de la guerre des gaules, dit en parlant des druides, *qu'ils se servoient des caractères grecs pour écrire*. César pourroit bien, en suivant l'opinion de son temps, avoir pris le change à cet égard; et il est plus naturel de penser que les grecs ont reçu leurs signes alphabétiques de ceux qui leur ont transmis leurs sciences, leurs arts et leur culte.

Si les grecs n'ont pu reconnoître le véritable site de l'Atlantide; les romains n'y auroient pas mieux réussi. Avant César, les romains n'avoient point pénétré jusqu'aux embouchures du Rhin et depuis lui, ceux qui y sont parvenus étoient plus guerriers que savans, et s'occupoient davantage d'exploits militaires que de recherches scientifiques. Lorsque les premiers gaulois, d'après le rapport de l'illustre Tacite, parurent dans Rome étonnée, leurs vêtemens blancs, leurs barbes vénérables, leur langage inconnu, leurs manières inusitées, tout en eux fixa l'attention, éveilla la curiosité des romains et l'on

fut aux recherches pour savoir d'où pouvoient venir ces hommes extraordinaires. L'occident de l'Europe et ses peuples n'avoient donc pas encore été découverts par les maîtres du monde!

Cette assertion est si vraie que lorsque Drusus, lorsque Germanicus son fils, emportés par le désir de s'instruire et guidés par le cours du Rhin, arrivèrent à son embouchure, ils se trouvèrent dans une région dont ils n'avoient jamais entendu parler.

On peut donc, sans trop hasarder, conclure que les romains n'ont visité que très-tard et trop superficiellement le théâtre de l'ancienne Atlantide, pour l'y reconnoître; que les grecs, hors deux ou trois personnages peut être, que le hasard, et les tempêtes y ont portés, ne l'ont point fréquenté, qu'ils ignoroient même à quelle distance cette contrée étoit de la Grèce et se bornoient à penser qu'elle existoit aux *extrémités de la terre*. Voilà pourquoi ils rapportoient l'origine de leurs institutions et de leurs dieux à l'Atlantide de la Thrace, qui ne fut que la seconde Atlantide. Or si l'Atlantide de la Thrace n'est que la fille de celle de l'océan, si, comme l'avance Mr. de Grave, Homère, qui a donné à l'un de ses principaux personnages, un nom étranger à la langue grecque, celui de *Mentor;* si Homère, disons-nous, n'étoit pas grec, mais atlante; on ne sera plus étonné sansdoute de ce que les auteurs, qui n'ont recher-

ché les traces de l'Atlantide que dans les ouvrages des écrivains grecs, ou romains, n'aient rien dit de satisfaisant sur cet intéressant sujet.

Si d'un autre côté, on veut révoquer en doute la singulière analogie qui existe entre la langue des belges et la langue qui a dû être celle des atlantes, leurs ancêtres : nous demanderons par quel inconcevable jeu du hasard, il se trouve que toutes les expressions de la mythologie ont un sens naturel et précis dans la première de ces deux langues, si elles ne lui appartiennent pas? Et comment appartiendroient-elles primitivement à la langue grecque, dans laquelle elles ne peignent que des objets fantastiques et rien dont la raison puisse se contenter?

Elle ne pourroit pas être plus satisfaite, cette sévère raison, de l'opinion de ceux qui prétendent que les noms des divinités de la fable sont tous purement imaginaires et qu'ils ne sont pas destinés à représenter des objets naturels. D'après ces puissantes considérations, Mr. de Grave s'est proposé de rechercher et de réunir tous les précieux débris d'une histoire dont les fils semblent être rompus depuis longtemps et qu'il pense avoir retrouvés. Il les a classés, il les a comparés, pour parvenir à reconnoître leur destination primitive, leur origine et les évènemens qui s'y rattachent successivement. Alors par l'effet de ses soins, ce qui paraissoit dé-

pourvu de sens, en offre un si naturel et si clair, que les lecteurs seront surpris que l'on n'en ait pas été plutôt frappé et que pendant une longue série de siècles on se soit égaré dans le vague des illusions, tandis que l'on étoit si près de la vérité.

Nous verrons ainsi pourquoi une nation placée sous un ciel inconstant, plus souvent rigoureux que doux et sur un sol plus avare que généreux, a pu être la première industrieuse et agricole; parce qu'elle a senti qu'avec des efforts et de la constance elle pouvoit réparer les torts du sol et du climat. Par la même cause cette nation située aux embouchures de plusieurs grands fleuves et bornée par la mer, est devenue promptement habile dans la navigation, et pour le devenir, elle a étudié les astres. Ses progrès dans l'astronomie furent rapides, à l'aide de ses longues et brillantes nuits d'hyver. Nous verrons encore comment ayant à lutter sans cesse contre le débordement de ses fleuves d'une part et de l'autre contre le courroux de l'océan, elle a porté si loin l'art des constructions hydrauliques et elle est parvenue à dompter le moins domptable des élémens, et même à envahir une partie de ses domaines au profit de l'agriculture, ce qui se continue encore de nos jours dans les mêmes contrées. Enfin cette nation à laquelle la nature n'accordoit rien gratuitement, mais aussi ne refusoit rien à son labeur,

éprouva le besoin de se prêter de mutuels secours, de former des lois sages et de se placer sous leur égide, de resserrer les liens de son association par des institutions religieuses, morales et conservatrices. Alors ainsi constituée sous l'influence d'un gouvernement ferme, cette nation étendit son commerce et ses relations industrielles sur tout l'univers connu, elle y propagea ses arts, ses principes et ses connoissances. Sa longue prospérité influa sur sa population. Elle devint surabondante et reflua sur d'autres contrées. Il se fit de nombreuses émigrations et ses colonies se portèrent sur différens points du globe. Quelques sages des autres nations vinrent s'éclairer chez ce peuple de sages. Ils sollicitèrent et obtinrent la faveur d'être initiés aux mystères de son culte et ils retournèrent dans leur patrie, fiers de connoître les principes de ce peuple religieux et aimé du ciel. Mais le temps, qui détruit tout, qui change tout, les révolutions naturelles et politiques, qui entrainent tout avec elles, n'ont plus laissé après des siècles nombreux, entre les atlantes, les nations qui étoient leurs contemporaines et nous, que d'immenses débris dans lesquels il faut fouiller avec sagacité, avec prudence. Les lecteurs jugeront si Mr. de Grave l'a fait avec autant de succès que nous le pensons. On s'étonnera sans-doute que notre auteur s'appuie souvent des écrits d'Homère, et qu'il réclame ce prince des poëtes

comme un génie sorti de l'Atlantide. Mais aux preuves nombreuses dont il étaie ses assertions, à l'opinion de Suidas qui regardoit Homère et Hésiode comme des atlantes, nous nous permettrons d'ajouter quelques observations qui tôt ou tard n'auroient pas échappé à la pénétration de notre auteur et que nous avons eu la satisfaction de lui suggérer. Voici ces observations qui peut-être paroîtront puériles, et que peut-être aussi quelques lecteurs ne croiront pas indignes de leur attention : lorsque Homère, dans l'Odyssée fait des descriptions relatives aux usages domestiques, elles sont calquées sur les usages encore existans dans la Hollande et la Belgique. Dans plusieurs chants de son poëme, Homère représente les femmes, même celles du plus haut rang, occupées à filer, à former des tissus; il indique que les esclaves lavent les appartemens, les meubles, les essuient avec des éponges, et ces mêmes procédés sont de temps immémorial ceux des contrées où Mr. de Grave place la république des champs élysées. Homère, qui charmoit les grecs par la mélodie de ses vers, à une époque où la Grèce n'avoit pas d'autres poëmes que les siens et n'avoit pas encore de poëtes distingués, décrit la topographie des îles du Bas-Rhin en homme qui a parcouru ce pays, dans un temps où aucun grec ne possédoit des connoissances géographiques assez étendues pour l'aider sur ce point de science. D'après cela

on est fondé à penser que ce fut Homère qui restitua aux grecs l'itinéraire d'Ulysse, perdu pour eux et dont le souvenir s'est conservé jusqu'aux temps modernes dans les îles du Bas-Rhin, où des monumens, des bourgs, des villages qui probablement furent jadis des villes, portent son nom, retracent son passage et existent encore. Comment ce poëte illustre auroit-il pu faire des récits aussi exacts, aussi détaillés, s'il n'avoit pas été un atlante et même un atlante distingué, savant, initié aux mystères des champs élysées, un respectable infortuné peut-être que des circonstances inconnues jetèrent loin de sa patrie et qui a eu recours à son génie fécond et sublime pour attirer l'attention des peuples dont il cherchoit à obtenir des soins hospitaliers ? Nous croyons que si Homère avoit été grec, il auroit été presque impossible que ses contemporains, épris de ses chants, avides des récits historiques qu'ils contiennent, eussent méconnu le lieu de sa naissance et celui où repose sa noble cendre. Envain son siècle ne lui auroit pas rendu justice, le siècle suivant auroit été plus équitable et il ne se seroit pas écoulé assez de temps alors pour qu'on eût pu méconnoître sa famille et sa patrie. Ses conceptions sont trop élevées, son style est trop pur pour appartenir à la Grèce dont les lumières à cette époque étoient inférieures à celles de ce poëte immortel.

Si Mr. de Grave a revendiqué Homère comme étant originaire de l'ancienne Atlantide; il s'est cru également autorisé à considérer cette république comme la patrie d'Hésiode. Ce chantre de l'agriculture et de la théogonie élysienne semble en effet devoir être le compatriote d'Homère, comme on a lieu de croire qu'il étoit son contemporain. Il a chanté l'art qui étoit regardé comme le premier des arts dans la république élysienne, il a célébré les dieux de ses pères, ou plutôt les attributs de la divinité que l'on adoroit dans sa patrie. Il a parlé le langage des poëtes dans un pays où il n'y avoit pour ainsi dire pas encore de poëtes, où l'agriculture et les arts étoient encore dans l'enfance.

Terminons ici cette sorte de digression et n'anticipons point sur des détails beaucoup mieux présentés dans l'ouvrage de Mr. de Grave. Songeons plutôt à prévenir une réflexion que pourront faire quelques lecteurs, en remarquant que Mr. de Grave place l'Atlantide dans sa patrie, ou plutôt prétend que sa patrie est une partie de l'ancienne Atlantide. On dira que notre auteur s'est laissé entrainer par l'amour de son pays. Oui sans-doute cet amour l'a guidé; mais il ne l'a pas aveuglé. Il a été encouragé dans son entreprise par l'espoir de reconquérir des vérités utiles et tombées dans l'oubli depuis long-temps. Si l'exactitude historique lui avoit commandé de placer ailleurs la république des champs ély-

sées ; il l'auroit fait avec scrupule et fidélité. Mais ce ne fut pas pour Mr. de Grave une légère satisfaction, ni un foible stimulant que de reconnoître ses ancêtres dans ces sages atlantes, dont Platon parle avec éloge, dans ces vertueux élysiens, que ne citent pas moins avantageusement un père de l'église, St. Clément d'Alexandrie et d'autres illustres savans. Il croyoit déchiffrer d'anciens et respectables titres de famille que l'on n'avoit pas assez soigneusement consultés jusqu'à lui. Il n'a pas été moins sensible à l'avantage de voir ses travaux appuyés par les recherches infatigables et les écrits judicieux du malheureux et célèbre Bailly, de la savante académie celtique, du brave Latour-d'Auvergne-Coret, auteur des origines gauloises, de l'estimable auteur des monumens celtiques et de celui du traité sur le culte des anciens. Tous retrouvent le peuple primitif à-peu-près dans les mêmes contrées et s'ils n'ont pas désigné le véritable point, c'est qu'ils ne sont pas nés, comme notre auteur, sur le sol même qu'habita, que féconda ce peuple célèbre, c'est qu'ils n'en ont parcouru que les frontières, et qu'ils n'en connoissoient pas la langue. Ne se peut-il pas d'ailleurs que l'Atlantide se soit étendue beaucoup plus qu'on ne pense en Europe, tandis que son centre et le sanctuaire de son culte étoient dans les isles du Bas-Rhin ? Cette opinion très-probable concilieroit toutes les opinions.

Un grand point sur lequel presque tous ces écrivains et le nôtre s'entendent, c'est que l'occident de l'Europe a éclairé le monde. Alors donc, les connoissances humaines émanées d'un seul centre, se seroient propagées, comme l'univers même s'est peuplé. Si Mr. De Grave ne prouve pas cette assertion au gré de tous, du moins il augmente singulièrement la somme des preuves qui fortifient ce systême.

Mais au moment où nous parlons, un nouvel athlète entre dans la carrière et vient fortifier les opinions émises par notre auteur. Quelle satisfaction il eût éprouvée de voir les travaux de Mr. le Docteur Edouard Davies pasteur d'Olverton concorder si bien avec les siens sur un grand nombre de points essentiels? C'est une prévention bien favorable à un systême lorsque deux étrangers qui traitent le même sujet, sans même se connoître, s'appuyent mutuellement par les citations, les raisonnemens et les conséquences naturelles qu'ils en déduisent. Aussi renvoyons-nous avec assurance nos lecteurs à l'examen des *Recherches celtiques de Mr. le Pasteur Davies* (1). Ses opinions sur les Champs Élysées, les Cimmériens, Orphée, la Galatie, etc. sont

(1) Celtic researches on the origin, traditions and languages of the ancient Britons, with a description concerning primitive society, by Edward Davies, pastor at Olverton, Glocestershire. London, 1804.

en parfaite harmonie avec celles de Mr. de Grave et souvent il s'appuie sur d'autres autorités que celles citées par notre auteur. Disons plus ; les points même sur lesquels ces deux écrivains diffèrent serviront à éclairer les discussions et fourniront de nouvelles lumières sur l'histoire si intéressante pour nous, mais si incertaine des premiers âges.

Maintenant nous allons essayer de présenter aux lecteurs une rapide analyse des objets qui constituent les trois volumes de l'ouvrage de Mr. de Grave.

Premier volume.

Dans le premier volume l'auteur expose ses idées sur l'origine de la mythologie ; il traite de la civilisation des peuples, des constellations, des gaulois, de la doctrine des druïdes, de l'origine des gaulois, de leur fondateur *Pluton* dieu de l'enfer, des Champs Élysées, de leur situation, de l'enfer, de son site, des cimmériens, du jardin des Hespérides, de la patrie des Dieux, de l'Atlantide, de son site qui fut le berceau des sciences et des arts. Il prend de là l'occasion de parler du continent et des îles du Bas-rhin ; en occupant le lecteur de la géographie ancienne, l'auteur explique la fable des deux Aigles, celle du Phénix ; à ce sujet il

parle de l'origine des phéniciens, de celle des villes de Tyr, Sidon, Douvres, St. Omer. Il donne l'étymologie des mots *Az*, *Azie*, etc, des mots Afrique, Espagne, Breskens, Bretagne, Sicile et du Sund. Il offre une Explication piquante des mots Europe et Ethiopie. Il passe en revue les Indiens, les Scythes, les Ethiopiens, les Celtes, les Gaulois, les Cimbres ou cimmériens. Il indique la patrie d'Homère, d'Hésiode, celle d'Orphée et donne l'interprétation du mot *Mentor*. Il démontre qu'Ulysse a parcouru l'océan. Il fait connoître l'Atlantide, la patrie des dieux, l'île de Circé et l'enfer. Il explique ce qu'étoient les fleuves de l'enfer et le chien Cerbère. L'Article d'Hercule et de ses travaux est l'un des plus attachans de cet ouvrage. Ce premier volume est terminé par l'explication de ce qu'étoient Hercule magusan et la déesse Nehalennia.

Second Volume.

Aux descriptions physiques et topographiques des lieux succèdent les définitions morales et raisonnées des personnages de la mythologie. Tel est l'objet du second volume qui commence par nous présenter *Circé*, comme l'emblème de l'église. Les aventures d'Ulysse sont interprétées. Alors viennent des détails curieux sur l'enfer, sur Pluton, le tribunal de Minos, les parques, l'asphodèle, sur les scènes qui se pas-

sent en enfer, sur Proserpine, l'isle d'Æa et l'origine des noms des îles du Bas-Rhin. L'auteur établit une comparaison entre les mystères de l'enfer et ceux d'autres pays, surtout avec ceux de la Scandinavie. Alors Il parle du dieu Odin, des deux Edda, du Valhalla et de l'enfer des Scandinaves. Il traite ensuite du Rhin et des purifications, des Boréens, des Arimaspiens et de l'origine de l'astronomie. Il indique l'île de Trinacrie, Scylla, Charybde. Il explique ce qu'étoient Neptune, Minerve, Bacchus. Il donne l'origine des brachmannes, des mages, des prêtres chaldéens, des arabes, du croissant et de Diane. Il donne l'étymologie du mot Egypte, de *Ham* premier nom de ce pays, du lac dit *Mœris*, des pyramides. Il rappelle l'énigme de la Sphinx de Thèbes : à cette occasion, il parle d'OEdipe, d'Esope, de Lokman, du célèbre labyrinthe. Tous ces détails extrêmement lumineux, jettent un jour étonnant sur la mythologie et sur l'histoire si problématique des premiers âges. Ils font recourir avec avidité aux développemens qui constituent le troisième volume et forment le complément de l'ouvrage.

Troisième Volume.

Ce volume est ouvert par l'histoire de la civilisation des Atlantes et par des notions sur leurs chefs, tels qu'Atlas, Saturne, Manas fondateur des germains dont l'auteur raconte l'ori-

gine civile. Il donne la nomenclature des premières divisions du temps, et sa définition des jours de la semaine est vraiment neuve et singulièrement intéressante. Il prouve que le systhême hebdomadaire coïncide avec l'ordre des grandes institutions sociales, que la division des sept jours n'est point un jeu du hasard et que chaque jour est consacré à célébrer la mémoire d'une de ces importantes institutions. Il parle ensuite du Zodiaque et fait connoître le rapport de chacune des constellations avec les soins de l'agriculture et les institutions civiles et morales. Alors il indique au lecteur le vrai sens du mot Panthéon et démontre la fausse application que l'on en fait en donnant ce nom à des monumens construits par la main des hommes. Il définit le Thoth des égyptiens; donne des notions sur la langue teutone, sur l'origine de l'écriture, de la science des nombres et de l'étendue, sur le sens des noms donnés à la divinité, sur celui du mot Messe. Ses idées sur le Guy de chêne sont également neuves et persuasives. Alors il parle des Druides et donne l'étymologie de ce nom, il traite de l'origine des villes de Bruges, Gand, Londres et Paris. Ses détails sur l'initiation aux mystères sont extrêmement satisfaisans, et finissent par donner la plus noble idée du grand et unique principe de toutes les institutions religieuses et civiles. Nous regrettons très-vivement que sa conclusion, dont nous

connoissions le projet, soit restée imparfaite. Mais nous connoissions ses idées, et nous avons pris la confiance de les esquisser plutôt que de laisser le lecteur dans l'embarras d'y suppléer.

L'ÉDITEUR.

RÉPUBLIQUE
DES
CHAMPS ÉLYSÉES,
OU
MONDE ANCIEN.

Idée générale de l'origine de la mythologie, de la civilisation des peuples, et des constellations.

„LEs cités des Hyperboréens, des Arimaspiens, et les Champs Élysées sont, dit St. Clément d'Alexandrie, des républiques d'hommes justes (1).„ Ces trois républiques n'en formoient qu'une : Hyperboréens étoit le nom des habitans ; Arimaspiens le nom des gouvernans ; et Champs Elysées celui du pays.

Les Hyperboréens, selon Pomponius Mela, sont les mortels les plus vertueux de la terre (2). Solin

(1) Hyperboriæ, et Arimaspiæ civitates, et Campi Elysii, sunt respublicæ justorum. Clem. Alex., strom. lib. IV. in fine.
(2) Hyperborei cultores justissimi. Mela, lib. 3. cap. 5.

les appelle un peuple heureux par excellence, GENS BEATISSIMA (1); Apollonius de Rhodes leur donne le titre de NATION SACRÉE (2).

Platon et Diodore de Sicile parlent des Atlantes dans le même sens. Ce peuple se distinguoit par sa piété, sa justice, et la pureté de ses mœurs : sa demeure étoit appellée SAINTE. Poëtes, historiens, tous s'accordent à célébrer un ancien peuple supérieurement juste, religieux, et dont la longue et heureuse existence a été appellée *Age d'or.*

Sans doute ce peuple a été redevable de son bonheur à la bonté de ses loix, et à la sagesse de son gouvernement. Il est donc du plus grand intérêt de connoître cette nation, et sur-tout de remonter à la source de sa constitution, afin de puiser dans les principes, qui en font la base, des *modeles à suivre*, ou d'apprendre à *respecter* ceux qui, de cette source sacrée, sont passés dans nos usages, et ont fait, sans qu'on s'en doute, la prospérité des nations.

Mais l'histoire de ces républiques est intimement liée à celle des fables. Apollon est le dieu des Hyperboréens : les Arimaspiens sont des hommes à un œil : les Champs Élisées sont le paradis de la mythologie : l'empire des Atlantes

---

(1) Solin, cap. 21.

(2) Hyperboreorum SACRAM gentem accessit. Apollonius, Argonaut. ℣. 614.

est la patrie d'Uranus, d'Atlas, de Saturne, et des autres dieux du paganisme. On ne peut donc remonter à l'origine de ces peuples qu'à travers le dédale des fables : cette circonstance fait entrevoir de grands obstacles, mais ils ne sont pas insurmontables. Si la mythologie est méconnue, si elle est couverte d'épais nuages, la lumière n'en est pas entièrement éteinte, elle luit encore, quoique foiblement, au milieu des ténèbres.

Platon a fait de vains efforts pour débrouiller le chaos mythologique. Cicéron n'a pas été plus heureux dans son traité *de naturâ deorum*. Plusieurs modernes sont entrés dans la même carrière ; on a essayé de nouveaux moyens ; on a varié les systêmes ; mais, malgré tous ces travaux, nous continuons de flotter entre deux opinions dominantes, dont l'une est diamétralement opposée à l'autre. Nombre de mythologistes prétendent qu'Uranus, Jupiter, Hercule, Bacchus, ainsi que les autres dieux et demi-dieux de la fable, ont été des princes ou des héros bienfaisans, que la reconnoissance, le respect et la superstition ont élevés au rang de dieux. On va même jusqu'à indiquer les lieux de leur naissance, le pays de leur domination, le théâtre de leurs exploits, et les lieux où reposent leurs cendres ; d'autres, au contraire, traitent ces histoires de chimères, soutiennent que ces prétendus personnages n'ont jamais existé, et que leurs noms, ainsi que leurs attributs, ne sont que des symboles.

C'est par suite de cette incertitude que nous avons perdu l'origine de nos institutions et de nos usages, auxquels on a consacré les noms des dieux; tel est d'abord le système hebdomadaire. Depuis des siècles les nations continuent de partager le temps en petites périodes de sept jours; chacun des jours porte le nom d'un dieu, et ces noms sont appliqués aux sept planètes, mais dans un ordre différent de celui des jours de la semaine.

L'origine de cette supputation du temps, le but et le sens de la nomenclature, le motif de ne pas avoir conformé l'ordre des noms des jours au rang des planètes, tous ces points sont devenus un profond mystère.

Il en est de même de la nature du zodiaque, dont nous nous servons pour indiquer les variations de la course du soleil. De fortes raisons portent à croire que le zodiaque est le calendrier primitif des peuples, et que ses signes sont des indices emblématiques des différens mois de l'année; mais quel est le sens de ces signes? Quel étoit le but de parler ainsi aux hommes par des images d'animaux? Voilà ce qu'on ne nous dit pas: et comment le diroit-on? On ne nous donne pas même la vraie signification du mot *Zodiaque*.

Un autre phénomène, qui n'a pas moins échappé à toutes les recherches des savans, c'est le tableau de la voute céleste. On a réuni des étoiles en groupes; on les a représentées par

des formes d'hommes, d'animaux de différentes espèces, et d'autres objets terrestres : c'étoit peupler le ciel à l'instar de la terre. Hésiode en a pris occasion de chanter que la terre avoit formé le ciel de constellations à son image (1) ; on a donné aux groupes les noms des objets par lesquels on les représentoit ; on a appellé *Ourse* les sept étoiles du septentrion, quoique la configuration naturelle du groupe de ces étoiles ne ressemble en rien à la figure d'un ours.

Bailly a fait cette observation ; mais il ajoute à tort, que c'est la fantaisie et l'imagination qui donnent ces noms. Il est vrai qu'on en use ainsi, de nos jours, dans la découverte de nouvelles planètes et de nouvelles étoiles ; mais l'intime liaison qu'on apperçoit entre les constellations *primitives* et le système de la mythologie, démontre à l'évidence, que le tableau du ciel est le résultat d'un plan profondément médité, et l'objet d'un intérêt majeur. Tous les grands dieux, tous les points capitaux de la mythologie, se trouvent consignés dans la description pittoresque du firmament.

Dans cet état des choses il doit paroître étonnant que l'étude de la mythologie n'ait pas été abandonnée, ou plutôt proscrite depuis des siècles. Comment une science, dont on ne conçoit ni les élémens, ni les principes ; une science

(1) Cœlum stellis ornatum.

qui semble contraster avec la religion dominante ; une science qui présente en apparence un long tissu d'absurdités , d'incohérences , d'aventures souvent immorales et scandaleuses , se soutient-elle imperturbablement d'âge en âge, et nous arrache-t-elle des hommages presque malgré nous? L'étude des fables est classique : les statues, les tableaux des dieux décorent nos palais , nos places publiques : les peintres , les sculpteurs , les poëtes vont puiser tour à tour , dans les dépôts des fables , les sujets de leurs ouvrages. Il n'est pas rare de voir concourir des sujets de la mythologie à la pompe et à la magnificence de nos fêtes religieuses : nos jours hebdomadaires sont consacrés à des dieux : que conclure de cette bizarrerie apparente ? Croit-on qu'un usage si constant , si universel , se maintiendroit au milieu d'une religion toute puissante , et chez tant de peuples policés , si la mythologie étoit d'une nature telle qu'on s'obstine à la lui supposer ? Peut-on penser que les hommes se chargeroient du dépôt des fables pour le transmettre de génération en génération , s'il ne contenoit que la mémoire informe de quelques princes obscurs , ou le froid emblême de certains phénomènes physiques ? Jupiter , soit qu'on le regarde comme un ancien roi de la petite île de Créte , soit qu'on le prenne pour le symbole de l'*éther* , soit enfin qu'on le contemple tout splendide dans

son orbe planétaire, est-il, ce Jupiter, sous aucun de ces rapports, un être assez important pour mériter des autels, et pour être placé sur le trône céleste ? Loin de nous des idées que la saine raison réprouve. Il faut d'autres titres à l'immortalité : des actes de bienfaisance, des inventions utiles, des institutions sages, des services rendus à l'humanité, voilà les actes qui y donnent des droits. Les hommes, en général, sont reconnoissans et justes, la gratitude est un tribut qui est dû, et qui se paye au mérite : et, n'en doutons pas, il se mesure toujours, à la longue, sur la grandeur du bienfait. D'après ces principes, et considérant l'extrême vénération, dont la mythologie jouit depuis tant de siècles, quelle idée ne doit-on pas se former de son origine et de ses causes ? Le chancelier Bacon l'a appellée la sagesse des anciens (1) : allons plus loin, et n'hésitons pas de dire, que l'histoire des fables doit être la tradition allégorique de l'objet le plus intéressant qui ait existé pour le genre humain.

En conséquence disons aussi que, dans son origine, la mythologie ne peut avoir été contraire à la doctrine de l'évangile ; car si la vraie religion n'a pour bût que le bonheur de l'homme, comment pourroit-elle se trouver en opposition

(1) The wisdom of the ancients.

avec un système, qui a le même but, et les mêmes principes ?

Telle est la première idée que la saine raison fait naître sur l'origine des fables. La vérité que les noms des dieux payens n'étoient que des expressions allégoriques de choses utiles aux hommes, étoit reconnue et enseignée, dans les siècles mêmes de l'idolatrie, par des philosophes de la Grèce du premier rang.

Cicéron, qui, dans son traité de la nature des dieux, a réuni toutes les versions qui circuloient de son temps sur la nature des fables, a rappellé aussi l'opinion de ces philosophes ; tel étoit d'abord le sentiment de Persée, disciple de Zénon." Persée, dit Cicéron, soutient que ceux, à qui on a donné le titre de dieux, sont des hommes qui ont inventé les arts. Il soutient en outre, (et c'est ce qu'on doit particulièrement remarquer,) que le même tître a été accordé aux choses qui nous sont UTILES : de sorte que, non content de croire que ces choses aient été inventées par des dieux, IL VEUT QU'ELLES SOIENT DIVINES ELLES-MÊMES (1).

Zénon, chef de la secte des stoïciens, et maître de Persée, enseigne virtuellement la même chose.

---

(1) Ut ne hoc quidem diceret illa inventa esse deorum sed ipsa divina.

Ce philosophe voyant que les dieux, dont Hésiode décrit la généalogie, sont tous des êtres physiques, tirant la plupart leur origine immédiate du ciel et de la terre, prétend que les mots Jupiter, Junon, Vesta, etc. ne sont proprement que des noms allégoriques donnés à des êtres INANIMÉS.

Un troisieme philosophe, que Cicéron range dans la même classe, c'est Prodicus de Céa; celui-ci dit, comme Persée, que ce sont les choses, dont les hommes retirent de l'utilité, qui ont été mises au nombre des dieux (1).

Ce témoignage est d'autant plus intéressant que c'est Prodicus de Céa qui a décrit la descente d'Orphée aux enfers, et qui par conséquent devoit être bien instruit de la nature de la mythologie.

C'est dans le même esprit que les germains, au rapport de César, addressoient leurs hommages au soleil, à la lune, et aux autres corps physiques, dont ils retiroient une *utilité évidente* (2).

Il n'y a pas de nation qui ait poussé plus loin ce principe que les égyptiens. La vénération extrême qu'ils portoient à différens animaux, et qui jettoit même un ridicule sur leur culte, n'étoit dictée que par un sentiment de recon-

---

(1) Qui ea quæ prodessent hominum vitæ, deorum in numero esse dixit.

(2) Deorum numero eos solos dicunt quos cernunt, et quorum opibus apertè juvantur.

noissance pour les services que ces animaux rendent aux hommes (1).

Si cette opinion n'a pas été la dominante en Grèce ; si elle n'a pas été goûtée par les romains; une des principales raisons, c'est que les noms des dieux appartenant à une langue étrangère, les grecs et les romains n'en comprenoient ni le sens ni la valeur. C'est ce qu'on apperçoit d'abord clairement des foibles moyens que Cicéron oppose à l'opinion des philosophes qu'on vient de citer : et pour être pleinement convaincu combien, en général, les grecs étoient ignorans dans le langage mythologique, on n'a qu'à jetter les yeux sur le dialogue de Platon, intitulé *Cratylus*. Cet homme célèbre étoit pénétré de la grande vérité que la connoissance des mots contribue infiniment à l'intelligence des choses, parce que c'est la propriété des mots qui caractérise les définitions ; c'est pourquoi il s'appliquoit particulièrement à rechercher l'étymologie des termes qui tiennent aux grands sujets de la nature et à l'histoire des fables. Mais on voit avec peine l'inutilité des efforts qu'il a faits pour éclaircir le dictionnaire mythologique. S'il n'a pas réussi, c'est qu'il cherchoit la source de la plupart des noms dans la langue grecque, tandis qu'elle existoit dans une langue étrangère.

---

(1) Ipsi qui irridentur ægyptii, nullam belluam nisi ob aliquam *utilitatem* quam ex ea capiunt, consecraverunt. Cicero.

N'hésitons donc pas d'admettre comme une vérité, que la mythologie est originairement, mais en style emblématique, l'histoire des inventions utiles, et des institutions salutaires des premiers âges. En mesurant cette idée sur la grandeur de l'empire que la mythologie exerce sur les hommes de toutes les nations, et de tous les siècles, persistons à en conclure, que le genre d'*utilité*, qu'elle retrace, doit être du plus grand intérêt possible pour le genre humain.

Cherchons maintenant dans la nature des choses, et dans les fastes du monde un évènement qui puisse répondre à cette idée, et nous aurons la solution du problême.

La condition la plus triste, dans laquelle le genre humain ait pu se trouver, nommément dans des climats froids, et dans des pays ingrats, est sans contredit la vie sauvage ou nomade. L'homme errant et isolé, sans demeure fixe, sans appui étranger, obsédé de besoins et manquant de tout, ne vivant que de gland ou de fruits sauvages, exposé continuellement aux attaques des bêtes féroces, ou des hommes injustes, à dû sentir vivement le besoin d'une vie sociale. Il ne lui falloit d'ailleurs que la voix de la nature pour comprendre qu'une association fraternelle et politique est un genre d'existence, qui convient à ses inclinations et à son caractère. Le premier pas donc vers son bonheur a été le passage de cette vie solitaire à l'état so-

cial. Tous les peuples qui ont conservé quelques traces de leur ancienne félicité, la datent de l'époque de leur civilisation et ne citent les noms de leurs premiers fondateurs qu'avec respect et reconnoissance : mais si la société civile est nécessaire pour le bien-être humain ; les conditions, sur lesquelles elle repose, ne sont pas indifférentes. Les hommes ne ressentent pas universellement un égal avantage de leur réunion politique : le bonheur d'une république dépend du dégré de bonté de sa constitution.

Que ne faut-il pas pour créer une bonne constitution? *Hìc opus, hìc labor!* Que n'a-t-il pas fallu sur-tout pour en assortir une aux besoins, au caractère, au génie d'un peuple neuf, agreste, et comme sortant des mains de la nature ? Un ouvrage accompli dans ce genre, ne peut être que le fruit d'une profonde méditation, et l'effort d'une extrême sagesse.

C'est sans doute le plus grand service que des hommes d'un grand caractère et amis de l'humanité, ont pu rendre à leurs semblables : et si jamais une nation quelconque fut assez heureuse pour pouvoir se la procurer, cette constitution n'a pu manquer de devenir, avec le temps, l'objet de l'admiration, et le modèle des autres nations de la terre. Eh bien *cet ouvrage, c'est la Mythologie.* L'histoire des fables est l'histoire de la civilisation d'un peuple, dont la constitution a réuni tout ce que la philosophie divine

et la philosophie humaine peuvent offrir de plus propre et de plus convenable au bonheur du genre humain. Les commencemens, la marche, les progrès, la consommation, de ce grand œuvre de création sociale, l'ère de sa formation, l'heureux pays qui en est le berceau, tous ces différens points sont autant de membres du corps mythologique : les titres des dieux sont les termes techniques des arts, des sciences, des institutions qui ont concourru à son organisation, ce sont, comme a dit le philosophe Persée, les choses utiles et salutaires mêmes. Les prétendues galanteries de Jupiter, et d'autres dieux ou déesses, ne sont que des emblêmes de quelque événement historique d'une grande importance, d'inventions utiles, ou de faits héroïques qui ont puissamment influé sur le bonheur des hommes. L'ordre généalogique, qu'on apperçoit entre les différens dieux, n'est que le symbole de la gradation que les institutions fondamentales et les élémens organiques gardent dans leur ensemble.

L'astronomie, science indispensable pour prescrire une *règle de temps*, est naturellement à la tête de cette famille allégorique. L'agriculture qui est la base de toute société politique ; la justice qui en est le soutien ; le commerce et les arts qui en assurent la prospérité ; la religion qui en forme le lien ; le mariage qui est la source de sa durée ; les fêtes qui offrent un repos nécessaire ; toutes ces institutions, qui semblent

naître les unes des autres, et se succéder comme dans un ordre généalogique, sont rendues par des termes qui en expriment le caractère et le but. La *justice* et la *religion* sont sur-tout les deux institutions qui ont mis le sceau de la perfection à cette constitution sociale et qui lui ont décerné la palme de l'immortalité. La religion, qu'on entend ici, n'est pas cette religion corrompue, dont retentissent les moyens siècles de l'antiquité; c'est la foi primitive dans toute sa pureté; c'est une religion qui reconnoît un être suprême et unique, principe de tout; une religion qui prêche les grands dogmes de la providence, de l'immortalité de l'ame, des récompenses pour les bons, et des châtimens pour les méchans après la mort: une religion qui ne borne pas sa bénigne influence au bien-être de la société en général, et de l'homme moral; mais qui s'empare même de l'homme physique, et prend un soin particulier de son bonheur temporel. Le système hebdomadaire, qui, dans son petit cercle, renferme, sous les noms des grands dieux, toutes les institutions graduées d'une parfaite république, ne reçoit son complément que du sceau de la religion. C'est un système régulier du monde moral, formé sur le modèle du monde physique: il a pour type la création des sept jours.

Les douze signes du zodiaque ne sont point des noms arbitraires, ni des noms relatifs à la

météorologie, ou à la physique: ce sont des images *morales* destinées à avertir l'homme de ses devoirs dans chaque portion mensuelle de l'année. Le zodiaque étoit une espèce de loi de douze tables, réglée sur le cours du soleil; c'étoit le régulateur social de toutes les parties de l'année: son terme étoit également couronné par des exercices d'une piété *salutaire*.

Le zodiaque étant calculé sur la marche du soleil, il est tout naturel qu'il ait une liaison intime avec le lever, le coucher, et le mouvement des astres. Pour fixer les signes et les adapter à l'influence du soleil, il a fallu reconnoître l'espace du ciel que le soleil occupe et quitte successivement. Le moyen propre à déterminer cet espace, c'est d'observer les étoiles, qui couvrent l'étendue de la voie solaire. Il a fallu ensuite remarquer les différens degrés d'influence que le changement de positions du soleil opère d'une manière sensible sur les destinées du monde sublunaire, afin d'y proportionner le nombre des signes. Le résultat de ces observations et de ces combinaisons a été que, pour la direction de l'homme, il suffisoit de les porter au nombre de douze, à raison de trois pour chaque saison. En conséquence on a partagé la course du soleil en douze portions égales et on a groupé dans le ciel, de la manière la plus praticable, les étoiles qui répondoient à chaque portion. On a indiqué le temps

que le soleil met à parcourir chaque constellation, par un signe analogue à l'espèce de travail, d'occupation, ou de devoir auquel, pour lors, l'homme devoit se livrer.

Pour parler au peuple par des images allégoriques, il fallut nécessairement en prendre les modèles dans des objets universellement connus, et dont le sens symbolique étoit aisé à saisir : c'est dans cette vue qu'on a pris pour signes les figures d'animaux les plus connus.

Comme, pour exposer ces signes aux regards du public, on se régloit sur le mouvement ou le lever des étoiles qui marquoient la course mensuelle du soleil ; il n'est pas surprenant qu'on ait peint les groupes célestes, qu'on vouloit signaler, ressemblans aux signes terrestres. De là cette disparité qui existe entre les images du ciel et la configuration naturelle de l'assemblage des étoiles.

Ceci a donné assurément la premiere idée de peindre des constellations. On a commencé par les signes du zodiaque, parce qu'ils se rapportoient directement à la course du soleil et fixoient, par le secours des astres, les institutions sociales qui dépendent de la vicissitude des saisons. Mais, comme il existe aussi des étoiles dont l'observation peut être utile à d'autres fins et à d'autres usages, on en a également réuni un grand nombre en groupes et signalé par des images, auxquelles on a donné des for-

mes et des noms analogues au genre d'usage et d'utilité auquel on les destinoit.

Ce que le besoin et l'utilité avoient commencé, le sentiment d'un si heureux ordre de choses l'a fait consommer. Les législateurs, ambitionnant de rendre le ciel dépositaire de toutes leurs institutions sociales, et d'en faire un livre sacré, y ont marqué aussi le système hebdomadaire. On a choisi les sept planètes pour être les représentans des jours, en donnant à chaque astre le nom d'un jour de la semaine, suivant l'analogie qu'on remarquoit entre eux : c'est ainsi que le ciel *physique* est devenu un ciel *moral*, et que dans des écrits respectables il est nommé *Livre ; Liber cœli.*

Graver dans le firmament, en caractères hiéroglifiques connus, les lois de la société, est une idée sublime et le dernier effort de la sagesse humaine. Des lois, exposées sans cesse aux regards des hommes et placées à l'abri des vicissitudes du temps, prennent un caractère de *publicité* et de *stabilité* qu'il est impossible de leur imprimer autrement. C'est cette idée qu'Hésiode a si dignement chantée à l'endroit rappelé plus haut (1).

---

(1) Tellus vero primum quidem genuit similem sibi
Cœlum stellis ornatum, ut ipsam totam obtegat
Utque esset beatis diis sedes tuta semper.
Hesiod., ℣. 126. et seq. de deor. generatione.

Saturne, ses fils, et ses petits-fils, dieux emblématiques du système hebdomadaire, étant représentés par des astres, il étoit naturel de donner au firmament le nom du dieu qui, dans la mythologie, passe pour être leur pere : ce dieu est *Uranus*. En conséquence les grecs ont appellé le ciel *Uranus*. Uranus a un grand nombre d'enfans. Diodore de Sicile le porte jusqu'à 45. Tous ces prétendus enfans ne sont que les planètes et les groupes d'étoiles qui forment le système des constellations.

Après avoir achevé le tableau du ciel, il importoit d'y signaler aussi la république à laquelle la constitution, qui y étoit peinte, appartenoit. C'est ce qu'on a fait en donnant le nom de cette république à la zone lumineuse et blanchâtre, connue sous le faux nom de *Voie lactée*. Ce choix étoit heureux : cette zone traverse le firmament et embrasse tout le tableau céleste : c'est le seul cercle physique ou sensible du ciel. Les autres cercles, tels que l'équateur, les tropiques, les cercles polaires, les méridiens, ne sont qu'hypothétiques. Son véritable nom, conservé par les grecs, est *Galaxie*, ou *Galathie*, au lieu de *Voie lactée* : il signifie *pays de Gaule*.

C'est ce cercle qui coupe au milieu du corps l'*Aigle céleste* : cet oiseau, comme nous le verrons, est l'emblême des auteurs du globe céleste, et des fondateurs de la nation gauloise.

La mythologie étant tracée dans le ciel, son

existence devient égale à celle des corps célestes, et sous ce rapport, elle acquiert certain caractère d'immortalité. Le ciel est dans un mouvement perpétuel, et le mouvement est le signe de la vie, comme le repos celui de la mort. C'est dans ce sens qu'on a regardé comme immortels les objets qui, de leur nature, sont toujours en mouvement. Or comme l'immortalité est un des attributs de la divinité, on a de là pris occasion de considérer les dieux de la fable, peints dans le ciel, comme des êtres divins : on a, dit Platon, appellé les astres THEOI, *dieux*, du verbe THEÎN, *courir*, parce qu'ils courent toujours (1).

Platon est conséquent dans ses raisonnemens : il ne regarde les THEOI, *dieux*, que comme des êtres engendrés, conformément à la doctrine d'Hésiode.

C'est ici que finit proprement la mythologie, ou l'histoire des dieux. L'ouvrage de la civilisation fut consommé du moment qu'il fut inscrit sur le GRAND LIVRE D'OR. Tout ce qui est en deçà ne consiste qu'en rêves d'astrologues, en imaginations poétiques, ou en corruption du culte.

Un ouvrage d'une nature si sublime, et si salutaire, n'aura pas resté longtemps renfermé dans le cercle étroit de sa naissance. Il étoit trop heureusement adapté au bonheur des hommes pour

---

(1) Cum hæc ommia (astra) in perpetuo cursu conspicerent, ab hac natura TOU THEÎN, THEOIS nominasse videntur. Platon.

ne pas s'étendre chez les nations voisines. Aussi trouvons-nous l'usage des signes célestes répandu sur la plus grande partie du globe (1) ; toutes les grandes nations se sont empressées d'embrasser cette philosophie : son culte est devenu général ; on a chanté, célébré ce chef-d'œuvre de la sagesse humaine de mille manières, et l'espace de temps, durant lequel il s'est maintenu dans sa pureté, a été, à juste titre, appellé *l'Age d'or.*

Mais enfin il lui est arrivé ce qui n'est que trop ordinaire aux choses humaines ; la main du temps y a porté ses ravages : à force de l'exalter on l'a dénaturé. Ce culte si simple, si pur dans son origine, a dégénéré insensiblement en *Sabisme* chez la plupart des peuples ; et les astres, qu'on ne vénéroit que comme des agens physiques de l'être bienfaiteur suprême, devinrent les idoles immédiates de l'adoration des hommes. A mesure que la mythologie s'éloignoit de sa naissance et qu'elle passoit dans des langues étrangères, on en perdoit l'esprit et le sens : le respect et la vénération pour elle se sont soutenus par une obscure tradition : on en a continué le culte par la force de l'habitude, mais en méconnoissant le principe. Les noms des choses furent personnifiés ; on en fit des dieux qui prirent la place du souverain créateur.

Une chose qui fait voir jusqu'à quel point

---

(1) In omnem terram exivit sonus eorum.

on a perdu toute idée du fond de la mythologie, c'est le changement qui est survenu dans l'acception des mots *Mythe*, et *Mystère*. *Mythe*, dont on a formé *Mythologie*, veut dire originairement *signe* ou monition : mystère signifie *astre monitoire*. Les constellations étoient des *signes monitoires* : dans la suite le mot *mythe* a été pris pour fiction ou *fable*, et *mystère* pour *chose occulte*.

Un autre terme célèbre, qui a été entièrement dénaturé, c'est *Démiurgos* : il signifie proprement législateur ou créateur des *Peuples*, et on ne cesse de l'interpréter par les mots créateur ou architecte du monde physique. La méprise est palpable : *Démos*, dont il est formé, ne signifie pas *monde*, il signifie *peuple* : et par peuple on entend une multitude d'hommes réunis en société civile.

Néanmoins la perte de l'esprit de la religion, n'a pas entrainé la ruine des institutions sociales qu'elle avoit consolidées. Le culte a pris une autre direction ; mais les institutions, qui ne tenoient pas à des circonstances accidentelles, ont continué de subsister, subsistent pour la plupart encore, et forment, sans qu'on s'en doute, le code social des nations policées.

En considérant la mythologie sous ce point de vue, on ne s'étonne plus de la voir se perpétuer avec tant d'éclat à travers la révolution des siècles. Elle ressemble à ces hauts personnages qui, en gardant l'incognito, demeurent néan-

moins entourés de ce respect qu'inspire la réputation de leur grandeur.

Ce que nous venons de dire, tant sur le fond de la mythologie que sur le pays de sa naissance, est si neuf et contraste si hautement avec les idées reçues, qu'il ne peut manquer de surprendre: mais considérons que la marche de l'esprit humain est lente. Combien y a-t-il de temps que Copernic a remis en évidence le vrai systême du ciel physique? Nos marins qui, aujourd'hui, font avec moins de peine le tour du globe qu'autrefois les phéniciens ne franchissoient le détroit de Gades, (Gibraltar) ne se lassent point d'admirer, comment l'Amérique, ce vaste *nouveau monde*, a pu se dérober si longtemps aux regards des autres peuples. Pourquoi donc ne pourrions nous pas enfin découvrir le *monde ancien*, et remettre en évidence le systême du *monde moral*? Les moyens ne manquent pas; il ne s'agit que d'en faire un bon usage. Tout homme, pour peu qu'il soit versé dans les antiquités, doit être convaincu que *l'Asio-manie*, malgré tous ses efforts, n'a enfanté rien de solide. Aucun des écrivains, qui ont été chercher le berceau de la mythologie et des sciences hors de l'Europe, n'a réussi à nous donner un systême de quelque intérêt. Pourquoi s'obstiner toujours à suivre des chemins battus? Pourquoi ne pas chercher d'autres traces dans les monumens de l'antiquité?

Le pays, dont la découverte est nécessaire,

c'est le pays Elyséen : c'est là que nous trouverons le peuple, que les institutions, dont nous traitons, ont rendu si sage, si vertueux et dont la précieuse constitution est tracée dans le ciel.

Pour trouver cette région fortunée, nous avons le guide le plus fidèle et le plus éclairé de l'antiquité : ce guide, c'est Homère. La vie et les écrits de cet homme célèbre offrent la même singularité que l'histoire des fables. On méconnoit sa patrie, comme on méconnoit celle des dieux. Rien de plus estimé, et, en même temps, rien de moins compris que ses ouvrages. On trouve dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée* des lumières exactes sur le site des Champs Élysées, de l'Enfer, et de la Patrie des dieux, mais que des préjugés, nés de l'oubli de la mythologie, dérobent aux yeux des interprêtes. En les examinant avec un esprit réfléchi et sans prévention, nous parviendrons aisément à en pénétrer le sens : et par ce moyen, non seulement nous découvrirons ces lieux enchantés ; mais nous aurons la satisfaction de les trouver dans l'enceinte de l'ancienne gaule.

Pour préparer les esprits à des vérités si peu attendues, jettons d'abord quelques regards sur l'état de la Gaule, à l'époque, où elle a été premièrement connue des romains. Nous trouverons, dans les commentaires de leurs écrivains même, les premières traces des merveilles que nous annonçons, ainsi que la preuve de l'injus-

tice des préventions de ces fiers conquérans contre la nation gauloise.

Des Gaulois : doctrine des Druides : idée préliminaire de la mesure de la circonférence de la terre et des années séculaires.

Il ne faut pas juger des anciens gaulois par le tableau que font César et d'autres des gaulois de leur temps. Un immense espace sépare ces derniers de l'heureux âge dans lequel fleurissoient les savans druides précepteurs du genre humain. Que de changemens n'ont pas dû arriver dans ce long intervalle ? un demi siécle a suffi pour replonger la Grèce dans son premier état de barbarie. L'Egypte, jadis l'école des plus grands philosophes de la Grèce, est un autre exemple, non moins frappant, des vicissitudes humaines. Des révolutions physiques et morales, des invasions de barbares, des guerres changent tour à tour la face des empires. L'histoire nous a conservé la mémoire du déluge atlantique, du déluge cimbrique, et d'autres grandes inondations qui ont cruellement ravagé nos climats, et nécéssité des émigrations : ces émigrations étoient, autrefois, si fréquentes, que quelques écrivains s'en sont autorisés pour dire que le mot WELCHES, nom primitif des gaulois, signifie ERRANS ou vagabonds, étymologie aussi fausse qu'absurde, qui sera rectifiée dans la suite.

Faudroit-il s'étonner de ne plus trouver, au temps de César, le peuple gaulois aussi pieux, aussi juste, aussi heureux, que dans les premiers âges? Le siécle d'or a passé, d'autres siécles moins heureux ont pris sa place.

Cependant, au milieu de la décadence des mœurs, les prêtres gaulois avoient, quant au fond, conservé les rits religieux et les usages de leurs ancêtres. Les écrivains romains, qui en parlent, ne les présentent pas sous une couleur favorable, parce qu'ils en ignoroient l'origine et la nature. Pline, par exemple, en nous donnant une description matérielle du culte du *Gui de chêne*, le traite de très-superstitieux; c'est qu'il n'en pénétroit ni l'esprit ni le but : cette cérémonie religieuse étoit une institution aussi sublime que salutaire; c'étoit la sanctification du lien du mariage.

Ce qui a jetté une grande défaveur sur le caractère des druides, ce sont leurs sacrifices de victimes humaines : mais on n'a pas assez réfléchi que ces sacrifices n'étoient que des exécutions de la justice criminelle. Si on sacrifioit aussi quelquefois des innocens, les gaulois avoient cela de commun avec d'autres nations. On voit sans doute avec répugnance des prêtres d'un rang si élevé, se charger d'un ministère odieux, celui d'administrer la punition corporelle; mais cet usage tenoit aux principes de leur religion. Les anciens législateurs croyoient QUE L'HOMME N'EST

PAS MAÎTRE DE SA VIE : et ce principe avoit cela de salutaire qu'il condamnoit le suicide. De ce principe il en naissoit un autre, savoir, qu'un gouvernement civil n'a pas le droit d'infliger des peines corporelles, et cela par la raison, que des membres d'une association politique ne peuvent avoir *collectivement* un pouvoir qu'aucun d'eux ne posséde *individuellement*. Beccaria, dans son traité des délits et des peines, a consacré les mêmes principes. Cependant, comme un état politique ne sauroit subsister sans justice criminelle, la religion est venue au secours des gouvernemens. On a regardé tout crime comme une offense envers l'être suprême, et punissable de *droit divin* : on a proportionné la peine au délit, et puni le meurtre par la perte de la vie, comme le seul moyen d'appaiser la colère céleste.

Le principe une fois admis, que la justice criminelle est du ressort exclusif de la religion, elle devenoit naturellement l'attribut de ses ministres. En conséquence les prêtres gaulois et celtes s'en sont emparés, tant pour le jugement que pour l'exécution, et ont infligé des peines au nom de la divinité (1). Nous voyons de là pourquoi les lois saliques n'établissent pas des peines corporelles. Elles se bornent à régler les indemnités des parties lésées, et laissent aux

(1) Velut deo imperante. Tacitus, cap. 5. de moribus german.

ministres, chargés de l'exécution des volontés célestes, le soin et le pouvoir de punir les coupables.

Ces principes étant méconnus des romains, une pareille jurisprudence ne devoit pas leur donner une idée avantageuse du caractère des druides : mais rien n'excuse l'insouciance qu'il ont affectée au sujet de la doctrine de ces prêtres ; car ils avoient, sur cet article, des notions claires et positives qu'ils rapportent eux-mêmes.

César, en parlant de l'enseignement public des druides, dit qu'ils faisoient apprendre de mémoire à leurs éleves un si grand nombre de vers, que quelques-uns passoient, jusqu'à vingt ans, dans cette pénible carrière (1).

En admettant même que dans cette énorme masse de vers on rencontrât quelques articles de peu d'intérêt, il est du moins apparent qu'elle devoit contenir aussi des détails curieux et des points importans de doctrine, de morale et de religion. Cette instruction poétique étoit sans doute un développement des sciences qu'on enseignoit dans les écoles : mais quelles étoient ces sciences ? écoutons : César va nous le dire ; son rapport est intéressant.

»Les leçons, dit-il, que les druides donnoient

(1) Magnum numerum versuum ediscere dicuntur, itaque nonnulli annos vicenos in disciplina permanent. Cæsar, lib. VI. cap. 14. de bello gal.

»à leurs disciples, rouloient en grande partie sur »la nature et le mouvement des astres, sur LA »GRANDEUR DU MONDE ET DES TERRES, sur l'his»toire-naturelle, sur la nature et la puissance »des dieux immortels (1).

Pomponius Mela, écrivain du premier siècle, parle de la doctrine des druides dans le même sens.

»Les gaulois, dit-il, font grand cas de l'art de »l'éloquence; ils ont, pour maîtres des sciences, »les druides; ceux-ci font profession de con»noître la GRANDEUR ET LA FORME DE LA TERRE »ET DU MONDE, le mouvement du ciel et des as»tres et les volontés des dieux (2).» Cette dernière phrase fait voir que les druides fondoient les principes de leur religion sur des révélations.

Voilà des témoignages bien propres à nous donner la plus haute idée des connoissances des druides. Ils offrent un sommaire succinct de tout ce que la philosophie divine et la philosophie humaine contiennent de plus vaste et de plus subli-

---

(1) Multa præterea de sideribus, atque eorum motu, de mundi ac terrarum magnitudine, de rerum natura, de deorum immortalium vi ac potestate disputant, et juventuti tradunt. Cæsar, eod.

(2) Habent tamen et facundiam suam, magistrosque sapientiæ druidas; hi terræ, mundique magnitudinem et formam, motus cœli ac syderum, ac quid dii velint, scire profitentur. Mela, lib. 3. cap. 2.

me ; astronomie, géométrie, histoire-naturelle, métaphysique, théologie, c'est un cours complet de toutes les sciences du premier ordre.

En lisant ces rapports, on est bien surpris de voir ces deux écrivains s'arrêter tout court à cette esquisse générale, sans entrer en détail sur aucun des articles. Pourquoi, César sur-tout, qui a vécu près de huit ans au milieu des gaulois, ne nous a-t-il pas donné quelque développement des points les plus importans ? On regrette d'abord de ne pas trouver, dans ses commentaires, la grandeur de la mesure que ces savans prêtres donnoient à la circonférence de la terre : ce phénomène, qui est encore un objet de nos recherches modernes, avoit de quoi piquer la curiosité de l'homme le moins avide de connoissances. Pouvoit-on jusqu'à ce point mépriser la doctrine d'un corps de savans, qui jouissoit d'une réputation distinguée dans le monde littéraire ? Aristote range, nominativement, les druides dans la classe des philosophes qui ont endoctriné la terre : il les met en parallèle avec les mages de Perse, les prêtres de Chaldée, et les gymnosophistes des Indes (1). Si, pour re-

(1) Philosophiam à barbaris initia sumpsisse nonnulli autumant, nam persis magos, babyloniis et assyriis chaldæos, indis gymnosophistas, celtis *et* gallis druidas, et qui Semothei appellabantur, ejus rei fuisse autores, ait Aristoteles in magico, et Sotion in 13ᵉ successionis libro. Diogenes Laert. in proœmio.

lever la gloire des brackmannes, on vante le voyage que fit Pythagore pour s'instruire à leur école, il n'est pas moins avéré qu'il a été disciple des druides. Ammien Marcellin observe que Pythagore, dans le tableau comparatif qu'il fait des prêtres gaulois, dit que les druides en étoient les plus savans, *ingeniis celsiores*.

L'injuste prévention des romains contre la nation gauloise a jetté de si profondes racines, qu'elle a séduit presque tous les écrivains postérieurs, sans excepter ceux de la nation française. Un des modernes, qui s'est débattu le plus fortement contre la gloire de ses ancêtres, c'est Bailly, si connu par ses ouvrages et par sa fin tragique.

Cet infatigable auteur, en fouillant dans les plus vieilles archives de l'astronomie, étoit parvenu à découvrir des vérités importantes; mais dont sa grande prévention en faveur de l'Asie, l'a empêché de faire usage.

Il s'étoit d'abord bien pénétré de la vérité, que toutes les anciennes sciences sont écoulées d'une source *unique*, et qu'elles appartiennent à un seul et même peuple. En parcourant le monde ancien, Bailly ne reconnoissoit le peuple, auteur des sciences, dans aucune nation connue de l'antiquité. Tous les peuples, qui avoient joui d'une grande réputation, tels que les chaldéens, les perses, les égyptiens, ne furent, selon lui, que les dépositaires des débris de ces sciences.

Le peuple, auquel il falloit les rapporter, étoit inconnu ; son nom avoit disparu : mais il restoit des traces vagues de son antique existence. L'auteur avoit trouvé, et en cela sa découverte étoit juste, que ce peuple devoit avoir demeuré vers LE 50e DEGRÉ DE LATITUDE BORÉALE. En donnant l'exclusion à l'Europe, il ne restoit à Bailly que la Scythie de l'Asie : c'étoit là, au milieu des hordes des tartares, au sein d'un vaste continent, et LOIN DES MERS, qu'il prétendoit trouver son peuple instituteur du genre humain.

Pour pouvoir déterminer le nom de ce peuple, l'auteur parcourut la liste des anciennes nations, dont l'histoire fait mention avec quelque intérêt. Il y rencontra les Atlantes, dont Platon et Diodore de Sicile parlent si avantageusement : il s'attacha à ce peuple, et en cela il avoit encore raison. On connoît ses lettres sur l'Atlantide adressées à Voltaire, et le succès de cet ouvrage. L'auteur, après avoir promené ses Atlantes par toute la terre, après avoir erré de conjecture en conjecture, sans s'arrêter à quelque point fixe, après avoir composé une espèce de roman, se perd enfin avec tout son monde dans les îles de la mer glaciale.

Parmi les preuves, que Bailly avoit cumulées pour établir la demeure de son peuple perdu, vers le 50e degré de latitude, il s'en trouve une qui suffisoit seule pour lui ouvrir les yeux, s'il n'eut pas été trop aveuglé par les préjugés.

Cette preuve a un rapport si intime avec la doctrine des druides, et parle si hautement en leur faveur, qu'il ne sera pas inutile de la relever ici passagèrement, en attendant sur le même sujet des développemens ultérieurs.

Aristote, le même qui range les druides parmi les savans des grandes nations, est le premier qui rapporte la grandeur de la circonférence de la terre. Il la fixe à 400,000 stades, sans nommer les mathématiciens qui en étoient les auteurs. Bailly, après des recherches multipliées, est forcé de convenir, qu'il ne reconnoît aucune nation en Asie, ni en Afrique, à laquelle il puisse attribuer la découverte de cette mesure : cependant il parvient, par des combinaisons bien méditées, à établir deux points essentiels.

Le premier que les 400,000 stades d'Aristote font le nombre de 72,000,000 de coudées.

L'autre que cette mesure répond au climat du 50e degré de latitude.

Cette latitude, comme l'on sait, est celle de la Belgique. Rapprochons les 72,000,000 de coudées de la mesure de ce pays, et nous aurons précisément le calcul d'Aristote.

Le degré de latitude est évalué à 20 lieues belgiques ; 360 degrés multipliés par 20 donnent 7,200 lieues ; la lieue commune belgique contient 15,000 pieds, et par suite 10,000 coudées, le résultat de cette opération nous donne exactement la quantité de 72,000,000 de coudées.

Une conformité si précise n'est certainement pas l'effet du hazard. En convenant donc qu'aucune nation étrangère n'a inventé cette mesure, et qu'au contraire les druides professoient hautement qu'ils connoissoient, qu'ils enseignoient même à leurs disciples la grandeur du globe; pourquoi leur en contester l'honneur de l'invention? Les hommes les plus prévenus même contre les druides avouent que ces prêtres philosophes ne tenoient pas leurs sciences d'une nation étrangère, par la raison, comme on l'observoit fort bien, qu'ils ne communiquoient pas avec d'autres peuples. Ainsi la connoissance, qu'ils avoient de la grandeur de la terre, devoit être nécessairement un héritage de leurs ancêtres.

Bailly a senti la difficulté que le rapport de César éleve contre son système. Voici comme il s'explique à ce sujet:

»Quelqu'un, dit-il, s'imaginera peut-être, sur »cette idée de la GRANDEUR DE LA TERRE et de »L'UNIVERS, qui faisoit partie des LEÇONS PUBLI»QUES DES DRUIDES, que ces prêtres étoient des »astronomes. C'est beaucoup, poursuit-il, d'a»voir mesuré la terre et l'univers: dans nos tra»vaux successifs nous ne nous proposons pas au»tre chose, et puisque nous travaillons encore, »nous n'avons pas atteint notre objet.«

Mais quels sont les motifs que Bailly oppose à cette objection? Voici le principal:

»Dans ce qui concerne l'astronomie, dit-il, les

» gaulois ont donné leur mesure, en faisant usage » d'une période de 30 ans pour CONCILIER LES » MOUVEMENS DU SOLEIL ET DE LA LUNE. On ne » supposera pas, qu'ayant inventé les périodes de » 19 ans, et de 600 ans, ils les aient portées dans » l'Asie pour les y laisser et ne conserver chez » eux, pour leur usage, que la plus défectueuse » de toutes celles que des peuples ignorans peu- » vent adopter, lorsqu'ils sont encore à des es- » sais grossiers. »

Quelle série d'erreurs dans ce peu de paroles! Bailly croit donc que les gaulois se servoient de la période de 30 ans pour concilier le mouvement du soleil avec celui de la lune. Mais dans quelle autorité a-t-il puisé cette étrange doctrine? Quel écrivain a dit que cette période étoit luni-solaire? Pline, qui en parle le premier, la nomme tout simplement le CYCLE SÉCULAIRE de 30 ans (1): et par ce cycle on entendoit une *génération d'hommes* qui, selon Diodore de Sicile, étoit fixée à une révolution de 30 ans. Cette révolution n'avoit donc aucun rapport avec la combinaison des mouvemens du soleil et de la lune, elle étoit purement CHRONOLOGIQUE.

Bailly regarde aussi la période de 600 ans comme luni-solaire: c'est une erreur qu'il partage néanmoins avec d'autres astronomes; mais cette

---

(1) Seculi post trigesimum annum. Hist. nat., lib. 16. in fine.

période n'est pas plus astronomique que celle de 30 ans. C'est le multiple, par vingt, de cette dernière ; elle contient 20 générations (1) ; les chaldéens en faisoient usage dans leur chronologie et lui donnoient le nom de NERE, qui, comme nous verrons en son temps, est le même que le terme chronologique ÈRE. Les chaldéens faisoient aussi usage d'une période de 3600 ans nommée SARE, qui comprenoit six neres ou 120 générations ; SARE, ou SCARE, est encore un terme usité : il signifie, dans la langue belgique, MULTITUDE ou grand nombre d'années.

La période de 19 ans est la seule luni-solaire ; et c'est par la raison qu'elle est ASTRONOMIQUE, qu'on lui a donné, comme on le démontrera dans la suite, le titre de NOMBRE D'OR. Son invention est dûe aux Hyperboréens, les mêmes que le Peuple Élysien.

Ce que nous venons de dire fait voir au moins que l'idée de chercher, dans la Gaule, le berceau des arts et des sciences, loin de paroître paradoxale ou singulière, présente des apparences très-plausibles : il fait voir aussi que les romains ont eu grand tort de ne pas approfondir la doc-

---

(1) Mos erat his qui ea loca incolebant æthiopibus, a priscis temporibus ex deorum responso traditus, perque *progenies viginti*, *annos verò sexcentos*, (*progenies enim triginta perficitur annis*) observatus, duobus hominibus expiationem facere. Diod. Sic., lib. 3. cap. 13.

trine des druides. Si César avoit consulté ces savans prêtres, s'il avoit recueilli les vers qu'ils faisoient apprendre à leurs élèves, la connoissance des antiquités ne seroit pas devenue un mystère.

Lorsqu'on voit les auteurs français, entraînés par les préjugés des romains, se débattre si amèrement contre la gloire de leur patrie, et rapporter si aveuglement toutes les merveilles de l'antiquité à l'Asie et à l'Afrique ; lorsqu'on voit tourner en ridicule la cérémonie religieuse du *Gui de chêne*, base de l'ordre social ; lorsqu'on entend traiter nos ayeux de bons gaulois et de barbares, on est bien tenté de s'écrier, à l'exemple du vénérable pontife de Saïs, qui reprochoit au législateur Solon l'ignorance des athéniens sur leur origine :

» O gaulois, gaulois, vous êtes toujours des » enfans, quelqu'âgés que vous soyez ! Aucun de » vous n'a l'instruction, ni l'expérience de son âge ; » vous êtes tous des novices dans la connoissance » des antiquités de votre pays (1). »

Il est temps de venger la mémoire de nos peres, et de revendiquer un domaine, dont les habitans des bords du Nil, du Gange et de l'Euphrate ont

---

(1) O Solo, Solo, græci pueri semper éstis, nec quisquam ex Græcia senex. Juvenis semper vobis est animus, in quo nulla est ex veritatis opinione, prisca opinio, nulla cana scientia. Plato, in Timæo, p. 524.

été si longtemps les dépositaires. Il est temps de remonter à la source de ces belles institutions qui ont fait le bonheur des premiers hommes. Les moyens ne nous manquent pas, nos titres sont dans nos mains, mais ils sont écrits en caractères hiéroglifiques; il n'est question que de les déchiffrer: pour y réussir, il est nécessaire de méditer attentivement l'ancien langage allégorique, et de tâcher d'en saisir l'esprit. On doit consulter tous les vieux monumens sans exception, histoires, fables, traditions, et expliquer les uns par les autres. Il est sur-tout essentiel d'avoir recours à des PREUVES DE SENTIMENT, à des raisonnemens tirés de la nature des choses, à une saine critique des opinions qui ont enfanté les faux systêmes encore dominans.

Respectons sur-tout religieusement les *traditions des peuples*, quoique conçues en style de fables, lorsqu'elles sont rapportées, non par des légendaires ou par des chroniqueurs obscurs, mais par des écrivains accrédités. Ce sont les seuls monumens des premiers âges, les seules sources où les plus vieux écrivains ont pu puiser la mémoire des événemens antérieurs à leur siècle. La voix constante et uniforme d'un grand peuple est l'organe de la vérité.

L'origine de la plupart des nations est rapportée en style fabuleux. Les germains, selon Tacite, comptent pour fondateurs de leur nation THEUTSON, procréé, nota, de la TERRE, et son

fils MANNUS : les égyptiens racontent qu'ils ont été gouvernés pendant 18,000 ans par des dieux et que leur premier homme-roi, nommé MENAS, leur a appris le culte de la divinité. Les atlantes, les phéniciens tirent leur origine du mariage d'URANUS avec GHÉ, ou du CIEL AVEC LA TERRE. Les arcadiens se vantent d'être plus vieux que la lune.

Ceux qui ne voient dans ce langage mystique que des fables sans intérêt, ou sans objet, se trompent grossièrement. Ce sont des traditions allégoriques qui rappellent de grands souvenirs : leur sens étoit connu dans les premiers âges, et ne s'est obscurci que dans les siècles de ténèbres.

Le style mystique a été en usage chez tous les peuples et dans tous les temps ; mais il survient des révolutions en grammaire, comme dans toute autre institution humaine. Pourquoi s'étonner du mariage du ciel avec la terre ? N'avons-nous pas dans nos usages sacrés des locutions figurées du même genre ? L'église chrétienne n'est-elle pas l'*épouse* de son divin fondateur, et la *mère* des fidèles ? Le roi de France ne portoit-il pas le titre de *fils aîné* de l'église ? et la doctrine évangélique ne suppose-t-elle pas un mariage spirituel entre le ministre du culte et l'église qui est confiée à ses soins ? Tous ces prétendus mariages, toutes ces filiations sont des expressions allégoriques pour caractériser d'une manière sensible des relations INTIMES entre deux objets qui, sous certains rapports caractéristiques, se tou-

chent et se ressemblent. Un pareil langage a le mérite d'être bref et concis, il présente en peu de mots de grands intérêts : sous ce rapport, c'est une tradition propre à se conserver à travers une longue série de générations ; mais c'est aussi cette extrême concision, qui a facilité l'oubli du sens d'un grand nombre de traditions importantes, oubli dont la tradition des gaulois, sur leur origine, nous offre un exemple sensible.

Origine des Gaulois : Pluton, dieu de l'Enfer, leur fondateur.

César qui, dans un passage bien court, dit cependant assez pour nous autoriser à chercher dans la Gaule le berceau des sciences, ne dit pas moins dans un autre passage, encore plus court, pour nous faire croire qu'on y trouvera aussi le berceau de la mythologie. Ce passage, c'est celui dans lequel il rapporte la tradition des gaulois sur leur origine ; le voici, il doit être bien médité.

»Les gaulois, dit-il, se vantent, sur la foi de »leurs prêtres, d'être issus de PLUTON ; et c'est »à cette origine qu'ils attribuent leur usage de »compter l'espace du temps par NUITS, au lieu »de le compter par jours (1).»

---

(1) Galli se omnes ab DITE patre prognatos prædicant; idque ab druidibus proditum dicunt: ob eam causam spatia omnis temporis, non numero dierum, sed noctium finiunt. Cæsar, lib. 6. cap. 18.

Ces paroles présentent, au premier abord, un sens aussi obscur que singulier; et en considérant l'idée que les romains avoient de la nature de Pluton, il est peut-être permis de croire que César ne rapporte cette tradition, avec un laconisme si sec, que comme une preuve de la folle crédulité des gaulois. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il n'en a pas fait plus de cas, que de la doctrine des druides.

Ce rapport a beaucoup embarrassé les mythologues et les auteurs qui ont traité de la nation gauloise. La plupart, ne trouvant pas moyen de le déchiffrer, ont affecté de ne pas en parler; d'autres l'ont regardé comme une vanité nationale; quelques-uns ont élevé des difficultés sur l'acception du mot Dis, par lequel l'auteur désigne Pluton. Cluverius va plus loin; il ose taxer César d'infidélité. En admettant la tradition des gaulois, en tant qu'elle rapporte leur origine au dieu Dis, qu'il prétend être le Theut des germains, il nie qu'on auroit pris de là l'usage de compter par nuits : selon lui, cette opinion est une conjecture que César a hazardée de son chef (1).

Le récit de César a tous les caractères d'authenticité. C'est la tradition d'un grand peuple, conservée dans le sanctuaire des ministres de la religion. Cette tradition doit assurément, sous le

(1) Certumque est hæc non druidas prodidisse, sed Cæsarem suopte conjecisse judicio. Cluv., lib. I. cap. 33.

voile allégorique, rappeler une origine intéressante. Car, autrement quel motif eût pu porter les druides à persuader au peuple qu'il descendoit du dieu des enfers? Une pareille origine, en prenant l'enfer dans le sens qu'on lui prête aujourd'hui, n'avoit pas de quoi flatter l'orgueil national.

Examinons maintenant les idées mystiques que cette tradition présente ; elles répondent à ce que nous venons de dire.

Pluton est fils de Saturne, frère de Jupiter, etc. ; cette généalogie lie l'origine des Gaulois à la tige de la famille céleste.

Pluton est le dieu des Enfers, et Saturne préside aux Champs Élysées : cette circonstance nous fait entrevoir une connexion entre ces lieux, et semble les placer tous deux dans l'enceinte des Gaules.

Ne nous effrayons pas de ce que les anciens appeloient *Enfer* ; et ne le confondons pas avec le tartare. Loin d'être redoutable, l'enfer étoit le lieu le plus auguste et le plus sacré de l'antiquité ; c'étoit le premier sanctuaire de l'initiation aux mystères ; c'est là où Hercule, Bacchus, Orphée, Ulysse, et d'autres héros de l'antiquité ont été initiés.

Pluton est l'instituteur des sacrifices, et l'auteur des cérémonies funéraires : l'enfer étoit l'endroit consacré au jugement et à la sépulture des morts : en disant qu'ils descendent de Pluton, les gaulois ont voulu faire entendre que l'enfer étoit le lieu des tombeaux de leurs fondateurs.

Autres considérations : *Pluton*, comme fils de *Saturne*, est petit-fils d'*Uranus* et neveu d'*Atlas*. Voilà une première preuve de l'affinité des gaulois avec la nation atlantide.

Les gaulois attribuoient à leur descendance de Pluton l'usage de compter le temps par nuits : c'est que ce dieu étoit l'emblême du culte divin, et que les cérémonies religieuses se célébroient durant la nuit. Les nuits étant consacrées à la religion, on leur donnoit, dans le calcul du temps, la préférence sur les jours par la raison qui fait que l'on préfère le sacré au profane.

Nous pourrions pousser plus loin les inductions qui, pour notre sujet, résultent des attributs mythologiques de Pluton. Celles que nous venons de relever, suffisent pour faire sentir que le rapport de César présente non seulement un fait réel d'un grand intérêt, mais qu'il indique, d'une manière non équivoque, que les Champs Élysées et l'Enfer, comme étant le domaine particulier des dieux, doivent se trouver dans le territoire des Gaules.

Champs Elysées : leur situation à l'extremité de la Gaule, particulièrement dans les îles du Bas-Rhin.

Le siècle d'or ayant fait place à des siècles de corruption et d'idolâtrie, il en est résulté une révolution totale dans les idées mythologiques. En perdant le sens moral des fables, on lui a

substitué des idées physiques, métaphysiques ou historiques. C'est ce renversement d'idées qui a dérobé si longtemps à nos recherches la connoissance de la Mythologie.

La république des Champs Élysées avoit attiré la vénération des peuples, tant à cause des jours heureux que, dans l'innocence des mœurs, on y couloit sous l'égide de la plus excellente des constitutions sociales, qu'à cause des grands bienfaits que, par leurs lumières scientifiques et religieuses, les législateurs élysiens avoient répandus chez la plupart des nations de la terre.

Sous ces rapports, l'Élysée étoit un lieu de délices MORALES; c'étoit un jardin de cette volupté d'âme, compagne fidèle d'une vie pure et vertueuse. Les élysiens étant déchus de cet état de félicité, la mémoire ne s'en effaçoit pas toute entière: elle étoit trop profondément gravée dans les esprits. Mais elle fut altérée. On se rappeloit toujours ces heureux siècles; on s'entretenoit d'âge en âge des demeures fortunées de nos premiers parens; les regrets mêmes qu'on ressentoit de la perte de cet ancien état de choses, en perpétuoient la tradition. Mais les hommes, ou trop attachés aux sens, ou trop avides du merveilleux, ne se souvenoient plus de l'Élysée que comme d'un lieu de délices sensuelles ou surnaturelles. Les uns ne voyoient dans les Champs Élysées qu'un lieu consacré à la demeure des justes dans l'autre monde: d'autres

ne les regardoient que comme un jardin de délices terrestres et, sous ce rapport, ils croyoient qu'ils devoient avoir existé dans quelque climat particulièrement favorisé des don sde la nature, tels qu'on se figuroit les îles Canaries, l'Andalousie en Espagne, ou d'autres pareils. Ces opinions règnent encore si fort, qu'un auteur moderne trouve un prétexte pour s'excuser, quoique dans un ouvrage fait exprès sur la mythologie (1), de donner la description des Champs Elysées, en disant qu'elle varioit autant que l'imagination des poëtes.

On ne rencontre la variation dont l'auteur, Mr l'abbé de Tressan, se plaint, que chez les écrivains modernes et chez ceux des anciens qui ont écrit dans des siècles, où le sens de la mythologie étoit tombé en oubli. Mais ce ne sont point ces écrivains qu'il faut prendre pour guides dans les sentiers tortueux de l'antiquité. Il faut remonter à des temps antérieurs, aux siècles d'Orphée, d'Homère et d'Hésiode. Les témoignages de ces poëtes-philosophes sont d'autant plus précieux, que leur naissance, comme nous verrons, les mettoit à portée de parler avec exactitude des lieux que nous cherchons.

Homère est le premier et le seul, qui nous donne une description topographique détaillée des Champs Èlysées; mais pour en bien saisir le

(1) Mythologie comparée, par l'abbé de Tressan.

sens, il est besoin, nous le répétons, de consulter le texte avec attention: depuis des siècles, les mythologues ne le lisent qu'à travers des nuages de préjugés.

C'est au quatrième livre de l'Odyssée qu'Homère fait la description des Champs Élysées; il en parle à l'occasion d'un entretien que MENELAS, mari de la célèbre HELENE, eut avec Prothée. C'est dans ce dialogue que le dieu marin s'exprime sur les Champs Élysées dans les termes suivans :

»Ton destin ne te laissera pas mourir à Ar-»gos; les dieux immortels t'enverront dans le »CHAMP ÉLYSIEN à l'EXTRÊMITÉ de la terre, où »réside le ROUX RHADAMANTE, où les hommes »trouvent une vie très-facile. Le temps des NEI-»GES, DE L'HIVER ET DES PLUIES N'Y EST PAS »LONG; mais l'océan y envoie sans cesse des »vents doux pour rafraîchir les habitans.»

Tel est le vrai sens du texte qui, comme l'on voit, loin d'exprimer quelque idée métaphysique, ne présente pas même, sous des rapports physiques, un objet extraordinaire. Homère ne peint pas le Champ Élysien comme un lieu de délices surnaturelles, son récit est une description géographique ordinaire. Il ne fait pas non plus un éloge extraordinaire de la beauté du Champ Élysien; il se borne à dire que c'est un endroit commodément situé pour vivre, où les mauvaises saisons ne sont pas de longue durée et où

les ardeurs de l'été sont atténués par la fraîcheur des vents de l'océan.

Il est vrai que ce n'est pas là l'idée que nous en donnent communément les interprètes, surtout dans des versions libres. Imbus d'autres principes, ils se permettent d'adapter leurs traductions aux idées reçues. Quelques-uns de ceux, qui regardent le Champ Élysien comme un lieu surnaturel, ne trouvent point de scrupule à mutiler entièrement le texte. Madame Dacier, dans sa traduction, fait dire à Prothée » que le Champ »Élysien est un endroit, où l'on ne sent ni les »neiges, ni les frimats d'hiver, ni les pluies.» MMrs Bailly, Bitaubé et d'autres ont suivi cette vicieuse traduction.

Cependant l'infidélité de cette interprétation est frappante. Homère ne dit point que, dans le Champ Élysien, on ne sent pas les frimats de l'hiver; mais il dit en termes formels que L'HIVER N'Y EST PAS FORT LONG, (OÙ XEIMÒN POLÙS). La version latine insérée dans la compilation des poëtes grecs dit: NON HYEMS LONGA: dire que l'hyver n'y est pas d'une durée extraordinaire, c'est supposer du moins qu'il y existe un hiver; *exclusio unius est inclusio alterius.*

Étant démontré qu'Homère parle ici d'un endroit terrestre, où règne la vicissitude ordinaire des saisons, passons à l'examen de son récit en détail.

Le poëte commence par dire, que le Champ

Élysien est situé à l'extrêmité de la terre, (ẽs peírata Gaíés); mais quelle est cette extrêmité? Homère ne le dit pas; sans doute parce que, de son temps, elle étoit connue. Virgile va nous l'expliquer: l'extrêmité de la terre, dit le poëte latin, est le pays des Morins et la double Embouchure du Rhin (1). Sur ce point Virgile est l'organe de toute l'antiquité. La côte maritime de la France, dit Solin, étoit le bout du monde (2).

L'opinion qui regardoit le pays des Morins comme la partie la plus reculée de la terre, étoit tellement accréditée, qu'elle régnoit encore au douzième siècle. St. Paulin, en parlant des grands progrès que les missions évangéliques avoient opérés dans différens pays, remarque, qu'ils s'étoient particulièrement manifestés dans la Morinie située à l'extrêmité de la terre (3). Selon un diplôme de l'an 1156, St. Omer, ancienne ville maritime, étoit située dans le dernier recoin du globe (4).

C'est donc sur les bords du Rhin qu'Homère place le Champ Élysien. Remarquons que le Rhin qui, un peu au-dessus de Leide, se perd au-

---

(1) Extremique hominum Morini Rhenusque bicornis. Virg.

(2) Finis erat orbis ora gallici littoris. Solin., cap. 25.

(3) In terra Morinorum situ orbis extrema.

(4) Antiqua civitas secus mare fundata orbis in extremo margine. Des Roches, hist. anc. des Pays-Bas in 8vo. p. 148.

jourd'hui dans les sables, avoit autrefois deux embouchures, l'une nommée *Flevum*, l'autre *Helium*. Pline et d'autres auteurs nous en donnent les noms et les descriptions : *Helium* étoit le bras du Rhin, appelé depuis la grande bouche de la Meuse, *magnum ostium Mosæ* (1). Ne perdons pas de vue cet HELIUM, formé de HEL ou HELLE : c'est le point central de la mythologie ; on y reviendra sans cesse.

Observons seulement, quant à présent, que l'adjectif formé de HELIUM est dans la langue du Bas-Rhin HELISCH ou HELISH (2) ; d'où il suit que les champs arrosés par l'Helium, doivent être nommés HELISCHE ou HELISHE KAMPEN ; c'est de ce terme qu'on a fait *Champs Élysiens*.

Mais, dira-t-on, s'il y a eu une république de ce nom, il doit y avoir existé un peuple nommé *Élysien*. Quel est l'historien qui rappele ce nom ? Cet historien est Tacite. On n'a qu'à jetter les yeux sur le chap. 43. *de moribus germ.* ; on y trouvera nominativement des *Elysii* parmi les peuplades de la Germanie.

---

(1) In Rheno ipso, nobilissima batavorum insula et aliæ frisiorum, *Cauchorum*, quæ sternuntur inter HELIUM ac FLEVUM. Ita appellantur ostia, in quæ effusus Rhenus, ab septentrione in lacus ab occidente in amnem Mosam se spargit : medio inter hæc ore, modicum nomine suo custodiens alveum. Plin., pag. 61.

(2) *Isch*, terminaison adjective. Ten Kate, tom. II. p. 670.

Tacite leur associe des NAHARVALLI : ce mot NAHARVALLI a tant d'affinité avec NEERWALLEN, *bas-gaulois*, qu'il est permis de croire que ces *Elysii* et *Naharvalli* étoient compatriotes, originaires de la Belgique.

Voilà donc le nom du Champ Élysien trouvé précisément à cette extrêmité de la terre où il est placé par Homère.

C'est dans ce Champ Élysien que règne *Rhadamante*. Le nom *Rhadamante* réveille plusieurs idées intéressantes.

Selon la fable, Rhadamante est fils de Jupiter : c'est un magistrat si sévère, qu'il juge même les hommes après leur mort. Ephore, cité par Strabon, l'appelle *personnage très-ancien et jadis très-renommé pour sa justice et son équité* (1). Pline l'appele le premier législateur (2). Dire qu'un homme de ce caractère préside aux Champs Élysées, c'est dire que la république élysienne étoit une république de justice par excellence : c'est précisément l'idée que St Clément d'Alexandrie nous donne des Champs Élysées.

Rhadamante, qu'Homère fait régner aux Champs Élysées, est compté parmi les juges de l'enfer ; preuve nouvelle de la liaison qui existe entre ces deux lieux.

---

(1) Antiquissimus et vir quondam justitia et æquitate celeberrimus. Strabo, lib. 10.

(2) Rhadamantus primus leges dedit. Plin., p. 125.

RADMAN, ou RAEDMAN (1), dont on a formé *Rhadamante* ou *Radamante*, est un mot qui appartient à la langue du Rhin. Il a deux acceptions: il signifie CONSEILLER (2) et DEVIN, ou *Prophête*, deux qualités qu'on trouve réunies dans les anciens oracles. Apollon, selon St. Clément d'Alexandrie (3), étoit nommé *Custos* VATES *et bonus Consiliarius*. Les Prophêtes devinoient l'avenir et donnoient de bons conseils. Nous trouverons Rhadamante dans l'enfer; c'est l'oracle, sous le nom de Tirésias, qu'Ulysse y a consulté.

En considérant, que RAD, RAED, RAEDMAN, CONSEILLER-DEVIN étoit le titre des gouvernans de l'Élysée, n'est-il pas frappant de trouver ce même titre attaché à la place de premier ministre de la république qui, de nos jours, remplace celle des Champs Élysées. On vient de mettre à la tête de la république de Hollande un magistrat sous le titre de CONSEILLER, ou *Raedman*: ce nom est sagement appliqué. Pour diriger une république par de bons conseils, il ne suffit pas d'embrasser, dans ses vues, le présent et le passé; un ministre d'état doit avoir le génie de lire dans l'avenir, de *deviner* et de prévoir les événemens.

---

(1) RATMANNE. *Senatores.* Halthaus, gloss. germanicum.

(2) *Raden*, *Raeden*, le même que *Radmannen*, étoit le titre des membres des anciens conseils de la Belgique.

(3) Cohortatio ad gentes. Clem. Alex.

Une chose qui n'est pas moins surprenante, c'est que l'Élysée, comme nous le verrons, étoit une république fédérative, composée de dix gouvernemens dont les chefs s'assembloient, à des temps donnés, pour délibérer sur les affaires de la généralité.

Homère donne à Rhadamante le surnom de ROUX ou BLOND : *Flavus Rhadamantus* dit la version latine. Les interprêtes ont généralement fait peu de cas de cette épithète. Pope et d'autres, la regardant comme insignifiante, l'ont passée sous silence : quelques-uns lui ont substitué un terme plus adapté à leurs préjugés, mais entièrement étranger au but d'Homère ; tel est le mot SAGE, dont Madame Dacier fait usage : elle dit, dans sa traduction, le SAGE Rhadamante.

C'est par un abus trop fréquent de semblables licences que, dans des versions libres, les poëmes d'Homère se trouvent si étrangement dénaturés. Nous l'avons déja dit, tout est caractéristique dans les écrits de cet homme. Chaque épithète, chaque surnom, est communément un trait moral, ou physique d'un intérêt particulier. Croit-on que ce soit sans un motif bien réfléchi, qu'Homère donne si constamment à Minerve le surnom de GLAUCOPIS, DÉESSE AUX YEUX BLEUS ? Non : c'est pour indiquer que cette divinité symbolique appartient à un peuple distingué par ses YEUX BLEUS. Nous verrons plus tard,

en parlant de la guerre des romains contre les cimbres, qu'on devinoit la patrie des cimbres à la couleur de leurs yeux; on les reconnoissoit pour des peuples de la côte maritime du nord de l'Europe à cause de leurs yeux bleus.

C'est dans le même esprit qu'Homère dit que Rhadamante étoit ROUX; il veut faire entendre que la chevelure *rousse* étoit une couleur distinctive des élysiens. Cette circonstance étoit un trait de plus pour signaler le lieu de leur demeure. Et pour preuve que cette couleur tient à la nature du climat, c'est que, depuis le siècle d'Homère jusqu'à nos jours, on la regarde encore comme une couleur distinctive de nos contrées. Martial appelle les bataves RUFI. Silius Italicus leur donne l'épithète de AURICOMI, HOMMES à CHEVEUX JAUNES. Claudien, in panegyricis, dit FLAVA *Gallia*. Tacite donne aux germains des yeux bleus et des cheveux roux, RUTILÆ COMÆ. On peint Apollon avec des cheveux dorés. Cérès est appelée la blonde; Venus de même: la chevelure rousse, rouge, ou blonde, étoit celle de la famille céleste. On attachoit autrefois tant de prix à la chevelure rousse, que ceux, à qui la nature la refusoit, se la procuroient par le secours de l'art. Les celtes, observe Pelloutier (1), s'étudioient à rendre leurs cheveux *roux* et pour y réussir ils se servoient d'une espèce de pommade.

(1) Tome I. p. 173.

Les phéniciens, dont nous découvrirons le berceau aux Champs Élysées, prirent le nom d'ÉRUTHRIENS, ROUGES; nom qu'ils communiquerent à la mer d'Arabie. L'*Acheron*, dans les Argonautiques, est nommé le fleuve d'or, AUREUS ACHERON; la plus célèbre des sibylles se nommoit ÉRUTHRÉE, SIBYLLE ROUGE OU ROUSSE.

Mais un fait, auquel on n'a pas fait attention et qui démontre l'importance de l'épithète ROUX, c'est que, non seulement, c'est le nom du premier homme, mais de toute la première race humaine : ADAM, en hébreu, dit Flave Josephe, signifie ROUX (1). Dieu, dit l'écriture, a donné le nom ADAM (2) à toute la première génération tant mâle que femelle (3). C'est-à-dire que les hommes de la première création étoient roux.

Il résulte de là qu'on a eu grand tort de négliger et encore plus de dénaturer, le surnom de *roux*, qu'Homère donne à Rhadamante.

On peut se convaincre maintenant de la justesse de la description qu'Homère fait de la situation, du climat et de la température du Champ Élysien. La basse-Gaule réunit tous les traits, et

(1) Moïse parle encore plus particulièrement de la création de l'homme; il dit que cet homme fut nommé ADAM, qui, en hébreu, signifie ROUX. Flave Josephe, liv. I. chap. 1.

(2) ADAM, homo RUFUS. Nomen primi hominis; nomen etiam commune quo vocavit deus hominem et mulierem. Leusden, onomasticum sacrum, verbo *Adam*.

(3) Masculum et fæminam creavit eos et vocavit nomen *eorum* ADAM. Gen. I. cap. 5.

tous les avantages qu'Homère en rapporte. Ce pays, heureusement situé pour la pêche, la marine, le *commerce*, possedant de bons pâturages et un sol fertile, fournit abondamment à tous les besoins de la vie d'un peuple SAGEMENT GOUVERNÉ. Il se trouve vers le *milieu de la zône tempérée*; les hivers n'y sont pas *longs* et les ardeurs du soleil y sont atténuées par un air frais que la proximité de l'océan y entretient sans cesse : Bailly a bien observé » que nous n'avons ni des étés bien chauds, »ni des hivers bien froids (1). »

Un pareil climat est sans doute préférable à celui des îles Canaries et d'autres régions chaudes, où un sentiment peu réfléchi veut placer les Champs Élysées. Le soleil, comme observe très-bien Macrobe, produit deux effets bien différens, l'un c'est de protéger la vie des mortels par une chaleur tempérée, l'autre c'est de causer souvent des maladies pestilentielles par des chaleurs immodérées (2). Une circonstance, qui parle hautement en faveur de la belgique, c'est qu'en raison de son étendue et en comptant par milles quarrés, elle est depuis des siècles le pays le plus peuplé de la terre.

---

(1) Lettres sur l'Atlantide, pag. 252.

(2) Solis sunt duo maximi effectus : alter quo calore temperato mortalium vitam juvat : alter quo jactu radiorum non numquam pestiferum immittit virus. Macrobius, saturnal. lib. I. cap. 17.

Voilà des détails bien positifs et bien clairs sur le site des Champs Élysées : ceux que nous allons recueillir sur la situation et les habitans de l'enfer, ne seront pas moins satisfaisants.

De l'Enfer ; sa situation ; sa nature : étymologie du mot HEL, *Enfer ; ses habitans nommés Cimmériens ; origine de ce mot.*

C'est dans la narration qu'Ulysse fait aux Phéaciens de sa descente aux Enfers, qu'Homère marque la situation de ce lieu. » Le matin, dit » Ulysse, nous partîmes de l'île d'Æa, et après » avoir couru tout le jour jusqu'au soir, notre » vaisseau arriva à L'EXTRÊMITÉ DE L'OCÉAN, (ēs » PEÍRATH' ÔKEANOÏO,) c'est là, continue-t-il, » qu'on trouve des Cimmériens toujours couverts » de nuages et de ténèbres ; le soleil ne les éclaire » jamais de ses rayons, et une nuit éternelle étend » sur eux ses sombres voiles (1). »

Si Homère place ici l'enfer à l'extrêmité de l'océan, c'est pour faire entendre que l'enfer étoit le dernier endroit de l'Élysée, que c'étoit

---

(1) Illa navis ad FINES pervenit profundi OCEANI ; hìc vero cimmeriorum (KIMMERÍÔN) erat virorum populusque civitasque, qui caligine et nubibus tecti sunt, neque unquam eos sol lucidus aspicit radiis, neque cum convertitur ad cœlum stelliferum, neque cum in terram de cœlo defertur, sed NOX perniciosa supervolat miseris mortalibus. Odyss, lib. XI.

la limite de la terre ; car le pays, situé à l'extrêmité de l'océan, est sans contredit le dernier pays du globe. C'est, dans ce sens, qu'Homère appelle les habitans KIMMEROI, *Cimmériens* ; ce nom veut dire HOMMES DE L'EXTRÉMITÉ, *extremi hominum* ; sa racine est KIM, KIMME qui, en langue du Rhin, signifie HORIZON, EXTRÉMITÉ (1).

C'est par la même raison que la mer du nord, à l'endroit même où elle reçoit les eaux du Rhin, étoit appelée CIMMÉRIENNE ou CIMBRIQUE ; elle portoit encore ce nom au quatrième siècle. Claudien, en apostrophant le Rhin, dit : »La »mer CIMBRIQUE reçoit dans son sein les eaux »de tes deux bouches (2).»

Cette explication, toute claire qu'elle est, présente néanmoins quelques difficultés qu'il importe de lever. Les cimmériens, dont Homère parle, sont couverts d'éternelles ténèbres ; cette particularité peut-elle s'appliquer aux habitans du Rhin ? Non, si on entend parler d'hommes *vivans* ; mais Homère n'a en vue que des hommes morts et *enterrés*. En disant que les cimmériens de l'enfer ne sont jamais éclairés par le soleil, son but est d'indiquer que l'enfer étoit

---

(1) *Kim*, *kimme*, *gezigteinder*. HORIZON. Halma, dict. Ce mot est beaucoup usité dans les poëmes hollandois. C'est de *kimme* que les françois ont pris *cime* et *cimier*.

(2) Te *cimbrica* Thetys, divisum bifido consumit Rhene meatu. Claud. de bello gothico.

le cimetière des Élysiens, le lieu consacré au dépôt des morts. Il faut faire attention, et c'est une vérité dont on peut s'assurer en examinant mûrement le texte, qu'Homère ne rapporte pas cette obscurité au climat, mais aux habitans. Il ne dit pas que le pays de l'enfer n'est jamais éclairé par les rayons du soleil : et avec quelle apparence auroit-il pu le dire, lui qui distingue, sur les lieux même, toutes les parties du jour et de la nuit. Ulysse part le matin de l'île d'Æa; le soir il arrive en enfer; il y reste une partie de la nuit; retourne durant l'autre; regagne l'île de Circé avant le retour de l'aurore et y passe le jour suivant dans des fêtes. Un pays couvert d'éternelles ténèbres ne présente pas ces vicissitudes diurnes.

C'est faute de méditer le texte, c'est par les fausses idées qu'on se forme de l'enfer, que les mythologues n'apperçoivent point des vérités si palpables. Ils sont dans l'idée qu'Homère parle ici d'un endroit condamné à une obscurité éternelle; et, dans cette persuasion, ils ont recours aux explications les plus bizarres. Les uns, d'après Le Cler dans sa bibliothèque universelle, renvoient l'enfer d'Homère dans les mines obscures d'Épire; d'autres dans le fond de la région polaire, sous prétexte que dans ce climat il règne des nuits qui durent plusieurs mois : mais tel est, dans toutes ces explications, l'excès d'aveuglement, qu'on ne fait pas même attention que si,

sous le pôle, les nuits de l'hiver sont de six mois, les jours de l'été y sont de la même durée. Il n'y a pas plus d'obscurité annuelle sous la zône polaire que dans d'autres climats. La somme des ténèbres est, durant le cours de l'année, sur tous les points du globe, mathématiquement égale à la somme de la lumière.

C'est par la raison que l'enfer étoit consacré à l'inhumation des morts, qu'on y pratiquoit l'évocation des ombres, cérémonie religieuse qui est la base de l'initiation aux mystères. Ces offices lugubres se célébroient dans un lieu obscur, durant les ténèbres de la nuit, et sous ce rapport, ils furent appelés TÉNÈBRES CIMMÉRIENNES, terme qui, par la suite du temps, lorsqu'on en avoit oublié l'origine, est passé en adage pour dénoter des choses très-obscures ou mystérieuses. Un point, dont on conservoit néanmoins la mémoire, c'est que ces TÉNÈBRES CIMMÉRIENNES se trouvoient vers le 50e degré du nord (1),

(1) Je me souvenais qu'autrefois nos nations de la zône tempérée n'imaginaient pas que la terre fut habitée au-delà du 50e degré de latitude boréale, et je faisais honneur à mes bracmanes d'avoir deviné que le plus long jour d'été était double du plus court jour d'hiver. Je PARDONNAIS (*) aux grecs d'avoir placé ces TÉNÈBRES CIMMÉRIENNES précisément vers le 50e degré. Voltaire, troisième lettre à Bailly sur les sciences, pag. 12.

(*) Les grecs n'ont pas besoin de PARDON; ils ont donné aux ténèbres cimmériennes leur véritable place.

qui est précisément la latitude à laquelle nous venons de placer l'Élysée et l'Enfer.

Une autre circonstance, qui a contribué aussi à égarer quelques écrivains et entre autres Strabon, c'est qu'on rencontre des cimmériens dans quelques autres pays et nommément dans la Colchide, où régnoit Aëtes possesseur de la toison d'or. Mais Aëtes étoit frère de Circé, déesse de l'Élysée. Les cimmériens du Pont-Euxin étoient nne colonie des cimmériens du Rhin. Au reste une réflexion qui auroit dû désabuser ces auteurs, c'est que les Argonautes n'ont point trouvé l'Enfer chez les cimmériens de la Colchide, mais chez les cimmériens du Rhin.

Il résulte des Argonautiques d'Orphée, qu'après avoir conquis la toison d'or, au lieu de retourner en Grèce par la mer noire, les Argonautes, en faisant des prodiges de valeur, sont passés par des fleuves, à travers le continent, dans la mer du nord. C'est sur les rives de cette mer qu'ils ont visité l'Enfer, appelé dans le poëme d'Orphée *somnus profondus* et qu'ils ont vu le fleuve Achéron, surnommé le ROUGE ou JAUNE, *aureus Acheron.*

C'est dans ce lieu de songes qu'ils ont trouvé les cimmériens plongés dans d'éternelles ténèbres (1).

---

(1) Phœbeæ totos expertes lampadis annos.

C'est à cette occasion qu'ils ont été accueillis dans le palais de Circé, chez laquelle ils avoient reçu ordre de se rendre pour faire absoudre Médée et Jason du meurtre d'Absyrthe. On peut remarquer qu'Orphée appelle les habitans de ces contrées un peuple très-juste, *gens hominum justissima* (1).

Ainsi donc les Argonautiques sont sur le site de l'Enfer et du domaine de Circé, en pleine harmonie avec le récit de l'Odyssée.

Nous venons de dire que l'embouchure occidentale du Rhin étoit nommée HELIUM, et que son adjectif HELISH annonce le Champ Élysien. Le substantif HEL, dont les latins ont formé HELIUM, annonce la localité de l'Enfer. HEL, en langue du Rhin, signifie ENFER; le pays en porte encore le nom, HEL-LAND dénote à la lettre pays d'Enfer : or HEL-LAND et HOLLAND sont, de l'aveu même des géographes hollandois, la même chose : tous font dériver le mot HOLLAND de HEL ou de l'Helium du Rhin. Menson Alting appelle la Hollande *Ager ad Helium,*

---

(1) *Aureus* è gelidis, Acheron perlabitur oris. ℣. 1129.
℣. 1136. His quoque gens oris hominum JUSTISSIMA vivit.
IPSA QUIBUS SATIS EST NAVIS MORIENTIBUS UNA.
Namque animæ tenui vectæ per flumina cymba
Trajiciunt ripas, visuntur protinus urbes.
Infernique fores validæ, SOMNUSQUE PROFUNDUS.

expression qui coïncide avec *Champ de l'Helium* ou *Champ Élysien* (1).

Lorsque, pour vérifier, sur les lieux mêmes, ce que nous venons de dire, nous suivrons les traces d'Ulysse, nous verrons que l'île des bataves étoit ce célèbre Enfer : son nom ÎLE DES BATAVES, ou de HOLLANDE, en est d'abord le premier indice. Cette île est située au milieu des eaux de l'HEL ou de l'Helium, et la ville d'ENTRÉE portoit et porte encore le nom de HELVOET, *pied de l'Enfer.*

C'est dans cette île que nous trouverons le palais de notre protoparent Pluton, le sanctuaire des mystères, les dépouilles mortelles des bienheureux cimmériens, le tribunal de Minos, la demeure des parques, et l'asphodèle, ou le dépôt des morts de Mercure.

Nous y trouverons aussi les fleuves de l'Enfer, le chien Cerbère, la barque de Caron, le domaine de Circé : les îles de l'Helium, qui ont été le théâtre de toutes ces merveilles, s'appellent encore de nos jours, sans qu'on y fasse attention, ÎLES FORTUNÉES. Le nom de ZELANDE

---

(1) Ab amne HELII, ut fieri solet, agnominata fuit regiuncula, atque appellata, variante dialecto, HOLLANDIA et HELLANDIA; id est, AGER AD HELIUM, cum ejusdem originis et significatûs sit HOL et HEL, secundùm ea quæ prima parte jam occupavimus. Menson Alting, notit. germ. infer. parte 2. pag. 94.

ne vient pas, comme on le croit, de ZEE, MER, mais du saxon ZEL, le même que ZELIG, ZALIG, FORTUNÉ. Il ne manquera rien de tout ce que les poëtes, les historiens et la tradition la mieux conservée ont dit de plus authentique sur ces lieux mystérieux.

En attendant, on peut remarquer que HEL, outre qu'il signifie ENFER, veut dire aussi MORT, SÉPULCRE, et que HELISH, le même que HEILIGH, est l'équivalent de SAINT, MYSTÉRIEUX.

Un autre lieu célèbre, appartenant à la Patrie des Dieux, est le Jardin des Hespérides ; sa situation, comme nous l'allons voir, coïncide exactement avec celle de l'Élysée et de l'Enfer.

Jardin des Hespérides.

Hésiode, dans sa Théogonie, parle plusieurs fois des Hespérides ; et chaque fois il nous donne des indications sur le lieu de leur demeure : c'est toujours *à l'extrêmité de la terre*, (*in finibus terræ*), *à l'extrêmité de l'océan*, *ou au-delà de l'océan* (1).

Comme le mot HESPER, *soir*, signifie aussi *couchant* ; en le prenant dans ce dernier sens, on a cru que le Jardin des Hespérides étoit situé dans la Lybie occidentale ; mais cette partie de l'Afrique n'étoit pas l'occident du globe,

(1) Versibus 215, 275, 518.

dans le sens de la géographie ancienne, qui marquoit les points du globe dans leurs rapports avec les parties de la terre connue et habitée. Sous ces rapports le nord-ouest de l'Europe étoit le *couchant* de l'ancien monde. Le roi Aëtes dit, dans les Argonautiques, que sa sœur Circé demeure dans l'HESPÉRIE. Nous verrons, en expliquant les dialogues d'Ulysse avec les morts, que la mère de ce héros place l'Enfer à l'OCCIDENT. Aussi Apollodore a-t-il soin de nous avertir qu'il ne faut point chercher les Hespérides dans la Lybie : les pommes d'or, enlevées par Hercule, ne sont point, dit-il, comme quelques-uns le pensent, dans la Lybie, elles sont dans l'*Atlantide des Hyperboréens* (1).

Selon Maxime de Tyr (2) le Jardin des Hespérides est une terre étroite et resserrée, étendue en longueur et de toutes parts environnée par la mer. Cette description, observe très-bien Bailly, ne rappelle ni l'Afrique, ni l'Espagne, où l'on a cru encore retrouver l'Hespéride (3.).

Ainsi le mot HESPER même, en l'interprêtant par le mot *occident*, n'éloigne pas le Jardin des

---

(1) Euristheus Herculi ærumnam imposuit, ut ab Hesperiis aurea mala reportaret. Hæc vero, non, ut quorumdam est sententia, in Libya erant, sed in *Hyperboreorum Atlante.* Appoll., bibliotheca, lib. 2.

(2) Maximus Tyrius in dissert. 38. cap. 225.

(3) Lettres sur l'Atlantide, pag. 316.

Hespérides du local de l'Élysée : cependant il résultera de l'explication que nous donnerons de ce Jardin, que le mot HESPER ne figure pas ici dans la signification d'OCCIDENT, mais dans sa vraie acception de SOIR.

De la Patrie des Dieux.

En plaçant l'Élysée à l'extrêmité de la terre, Homère, pour être conséquent, devoit nécessairement y placer aussi la Patrie des Dieux ; c'est ce qu'il a fait au 14e livre de l'Iliade. Homère, qui met la description des Champs Élysées dans un discours de Prothée à Ménélas, signale ici la Patrie des Dieux dans un discours de Junon au maître des Dieux.

Jupiter s'étoit posté au sommet du mont *Ida* pour observer les Dieux qui, malgré ses ordres, s'avisoient de secourir les grecs ; pour l'en éloigner, Junon, qui favorisoit les grecs, imagine un moyen : elle emprunte la ceinture de Vénus et s'étant parée avec le plus grand soin, elle se présente au père des dieux et des hommes avec tous ses charmes, dans l'intention d'éveiller sa tendresse. A la vue de la déesse, Jupiter lui demande le motif qui a pu l'engager à quitter l'olympe pour se rendre sur la terre ; c'est, répond-elle, que j'ai envie de revoir ma *Patrie*. »Je vais me rendre aux EXTRÊMITÉS »DE LA TERRE, pays *très-nourrissant*, pour »voir l'*Océan* père des dieux et leur mère

» *Tethys*, qui m'ont soigneusement nourrie et éle-» vée dans leur palais (1).

Voilà donc Homère qui place la patrie de Junon et des dieux à ces mêmes EXTRÊMITÉS DE LA TERRE, où il place les Champs Élysées; et qui, pour ne laisser aucune équivoque sur son intention, emploie les mêmes termes PÉIRATA GAÍES pour désigner l'endroit de la terre qu'il a en vue.

Ce passage a sans doute de quoi dérouter l'homme le plus érudit, lorsqu'il n'a pas la clef de la mythologie.

Comment comprendre que l'océan soit le père des Dieux? Non seulement ce discours de Junon a été interprété de la manière la plus singulière; mais il a donné lieu à un absurde système. Dans l'habitude, où l'on étoit, de rapporter tous les mystères à des êtres physiques, quelques philosophes ont pris ici l'océan pour l'emblême de l'eau, Tethys pour l'emblême de la terre, et les dieux pour l'universalité des choses; de là ils ont conclu que

---

(1) Hunc (Jovem) dolum meditata allocuta est veneranda Juno.

Venio visura *multa nutrientes fines terræ* (POLUPHÓRBOU PÉIRATA GAÎES.)

Oceanumque deorum ortum et matrem Tethyn

Qui me in suis ædibus accurratè nutrierunt et educarunt.

Iliad. lib. 14. v. 300 et seqq.

l'eau et la terre sont les principes de toutes choses.» Cette fable, dit Made Dacier, que toutes »choses sont nées de l'océan et de Tethys, a »fondé l'opinion de quelques philosophes qui ont »cru que toutes choses n'avoient pour principe »que deux élémens, l'océan, c'est-à-dire l'eau, »et Tethys, c'ést-à-dire la terre.

Homère est bien loin d'enseigner une telle doctrine. Par océan, il entend *l'extrêmité maritime* de la terre, où il place l'Élysée : par dieux, il entend le peuple des dieux, celui où les dieux ont pris naissance. En disant que l'Océan et Tethys ont nourri ce peuple, Homère veut indiquer les grandes ressources que les Élysiens tiroient de la mer ; ne dit-on pas que la mer alimente et enrichit par la pêche, le commerce, et la navigation les nations maritimes ? Nous verrons que les fondateurs de la nation Élysienne étoient, originairement, des PÊCHEURS et des navigateurs ; nous verrons aussi que Jupiter a été nourri et élevé dans ce même endroit par des prêtres, nommés Idéens, pêcheurs d'origine.

C'est dans ce sens qu'Homère donne à cette extrêmité de la terre l'épithète de POLUPHORBÉ, *multa nutriens*, épithète qui rend le même sens que le mot ATLAND ; or ATLAND est un des noms caractéristiques de l'Élysée, c'est sous ce nom que le pays Élysien a été plus particulièrement célébré comme la patrie des dieux.

L'Atlantide, Patrie des Dieux : sa situation ; étymologie de son nom ; ainsi que de ceux d'Uranus, d'Atlas, de Saturne : l'Atlantide, berceau des arts et des sciences.

Platon est le premier qui nous donne des mémoires sur la nation des atlantes ; il fait un grand éloge de leurs mœurs, de leurs institutions, et de leurs connoissances. Mais ce qu'il dit sur le lieu de leur demeure est vague ; il en résulte seulement que, relativement à l'Égypte, les atlantes habitoient au-délà du détroit de Gibraltar. Les renseignemens d'Hésiode sur ce point sont positifs et ne laissent rien à désirer : Atlas, dit le poëte, réside à L'EXTRÉMITÉ DE LA TERRE ; c'est là qu'il soutient le poids du ciel près DU SÉJOUR DES HESPÉRIDES (1). Pour exprimer EXTRÊMITÉ DE LA TERRE, Hésiode se sert des mots PEIRASIN EN GAIÉS, les mêmes dont Homère fait usage pour indiquer la situation des Champs Élysées.

Parmi les modernes Rudbecks et Bailly ont vu dans les atlantes les premiers savans de l'antiquité et ont pris ces peuples pour les héros de leurs systêmes, le premier dans son ATLANTICA MANHEIM, l'autre dans ses lettres sur l'Atlantide. Rudbecks avoit justement aperçu que les at-

(1) Atlas vero cælum latum sustinet dura ex necessitate FINIBUS IN TERRÆ è regione hesperidum argutarum. Hesiod. theog. v. 518.

lantes avoient demeuré sur la côte maritime de l'Europe ; mais il s'étoit mépris de plusieurs degrés en plaçant le chef-lieu de leur résidence en Suéde. Bailly avoit trouvé le véritable degré ; mais cette découverte lui devenoit inutile, parce qu'il s'obstinoit à chercher les atlantes dans l'Asie. L'un s'égaroit par prévention pour sa patrie, l'autre par prévention contre sa patrie.

En commençant l'histoire des atlantes, Diodore dit qu'ils habitoient une contrée HEUREUSE dans la proximité de la mer : *loca propinqua oceano, et quidem* FELICIA *incolentes* (1). Cette description se rapproche de celle que nous venons de donner de la position des Champs Élysées, de l'enfer et du jardin des hespérides. L'épithète HEUREUSE s'accorde avec le tableau qu'Homère nous trace du climat des Champs Élysées.

Selon Platon le pays des atlantes formoit une île : la vérité est que le chef-lieu étoit une île, qu'il renfermoit d'autres îles nommées *fortunées* : en cela la relation du philosophe grec n'est point opposée au récit de Diodore. Il sera démontré par la suite que ces îles, situées dans les eaux du Bas-Rhin, portent encore de nos jours le nom de FORTUNÉES ; et que l'Atlantide est également encore appelée Pays *heureux*.

---

(1) Atlantidæ, ut accepimus, loca *propinqua oceano* et quidem *felicia* incolentes, tum pietatis, tum erga advenas humanitatis præ cæteris finitimis gentibus laudem tulerunt.

Diod. sic. lib. 4. cap. 5.

»Ils se distinguent, continue l'auteur, par leur »piété envers les dieux et par leurs sentimens »hospitaliers.

Ce tableau moral répond à celui que St. Clément d'Alexandrie et Homère nous tracent des mœurs du peuple Élysien. Platon, *in Timæo*, appelle les atlantes *Genus clarissimum et optimum* et il donne à l'Atlantide l'épithète de SAINTE (1): c'est comme s'il l'eût appelée ELYSIENNE. HELISH, comme nous avons observé, signifie SAINT; HELLAND ou HOLLAND équivaut à Terre-Sainte, comme *Holy-land* en anglais.

»On prétend, dit ensuite Diodore, que c'est »du peuple des atlantes qu'est descendue la race »des dieux. (2). Ces dieux sont Uranus, Atlas, Saturne, etc. l'auteur invoque Homère à l'appui de son rapport, en citant les vers du discours de Junon, que nous venons d'analyser.

Voilà donc le peuple que nous cherchons, le peuple dont on trouve les dieux dans les Champs Élysées, en enfer, dans le jardin des Hespérides. Poursuivons et hâtons nous de découvrir sa demeure.

Diodore avoit débuté par dire que les atlantes habitoient une contrée maritime. Une telle désignation est vague; mais l'auteur s'explique

---

(1) Hæc *insula*, quæ quondam erat *sacra*, speciosa, miranda. Plato, in Critias, pag. 562.

(2) Ab his deorum genus manasse dicunt.

plus clairement lorsqu'il traite du domaine d'Uranus premier roi des atlantes. l'Empire d'Uranus, dit-il, s'étendoit presque par toute la terre, mais surtout à l'Occident et au Nord (1).

Dire que son empire s'étendoit presque sur toute la terre, ne veut pas dire que les atlantes habitoient presque toute la terre. Car l'auteur avoit déjà fixé leur demeure sur les bords de la mer; mais on entend par cette étendue, non une étendue Politique, mais une étendue Morale, Scientifique, et Religieuse. On veut insinuer que les institutions, la doctrine, le culte des atlantes avoient déjà gagné la plus grande partie du globe : ce prodige s'étoit réalisé; la mythologie avoit fait des progrès immenses; elle s'étoit propagée chez toutes les grandes nations de la terre : on pouvoit appliquer aux atlantes, et nous prouverons que l'application est juste, le verset du Psalmiste sacré : *le bruit de leur voix retentit par toute la terre* (2). Ainsi, en désignant particulièrement l'occident et le nord, l'auteur a indiqué, que c'étoit sur les côtes de la mer, à l'endroit où ces deux parties se touchent qu'on devoit chercher le siége dominant de l'empire des atlantes et la patrie de dieux.

---

(1) Maximèque loca ad *occidentem* atque ad *septentrionem* sita.

(2) In omnem terram exivit sonus eorum. Ps. 18 ℣. 5.

Une chose qui ne laisse aucun doute sur ce point, et qui achevera le tableau des conformités entre les élysiens et les atlantes, c'est l'identité de leur langue. Celle des atlantes appartient au nord-ouest de l'Europe, tout comme la langue des élysiens. C'est dans la langue teutone que sont pris le nom du pays, le nom des dieux des atlantes et celui de tous les sujets de la mythologie. Ces vérités se manifesteront avec évidence à mesure que nous avancerons dans le développement de notre sujet. Quant à présent il suffira d'observer que *Atta-Lant*, ou par contraction ATLANT, nom du pays, est synonyme avec VADERLANT, *Patrie*; ATTA est le même que VADER, *Père* (1). LANT signifie PAYS. Sans doute le berceau des dieux et de la mythologie méritoit ce tître. C'étoit la PATRIE PAR EXCELLENCE, c'étoit la patrie civile des nations. Ainsi ATLANDERS, ATLANTES étoit le synonyme de VADERLANDERS, *Pères de la Patrie*, *Patriarches*. On donnoit ce tître aux gouvernans, parce qu'ils régissoient le peuple comme un père régit sa famille; le gouvernement Élysien, étoit éminemment *Paternel*.

ATE, dont on a formé ATTA, *Père*, signifie

(1) *Atta* veut dire père. Il le signifie encore chez les Frisons. Nelis, évêque d'Anvers, dans son *aveugle de la Montagne*.

ATTA, *pater*, Franc. Junius, Gloss. goth. p. 193. Le dieu Athys de la Phrygie est nommé père. ATTA en grec est *père*.

Nourriture; le sens du mot avertit tout père que son devoir est de nourrir ses enfans. ATLAND, formé du même mot ATE, signifie pays NOURRISSANT, et fait entendre que c'étoit un pays abondant par excellence. C'est ce qu'Homère exprime dans le discours de Junon par l'épithète POLUPHORBE que nous avons déjà rappelée.

Uranus étoit le premier roi et le premier dieu des atlantes. C'est lui qui a policé ce peuple (1). Son règne étoit l'ÈRE DE LEUR RÉPUBLIQUE. Sous ce rapport Uranus étoit le PROTOPARENT ou le GRAND-AYEUL de la nation. Ce mot est encore en usage; URAHN, en Allemand, signifie GRAND-AYEUL ou TRIS-AYEUL (2). La vraie signification du mot est CHEF, DIEU, ou PRINCIPE DU TEMPS. URANS, dont les latins ont fait URANUS, est composé de UR, *Temps* et de ANS, primitivement AS, qui signifie DIEU, CHEF, PRINCIPE. Uranus est le symbole du principe du temps MORAL, ou de l'ÈRE des nations civilisées.

Parmi les enfans d'Uranus les plus NOTABLES, dit

---

(1) Scribunt autem primum regnasse apud eos Cœlum, (Uranum) hominesque antea per agros dispersos, ad cœtum, condendasque urbes exhortatum, à fera eos, agrestique vita ad mitiorem cultum traduxisse, assuefecisse insuper domesticos fructus serere, aliaque permulta ad communem vitæ usum spectantia docuisse. Diod. Sic. eod.

(2) *Urahn*, grand-ayeul, tris-ayeul, *Urahnen*, ancêtres, ayeux. *Urahn-Frau*, tris-ayeule. Dict. allem. franç. 1774.

Diodore de Sicile, étoient ATLAS et SATURNE. Le premier est le symbole des GOUVERNANS, l'autre des GOUVERNÉS : c'étoit dans ces deux classes que, dans le commencement de la civilisation, se partageoit la généralité du peuple. Atlas s'appliquoit aux sciences et aux arts nécessaires pour conduire les hommes ; il portoit le POIDS DU CIEL ; c'est-à-dire le poids du gouvernement dont la constitution étoit écrite dans le ciel. Saturne, dieu de l'agriculture, étoit l'emblême du travail qui fournit à la subsistance du peuple. ATLAS formé par contraction de ATEL-AS, comme emblême des gouvernans, est le PRINCIPE DE LA NOBLESSE. ATEL, ADEL signifie encore aujourd'hui NOBLESSE, et AS, comme on vient de dire, signifie principe.

SATUR, en latin *Saturnus*, dérive de SADEN, *Ensemencer*, ou de SAT, SAET, *Semence*, et de UR, qui signifie TEMPS et SAISON ; c'est un terme allégorique pour désigner les saisons propres aux semailles et aux travaux champêtres.

Les grecs donnent à Saturne le nom de CHRONOS, *Temps* ; on peint communément cette divinité sous un double symbole, l'un de l'AGRICULTURE, l'autre du TEMPS : ces deux n'en forment proprement qu'un seul ; car il faut entendre ici le TEMPS qui se rapporte aux travaux de l'AGRICULTURE.

On a toujours pris CHRONOS pour un terme

grec ; originairement , il n'est pas plus grec que le mot OURANOS , il est purement teuton ; THEOS l'est de même. Nous découvrirons dans ces trois mots THEOS , OURANOS , et CHRONOS , la triade sur le PARTAGE DU TEMPS, qui est la principale bâse du systême mythologique.

Il y a quelque temps que les lexicographes ont aperçu une analogie frappante entre la langue grecque et la langue belgique. Otho Reisius en a pris occasion de publier un livre sous le titre de BELGA GRÆCISANS , dans lequel il donne une liste immense de mots communs aux deux langues , il démontre que le même esprit règne dans les règles de leur grammaire et de leur syntaxe ; mais l'auteur a omis un très-grand nombre de mots , surtout de ceux qui ont trait à la mythologie : or comme nous serons enfin convaincus que la langue belgique est la langue-mère , le tître de *Græcus-Belgisans* auroit mieux convenu à l'ouvrage.

Prenons donc garde de suivre les traces de Platon , en cherchant dans le grec l'étymologie des termes mythologiques. La langue des dieux , c'est la langue teutone. Cette grande vérité a été aperçue par Leibnitz. (1). Mais ne connois-

(1) C'est dans l'antiquité allemande , et surtout dans l'ancienne langue teutone , où aucun livre ni grec , ni latin , n'a jamais atteint , qu'il faut chercher l'origine des peuples et des

sant pas l'origine des choses, le philosophe Allemand n'a pas été plus heureux dans ses essais sur les étymologies que le philosophe grec.

Nous voyons donc que les monumens les plus respectables de l'antiquité ramenent toujours les Champs Élysées et la patrie des dieux au même endroit du globe, et que cet endroit a pour point central le territoire du Bas-Rhin.

Là, où nous découvrirons les atlantes, nous y trouverons le berceau des arts et des sciences. Les atlantes sont les législateurs des nations; ils étoient, selon Diodore de Sicile, les chefs de plusieurs peuples, et leur empire scientifique s'étendoit sur toute la terre. Les familles les plus illustres de la grèce se faisoient gloire d'en descendre (1). Uranus est le premier

---

langues de l'Europe, et en partie le culte que ses peuples ont rendu à la divinité, ses mœurs, ses lois et sa noblesse.

Des étrangers souhaitent un dictionnaire étymologique allemand, car c'est un besoin qu'en ont toutes les nations de l'Europe. Des étrangers d'un profond savoir souhaitent cet ouvrage, afin de pouvoir, par ce secours, éclaircir leur antiquité, et ils avouent ingénument que ni les anglais, ni les français, quelques savans qu'ils soient, n'y réussiront jamais qu'à l'aide des lumières, que leur fourniront des Allemands instruits à fond de leur ancienne langue. Leibnitz, tom. 6. dans ses collectanea etymologica, p. 26.

(1) Has, Atlantides tradunt tum ab heroibus, tum a diis cognitas, et deos propter virtutem, et eos quos heroas dixerunt, veluti principes generis hominum peperisse, veluti

astronome ; c'est lui qui a marqué le temps par signes. Atlas, son fils, porte sur ses épaules le globe céleste ; ce qui indique clairement que les atlantes sont les auteurs du systême du ciel.

Homère met cette vérité en évidence par le portrait qu'il fait d'Atlas. En parlant, dans le commencement de l'Odyssée, de la déesse Calypso, il l'appele fille de l'*Olophrôn* Atlas ; *Olophrôn* veut dire *Omniscius*, AL-WETER en teuton. Le géant Vafthrud, que le dieu Odin va consulter, est appelé, dans l'Edda Sæmundar p: 6., ALS-VITER, le même que *Al-weter*, la version dit *Omniscius*.

Made Dacier rend le mot OLOPHRÔN, en génitif Olophronos, par le terme SAGE, comme elle avoit fait de *Flavus* Rhadamantus ; elle dit, le sage Atlas ; cependant elle reconnoît la force du mot. Il signifie aussi, dit-elle, celui „qui a une *connoissance infinie*, qui sait tout, „qui étend ses vues sur tout. C'est sans doute dans ce sens qu'Homère s'en sert, puisqu'il dit qu'Atlas connoît les profondeurs de la mer,

---

prior ætate Maia ex Jove Mercurium genuit, multarum rerum apud homines repertorem. Eodem modo et reliquæ Atlantides singulæ filios ediderunt præstanti virtute : quorum hi quidem *gentium*, hi *urbium conditores* extiterunt ; itaque non solum barbari, sed etiam *græcorum plurimi*, priscorum heroum genus ad istas retulerunt.

et qu'il *posséde les colonnes* qui embrassent la terre et le ciel.

Homère, en attribuant à Atlas de si vastes connoissances, veut faire entendre que les atlantes sont les inventeurs des arts et des sciences et les premiers philosophes de la terre.

Dans les préjugés où nous sommes, l'idée de trouver, dans les marais du Rhin, l'origine des arts et des sciences étonne autant que celle d'y supposer le délicieux jardin Élysée. C'est cependant une vérité, d'autant plus respectable, qu'elle repose sur les lois de la nature.

Remarques générales sur le pays du Bas-Rhin et sur les îles.

Qu'on fasse honneur, dit-on, aux chaldéens, ou à d'autres peuples de l'Asie, de l'invention de l'astronomie; la sérénité de leurs nuits, les belles plaines de Babylone, si propres à observer le mouvement du ciel, donnent à cette idée toute l'apparence de la vérité. En effet on a peine à se résoudre à chercher les premiers élémens de l'astronomie et d'autres sciences dans un climat reculé au 50e degré, où les nuits sont communément nébuleuses et l'excès du froid semble engourdir l'activité de l'esprit. Mais le pays où ont reçu le jour, où ont vécu Copernic, Descartes, Tycho-Brahé, Newton, peut-il ne pas être favorable à l'étude du ciel, et au développement du génie? Pour-

quoi le climat, dont les savans ont récemment aggrandi le domaine planétaire de plusieurs nouvelles planètes, n'auroit-il pu produire les auteurs du premier système PLANÉTAIRE? Si nos nuits d'hiver sont souvent couvertes de nuages, les belles nuits de cette saison sont en revanche longues et favorables à observer le ciel. Mais ce qui est si propre à confondre nos raisonnemens c'est que les motifs, sur lesquels une fausse philosophie se fonde pour décréditer nos climats, et pour leur contester l'empire primitif des arts et des sciences, sont précisément ceux qu'une saine philosophie indique pour leur en assurer la gloire. Il ne faut pas calculer l'invention et le progrès des sciences sur les facilités que des circonstances, ou la nature d'un pays, offrent à l'instruction. Ce ne sont point les aisances qui donnent l'impulsion au génie; on n'a pas commencé à cultiver les arts et les sciences par esprit de curiosité ou d'amusement, ce sont les BESOINS qui y forcent l'homme : l'industrie est la fille de la nécessité, et la mère des arts. Plus les besoins sont pressans, plus l'industrie est active et ingénieuse : c'est le cri de la nécessité qui commande. Les anciens ont consacré cette vérité dans la fable d'Hercule dont nous rendrons compte en son temps.

Ne cherchons donc point l'origine des arts et des sciences dans des climats où les besoins ne sont pas pressans : cherchons la au contraire dans

des pays auxquels ils sont d'une nécessité indispensable. Dans l'Asie méridionale, la nature pourvoit, en grande partie, spontanément à la vie des habitans; en Europe l'homme, POUR VIVRE EN HOMME, n'a que la ressource de son génie, de son activité et de ses travaux. C'est cette différence naturelle, qui, de tout temps, a rendu les européens si actifs, si industrieux, si courageux, et les peuples de l'Asie si indolens. Mais on sent bien que les arts et les sciences n'ont pu naître parmi des hordes sauvages et errantes, ils demandent un concours d'hommes pressés par les mêmes besoins; et, sous ce rapport, ils sont les élemens même des sociétés civiles; d'où il résulte que les peuples, qui, les premiers, ont senti la nécestité d'une vie sociale, ont les titres les mieux fondés à la gloire des premières inventions, et des institutions scientifiques. La vie patriarchale, par familles isolées, a pu, en Asie, se soutenir avec succès pendant des siècles; elle ne pouvoit que faire le malheur de l'habitant de l'Europe. De tout temps les habitans de notre climat ont eu besoin de secours réciproques; les familles particulières ont été forcées de se rapprocher, de se réunir en grandes familles et de former des associations politiques, pour assurer leur existence et pourvoir à la défense commune.

Si les inventions utiles ont été enfantées par les besoins et l'industrie; si les arts et les sciences ne peuvent appartenir qu'à un peuple civilisé, et

si c'est à ce titre qu'on doit, de préférence, en chercher le berceau dans les climats où les besoins de l'homme demandent des secours communs et une réunion politique ; il en résulte que c'est aux pays LES PLUS NÉCESSITEUX qu'on doit particulièrement s'attacher.

En jettant un regard attentif sur les régions de l'Europe anciennement connues et habitées, on aperçoit promptement que le pays, arrosé par le Bas-Rhin, se trouve spécialement dans ce cas. La Hollande ne sauroit jamais devenir une demeure permanente et solide de familles indépendantes, elle n'est pas habitable sans le secours continuel de l'art, de l'industrie et du travail; sa position BASSE, qui lui a fait donner le nom de PAYS-BAS, l'expose sans cesse à devenir la proie des flots de la mer ou de ses nombreuses rivières ; pour s'en garantir, il lui faut des travaux qui ne peuvent s'exécuter que par le concours d'une infinité de bras ; le génie de l'art est forcé d'y lutter éternellement contre le démon de la nature. Pour pouvoir juger du passé par le présent, il suffit de contempler les ouvrages hydrauliques que ses habitans ont pratiqués depuis quelques siècles, et qu'ils sont forcés de perpétuer à des frais immenses : on est frappé d'étonnement et d'admiration à la vue de ces beaux canaux, dans lesquels, à l'aide de moulins à vent, on pousse les eaux des plaines, et où on les éleve communément à plu-

sieurs pieds au-dessus du terrain ; en regardant ces prodiges, on se dit à soi-même : voilà des travaux dignes d'Hercule ! cette voix arrachée du cœur, par un sentiment d'enthousiasme, est cependant la voix de la vérité. L'élevation mécanique de ces eaux, la construction des aquéducs pour les faire écouler, ne sont dans le fond qu'une imitation des travaux attribués à *Hercule* pour sauver cette même Hollande. Les mêmes besoins ont, en différens temps, enfanté des moyens et des efforts d'une même nature. Cette assertion pourra paroître un paradoxe : il n'y a cependant, dans l'antiquité, aucun fait mieux constaté ; il a pour preuve un témoin irrécusable, c'est Hercule même. C'est lui qui le raconte à Ulysse, lors de son séjour en enfer. Euristhée avoit ordonné à Hercule de descendre aux enfers, pour en retirer le chien CERBÈRE ; c'est son onziéme travail. Hercule apprend à Ulysse comment, avec le secours de MINERVE et de MERCURE, c'est-à-dire avec de la prudence, de L'INTELLIGENCE et de L'ART, il est parvenu à exécuter cet ordre. CERBÈRE, comme il sera démontré, étoit le symbole des eaux qui *gardoient*, entouroient, mais qui par leurs débordemens infestoient l'enfer. La fable de Cerbère rétiré de l'enfer, et enchainé par Hercule, est une commémoration allégorique des moyens hydrauliques employés pour sauver le pays de ces eaux. On connoît les armes de la Zélande, c'est un lion, sortant des

eaux, qui a pour dévise : LUCTOR ET EMERGO : *je combats contre les eaux et j'en sors victorieux.* Cet emblême a pour but de rappeler sans cesse à la mémoire des habitans leur devoir de veiller à l'entretien des ouvrages hydrauliques, auxquels ils doivent leur salut.

Autre objection ; comment, dit-on, se former une si haute idée de ces lieux, lorsqu'aucun monument d'art ou de magnificence n'atteste en leur faveur ? Si la culture des sciences est bannie de la Grèce et de l'Égypte, du moins des restes de monumens précieux sont encore des témoins de leur ancienne splendeur : et si on est porté en faveur des brackmannes, des mages de Perse, ou des prêtres chaldéens, c'est que ces savans ont continué de cultiver les sciences : mais les druides, quels monumens ont-ils laissés de leur savoir ?

Observons d'abord qu'il y a une distinction à faire entre le berceau des sciences, et le pays, où, par la suite elles acquièrent de l'éclat. Les arts, qui ont communément des commencemens simples, se réfugient tôt ou tard dans des endroits où règnent le luxe et l'opulence. Est-ce à Rome, siége du Chef du monde catholique, et centre des arts et des monumens du culte chrétien, qu'il faut chercher le berceau de cette religion ? N'a-t-il pas plu à son divin fondateur de naître dans un triste village de la Palestine ? Pourquoi donc s'étonner de trouver le berceau

de l'ancienne église, et la source des grandes institutions anciennes divines et humaines, dans un autre coin obscur de la terre?

Tacite nous fournit une réponse directe. Les germains, dit-il, n'avoient ni temples, ni statues, ni images, ils célébroient les cérémonies de leur culte dans des forêts sacrées. Ils étoient dans l'idée qu'on ne peut renfermer la grandeur et la majesté des dieux entre des murs, ni les représenter par des figures humaines (1).

Ajoutons à cette observation une autre, que Tacite ignoroit; c'est que les germains avoient choisi pour grand temple, pour Panthéon, le ciel même: c'est là où ils ont placé leurs dieux, c'est là où, par le moyen des constellations, ils ont consacré les points essentiels de leur philosophie divine et humaine, et leur ont donné une espèce de vie immortelle. Il ne faut pas s'attendre à trouver un musée terrestre chez un peuple, qui a fait choix d'un musée céleste.

Il n'est pas étonnant que les sciences des brackmannes aient été conservées; ces savans, qui existent encore, ont paisiblement continué leurs études: mais les druides ont disparu depuis des siècles,

---

(1) Cæterùm nec cohibere parietibus deos, neque in ullam humani oris speciem adsimulare, ex magnitudine cælestium arbitrantur: lucos ac nemora consecrant, deorumque nominibus appellant secretum illud quod sola reverentia vident. Tacit. in Germ. N.° 9.

et leurs sciences, n'étant pas écrites, disparurent avec eux.

Une chose au reste qui nous tranquillisera sur les prétentions de ces savans étrangers, et qui prouvera qu'il n'existe pas de rivalité entre eux et nos premiers sages, c'est qu'originairement, ils sont tous frères des druides. Les brackmannes, les mages de Perse, les prêtres chaldéens, les pontifes d'Égypte, les philosophes grecs, les druides, ont tous une patrie commune; et cette patrie c'est la république élysienne, ou des atlantes, qu'on peut regarder, sous ce rapport, comme une OFFICINA GENTIUM. C'est de cette heureuse région, que sont partis les savans philantropes, qui ont civilisé et endoctriné les nations: les brackmannes conviennent eux-mêmes qu'ils sont étrangers aux Indes. Le Zend-avesta suppose la patrie primitive des prêtres chaldéens au 50e degré de latitude, où la nuit la plus longue est le double du jour le plus court. Les mots BRACKMANNES et MAGES expriment dans la langue teutone la véritable profession de ces savans; BRACKMAN signifie *gymnosophiste*, *savant d'école*, et MAGE, *naturaliste*, ou scrutateur de la nature divine et humaine.

Le pontife de *Saïs* qui raconte à Solon l'histoire des atlantes, fait clairement entendre que c'est aux atlantes que les athéniens et les égyptiens doivent leur origine. C'étoit une tribu d'atlantes, nommée SAÏTES, qui a civilisé et il-

lustré l'Égypte. SAÏTES veut dire *Saxons*; SAÏS en vieux gaulois signifie *Saxon* (1). Les *Saïtes* ou Saxons étoient des savans appliqués à la science HYDRAULIQUE; la côte de la Morinie étoit appelée RIVAGE SAXONIQUE, *littus saxonicum*, parce qu'elle étoit couverte d'ouvrages hydrauliques. Ce sont les *Saxons* qui ont dompté les eaux de l'enfer. Hercule, auquel on attribue l'expulsion du chien Cerbère de l'enfer, étoit surnommé SAXON. Ce sont ces Saxons ou SAÏTES qui ont dirigé tous les ouvrages, qui rendirent l'Égypte si féconde et si célèbre. Le creusement du lac, dit MŒRIS, les canaux, les écluses pour conduire ou retenir les eaux du Nil, le réhaussement du sol pour le rendre agricole, la fondation de la ville de Thébes, les pyramides, le labyrinthe, le phare, tous ces prodiges sont les fruits de leur génie et de leur industrie. Jablonski, dans son *Panthéon ægyptiacum*, a vainement cherché l'étymologie des noms des dieux d'Égypte dans la langue cophte, ils appartiennent tous à la langue du Rhin. HAM, nom primitif du pays; ÉGYPTE, dénomination posté-

---

(1) SAIS. *Saxo*, *anglus*, sic armoricé, et BRO SAIS, *Anglia*. Boxhorn, origines gallicæ, hoc verbo.

Hoc interim in loco non indignum observatu quod cambro-britanni indigenæ reliquos anglos aliegenas per contemptum vocant *saxones*. Nam SAIS cymræis est *saxo* vel *anglus*, et Anglia iisdem dicitur BRO SAIS, *patria saxonum*. Junius, dict. angl.-sax. verbo SACHS vel SAX.

rieure ; MENAS nom de son premier homme-roi ; Thot, Hermes, Jupiter-Ammon, Thébes, Phare, Mœris, Pyramides, tous ces fameux termes et nombre d'autres ont, dans la langue saxonne, exactement la signification qui répond à l'idée que les anciens nous donnent de leur nature, ou de leur destination. Le célèbre ODIN, qui a civilisé les scandinaves, étoit *saxon*, SAXEN-OTHE. On trouve les saxons travaillant à la civilisation des peuples d'un bout de l'ancien monde à l'autre. Ce que nous venons de dire au sujet de ces savans étrangers et de l'Égypte, sera développé, et éclairci dans des chapitres particuliers.

On s'attend sans doute à nous voir pousser maintenant nos recherches vers les lieux, qu'on vient d'indiquer, comme le sol des Champs Elysées et la patrie des atlantes : mais ce n'est point encore le moment. Si nous savons que *les bouches du Rhin formoient l'extrémité de la terre*, et, qu'à cet endroit, la mer portoit le nom de CIMBRIQUE, nous ignorons néanmoins la raison qui a fait passer ce point du globe pour l'extrémité du monde ; c'est à la géographie ancienne à nous en rendre compte. C'est cette science qui doit nous dire pourquoi, anciennement, on faisoit passer le climat du Bas-Rhin pour l'OCCIDENT. Mais la géographie ancienne est extrêmement embrouillée ; les écrivains ne nous ont pas conservé une seule bonne étymologie des noms

des grandes parties de la terre, ni de ceux des anciennes nations. On continue de confondre les celtes avec les gaulois, les scythes asiatiques avec ceux de l'Europe, et de déplacer d'autres peuples. Il est de toute nécessité d'éclaircir ce cahos géographique, et de nous orienter sur la carte de l'ancienne terre. Déterminons donc exactement le premier méridien, le point central, la longitude et la latitude de l'antique terre; assignons à chaque peuple sa véritable position; examinons et fixons la propriété de sa dénomination. Cette opération nous conduira à l'intelligence de différentes expressions vagues et obscures des poëtes et des historiens; elle nous découvrira la source de l'erreur qui a fait rendre le mot GALAXIA par celui de VOIE LACTÉE, et fera connoître différentes grandes révolutions physiques du globe.

Cette connoissance est d'autant plus nécessaire que notre but, en développant la sagesse de la constitution élysienne, est de marquer aussi ses progrès parmi le genre humain. Les savans élysiens, en propageant leur sublime doctrine, se sont comme affiliés tous les grands peuples de la terre; partout ils ont laissé des traces de leur science, qui souvent nous serviront d'éclaircissement dans des points difficiles. Les mœurs, les usages, le culte des différentes nations s'enchainent plus ou moins au corps de la mythologie: il importe donc, sous plus d'un rapport,

de reconnoître et de parcourir la terre antique habitée avant de nous engager plus loin ; après avoir fait le tour du globe connu, nous nous retrouverons au premier point de notre départ, à cette même extrémité de l'océan et de la terre, qui est indiquée comme le but de notre pélérinage; pour lors nous suivrons les pas d'Ulysse, nous passerons avec lui dans la terre promise, où tout constatera le succès de notre entreprise.

Géographie ancienne. Premiere ligne méridienne.

Il ne peut pas y avoir de doute sur les auteurs de la géographie ancienne ; cette science appartient certainement à celui qui la porte sur ses épaules. Pour quelle raison chargerions-nous l'omniscius *Atlas* du poids du globe terrestre, et continuerions-nous de consacrer son nom aux mappemondes et aux recueils géographiques, si ce n'étoit pour rendre hommage de cette science aux atlantes. En reconnoissant ce peuple pour inventeur de la géographie, nous devons nous attendre à la voir rédigée en idiôme du Bas-Rhin ; ce sera donc dans la langue belgique qu'il faudra chercher l'interprétation de ses termes.

La première chose, à laquelle il faut faire attention, c'est que l'ancienne terre connue ne formoit qu'une partie de l'intégrité du globe, et cette partie même n'étoit pas considérable. l'Hémisphère méridional étoit inconnu ; sa découverte, comme on sait, ne date que du 15e

siècle : l'ancien monde, borné à l'hémisphère septentrional, loin de couvrir tout cet espace, étoit presque circonscrit dans les climats tempérés. On croyoit la zône torride, du moins pour la plus grande partie, inhabitable à cause des ardeurs brûlantes du soleil et la zône glacée à cause de l'excès du froid. Il n'y a que deux climats habitables, dit Scipion l'africain à son petit-fils, ce sont les climats tempérés (1). Ainsi les détails géographiques du côté du nord devoient s'arrêter à une grande distance du pôle, et ceux du midi également à une grande distance en deçà de l'équateur : on ignoroit aussi, vers l'orient, les limites de la terre ; la seule extrémité connue étoit celle de l'Occident. Il résulte de là qu'on se tromperoit en voulant appliquer aux anciennes parties connues de la terre les points cardinaux de l'intégrité du globe. Il n'y a proprement que deux points cardinaux marqués par la main de la nature, ce sont les deux pôles. L'un indique le nord, l'autre le midi. L'Est et l'Ouest ne sont que des points Rélatifs, ils se prennent de la situation comparée entre différens pays sous leurs rapports avec la course diurne du soleil.

Si l'équateur terrestre du monde ancien, au lieu de traverser le milieu du Globe, doit pas-

(1) Quorum australis ille, hic autem subjectus aquiloni. Cicero, in somnio Scipionis.

ser à travers la zône tempérée septentrionale, et que, dans cette hypothèse, tout le pays du coté antarctique soit partie MÉRIDIONALE, il en résulte que l'Europe devient l'OCCIDENT de l'ancien monde. Nous avons donc bien observé que l'enfer étoit situé au *couchant*; et le vieux géographe Ephore, dans la division des anciennes grandes nations, a raison de dire que les celtes étoient les peuples occidentaux de la terre.

C'est donc aussi à juste titre que la mer du nord a été nommée *cimmérienne*; car, sous les mêmes rapports, elle devenoit la mer OCCIDENTALE; elle commençoit au point où finissoit l'océan. C'étoit la mer HORIZONTALE, ou la ligne qui terminoit l'ancien monde. L'épithète CIMMÉRIENNE exprime littéralement cette idée, elle vient de KIM qui, comme on a déjà vu; signifie HORIZON, TERME, EXTRÊMITÉ: les cimmériens, habitans des bords de cette mer, étoient les derniers hommes de l'ancienne terre.

En considérant que les points cardinaux de l'est et de l'ouest ne sont point ABSOLUS, mais RÉLATIFS, et qu'il est indifférent pour l'intelligence des longitudes, dans quel endroit on fixe le premier méridien, il est tout naturel que le peuple, créateur de la géographie, l'ait placé dans son pays. D'ailleurs la mer du nord étant l'extrêmité de la terre, se présentoit avantageusement pour servir de premier méridien terrestre.

Il paroît qu'en traçant leur première ligne méridienne, les atlantes ont pris pour point de départ la terre la plus occidentale de leur domaine, tant dans ses rapports avec le monde entier, que dans ses rapports avec le monde habité. Ce point commençoit à la haute montagne occidentale de l'Afrique, qui probablement aura reçu de-là le nom d'Atlas. La ligne tirée de cet endroit et prolongée vers le nord traverse la mer qui baignoit le pays des cimbres, laquelle, sous ce rapport, fut justement appelée CIMBRIQUE OU HORIZONTALE.

Voilà l'extrêmité de la terre, l'extrêmité de l'océan, l'horizon de l'ancien monde, et le premier méridien terrestre distinctement reconnus. Fixons maintenant le point central, et l'équateur de l'ancienne terre.

Centre et équateur terrestre de l'ancien monde, fable des deux Aigles, fondation de la ville de Delphes, étymologie de son nom.

C'étoit dans les temps anciens une opinion générale que la ville de Delphes, célèbre par l'oracle d'Apollon, étoit située au milieu de la terre; cette opinion étoit consacrée dans une fable, qu'on rapporte de la manière suivante.

Jupiter, voulant marquer le point central de la terre, fit voler dans le même instant, et avec la même vîtesse deux aigles, l'un de l'est, l'autre de l'ouest: ces deux oiseaux se rencontrerent

dans la Phocide, à l'endroit où, à cette occasion, on a bâti la ville de Delphes (1). Concluons d'abord de cette fable, que les anciens traçoient l'EQUATEUR qui se rapportoit à la partie du globe connue et habitée, à travers la zône tempérée.

Pour éterniser la mémoire de cette découverte, on donna à cet endroit, le nom d'OMPHALOS; (*Nombril*) : on y érigea un temple, dans lequel on plaça un monument de pierre blanche figurant un nombril auquel fut attaché un ruban en forme de cordon ombilical, et on sculpta sur la pierre l'image de deux Aigles.

Le nom OMPHALOS n'est, dans le fond, qu'une traduction en grec du nom DELPHES que les atlantes donnerent à ce lieu. HELFT, dans la langue du Rhin, signifie MOITIÉ, MILIEU; d'*Helft*, avec l'article contracté et dont on a formé DELPHES, dénote *la moitié*, *le milieu*. Ainsi, par cette dénomination on a voulu indiquer que Delphes étoit le point du *milieu* de la terre, et les grecs ont, dans leur langue, consacré cette vérité par le mot Omphalos.

Les mythologues, qui ont recueilli cette fable, n'ont point entrepris de soulever le voile du mystère qu'elle cache : cependant il doit être d'un grand intérêt, puisque la fondation de la ville

---

(1) Voyez Noel, dict. de la fable, au mot DELPHES.

et de l'oracle de Delphes est une époque très-remarquable dans les fastes de la Grèce, c'est l'ère de la civilisation de ce pays.

L'idée qui, sur ce sujet, se présente naturellement à l'esprit, c'est que les Aigles, qui ont constaté ce point central de la terre, doivent être les emblêmes des atlantes qui ont trouvé que la ville de Delphes étoit située au milieu de la terre connue. Pour éclaircir cette idée examinons les rapports que les atlantes peuvent avoir avec les qualités et la nature symbolique d'un Aigle.

Explication de la fable des deux Aigles.

La majesté des formes d'un Aigle, sa force, l'étendue imposante de son envergure, la fierté de son regard, la hauteur, et la hardiesse de son vol, l'ont de tout temps fait regarder comme le roi des oiseaux. Il dirige son vol en fâce du soleil, et ne redoute point les rayons de cet astre; c'est le seul oiseau, dit Pline, qui n'ait jamais été frappé du tonnerre. Aristote lui donne l'épithète de DIVIN: dans le partage que les dieux firent des oiseaux; c'est-à-dire, lorsque dans la mythologie on employa des oiseaux pour emblêmes, Jupiter fit choix de l'Aigle, il en fit son messager, son écuyer (1) et le dépositaire de sa foudre. On trouve l'Aigle combattant à

(1) Aquilam armigeram Jovis consuetudo judicavit. Plinius.

côté de Jupiter dans la guerre contre les Titans: il est souvent peint au pied de son maître tenant la foudre divine entre ses serres. L'Aigle est placé dans le ciel; la constellation qu'il forme a plusieurs noms; ceux qui la caractérisent le mieux sont JOVIS ALES, JOVIS ARMIGER, EXPLORATOR.

Pour peu qu'on pèse la force de ces différens attributs symboliques, on croit d'abord réconnoître dans les Aigles de Delphes l'emblême des MINISTRES DE LA RELIGION; en effet, ne sont-ce pas les prêtres qui, dans leurs dogmes, dans leurs mystères, élevent leur vol jusqu'au ciel et osent, pour ainsi dire, regarder la divinité en face? Les prêtres ne sont-ils pas les messagers, les organes des volontés des dieux? Ne combattent-ils pas pour la religion, ne travaillent-ils pas à sa propagation? Les ministres de l'autel sont les dépositaires des foudres célestes, et lancent ces armes spirituelles contre les ennemis des dieux. Tous ces caractères du ministère divin ont une analogie parlante avec les qualités physiques et mythologiques d'un Aigle. Toutefois il ne s'agit pas ici simplement de prêtres, mais de prêtres législateurs, investis du pouvoir civil et spirituel; les Aigles de Delphes représentent les hyperboréens-atlantes qui, dans leurs missions pour civiliser les peuples, ont fondé à Delphes le sanctuaire de leur culte, et sur le mont Parnasse l'académie de leurs sciences.

Ces pieux et savans législateurs, qui avoient élevé leur vol jusqu'au ciel, pour y tracer le tableau de leur philosophie divine et humaine remarquant que le souverain créateur avoit, pour gouverner le monde physique, *posé son tabernacle dans le soleil* au milieu du ciel, ont suivi ce divin exemple, en plaçant le tabernacle d'Apollon, soleil moral, scientifique et spirituel, au centre de la terre civilisée; ils ont érigé à ce dieu une temple à Delphes, ils y ont fixé le siége de sa résidence, le sanctuaire de ses oracles et le musée de ses sciences. Le trône du dieu est sur le sommet du Parnasse, la ville et le temple sont au pied de la montagne : c'est, au haut de ce lieu, qu'Apollon règne au milieu des neuf muses, symboles des arts et des sciences. Ne nous imaginons pas que ce sanctuaire des muses ait été un emplacement idéal ou une fiction poétique; là, où nous trouvons Apollon avec son cortège scientifique, figurons-nous d'y trouver une école d'instruction publique; tel étoit le mont Parnasse; cette demeure des muses est l'emblême d'un endroit consacré à l'enseignement public, son ancien nom en est le garrant; *Larnassus* (1), qui est ce nom, signifie *École*, ou place d'instruction, il dérive du verbe *laren* (2), *leeren*, ENSEIGNER, en anglo-saxon,

(1) *Parnasse*, on l'appeloit anciennement *Larnassus*. Noel, dict. de la fable.

(2) Ten Kate, tom. 2. pag. 276.

LAR, signifie *doctrine*, et LAREOW, *Maître ou interprête de la parole divine*. Il existe dans la Belgique plusieurs endroits nommés *Laerne*, *Leerne*, *Lerne*, c'étoient des lieux consacrés à l'instruction du peuple. Les dieux *Lares* étoient dans leur origine des précepteurs du public, Apollon, Diane, Mercure étoient réputés LARES.

La ville de Delphes étoit aussi nommée *Pytho* (1); ce mot vient de *Put*, qui signifie PUITS ou *caverne*. (2). C'étoit au milieu du sanctuaire, sur l'ouverture d'un puits, qu'on plaçoit le trépied, sur lequel la pythonisse rendoit ses oracles. Les noms de *pythie*, *pythonisse*, écrits comme ils doivent l'être, PUTHIÉ, PUTHONISSE, dérivent du verbe PUTTEN, *haurire*, PUISER. Les puthonisses avoient l'air de PUISER leurs oracles du fond de la terre.

Aigle, en langue teutone, se rend par celui d'ADELAER; en nous rappelant ce qui a été dit plus haut au sujet de ADEL, *Noblesse*, et de ATLAS, formé de ATEL-AS, ou ADEL-AS, chef de noblesse, nous apercevrons clairement dans ce mot ADELAER, outre la signification de NOBLE par excellence, un indice confirmatif que les Aigles représentent ici la nation atlante.

---

(1) Interjecto dein tempore, urbem ipsam non solùm Delphos, sed etiam *Pytho* nominarunt finitimi. Pausan. p. 619.

(2) *Pit*, fland. *put*, puteus, angl. pitte. Kilian, etymologicum linguæ teutonicæ.

Aëtos ou *aiëtos* en grec signifie *Aigle*. AËTOS ou AËTES est, selon Aratus, le nom de l'Aigle céleste ; or *Aëtes* ou *aiëtes* est le nom du roi de la Colchide, possesseur de la toison d'or, frère de Circé, déesse emblématique de la communion religieuse des atlantes ; il étoit *roi-prêtre*, comme tous les premiers législateurs ; nous démontrerons à l'article des argonautes, que la toison d'or étoit l'emblème de la science des constellations du ciel.

Les anciens rapportent communément la fondation de la ville, et de l'oracle de Delphes aux hyperboréens ; Apollon porte le titre d'HYPERBORÉEN. On l'a déjà dit et on le démontrera avec évidence, que les hyperboréens, les élysiens et les atlantes sont un seul et même peuple. Un des premiers fondateurs de l'oracle de Delphes est nommé OLEN et surnommé l'HYPERBORÉEN (1); le nom OLEN tient à la Hollande ou OLENLAND. Tacite fait mention d'un OLEN, en latin OLENUS, qui étoit préfet de la FRISE. Suffridus,

(1) BEO indigena mulier Delphis hymno composito, *advenas ab hyperboreis* profectos, oraculum Apollini dedicasse tradidit, cum alios tum Olena (ôléna) qui *primus* vaticinatus *in eo loco* fuerit, primusque senarios *longiores* repererit. Pausan. p. 617.

Les premiers prophètes de Delphes furent des HYPERBORÉENS, et leurs noms ont été conservés ; ils s'appeloient Pagase, Agyens et *Olen*. Bailly, essai sur les fables, tom. I. p. 270., où il cite les mémoires des inscriptions.

dans son traité *de frisiorum antiquitate*, fait dériver le mot Holland du nom de ce préfet. Cet Olenus, dit-il, s'appeloit HOLLE, nom de famille, ajoute-t-il, encore très-commun en Frise (1). Ensuite il rapporte des circonstances, trop frivoles pour trouver place ici, qui auroient donné lieu à communiquer son nom HOLLE à HOLLAND; on rappelle cette opinion seulement pour observer que l'analogie entre OLEN et Holland a été sentie par des écrivains qui n'avoient aucune idée du fond de notre sujet.

Jettons maintenant un coup-d'œil sur la figure de l'Aigle dans le tableau céleste; il y est peint le bec tourné vers le soleil levant et les ailes étendues, comme s'il voloit et planoit sur la terre pour la couvrir (2). Un Aigle qui vole représente très-bien un législateur qui parcourt la terre pour la civiliser; voler avec le bec tourné vers le soleil levant, c'est regarder cet astre en face, c'est braver ses rayons, et surtout c'est partir de L'OUEST à L'EST; cette direction confirme que les lumières de la foi et des sciences sont venues de l'OCCIDENT. Mais quelle est la contrée de l'occident d'où l'Aigle

---

(1) Frisii hanc terram *Holle-landt*, id est *Olennii* terram, vocaverunt. Suffridus, p. 66.

Olennius (Tacitus) qui et natione friso fuit et patria lingua *Holle* vocatus est, cujus cognomines etiam hodiè multi sunt in Frisia. Suffridus, pag. 65.

(2) Germanicus, pag. 29.

prend son vol? C'est la GAULE, puisque, comme on a déjà dit, il est placé sur le cercle du ciel, appelé GAULE.

Nous pourrions ajouter à ces caractères de l'Aigle céleste, un autre très-essentiel, qui résulte du temps de son LEVER, mais il trouvera mieux sa place dans le développement des mystères.

Ne soyons donc pas surpris que le culte d'Apollon ait pris à Delphes et dans toute la Grèce, une si haute faveur; on a, pour sa conservation, expressément institué le tribunal des Amphictions, tandis qu'on n'a rien fait de semblable pour un autre sanctuaire quelconque, même pour ceux qui étoient spécialement consacrés à Jupiter (1). Bailly a fait cette observation, et après avoir discuté et réfuté plusieurs raisons auxquelles on pouvoit attribuer cette préférence, il se décide pour celle qui identifie Apollon »avec le dieu de l'année et des saisons; »parce que conduisant le char du soleil, il ver»soit la lumière et la chaleur, et animoit la »nature.

---

(1) Il fallait que ce temple intéressât plus que tous les autres, puisque le tribunal des Amphictions fût d'abord institué pour veiller à sa conservation. On ne voit point que les chênes célèbres de Dodone, ni le fameux temple de Jupiter-Olympien à Athènes aient mérité de pareils soins. Bailly, essai sur les fables, tom. I. p. 288.

Apollon n'est pas le soleil, et quand même il le seroit, il ne mériteroit pas, par là seul, la préférence sur le dieu qui a créé le soleil; la vraie raison est que Delphes étoit devenu le siége de la religion, le centre des sciences et l'académie de la Grèce. Les autres temples n'étoient que des sanctuaires particuliers; d'ailleurs le culte d'Apollon se rapportoit à Jupiter son père.

La fable des deux Aigles ne marque le milieu de la terre, qu'entre l'est et l'ouest, ou en longitude; il n'en résulte pas que Delphes fut aussi le point du *milieu* entre le sud et le nord, ou en latitude: cependant ce fait est également vrai; la preuve en est consignée dans une autre fable, dont le sujet est tiré aussi d'un oiseau, mais d'un oiseau imaginaire; cette fable est celle du *Phénix*. Nous n'avons que le vol des oiseaux pour tirer des augures positifs sur la grandeur de l'ancienne terre connue.

Latitude de l'ancienne terre: fable du Phénix: emblême de l'étendue du commerce des Phéniciens.

La fable du Phénix a infiniment intrigué les savans, tant anciens que modernes; quelques-uns ont cru que cet oiseau avoit réellement existé; de ce nombre est le grave Tacite, il rapporte bonnement que de son temps il a paru un Phénix en Egypte; et après avoir donné quelques détails sur la vie et la mort de cet

oiseau, détails qu'il regarde lui-même comme fabuleux, il finit néanmoins par dire qu'il n'y a aucun doute que le Phénix ne paroisse quelquefois en Egypte (1). Cependant le Phénix a disparu à jamais avec le règne des anciennes fables ; depuis cette époque, il n'en est plus question ni en Égypte, ni ailleurs.

D'autres savans ont bien vu que le Phénix n'étoit qu'un oiseau énigmatique, mais personne n'a déviné le mot de l'énigme. La plupart l'ont pris pour l'emblème du soleil sous prétexte que la renaissance de ses cendres, semble être l'image d'une espèce de renaissance du soleil à chaque point du solstice (2).

Le soleil est, depuis des siècles, le refuge ordinaire des mythologues en embarras. Ils veulent, à toute force, trouver dans la course et dans les propriétés de cet astre l'explication des fables de plusieurs dieux, demi-dieux et héros, dont ils ignorent la nature. Apollon, Hercule, Bacchus et d'autres ne sont, selon eux, que le soleil sous des noms et des rapports différens. Les moyens qu'on a employés pour donner quelque apparence à cette étrange idée, varient

---

(1) Cæterùm adspici aliquando in Ægypto eam volucrem non ambigitur. Tacitus, annal. lib. 6. cap. 28.

(2) On ne peut douter que ce Phénix ne soit l'emblême d'une révolution solaire, qui renaît au moment qu'elle expire. Bailly, lettres sur les sciences, pag. 249.

sous la plume de chaque écrivain, et n'offrent généralement que des détails insipides. Les anciens étoient bien éloignés de représenter les objets, qui ont une figure physique connue, par des images d'une forme différente; une pareille méthode seroit plus propre à séduire qu'à instruire: que l'on trace, sous des figures emblématiques, des êtres abstraits ou métaphysiques, des vertus, des sciences, des arts, la justice, l'astronomie, le commerce, la navigation, ces emblèmes sont très-propres à donner une idée des choses incorporelles; l'homme ne se prend jamais mieux que par les sens: mais, si nous voulons être entendus, laissons aux choses corporelles leur forme. Comment reconnoître l'emblème du soleil dans un homme armé d'une massue, et couvert d'une peau de lion, tel qu'on peint Hercule? Comment le reconnoître dans la figure d'un jeune homme, qui, comme Apollon, tient un arc ou une lyre à la main? Qu'ont de commun de pareilles images avec la forme de cet astre qui est sphérique, rayonnante et que nous contemplons depuis le matin jusqu'au soir. D'ailleurs à quoi bon un emblème de cette espèce, quel intérêt peut-il inspirer (1)? Si les anciens ont

(1) Les grecs et les romains confondoient presque toujours le soleil avec Apollon. Platon assure qu'il est le même que le soleil. Cicéron dit, que le soleil et la lune sont deux divinités, dont l'une s'appelle Apollon et l'autre Diane. Plutar-

donné le nom de soleil à Apollon, à Hercule et à d'autres, ce n'était pas pour les IDENTIFIER, mais pour les COMPARER : le soleil est un objet heureux de comparaison lorsqu'il s'agit de peindre des choses de vertu et de propriété éminentes. Apollon éclairoit le monde par sa doctrine, par ses oracles, il étoit le SOLEIL MORAL de la terre ; il pouvoit donc heureusement être comparé avec le SOLEIL PHYSIQUE qui, de ses rayons, éclaire le monde.

Le Phénix est communément peint de la grandeur d'un Aigle, les plumes du col dorées, les autres pourprées, la queue blanche mêlée de plumes incarnates ; il vient du NORD au midi, passe dans l'Arabie et l'Éthiopie pour mourir en Égypte, et renaître de ses cendres à Héliopolis sur l'autel du soleil ; lorsqu'il voit approcher sa fin, il se forme un nid de bois et de gommes aromatiques, qu'il expose aux rayons du soleil, et sur lequel il se consume ; de la moëlle de ses os naît un ver dont se forme un autre Phénix. On varie sur la durée de sa vie ; communément on la suppose très-longue.

Tel est le tableau qu'on trace ordinairement de cet oiseau ; mais y aperçoit-on un seul trait qui puisse raisonnablement s'appliquer au soleil ?

---

que dit la même chose. Malgré ces autorités, les marbres d'Arundel et tous les anciens monumens prouvent qu'il faut distinguer l'un de l'autre. Mythologie comparée, tom. I. p. 173.

En prenant même l'arrivée de cet astre au tropique du capricorne et son retour vers nos climats, pour une mort et une renaissance allégoriques, ce phénomène peut-il s'adapter à un pays situé en deçà de l'équateur? Convient-il à l'Éthiopie, à l'Arabie ou à l'Égypte? D'ailleurs comment approprier au soleil les circonstances de cette singulière métamorphose? Comment lui supposer un col, une queue, des plumes, des couleurs variées, une course incertaine? Au lieu de trouver entre le soleil et le Phénix quelques traits de ressemblance, la disparité au contraire, dans tous les points, saute aux yeux. Pour que l'explication d'une fable soit admissible, il faut du moins la vérifier dans ses principaux caractères, et ne pas en effleurer un seul point, sans faire attention aux autres.

On trouve la même fable, quant au fond, dans l'Edda islandoise, mais avec quelques circonstances un peu différentes (1). On y peint un oiseau dont la tête et la poitrine sont couleur de feu, la queue et les ailes bleu céleste; il vit trois cent jours, après lesquels, suivi de tous les oiseaux de passage, il s'envole en Éthiopie, y fait son nid, se brûle avec son œuf; les cendres produisent un ver ROUGE, qui, après avoir recouvré ses ailes et la forme d'un oiseau, reprend son vol vers le nord.

---

(1) Bailly, lettres sur les sciences, pag. 250.

On voit que le fond des deux fables est le même ; c'est toujours un oiseau unique dans son espèce, richement paré, qui vole du nord au midi, qui se brûle et renaît de ses cendres. La fable de l'Edda détermine le degré de latitude d'où part son oiseau pour passer au midi.

La fable du phénix nous montre, tant par son nom que par différentes circonstances, le peuple auquel elle appartient et dont l'histoire peut nous fournir des lumières pour son explication.

PHÉNIX d'abord est visiblement un mot phénicien, c'est le nom de la nation ; Agenor, roi de ce peuple, avoit un fils, nommé Phénix ; tout le monde est d'accord que ce sont les phéniciens qui ont imposé le nom à cet oiseau fabuleux. Ceci posé, on doit naturellement supposer que le phénix se rapporte directement aux phéniciens, et qu'il exprime, au figuré, un grand caractère de ce peuple.

Ce qui a supérieurement distingué les phéniciens, c'est le COMMERCE, et surtout le commerce MARITIME. Les phéniciens sont reconnus pour les premiers navigateurs et les plus grands négocians de l'ancien monde ; leur activité, leur courage, leur industrie, la hardiesse de leurs entreprises, leur avoient procuré d'immenses richesses et des établissemens dans différentes régions de la terre ; c'est ce grand caractère dont le phénix est l'emblême : l'image du phénix étoit le pavillon de

ce peuple navigateur ; la fable retrace les précieux fruits et l'immense étendue de son commerce, ainsi que les sentimens religieux qu'il manifestoit à ce sujet. En voici l'explication.

Un OISEAU d'abord est le symbole convenable d'un vaisseau à VOILES ; la COLOMBE, que les argonautes lancent à travers le détroit de l'Hellespont, et qui y perd une partie de sa queue, étoit un vaisseau.

Le plumage d'or et cramoisi du phénix annonce les riches fruits du commerce, ses couleurs POURPRÉES ont particulièrement trait aux *fabriques des phéniciens* ; c'étoit sur la côte de la Phénicie qu'on pêchoit le poisson enfermé dans une coquille dont on tire la précieuse teinture de POURPRE. Le phénix, dit-on, revit au moment où il meurt et renaît de ses cendres ; c'est là précisément la destinée du commerce ; sa mort est la consommation des denrées, et cette consommation donne lieu à de *nouveaux* besoins, à un *renouvellement* de négoce, et ainsi à une espèce de *nouvelle vie* ; le nombre de jours, que l'oiseau de l'Edda emploie dans sa course, fixe l'étendue de ce commerce. Il part d'un endroit où chaque année le soleil est absent durant l'espace de 65. jours. Cette circonstance indique la latitude du 71e degré (1) ; c'est l'extrê-

(1) La circonstance de vivre trois cent jours, détermine le climat qui a produit cette fable. C'est sous la latitude de

mité septentrionale de la Scandinavie ; la pointe, qui termine ce pays, s'appelle NORD-KINN, or comme deux *n n* contractées forment une *m*, NORD-KINN est l'équivalent de NORD-KIM, ou extrêmité du nord.

L'oiseau terminoit son vol en Éthiopie, probablement à une distance moralement égale au delà de Delphes à celle du 71e degré jusqu'à cette ville, et cela s'accorde assez bien avec les relations historiques. Hérodote dit que l'Éthiopie étoit la dernière des régions habitées.

Le Phénix qui se fait un nid de bois précieux et de gommes aromatiques, qu'il expose aux rayons du soleil et sur lequel il se consume ; les obsèques magnifiques que le Phénix-fils lui fait à Héliopolis dans le temple du soleil, sont les symboles des sacrifices que le phéniciens offroient à la divinité pour la protection et le succès de leur commerce.

Maintenant comment trouver étrange qu'on donne au Phénix une très-longue vie ? Dans ces

---

71.° où le soleil est absent tous les ans pendant 65 jours. La fable de Janus portant le nombre de 300. dans une main, et le nombre de 65. dans l'autre, se rapporte à celle du phénix, ainsi que l'histoire de Fréja (*), qui obligée de transiger avec son mari sur des infidélités habituelles, lui permet de s'absenter de son lit pendant 65. jours, pourvu qu'il soit fidèle au devoir conjugal pendant les 300. autres jours. Bailly, pag. 254.

(*) Freja est la femme d'Odin, dieu des scandinaves.

temps reculés, des relations commerciales entre l'extrêmité de la Norvège et l'extrêmité connue de l'Éthiopie, devoient être extrêmement rares; c'étoient des phénomènes qui ne pouvoient se reproduire qu'au bout de très-longs intervalles, c'étoient des phénix dans toute la force allégorique de ce terme.

Voilà la fable du phénix expliquée dans tous ses points, de la manière la plus palpable : elle constate avec évidence la ligne de latitude de l'ancien monde connu, dont la ville de Delphes étoit le point central (*D'helft*) : comme elle étoit le terme moyen de la longitude terrestre dans la fable des Aigles.

L'énorme extension qu'on suppose ici au commerce des phéniciens a sans doute de quoi surprendre ; mais le merveilleux disparoît du moment qu'on est instruit de leur origine. L'histoire des phéniciens offre tant d'intérêt ; les noms d'Agenor, de Cadmus, d'Europe, sont si célèbres ; leur commerce, leurs sciences, leur culte, sont tellement liés aux mystères de l'antiquité, qu'il est d'une nécessité indispensable de donner des notions préliminaires sur l'origine de ce peuple.

Des Phéniciens ; leur origine. Étymologie de leur nom. Origine des noms de Tyr, de Sidon, de Douvres et de Sitium ou St Omer.

C'est une vérité reconnue que les phéniciens

étoient étrangers à la Syrie. Hérodote les fait venir des bords de la mer rouge, mais ce n'est pas là leur demeure primitive.

La cosmogonie des phéniciens, décrite par Sanchoniaton et conservée par Eusebe, nous donne des indices non équivoques sur leur patrie. On y trouve une analogie frappante entre leurs dieux et ceux des atlantes. L'auteur rapporte l'origine des phéniciens au mariage symbolique D'URANUS ET DE GHÉ, c'est-à-dire du ciel avec la terre, comme Diodore de Sicile rapporte au même mariage celle du peuple ATLANTE.

Les phéniciens sont originaires de la côte septentrionale de la Gaule. Il existoit, dans ces endroits, des peuples de ce nom du temps de Jules-César, ce sont les *Veneti* de la Gaule, peuplade qui s'est fait remarquer en mesurant ses forces navales avec celles de ce vainqueur des gaules. Strabon nous donne les premiers indices de cette origine en disant que les VENITIENS de l'Adriatique étoient une colonie des VENETI gaulois (1) VÉNITIENS et PHÉNICIENS sont des termes équivalens, le *ph* grec remplace notre lettre *v*.

Guthrie, dans l'introduction de sa géographie, remarque très-bien que les phéniciens sont le

(1) Reliqua *belgarum* est natio ad oceanum, è quibus *veneti* sunt, qui adversùs Cæsarem navali certamine contenderunt. Hos ego *venetos* esse opinor à quibus *veneti* sinum incolentes adriaticum, in coloniam deducti sunt. Strabo, lib. 5.

peuple qui, le premier, a fait servir la navigation aux opérations du commerce, il ajoute qu'on les a distingués par un mot qui, en hébreu, signifie MARCHANDS. Ce qu'il y a de vrai c'est qu'en langue belgique VENETI, dont on a fait VENITIENS et PHÉNICIENS, signifie MARCHANDS; il vient de VENTEN (1) *vendre*, terme encore en plein usage, surtout dans la vente des comestibles et des herbes potagères.

Les belges, dans un temps dont la date est incertaine, ont conquis une grande partie de l'Angleterre, située sur la côte opposée de la Manche, et lui ont imposé leur nom. Cette région, qui contient entre autres la ville de *Bath*, porte encore de nos jours le nom de BELGIQUE. Le belge-anglais Musgrave en a donné la description : les conquérans, ayant fondé dans cette province une colonie, ont établi dans la capitale un entrepôt de commerce, connu dans Ptolomée sous le nom de VENTA BELGARUM, terme qui veut dire EMPORIUM BELGARUM; cette ville porte aujourd'hui le nom de WINCHESTER qui présente la même idée; WINCHESTER signifie bourg ou chateau de COMMERCE, il est formé de WIN, WINST, *gain*, et de CHESTER, *chateau*. Faisons attention au verbe WINNEN, *gagner*, c'est le terme le plus expressif pour indiquer

(1) VENTE, venditio. -- VENTEN, vendere, venditare. Kilian., etymol. teutonico-latinum.

FAIRE NÉGOCE : GAGNER OU ACQUÉRIR est le but tant du vendeur que de l'acheteur, le premier a en vue l'acquisition du prix, l'autre de la denrée : WINNEN exprime donc l'âme du commerce, et s'applique aux deux parties contractantes ; tandis, qu'en langage des lois, on a besoin de doubler le contrat et de dire EMPTION-VENDITION. Nous reviendrons sur le terme *winnen*, lorsque nous traiterons du système hebdomadaire à l'article du mercredi, jour spécialement consacré au commerce.

Ce qui rapporte d'une manière frappante l'origine des phéniciens aux rives de la Manche, ce sont les noms de TYR et de SIDON, qu'ils ont donnés à leurs deux villes principales ; ces noms sont précisément ceux que portoient les deux villes situées sur les bords opposés du détroit de Calais, savoir Douvres et St Omer.

Douvres est un mot corrompu de DURE, DEURE, *porte*. Cette ville étoit, et est encore la porte de l'Angleterre ; son nom est bien conservé dans DUROVERNUM, nom latin de Cantorberi, capitale de la province. DURO-VERNUM ou plutôt DURO-WERNUM est composé de DURE, *porte* et de WEER (1), *défense*, *forteresse* ; Cantorberi étoit un BOURG ou fort construit pour défendre Douvres ou l'entrée du pays ; c'est pour-

(1) WEER, WAL, VERWEERING. Défense, résistance. Dict. Halma.

quoi elle est aussi appelée, en latin, CANT-WARIA, nom formé de KANT (1) ou KENT, *côte*, et de WEER, WAR, *défense*; dans cette acception, CANTWARIA veut dire *défense* ou *forteresse de la côte*, ce qui coïncide pour le fond avec DUROVERNUM.

Dure ou *deure* (2), nom de Douvres, répond à celui de TYR; le mot TUR, comme il doit être écrit, signifie *Porte*, rien de plus commun dans les anciens dialectes que l'échange entre les lettres D et T; *Dur*, *Tur*, DURE, TURE, sont les mêmes termes; THURA en grec signifie aussi PORTE; la ville de TYR étoit la porte de la Phénicie, comme Douvres étoit la porte de l'Angleterre.

La ville de St Omer, comme on a observé plus haut, étoit jadis un port de mer; elle est nommée SITHIUM et SITHIU dans la vie de St Omer, son patron évangélique, dont elle a adopté le nom.

SITHIUM ou SITHUIN est le même que SIDUIN, SIDUN, SIDON ou SITHON; il signifie à la lettre

---

(1) KANT, *strand*, *ocver*, *wal.* Côté, côte, rivage, bord. Dict. Halma.

CANTERBURI en anglais signifie la même chose. BURI est BOURG; CANTERS sont les habitans de CANT; ainsi il dénote bourg des habitans de CANT, KANT, ou Kent.

(2) DEURE, *janua*, græcè *thura*, germ. *thur*, angl. *dor.* Kilian, etymolog. teut. linguæ, hoc verbo.

DUNE DE LA MER. SI est un mot contracté de SIE, *Mer* : THUIN, THUN, THON, DUIN, DUN, DON, termes identiques, viennent du verbe THUINEN, *séparer*, *défendre*, *enclore*, *barricader*. Les Dunes séparent le continent de la mer et servent à le *barricader* contre l'impétuosité des eaux. Le nom de DONQUERQUE, en flamand DUINKERKE, qui doit son origine à une *église* bâtie sur les *Dunes*; le nom de la ci-devant abbaye des *Dunes* à Bruges, construite primitivement sur les bords de la mer, font assez voir, qu'il entroit dans l'esprit de la nation, d'employer le terme DUNES dans la nomenclature des établissemens placés sur les rives maritimes.

La ville de SIDON est bâtie sur les bords de la mer de Syrie; sous ce rapport, elle se trouvoit dans le même cas que St Omer. *Tyr*, comme étant la porte de la Phénicie, se trouvoit dans une position semblable à celle de Douvres; les phéniciens ont tiré parti de ces analogies pour consacrer à leur nouvelle patrie des noms commémoratifs de la patrie de leurs ancêtres, comme les européens de nos jours consacrent la nomenclature topographique de leur pays à leurs établissemens en Amérique.

En plaçant la demeure primitive des phéniciens sur les bords de la Manche, on ne doit pas s'étonner d'abord que ceux de Syrie aient entretenu des relations commerciales avec l'Angleterre et qu'on rencontre, sur les côtes de ce

royaume, tant de noms topographiques conservés dans *la langue phénicienne*. On ne doit pas s'étonner aussi de voir flotter le pavillon phénicien ou l'image du Phénix dans les mers de la Scandinavie; la Norvège étoit habitée par des *sidoniens*, qui, dès les temps les plus réculés, ne bornoient pas leurs courses maritimes aux côtes de leur pays, mais parcouroient toute la vaste étendue de l'océan septentrional (1).

Maintenant on n'est pas embarrassé pour trouver les SIDONIENS dont il est fait mention au quatrième livre de l'Odyssée. Le roi Ménélas racontant à Télémaque ses différens voyages, dit: » J'ai été porté à Chypre, en *Phénicie*, en Égypte; j'ai été chez les Éthiopiens, les SIDONIENS, les Érembes: il est visible que les SIDONIENS, dont parle ici Ménélas, ne sont point ceux de la Phénicie, parce qu'il avoit déjà dit avoir été en PHÉNICIE. Cette vérité a été aperçue; elle est relevée par quelques commentateurs, mais sans les trouver ailleurs, les SIDONIENS, dont il est question dans ce recit,

---

(1) Navibus usi sunt, ait Cluverius lib. I. cap. 18., non modo *suiones* (suédois) sed et *sitones* Norvegiæ accolæ jam inde ante Plinii tempora, quum græcorum antiquissimi auctores hanc plagam describerent, *navigaruntque* non circa sua tantum littora sed vastissimum illud more septentrionale, quod est inter *Norvegiam* et Islandiam; nec dubium est hanc insulam (Islandiam) primos incolas accepisse ex Norvegia.

sont ceux de la Manche ; ce sont les pères des Sidoniens de la Syrie : la Sidon gauloise est célèbre dans l'antiquité, c'étoit l'endroit appelé SCYLLA dont il sera traité particulièrement.

On trouve des *Sithoniens* et des *Morisenî* (Morins) dans la Thrace, qui, selon Pline et Solin, sont les pères d'Orphée ; Malbrancq les prend pour les ayeux des Sithoniens de la Manche.

Nous finirons ici notre digression sur les phéniciens et les sidoniens, parce que nous aurons plus d'une occasion de revenir à ces peuples et pour ne pas trop interrompre l'ordre de la matière.

Maintenant que les bases de la géographie ancienne sont établies et que nous connoissons le premier méridien, le point central, l'étendue en longitude et en latitude de l'ancienne terre connue, il nous reste à donner des lumières sur ses grandes divisions et à éclaircir le nom des nations les plus marquantes.

Principes de la géographie ancienne. Etymologie des mots Az, Azie, Ans et Anséatique.

L'astronomie est la mère de la philosophie ancienne ; le ciel est le grand régulateur de la terre : pour peu qu'on médite sur cet ordre admirable de la marche du soleil, de la lune et des astres, et qu'on le combine avec les effets qui en résultent sur la terre et

sur la condition des hommes, on est profondément convaincu que le monde sublunaire est dans une grande dépendance du monde céleste. Le soleil, premier agent du créateur pour le gouvernement de l'univers, est le roi *physique* du ciel et de la terre; il fixe dans ses révolutions diurnes la longueur des nuits et des jours; il détermine dans sa course annuelle la nature et la durée des saisons; sa marche décide du degré de chaleur et de froid dans les différens climats, et partage son influence sur les divers règnes de la nature. C'est sur cet éternel ordre de choses que l'homme est forcé de régler les travaux, les soins qui tiennent à la conservation et au bonheur de son être; labour, semailles, récolte, chasse, pêche, nourriture, vêtemens, demeure, tout a besoin d'être combiné avec la marche et l'influence du soleil. Il faut donc bien connoître cette marche: il faut apprendre les loix du ciel pour pouvoir se conduire sur la terre; c'est à quoi se sont occupés les fondateurs des nations; leur première étude étoit celle des astres, pour prescrire au peuple une règle de temps et de conduite. Uranus, chef des atlantes, a été le premier astronome; c'est lui, qui, en observant les différentes positions du soleil, a indiqué, par des signes, les différens temps de l'année (1). Ces signes étoient des avertissemens

(1) Qui singula anni *designavit* tempora.

aux hommes, pour régler leur conduite sur les vicissitudes des saisons. Ils étoient tellement compassés sur l'influence et le cours du soleil et des astres qu'ils sembloient comme LIER l'homme au ciel; et c'est ce qui a donné lieu à la fable du mariage du ciel avec la terre, ou *d'Uranus et de Ghé*, mariage qui, dans le fond, n'est autre chose que les rapports établis entre la terre et le ciel pour les besoins et les travaux des peuples. C'est ce fameux mariage, tant célébré dans les anciennes théogonies et cosmogonies, qui est la base de la mythologie. Nous en traiterons dans son temps; il suffira d'observer ici que la géographie ancienne est aussi un enfant de cette union symbolique; Atlas, auteur de la géographie, est fils d'Uranus. C'est dans ce sens que la sphère terrestre est modelée sur la sphère céleste, la description de la terre est divisée en différens climats, la situation de ses parties est orientée d'après leurs rapports avec les points cardinaux, le tout sur le type du globe céleste. Il résulte de là que les noms, qu'on aura donnés aux grandes parties de la terre, auront été pris dans leurs rapports mutuels avec l'état du ciel; ainsi la partie, considérée comme la *première*, aura reçu le nom d'AINÉE. l'Azie est dans ce cas, elle est la plus orientale de l'ancien monde et par conséquent la PREMIÈRE ÉCLAIRÉE PAR LES RAYONS DU SOLEIL. Les anciens, qui observoient

la nature, sans pénétrer indiscrétement dans les profonds replis de ses secrets, fixoient l'existence de l'homme et datoient son âge de l'instant où, sortant du sein de sa mère, il commence à jouir de la lumière ; en cas d'accouchemens simultanés, on regardoit comme AINÉ l'enfant qui le premier voyoit le jour. Dans ce sens l'Azie étoit naturellement la fille AINÉE de l'ancienne terre, par la raison qu'elle est la première éclairée par l'astre du jour. Cette circonstance a décidé de son nom, on l'a appelée *Azie* c'est-à-dire la PREMIÈRE ; le mot AZ, dont elle est formée, veut dire PREMIER : de là l'origine du mot AIS-NÉ, qu'on écrit AINÉ ; AISNÉ est le même que AS-NÉ, l'un et l'autre signifie PREMIER NÉ.

Ce qui est PREMIER est nécessairement UN ; l'unité est inséparable de l'idée de PRINCIPE ; aussi AS (1) signifie UN, et dans cette acception même on peut l'appliquer à l'AZIE : l'hémisphère oriental de la terre est une partie UNITAIRE, l'hémisphère occidental est séparé par des mers, et partagé entre l'Éthiopie et l'Europe.

AZ signifiant UN et PREMIER, et étant ainsi le chef des nombres cardinaux et ordinaux, étoit infiniment propre à être appliqué à la divi-

---

(1) *Aes*, en all. *esz*, *asz*, monas, gall. *as*.

Acs, en all. *esz*, *asz*, monas. Chartæ lusoriæ. Ten Kate, tom. 2. p. 177. — *As* est en grec *eis*.

nité. As ou ASS (1) signifie DIEU, tant dans les langues du nord que du midi de l'Europe : on le rencontre sous cette acception dans l'Edda. Odin y est nommé Az, *Dieu*; ses douze compagnons ou ministres, auxquels on prodiguoit aussi le titre de dieux, sont appelés ses douze Azes, la ville d'As-gard est nommée BOURG ou *garde de dieu*. Les Tyrrhéniens, dit Hesichius, nommoient les dieux AISI (2). Suetone rapporte une anecdote qui fait voir que ce mot étoit particulièrement connu des étrusques : la foudre ayant emporté la lettre C du mot CÆSAR, gravé sur un cartouche qui servoit de base à une statue d'Auguste, on consulta sur cet évènement les augures ; ils donnerent pour réponse que la lettre numérale C, qui indique CENT, annonçoit qu'Auguste n'avoit plus que cent jours à vivre, et qu'au bout de ce temps il seroit élevé au rang des dieux, parce que ÆSAR, mot restant des lettres échappées à la foudre, signifioit DIEU en langue étrusque. Ihre observe sur ce passage que ÆSAR est le pluriel de As et qu'il signifie Dieux.

Nous avons déjà observé, dans quelques com-

---

(1) Ass, *Deus*. Edda Sæmundar, æq. 33.

As, *Deus*. Ita apud majores nostros appellabantur tam dii in genere, quam imprimis *Odinus*. Ihre, gloss. sueo-goth. hoc verbo.

(2) AISOI THEOI UPO TYRRENNÔN. Hesichius.

posés, que As y est employé dans sa signification de *Premier*, *Chef* ou *Dieu*, tel que le nom d'Atlas.

Ce mot As, dans sa double signification de PREMIER et UN, se présente admirablement dans le jeu des cartes. La carte As, qui n'est marquée que d'un seul point, a le pas sur les rois et sur toutes les autres cartes du jeu; c'est le dieu du jeu. Ne soyons pas surpris de voir cet auguste nom appliqué à un pareil objet; il entroit dans l'esprit de la philosophie ancienne d'inculquer les principes de morale et de religion par tous les moyens possibles; on semoit les grains de la vertu et du culte dans les exercices des jeux et des amusemens des peuples : le chant, la musique, la danse, les spectacles, tout devenoit entre les mains de nos pieux législateurs la source d'instructions utiles et salutaires.

Ainsi en exerçant le peuple à un jeu où l'Az étoit audessus des rois, on lui faisoit entendre qu'il y a un être PREMIER et UNIQUE qui domine sur toutes les puissances de la terre. Quelques uns datent l'invention du jeu des cartes du règne de Charles VI., roi de France; mais le mot Az seul suffit pour détruire cette opinion : on ne connoissoit dans son siècle ni le sens, ni la force de ce mot. Les lydiens qui, suivant Hérodote, s'attribuoient l'invention des jeux de dames, de balle et de plusieurs autres,

ne prétendoient pas être les inventeurs du jeu des DEZ. Cela n'est pas étonnant, le mot As entre dans ce dernier jeu et annonce sa véritable origine.

Le mot As ou Ass a été changé insensiblement en ANS, changement assez commun dans les anciens dialectes, et dont Ihre apporte différens exemples, au verbe LAT: il se présente d'abord sous cette nouvelle forme dans l'histoire des goths décrite par Jornandes; l'auteur, en parlant du respect religieux que les goths portoient à leurs chefs, dit qu'ils les regardoient comme des SEMI-ANSES (1), cela veut dire, ajoute-t-il, SEMI-DEOS, *Demi-Dieux*. ANS ou HANS pour dénoter PREMIER, PRIMAT, PRINCIPAL, SEIGNEUR, est en usage chez différens peuples; *Hans* signifie en hollandois *Seigneur*: GROOTE HANSEN, *Grands Seigneurs*. Notre mot ANCIEN, dont le C se prononce comme une S, celui d'Anziani en italien, n'ont pas d'autre racine: ils dérivent également de ANS et signifient originairement *Primats*, *Principaux*. La vieillesse étoit en grand honneur dans l'antiquité, l'âge étoit le seul tître de distinction ou de noblesse. De là *Sénateur* A SENECTUTE; *Seniores populi*, dont on a fait le mot SEIGNEURS: les ministres de l'au-

(1) Senatores et proceres regni priscis gothis *anses* cognominati sunt, ut Jornandes in historia rerum gothicarum testatur. Loccenius, antiquit. sueo-goth. cap. 6.

tel étoient appelés PRESBYTEROI, *Vieillards*, dont on a formé le mot prêtres.

ANS ou HANS en tant qu'il signifie UN, n'est plus en usage que dans des composés. C'est la racine du terme ANSÉATIQUE, tître de la confédération commerciale entre quelques villes d'Allemagne; les lexicographes allemands ont bien senti que ce mot venoit de ANSE, et que ANSE étoit l'équivalent d'ASSOCIATION: mais personne n'en a aperçu l'étymologie. Haltaus dans son gloss. germ. en trouve l'origine obscure, *obscuræ*, dit-il, *vox originis*. Il essaye cependant d'en donner quelque interprétation, mais trop frivole pour être rapportée. Cependant peu d'étymologies se présentent d'une manière plus palpable: ANSE, *Société*, vient de ANS, en tant qu'il signifie UN, comme UNION vient de UN, comme EEN-DRAGT, EENIGEN, VER-EENIGEN vient de EEN; HANSEN est entretenir la bonne UNION; et dans cette acception, c'est un terme encore commun dans la langue flamande. On a donné le nom de HANSE aux conventions ou UNIONS que quelques communautés contractoient pour adoucir, à l'égard de leurs habitans respectifs, la rigueur d'une espèce de droit d'aubaine, nommé YSSUWE; on en trouve un grand nombre dans le grand coutumier de Flandre. Ce terme n'étoit pas inconnu en France: des ordonnances, du temps de Philippe-Auguste, portent que personne ne pourra naviguer sur la rivière de Seine à moins qu'il ne soit en HANSE avec le corps des bateliers de Paris.

Nous reviendrons sur le terme Az, lorsque nous traiterons de la théologie ancienne.

Voilà donc l'étymologie du nom de l'Azie, tirée de ses rapports avec l'état du ciel et de la terre; nous allons trouver l'origine d'Éthiopie et d'Europe dans des rapports de la même nature; ce sont là les noms des deux parties qui constituent l'autre hémisphère de l'ancien monde, car le nom Afriqne est récent, il ne tient pas aux élemens de la géographie primitive, il est né d'une grande catastrophe physique.

De l'Afrique ; étymologies des noms Espagne, Bretagne, Sicile, Breskens et du Sund.

Straton, cité par Strabon, rapporte que l'Afrique a autrefois tenu à l'Europe, et qu'elle en a été arrachée par suite d'une violente commotion qu'a éprouvée la terre (1). Des savans qui ont attentivement visité et examiné les lieux, et qui ont fait des rapprochemens entre la nature du sol et d'autres objets des deux extrêmités du détroit, ont cru y apercevoir des indices confirmatifs de ce grand événement. Ce qui vient d'abord à l'appui, c'est que le vieux géographe Éphore, dont Strabon vante l'exactitude,

(1) Ad *columnas*, cum mare amnibus impleretur, *effractum esse transitum*, è quorum effluentia, quæ cænosa prius fuerint, *patefacta* sunt loca. Strabo, lib. I.

ne parle point d'AFRICAINS dans la nomenclature des premiers grands peuples de la terre ; il nomme les habitans de l'occident méridional du monde ÉTHIOPIENS ; c'étoit là leur nom : les dénominations postérieures d'Afrique et d'Espagne démontrent par la valeur de leur nom qu'elles ne sont que des résultats de l'événement même.

Avant cette rupture, l'Espagne formoit entre les deux mers un isthme qui servoit de lien aux deux continens : ainsi en regardant sur la carte, on pouvoit douter si l'Espagne appartenoit à l'Éthiopie ou à l'Europe : mais la nature semble avoir décidé cette question. Les Monts Pyrénées, qui séparent l'Espagne de la France, la séparent en même temps de l'Europe ; or si on regarde avec raison ces hautes montagnes comme les limites naturelles des gaules, elles sont réciproquement les limites naturelles de l'Espagne ; elles forment une barrière que la nature elle-même a posée comme ligne de démarcation. L'Espagne appartenoit donc au continent méridional, et faisoit partie de l'Éthiopie : la formation du détroit ayant changé la nature des lieux, et ayant comme séparé L'ENFANT DE LA MÉRE, a donné lieu aux dénominations d'Afrique et d'Espagne.

Ce continent méridional a été nommé AFRIQUE pour dire *terre arrachée*, du verbe AFRECKEN, AFRICKEN, AFRUCKEN, *arracher*, ou *détacher par force*. Les arabes lui donnent, pour la même rai-

son, le nom de FRICCIAM, tiré du verbe FARUCA qui, en arabe, selon Hondius et d'autres, signifie *séparer* (1). L'isthme qui, antérieurement, étoit connu sous les noms d'HESPÉRIE, de CELTIBÉRIE, reçut le nom de SPANNIEN, SPAGNIEN, en grec SPANIA, *Espagne*. La racine est SPAENEN, qui quoique signifiant *séparer*, exprime cependant un caractère particulier de séparation; il ne s'applique qu'à la séparation d'un enfant du lait alimentaire de la mère, et signifie proprement SÉVRER (2). Avant la séparation, l'Espagne paroissoit attachée à l'Afrique, comme un enfant est attaché au sein de sa mère; maintenant elle ressemble à un enfant SÉVRÉ, *ge-spaent*. Une autre considération qui prouve à l'évidence que l'Espagne ne faisoit pas partie de l'Europe c'est son antique nom CELTIBÉRIE, qui signifie ULTRA CELTICAM, *au delà de la celtique*. IBER, UBER veut dire *au delà*: ainsi comme l'Europe portoit le nom de celtique, CELTIBÉRIE vouloit dire *au delà de l'Europe*. Les espagnols, en chassant les maures de leur pays, ne se doutoient pro-

---

(1) Monuit me, dum hæc scriberem, Carolus Molinæus rationum Brabantiæ præses, rerum antiquarum scientissimus, Joannem Leonem africanum, initio descriptionis Africæ, scripsisse quod arabibus *Africa* dicitur *Fricchia*, à vocabulo FARACA quod, *divisa* vel *separata*, illis, etiam ut celtis, dicitur, mari enim mediterraneo ab Africa *separatur*. Schreickius, de origine rerum celticarum, tit. d'Afrique.

(2) SPAANEN, *sévrer*. Halma, dict.

blement pas qu'ils expulsoient leurs anciens frères.

L'Afrique et l'Espagne ne sont pas les seuls pays, dont les noms naissent de pareilles catastrophes. L'usage de changer ainsi les noms des lieux, des contrées étoit si fréquent, qu'on seroit tenté de croire qu'il avoit pour but d'éterniser la mémoire de ces phénomènes terribles. Plusieurs auteurs ont été persuadés que la grande Bretagne avoit fait partie de l'ancienne Gaule, et qu'elle en avoit été arrachée par force majeure, comme l'Espagne de l'Afrique. C'est dans cet événement que Ten Kate trouve l'origine de son nom BRITENLAND ou BRYTENLAND, *BRITANIA* (1). Il vient, dit-il, de l'anglo-saxon BRYTAN ou BRITAN qui signifie *déchirer*, comme si on disoit terre *déchirée* de l'ancienne Gaule.

Il ne manque pas d'auteurs qui disent que la Sicile, en grec SIKELÉ, a subi le même sort (2). Virgile a chanté cet événement dans le 3me livre de l'énéide. Sicilia disent quelques-uns vient de SECARE *couper* (3), pour dire qu'elle a été coupée de l'Italie. » La Sicile, patrie de Céres, n'auroit-» elle pas reçu son nom de SICKEL, *faucille*? On

(1) Ten Kate, diction. tom. 2. pag. 609.

(2) Sicilia, quondam bruttio agro cohærens, mox interfuso mari avulsa. Plin., lib. 3. cap. 8.

(3) Insula hæc hodie Sicilia dicta est vel à *secando*, quia à terra execta est, ut ait Gesnerus. Sheringham, de angl. gentis origine, cap. 2.

»la représente couronnée d'épis, en tenant une »FAUCILLE. (*Noel, diction.*)

Beaucoup d'écrivains pensent que l'île de WALCKEREN a autrefois tenu à la Flandre; ce qui vient à l'appui de cette opinion, c'est le nom de BRESKENS, que porte le bourg du pays de Cadsant situé sur les bords de l'Escaut en face de la ville de Flessingue. BRESKENS vient de *BREKEN*, *couper*, le même que l'anglo-saxon BRITAN, dont on vient de faire dériver BRITANIA. c'est de BREKEN que vient *brêche*; le bourg de *BRESKENS* étoit une *brêche* de l'île de Walckeren.

Le détroit de la Baltique, qui sépare le Danemarc de la Suède, est appelé SUND (1), nom qui signifie littéralement *SÉPARATION*: il est formé du verbe SUNDEREN, SONDEREN *séparer*.

Il ne faut donc pas considérer l'Afrique comme une partie de la division primitive de la terre: l'hémisphère méridional, qui s'étendoit jusqu'aux monts Pyrénées, s'appeloit ÉTHIOPIE, et l'hémisphère septentrional EUROPE ou CELTIQUE.

De l'Éthiopie et de l'Europe; étymologie de leurs noms. Origine des mots ÉTÉ et HIVER; signification des noms OPE, HERTHA, ERA, VESTA, GÉ, GIO, GO, GAUW, qu'on donne, sous différens rapports, à la Terre.

L'Éthiopie étant la partie méridionale et l'Eu-

(1) SOND, SUND. Sax. *fretum*. Kilian, dict. — SONDEREN, *separare*. Idem.

rope la partie septentrionale : la première comprenoit le climat CHAUD, l'autre le climat FROID de l'occident. Les rapports de cette situation ont dicté leurs noms ; on a appelé la première terre CHAUDE, l'autre terre FROIDE : les noms ÉTHIOPIE et EUROPE expriment ces acceptions.

Éthiopie dérive de EET, *chaud*, et de OPE ou OPIE, *terre* : EETEN, *chauffer*, est un mot commun à plusieurs langues ; les grecs disent ÆTHEIN : c'est de EET que vient ÉTÉ, nom de la saison CHAUDE.

Les grecs ont formé de ÆTHEIN le mot ÆTHIOPS, en prenant OPS pour *visage*, comme pour dire VISAGE BRÛLÉ par les ardeurs du soleil, *vultus ustus*. Mais OPS ne se présente pas ici sous cette acception ; il signifie TERRE : parmi les différentes femmes qu'on donne à Saturne, il s'en trouve une nommée OPS ou *Ope* ; et ce nom on l'interprète constamment par le mot *terre*.

On a, sous différens noms, personnifié et divinisé la Terre ; et cette variété de titres a porté beaucoup de confusion dans les fables. Tantôt elle est nommée VESTA, tantôt HERTHA ; quelquefois OPS ou *Ope*. Quoique ces dénominations se rapportent directement à la terre, elles ne sont cependant pas synonymes, leur sens naît des différens rapports de la terre avec d'autres objets.

La terre est appelée VESTA par opposition à la *Mer* ; VESTE, VASTE, signifie *ferme*, VASTE-

LAND, *terre-ferme*; ainsi, sous le nom de VESTA, la terre indique le *Continent*.

Les grecs nomment la terre GÉ : ce mot a la même origine que nos mots GO, GIO, GAU, GAUW, noms variés selon les différens dialectes, qui indiquent la TERRE. L'histoire et les dénominations topographiques encore existantes, en offrent plusieurs exemples. GIO se retrouve dans OSTER-GO et WESTER-GO, terre *orientale* et *occidentale*; GIO dans BELGIO, *terre de Bel* ou la *Belgique*. GAU et GAUW, dans HENEGAUW, *Hainaut*, terre arrosée par le fleuve la *HAINE*; dans BRISGAU, LANDAU, et nombre d'autres.

La racine de ces mots est le verbe GAEN, *marcher*, en anglais GO, la terre est le *marchepied* des hommes. Ainsi par le grec GÉ il faut entendre une terre que les hommes foulent avec les PIEDS, une terre FRÉQUENTÉE et HABITÉE. Le mariage d'URANUS avec GÉ ou GHÉ, figure les rapports établis entre le ciel et les hommes, c'est-à-dire entre le *ciel* et la TERRE HABITÉE : les animaux se distinguent dans le monde sublunaire, par leur faculté de MARCHER, *gaen*. Le pied est quelquefois pris, au figuré, pour l'homme même; c'est dans ce sens qu'on nomme ANTIPODES les hommes qui habitent des lieux diamétralement opposés sur le globe, et que, dans la célèbre énigme du Sphinx, l'homme est nommé QUADRUPES, BIPES, TRIPES, animal à *quatre* à *deux* et à *trois* pieds.

HERTHA est le nom, sous lequel, selon Tacite, la terre étoit adorée chez les germains. C'est un mot un peu corrompu de ERDE, AERDE; il exprime les rapports de la terre avec la *culture*, ou avec sa propriété nourricière. C'est la terre ARABLE, et, sous ces rapports, les grecs la nomment aussi ERA? il dérive de AREN, EREN, *ARARE*, *labourer*, *cultiver*, qui est un de ces noms cardinaux du monde ancien, dont nous ferons plus tard sentir toute la force.

Quant à OPE, c'est le nom de la terre, en tant qu'elle soutient sur sa surface toutes les les productions terrestres et les objets nécessaires aux usages des hommes: il vient de OP, *SUPRA*, *sur* (1). Animaux, végétaux, minéraux, tout se trouve et se soutient SUR (*OP*) la terre. OP-ZETENEN, OP-WOONDER signifie demeurant SUR la terre. De là aussi le mot OPES, productions ou richesses de la terre; et IN-OPS, *HOMME SANS TERRE*. *Tellus vocata est OPS*, dit Varron, pour désigner la fécondité qu'elle acquiert par les travaux de l'homme. Orphée dans un hymne à Pluton l'appelle le *marchepied* des mortels, et la base inébranlable des hommes (2).

---

(1) *Terræ* proprium est ut plantas SUSTINEAT, quæ ex ipsa pullulant, et animalia quæ passim capessunt. Ocellus Lucanus, cap. 3.

(2) Gebelin, tom. 4. p. 578.

OPE signifiant *terre*, et EUROPE devant signifier *terre froide* : c'est donc la particule EUR qui représente le mot *froid*. Cette étymologie ne se présente pas d'une manière heureuse. EUR est un mot un peu corrompu. Le nom primitif d'Europe est HEUVROPE. HEUVER vient de HUIVEREN (1), *frissonner*, *avoir grand froid*. Observons que les verbes en UI, tels que HUIVEREN, changent cette diphtongue en EU et en Y dans les dérivés adjectifs et substantifs. Dans le premier cas, HUIVEREN donne pour adjectif HEUVER, *froid*. HEUVEROPE, ou par contraction HEUVROPE et sans aspiration EUVROPE (2) veut donc dire terre *froide*; mais comme ce mot est un peu dur, et que les grecs n'ont pas la consonne V, en retranchant cette lettre, ils en ont formé le mot EUROPE.

En changeant UI en Y, et c'est ainsi qu'en usoient les Anglo-Saxons, HUIVEREN donne pour substantif HYVER; voilà le nom de notre saison FROIDE. Ainsi, comme nous trouvons dans *Ethiopie* la source du mot ÉTÉ, nous trouvons dans *Europe* la racine du mot HYVER; les élémens, qui distinguent les deux grandes parties

---

(1) Ten Kate, tom. I. p. 37. et 38.

(2) C'est de la même racine que vient le mot EUR-US, *vent d'est*; c'est un vent qui de sa nature est *froid*, comme observe bien Varenius *in geographia generali*, *p.* 379. *Ventus orientalis*, dit-il, *rigidus est.*

de l'ouest de la terre ancienne, distinguent également nos deux saisons; c'est toujours la qualité physique de CHAUD et de FROID.

Une chose qu'on pourroit citer à l'appui de cette étymologie, si elle en avoit besoin, c'est que l'Europe étoit connue sous un autre nom qui signifie RÉGION FROIDE; ce nom est *celtique*, il vient de KELT (1), *froid*, comme nous l'allons voir dans la discussion sur les premières grandes nations de la terre.

Des Indiens, des Scythes, des Éthiopiens, et des Celtes en général.

Éphore cité par Strabon divise les grandes nations de l'ancienne terre en Indiens Scythes, Éthiopiens et CELTES. Les Indiens habitoient l'Est, les Scythes le nord, les Éthiopiens le midi, les *Celtes l'ouest* de la terre (2). On voit que dans

---

(1) KELTEN, id est FRIGENTES, quia ad septentrionem; sic è contrario situ ad solem et meridiem dicuntur *æthiopes*, id est *calentes*. Schrickius de origine rerum celticarum in indice, verbo KELTEN.

(2) Ephorus etiam antiquam de Æthiopia manifestat opinionem, sicut ait in libro de EUROPA et terrestrium et cœlestium locorum, qui quatuor in partes divisi sunt. Eam quæ subsolanum spectat, indos habitare; ad austrum verò æthiopes, ad OCCIDENTEM keltas (*), ad aquilonem scythas. Strabo, libro I.

(*) On traduit communément *gallos;* c'est une erreur, le texte grec porte *kelteis*.

cette division les points cardinaux sont pris des rapports que les anciens peuples connus avoient ENTRE EUX, et c'est sous ces rapports que les Celtes ou Européens, comme nous avons déjà observé, occupoient l'OCCIDENT de la terre.

Cette division, considérée en GRAND, est vraie et répond à l'idée qu'on nous donne en général des premiers peuples. Mais les auteurs ont beaucoup varié dans les détails : on voit quelquefois des indiens placés en Afrique ; on trouve des scythes établis à l'occident; quelques-uns opposent l'Éthiopie à la Scythie. Il n'y a qu'une juste application de nos principes à la nomenclature des nations, qui soit capable de débrouiller ce cahos géographique.

Des Indiens.

Les Indiens, placés à l'orient et au midi de l'Asie, sont de tous les peuples les premiers éclairés par l'astre du jour ; ils voient la lumière avant toute autre nation. Ils sont donc, DANS LA MARCHE DE NOS IDÉES, les enfans ainés de la terre, comme l'Asie est l'ainée de ses trois parties. S'ils sont les premiers nés, ils ne doivent leur origine à aucun autre peuple ; ils sont par conséquent INDIENS ou INDIGÈNES ; ces deux termes sont les mêmes. INDIGENÆ ne différe du latin INDI que par le mot GENÆ, GENITI, NÉS. Chez les anciens, le retranchement de quelque mot dans les noms des

nations étoit commun ; c'est ainsi qu'on disoit CISALPINI au lieu de *cisalpini*-GALLI, *iberi*, au lieu de *celt-iberi*, *etc.*

Diodore de Sicile, en parlant des indiens, assure formellement qu'on les appeloit INDIGÈNES par la raison qu'ils ne devoient leur origine à personne. L'INDE, dit-il, est une région extrêmement vaste et habitée par divers peuples, dont aucun ne tire son origine hors du pays ; et c'est pour cette raison qu'ils sont généralement appelés INDIGÈNES (1).

Faute de connoître l'esprit qui avoit dicté la nomenclature géographique, les écrivains qui, sans règle, sans principe, cherchoient les étymologies au hasard et saisissoient avec avidité tout ce qui présentoit quelque vraisemblance, ont fait dériver le nom d'indiens de *Indus*, nom de la rivière. Mais, dans ce cas, on peut leur demander de quelle source ils tirent le nom de la rivière même ? L'impossibilité de répondre à cette question suffit seule pour faire voir qu'on n'est guères avancé avec des étymologies de cette espèce et qu'elles ne tendent qu'à nous entraîner dans un cercle vicieux. Ne tirons pas les

---

(1) Indiam omnem cum supra modum amplitudine excedat, multæ variæque incolunt gentes quarum nulla originem extra Indiam trahit, sed omnes indigetes appellantur. Diod., lib. 3. cap. 10.

noms des grandes nations du nom de quelque rivière. Les peuples ayant crée les noms des pays et des fleuves, leur propre nom doit naturellement préexister. Rien n'empêche de donner à une rivière le nom du pays, sur-tout lorsqu'elle se présente à son entrée; et c'est ainsi qu'on a formé Indus du nom du pays comme on a formé le nom d'Iber, rivière de l'Espagne, de son nom IBÉRIE.

Sans doute on peut dans des SUBDIVISIONS, appliquer le nom des rivières aux peuplades qui en habitent les rives; c'est ainsi qu'on a nommé MOSAICI, et RHENANI les riverains de la Meuse et du Rhin. Mais dans ce cas même les habitans continuent de porter le nom général de la nation. On vient de voir la France réformer la division topographique de son pays, et donner à plusieurs sections le nom des rivières, ou des torrens qui les baignent. Mais on n'a jamais songé à donner à la région entière le nom de SEINE, de LOIRE, ou celui de quelque autre de ses grands fleuves. S'il eût pu être question d'emprunter le nom des Indes d'une des rivières du pays, on auroit indubitablement donné la préférence au GANGE qui, sous plusieurs rapports, est un fleuve plus intéressant que l'INDUS. Le GANGE a été de tout temps en très-grande vénération dans le pays; ses eaux, encore de nos jours, sont reputées sacrées.

Des Scythes : origine de leur nom ; signification des mots Gog et Magog. Explication de Schotlant, Écosse ; patrie de Deucalion ; étymologie de son nom.

Si le midi de l'Asie, à cause de ses rapprochemens directs avec le cours du soleil et, si l'on veut encore, à cause de ses grands avantages naturels, est censé avoir été peuplé le premier ; le nord, dans cet ordre d'idées, n'a été peuplé que postérieurement. En admettant une descendance dans la génération des nations, ce sont les habitans du midi qui, originairement, auront peuplé le nord. Or comme on ne quitte pas son pays, sur-tout lorsqu'il est beau comme sont les climats méridionaux, pour aller en occuper un mauvais sans y être forcé par des circonstances, on doit, dans cette hypothèse, conclure que le nord doit sa première population à des émigrations FORCÉES des habitans du midi. Sous ce point de vue on peut regarder le pays septentrional comme un lieu de REFUGE, ou d'ASILE des peuples méridionaux. Cette idée est parfaitement rendue par le mot SCYTHIE, qu'on doit, avec Eccard, Hondius et autres, écrire SCUTHIE : il signifie pays de PROTECTION ou de REFUGE. Il est formé de SCHUT, *protection* : SCHUTTEN veut dire *protéger défendre*. C'est une racine-mère qui a de nombreuses ramifications, même dans notre usage moderne. Quelques-uns

ont fait dériver ce nom du verbe SCHIETEN, *tirer*, sous prétexte que les scythes excelloient dans l'art de TIRER : mais SCHIETEN vient lui-même de SCHUTTEN. L'art de TIRER est inventé pour servir de moyen de DÉFENSE ; c'est dans ce sens que la racine SCHUT est appliquée à tout instrument qui a trait à la DÉFENSE, PROTECTION ou SAUVE-GARDE des hommes. On appelle FUSIL *schiet-geweir* ; ARTILLERIE *geschut* (1) ; TIRAILLEUR *schutter* ; BOUCLIER *scutum* ; PAR-à-VENT *schutsel*. Les vocabulaires présentent une liste nombreuse de cette espèce de dérivés.

Les hébreux donnent à la Scythie le nom de GOG et de MAGOG, c'est dans leur langue la même chose que SCHUT, *protection* : Magog signifie TOIT, *tectum* (2) ; or *tectum* vient de TEGERE, PROTEGERE, et veut dire *protection*, *abri*.

Remarquons que SCHUT s'écrit aussi SCHOT ou SCOT. Ce dernier est en plein usage en Angleterre et en Flandre pour signifier contribution. TO PAY SCOT AND LOT en anglais ; *SCOT EN LOT BETAELEN* (3) en flamand, c'est payer sa part dans les im-

---

(1) SCHUT, GESCHUT *tormentum*, *bombarda*. Ten Kate, tom. 3. p. 364.

(2) GOG, *tectum*. MAGOG, *tegens*. Leusden, onomasticum sacrum.

(3) SCHOT en LOT, *census*, *tributum*. Ten Kate, tom. 2. p. 366. DYCK-GESCHOTEN sont en Flandre des taxes que les propriétaires des poldres s'imposent pour l'entretien des DIGUES. Ce mot vient aussi de SCHUTTEN, SCHOTTEN. Les digues sont

positions. On a donné à l'impot le nom de SCOT *protection*, pour faire comprendre aux contribuables qu'on payoit cette charge pour la PROTECTION qu'on recevoit de l'état ; un terme de cette nature étoit heureusement choisi pour adoucir l'odieux communément attaché à toute espèce d'imposition. On paye avec moins de répugnance, lorsque le mot de la charge même rappelle à l'esprit qu'elle n'est que le prix de la protection des personnes et des propriétés.

La topographie de la SCYTHIE s'accorde particulièrement avec la valeur de sa dénomination. La SCYTHIE est une région immense qui, dans son vaste sein, offre des retraites sûres et des ressources inépuisables pour des établissemens. C'est d'ailleurs une espèce de forteresse formée par la main de la nature. Elle est séparée et défendue par de grandes rivières du côté de l'Europe, par des déserts inhabitables du côté du pôle, par des mers inconnues du côté de l'orient et par une chaîne de hautes montagnes du côté du midi (1).

Mr Pallas académicien de Pétersbourg en parcourant dans les années 1770, les vastes cam-

---

la *défense* (SCHOT) des poldres, contre les vagues de la mer.

On nomme SCHOT-VRY, celui qui est exempt de contribution. Voyez Halma.

(1) Voyez la description de ces montagnes dans Bailly, lettres sur l'Atlantide.

pagnes de l'ancienne Scythie, y a rencontré un peuple qui porte encore le nom de SCHOUDES ou T'SCHOUDES, c'est le même que SCHUTES; SCHOUDEN signifie *défendre*, *soutenir*, *épauler*: de là le mot SCHOUDER, *épaule* (1).

La Scythie étant de sa nature un refuge pour les étrangers et les malheureux, ne cherchons point ailleurs la source de ce sentiment hospitalier qui a si éminemment caractérisé les peuples du nord, et dont les écrivains ont fait un si digne éloge. Les évènemens qui viennent de se passer sous nos yeux, prouvent heureusement que ces peuples n'ont pas dégéneré en ce point du caractère bienfaisant de leurs ancêtres. Cependant ces hommes si honnêtes et si hospitaliers chez eux, n'ont point toujours tenu contre la jalousie que leur inspiroit l'heureux sort des habitans du midi. L'histoire est pleine des terribles irruptions que, dès les temps les plus reculés, ils ont faites dans les régions du sud pour y chercher des établissemens; nous en traiterons à l'article suivant. Telle est la destinée des climats; le malheur cherche un asile au nord; la cupidité envahit le midi à main armée; le nord est un point de refuge, le midi un objet d'ambition et de conquête.

---

(1) Il y a sur une colonne de Sésostris cette inscription: J'AI CONQUIS CETTE RÉGION PAR MES ÉPAULES; cela veut dire: J'ai conquis cette région par ma PROTECTION. Hérod. pag. 141.

Il résulte de ce que nous venons de dire que le terme Scythie étoit un nom appellatif-moral et que dans son acception générale il pourroit être appliqué à toute la contrée du nord. Plusieurs auteurs ont été dans l'idée que le nord de l'Europe a porté aussi le nom de Scythie; et sous ce rapport, ils regardent la langue Scythe comme la mère des dialectes teutons. Ce qu'il y a de certain c'est qu'on trouve dans nos cantons un pays qui porte encore le nom de Scythie, ce pays est SCHOTLANT, *Écosse*.

Les écrivains sont assez d'accord que le mot SCHOTLANT, le même que SCHUTLANT est synonyme avec *Scythie*; et dans l'habitude où ils sont de rapporter l'origine de tous les européens à l'Asie, ils regardent les écossois comme une colonie de scythes asiatiques. A les entendre, une troupe d'émigrans scythes a franchi les déserts, les montagnes et les mers pour venir s'établir dans le pays montagneux et pauvre de l'Écosse. Il n'est pas surprenant qu'on ne cite ni date, ni circonstances de cette inconcevable transmigration; le fait se détruit par son invraisemblance. L'Écosse ne doit point son nom à la Scythie de l'Asie, mais à la nature de son site; le motif qui a fait donner à celle-ci le nom de PAYS DE REFUGE, l'a fait donner à l'Écosse ainsi qu'à l'Irlande.

Le groupe des îles britanniques est séparé du reste du monde et semble former au sein de

la mer un petit continent à part, *a toto divisos orbe britannos*. Faute de documens historiques nous ignorons les révolutions qui dans l'immense espace des siècles, avant le temps de Jules-César, peuvent y avoir donné lieu et les nombreuses émigrations qui en ont été la suite. Mais si les évènemens des temps connus peuvent fixer nos idées sur les âges inconnus, on ne devra pas s'étonner que l'Écosse ait reçu ce nom pour avoir servi de refuge à des émigrans et à des malheureux, tant de l'Angleterre que du continent. l'Angleterre à cause de la beauté du sol, de la salubrité de l'air, de l'abondance de ses productions et de son heureuse situation, à excité de tout temps la jalousie et la cupidité de ses voisins. Elle a été successivement envahie par les gaulois, les belges, les romains, les danois, les saxons et les normands. Ten Kate, scrutateur infatigable de racines des mots hollandais, a entrevu que SCHOT-LANT tiroit son nom de SCHOT, en tant qu'il signifie PROTECTION, *asile*, *défense*. Il a parfaitement saisi le principe, mais il s'est mépris sur l'application. Il attribue le nom de SCHOT-LANT aux ouvrages de DÉFENSE que les romains ont fait pour mettre l'Angleterre en sûreté contre les irruptions des écossais; c'est de cette MUNITION, nommée SCHOT, dit-il, qu'est probablement venu le mot SCHOT-LANT. Il est évident que cette conséquence est fausse; car, si c'étoit là l'origine du mot,

il auroit dû être appliqué à l'Angleterre même et non à l'Écosse. Dans cette hypothèse l'Angleterre auroit été le pays MUNI et DÉFENDU ; et c'étoit elle qui auroit dû être nommée SCHOTLANT. Cette méprise est du moins une preuve que l'auteur a cru que c'est SCHOT, comme signifiant DÉFENSE, PROTECTION, qui est la source du nom de l'Écosse. Ten Kate observe à cette occasion que l'Irlande a porté aussi autrefois le nom d'Écosse. Son nom HIBERNIA, dérivé de IBER, AU DELÀ, est le même, comme observe bien l'auteur de l'Aveugle de la montagne (1), que IBERLAND, *pays supérieur*, *pays d'au delà*, UBER-OVER-LAND : cette épithète étant relative se rapporte à un autre pays qui est l'Écosse. *L'Irlande* est l'Écosse ULTÉRIEURE, ou le pays d'au delà de l'Écosse ; il est trés-probable que dans les anciens temps de guerres, de troubles et de calamités, l'Irlande a été souvent un refuge pour les infortunés, aussi bien que l'Ecosse ; St Livin, patron de Gand, natif d'Irlande, est appelé, dans les fastes du pays, SCOTUS-HYBERNUS. (2).

---

(1) Nelis, entretien 27.

(2) Cambden, pag. 51., recherchant l'étymologie du mot *scoti*, dit : Velim ut *scoti* primum perpendant, num sic dicti fuerint à vicinis quasi *scythæ*. Quemadmodum enim germani inferiores *scythas* et *scotos* uno nomine SCUTTEN appellant : sic britannos nostros utrosque y-scot dixisse è britannis scriptoribus observatum est..... Uti iidem dicuntur getæ,

Le mot IBER, ou UBER, soit comme PRÉPOSITION, soit comme ADJECTIF, étoit d'un fréquent usage dans l'antiquité pour distinguer les peuples. Nous en avons déjà vu l'application à l'Espagne. Plusieurs auteurs, et St Augustin est du nombre, en font dériver le mot HÉBREU. On a supposé que ce peuple demeuroit au delà de l'Euphrate, et comme IBER ou UBER signifie AU DELÀ, on en a formé, dit-on, le nom HÉBREU pour dire peuple d'AU DELÀ de l'Euphrate. Cette opinion est une supposition gratuite, uniquement imaginée pour trouver l'étymologie d'un nom fameux, dont l'origine est certainement obscure. Mr Idman, doyen du chapitre d'Abo, fait venir les Hébreux de la Finlande. Mr de Baer, autre prêtre savant de la Suède, cité par Bailly dans ses lettres sur l'Atlantide, page 108., pense que la Judée est l'Atlantide de Platon. Il trouve de rapports frappans entre les noms des douze fils du patriarche Jacob et ceux des atlantes. Tacite fait venir le mot JUDA de JDA célèbre montagne de la Créte.

On ne doit pas s'étonner du sens qu'on attache au mot *Schutie* : nos premiers pères met-

---

getici, gothi, gothici, sic ab eadem origine appellantur scythæ, scythici, scoti, scotici. Utrum vero hoc nomen à vicinis huic genti fuerit inditum ob mores scythicos, vel quod à Scythia devenerint, alii cogitent.

toient la plus grande attention à consacrer aux pays qui offroient des asiles, des noms qui y étoient analogues ; ces noms servoient non seulement d'avis aux infortunés, qui pouvoient se trouver dans le cas d'en avoir besoin ; mais c'étoient aussi des titres de reconnoissance imposés aux lieux qui prêtoient du secours à l'homme dans des temps de persécution.

Pour pouvoir bien se pénétrer de la vérité de ces réflexions, il faut se transporter en idée dans ces âges de calamités, où les hommes plongés dans la barbarie, la force et la méchanceté maîtrisoient la terre. Souvent les hommes justes et paisibles étoient forcés de chercher leur salut dans des déserts et des lieux sauvages dont le sol ingrat n'offroit rien à l'ambition et à la cupidité des méchans. On cherchoit non seulement les vastes solitudes du nord ; mais on s'attachoit particuliérement à former des établissemens dans des lieux fortifiés par la nature et que la providence sembloit offrir comme un asile aux malheureux, tels étoient les ÎLES. Cette espèce de continens défendus par des remparts d'eaux, étoit le grand objet des vœux des hommes vertueux, et c'est de là que ces demeures isolées ont été la scène de tant de grands évènemens de l'antiquité. C'est dans une île que nous trouverons le palais de Circé ; c'est dans une île que Pluton exerce son empire ; le chef-lieu de atlantes étoit une île ;

la république des Champs Elysées s'étendoit sur plusieurs îles. L'écriture en décrivant la généalogie du patriarche Noë, dit, que ses enfans ont partagé les îles des gentils (1). Bailly avoit entrevu ces particularités; il en étoit si frappé qu'il en demanda la raison à Voltaire; » n'êtes-vous pas étonné, lui dit-il, de voir que » tout ce qu'il y a de plus intéressant dans l'an- » tiquité se passe dans des îles? » Les îles étoient tellement en vénération qu'on les appelloit TERRES SACRÉES, *pays de salut*. Leur nom EILAND, ou avec une aspiration HEILAND, est formé du mot HEIL, qui, dans ses différentes acceptions, dont nous rendrons compte ailleurs, signifie SALUT et SAINT.

Il faut bien que ce soit là la véritable source du mot ÎLE, et qu'il porte le même sens moral puisqu'il se présente tout entier dans le terme composé, qui exprime l'idée d'un lieu de sûreté; ce mot est *asile*; il est formé de AS et de ÎLE : AS signifiant DIEU, il veut donc dire ÎLE DE DIEU ou SAUVE-GARDE DIVINE. Le royaume de Thor est nommé dans l'Edda THRUD-WANGER, qu'on traduit ainsi : *asile contre la terreur.*

Le mot EXIL aussi n'a pas d'autre origine, c'est un terme que nous avons pris de la police de la République Elysienne; les hommes ver-

(1) Ab his divisæ sunt insulæ gentium in regionibus suis. Gen. cap. 10. ℣. 5.

tueux qui la gouvernoient banissoient de leur ÎLE (EXILOIENT) les injustes et les impies. Nous continuons de faire usage de ce terme quoique nous ne banissions pas d'une ÎLE.

En trouvant une Scythie en Europe, gardons nous de rapporter aveuglément à l'Asie tout ce que les anciens nous racontent de la Scythie et des scythes. Cette méprise a beaucoup embrouillé l'histoire ; un seul exemple suffira pour en sentir toute l'importance. Deucalion, qui a échappé au déluge de son nom, étoit de l'aveu de tous les anciens, SCYTHE. Mais étoit-il Scythe asiatique ? Répondons que non; il étoit Scythe BRITANNIQUE, ou habitant de l'Écosse, appelée aussi CALEDONIA ; l'épithète DEUCALEDONIQUE que porte encore la mer d'Écosse, en est une preuve certaine. L'aventure de Deucalion et de son fils HELLEN appartient entièrement au nord-ouest de l'Europe. Deucalion veut dire habitant de l'*Occident* (1).

Des Éthiopiens.

Puisque les éthiopiens tirent leur nom d'Éthiopie, il en résulte que ce que nous avons dit du nom du pays doit s'appliquer aux habitans.

---

(1) A situ (Deucaledonios) nomen traxisse statuo. *Deheu Caledonii*, Caledonios dextrorsum habitantes, id est, ad *occasum*, notat. Cambden, in Britannia, verbo *picti*.

Des Celtes.

Les celtes, qu'Éphore place à l'*Occident*, sont les mêmes que les européens ; l'Europe formoit la partie occidentale du monde ancien, et étoit connue aussi sous le nom de CELTIQUE : ces deux termes EUROPE et CELTIQUE sont primitivement synonymes ; l'un et l'autre signifient pays froid ; Celtique (en grec *Keltike*) vient de KELT, KALT, KALD, *froid* (1). Quelques auteurs ont apperçu cette étymologie. L'épithète de *froid* est sans doute convenablement appliquée. L'Europe, dont la plus grande partie s'étend sous la zone glaciale ne se prolonge que très-peu vers le *milieu* de la zone tempérée ; elle est donc réellement une région froide, abstraction faite de toute comparaison qu'on pourroit établir entre elle et les autres parties de la terre. Mais il y a différens degrés de froid, celui qu'on ressent dans la partie MÉ-

(1) En allemand KALT, en danois KAALD, en anglais COLD et CALD, *froid;* KELDE en flamand *grand froid*. De là KELDER, *cellarium*, *cave*. Ten Kate, verbo kiel.

„ L'origine de ce nom (Celtes) est aussi inconnue qu'elle seroit intéressante„ dit Gebelin, monde primitif, tom. I. p. 58. et après avoir rapporté plusieurs étymologies insignifiantes, il poursuit: „ nous en avons cherché une qui fut exactement le nom propre de cette nation; c'est le mot *Celte* signifiant *froid*. „ Ce mot peint exactement l'Europe telle qu'elle étoit encore lorsque les romains franchirent les Alpes.

RIDIONALE de l'Europe, est moins fort, c'est un froid modéré, qui n'empêche pas que le pays ne soit très-habitable et fécond en toutes sortes de productions, soit nécessaires à la vie, soit destinées à la rendre agréable. La partie septentrionale, où l'intensité du froid est très-sensible, n'a pas les mêmes avantages.

Cette différence physique est une des raisons qui, dans la division des peuples de l'Europe, a donné lieu de conserver le nom de celtes aux habitans de la partie particulièrement *froide*, et de donner le nom de *gaulois* aux habitans de la partie méridionale. Le nom d'EUROPE comme opposé à celui d'Éthiopie a continué d'être consacré à l'hémisphère entier.

Des Gaulois et des Celtes.

Rien de plus embrouillé, que les idées qu'on nous a données sur les GAULOIS et les CELTES. On a tellement confondu les deux nations qu'on a souvent pris et qu'on prend encore de nos jours, les GAULOIS pour les CELTES, quoique ces noms forment une division de peuples entièrement distincts; le flambeau de nos principes est le seul capable de nous éclairer dans ce dédale antique.

En fondant l'étymologie des noms des INDIENS et des SCYTHES sur leur rapport mutuel, immédiat ou médiat avec l'état du ciel, nous avons observé que la topographie venoit à

l'appui de notre opinion. L'Asie est partagée de l'est à l'ouest par une chaîne de montagnes qui a séparé originairement les deux peuples. Diodore de Sicile les sépare encore de son temps par le mont HEMODUS. La division que la nature a fixée en Asie par des MONTAGNES, elle l'a tracée en Europe par des FLEUVES ; le DANUBE et le RHIN traversent l'Europe du levant au couchant, de manière qu'ils semblent la diviser en deux parties égales. Une division si naturelle, et qui d'ailleurs présente une ligne de démarcation entre des pays d'un climat si différent, ne pouvoit manquer de fixer l'attention des premiers géographes, et de devenir un point cardinal dans le partage et la nomenclature des peuples. La partie du sud se trouve d'un bout à l'autre sous un ciel tempéré, et présente sous plus d'un rapport une demeure BONNE et HEUREUSE. La partie boréale au contraire, est située sous un ciel FROID et DUR ; selon Tacite c'étoit une région INFORMIS TERRIS, *aspera cœlo*, *tristis cultu*, *adspectuque*. L'état de culture et de beauté, auquel elle est parvenue, n'est dû qu'à l'art, à l'industrie et à l'activité de ses habitans. La ligne de démarcation tracée par la main de la nature, entre des parties d'une température si différente, est devenue la base d'une division importante de l'Europe, consacrée par les dénominations de GAULE et de CELTIQUE. GAULE est le nom

du midi; CELTIQUE le nom du nord de l'Europe.

CELTIQUE, en tant qu'il désigne l'Europe, ne se prend que dans le sens de PAYS-FROID, mais pris en opposition avec la Gaule, et comme indiquant le pays au-delà du 50e. degré, ce mot veut dire pays FROID PAR EXCÈS; dans cette dernière acception il étoit surement regardé comme MAUVAIS, puisque les grecs, comme l'on prétend, le croioient même inhabitable (1).

On devine déjà que GAULE comme terme d'opposition à MAUVAIS, doit signifier *bon pays*, c'est effectivement son sens littéral; originairement Gaule, signifie *bon pays*, *pays heureux*. On dit ORIGINAIREMENT, car le mot GAULE, comme on l'écrit, ne présente pas ce sens; il est formé de GALLIA, et GALLIA est un mot corrompu de WALLIA; la lettre W appartient aux langues du nord, elle n'étoit pas en usage chez les peuples du midi. Lorsque les grecs, les romains, les français rencontroient cette lettre exotique, ils étoient nécessité d'y substituer une autre qui approchât le plus du même son : on a souvent changé cette double W en V simple, et c'est ainsi qu'on l'a trouve dans l'Edda islandaise. Quelquefois on l'a remplacée par GU, et cette variation offre un grand nombre d'exemples: mais la dureté de la pronon-

(1) Voyez la note pag. 58.

ciation a fait qu'on s'est enfin borné à la seule lettre G, comme on a fait ici : de WALLIA on a fait GALLIA ; WALLIA dérive de WALLIEN, WAL-LAND. Le nom primitif est WAL-LAND, WEL-LAND, ou bien, comme disent les allemands, en changeant l'adverbe WEL, WAL, en adjectif, WELSCH-LAND, WALSCH-LAND. Il se présente un exemple frappant de ce changement de W en G dans ce même mot en Angleterre : le pays, qui est l'apanage du fils ainé du roi de la Grande-Brétagne, s'appelle en anglais WALLES, et en français GALLES ; et depuis qu'on a conservé la lettre W pour les noms propres latinisés, on le traduit en latin par le mot WALLIA (1).

La racine de ce mot est WEL (2), WAL, WAEL,

(1) *Galliæ* et *Walliæ* vocabula eadem, sola dialecto, sive diversâ pronunciandi et scribendi ratione, sunt diversa : W sive V et G pro dialectorum varietate facile et frequenter permutantur. Sic *Galli* et *Walli* unum idemque nomen, neque aliter, qui Belgium Gallicum hodie incolunt populi, et Gallorum sermone utuntur, *Wali* aut *Walli* Belgis appellantur. Idem est, ac si dixeris, GALLI. Qui enim aliam ejus nominis originem aut significationem promunt, nugantur. Accedit, quod huc inprimis facit, WALLOS Britanniæ, quibus vetustissima britannorum, et sic etiam gallorum, quia utraque, ut jam ostendimus, eadem mansit, in antiquis scriptis non *Wallos*, sed *Galos* aut *Gallos* disertim nominari. Boxhorn, lexicon antiquæ linguæ Britannicæ, p. 78.

(2) WEL, *bene*, bellè, rectè, germ. *wol*, angl. *wel*. Kilian, hoc verbo. — WAEL, vetus fland., le même que WEL. Idem Kilian.

selon les différens dialectes. Ces mots signifient littéralement BON, BIEN, BEAU, HEUREUX; ainsi WEL-LAND, WAL-LAND, WAEL-LAND, signifient à la lettre *bon-pays*, *pays heureux*. Un monument infiniment respectable, où cette racine se présente de la manière la plus sensible, c'est l'Edda des scandinaves. On y trouve la lettre W transformée en V, et c'est ainsi que WAL y est exprimé par VAL; on rencontre d'abord ce mot dans VAL-HALLA, au lieu de WAL-HALLA : VAL formé de WAL, est employé ici pour dire BON, HEUREUX, BIENHEUREUX; le *val-halla* ou *wal-halla* est le paradis des SEPTENTRIONAUX, le SÈJOUR DES HEUREUX, en latin AULA BEATORUM : or dans le même livre la France est nommée *Val-land* (1); si *val-halla* peut se rendre en latin par AULA BEATORUM, VAL-LAND dans la même langue doit signifier REGIO BEATORUM; LAND veut dire RÉGION. Des dénominations topographiques de ce genre, tirées de la nature avantageuse du sol, ne sont pas sans exemple; témoin le nom de l'Arabie HEUREUSE, et celui de SCHOON-LAND, SCANIA en Suéde, qui désignent aussi un BON PAYS.

Les scandinaves continuent de donner le nom de WAL-LAND à la France. Mais les allemands ont changé WEL et WAL en ADJECTIF; ils disent WELSCH-LAND, WALSCH-LAND, et nomment les

(1) Var ec á *Vallandi*. Fui in *Gallia*. Edda, pag. 101.

habitans WELSCHEN, WALSCHEN (1), en français WELCHES; l'auteur de *l'épitre aux welches* ne se doutoit certainement pas que le nom de WELCHES, qu'il essayoit de tourner en ridicule, avoit une origine si respectable.

Voilà d'abord une grande région du midi de l'Europe nommée GAULE; l'ITALIE, autre grande contrée, portoit et porte encore le même nom: ouvrez les dictionnaires du nord, et vous verrez que les scandinaves donnent à l'Italie le nom de WALLAND, et les allemands celui de WELSCHLAND, tout comme ils donnent ces mêmes noms à la France.

Reste l'autre grande région du midi qui est l'Espagne. Si l'Espagne a appartenu à l'Afrique, comme nous croyons l'avoir démontré, son nom devient étranger à notre sujet; mais si elle a fait partie de l'Europe, pour lors elle aura porté aussi le nom de GAULE, savoir de GAULE SUPÉRIEURE: si l'on suppose que l'Espagne ne tenoit pas à l'Europe, IBER, dans son nom CELTIBÉRIE, doit être pris pour PRÉPOSITION et signifier ULTRA, *au delà*: CELTIBÉRIE (2) sera synonyme de *ultrà Celticam*. Mais si l'Espagne appartient à l'Europe, IBER doit être pris com-

(1) Islandi et majores nostri WALLAND tam *Galliam*, quam etiam *Italiam* nuncuparunt. Hinc WÆLSK, WALSCH, gallus, italus. Ihre, verbo WAL.

(2) KELT-UBEREN, KELT-IBEREN, celtis sonat *celtæ ulteriores*. Schreickius, verbo celtiberi.

me ADJECTIF, et signifier SUPÉRIEUR ou ULTÉRIEUR, et dans ce cas c'est un terme RELATIF. Mais quel est le pays auquel il se rapporte comme SUPÉRIEUR ou ULTÉRIEUR? C'est la GAULE. L'Espagne est située immédiatement AU DELÀ de la GAULE : elle seroit donc, dans ce cas, la GAULE SUPÉRIEURE, et le nom CELTIBÉRIE lui aura été donné dans l'idée que CELTE est le même que GAULOIS; opinion qui a prévalu longtemps et trouve encore de nombreux partisans parmi les modernes. L'idée erronnée de confondre les CELTES avec les GAULOIS, est une faute commune à un grand nombre de traducteurs des ouvrages grecs. Confrontez les œuvres de Plutarque, de Strabon, de Diodore de Sicile, de Diogène laërce et d'autres, avec leurs traductions, vous trouverez souvent le grec KELTOI traduit par le latin GALLI; Strabon dans le passage que nous venons de relever, où il place les Celtes à l'occident de l'ancien monde, se sert du mot KELTOI, la version dit GALLI. Diogène laërce *in præemio*, parlant des philosophes des anciennes nations, dit que les SEMNOTHEI et les DRUIDES étoient les philosophes et les précepteurs des celtes ET des gaulois. Il lie ces deux peuples par la particule KAI, *et*, le texte porte KELTOI KAI GALATHAI, *celtes et gaulois*. Le traducteur, qui ne distinguoit pas les deux peuples, et qui croyoit sans doute que le texte étoit vicieux, s'est per-

mis de le corriger ; et au lieu de traduire CELTÆ *ET* GALLI, il a dit CELTÆ *VEL* GALLI.

Nous pourrions relever une infinité de pareilles fautes d'autant plus graves, qu'elles dénaturent très-souvent le sens du texte.

La source de cette erreur n'est pas difficile à trouver ; elle vient de l'ancien mêlange des deux nations. Dès les temps les plus reculés la France a été, à une infinité de reprises, envahie par les peuples du nord ; et soit qu'elle ait été trop foible pour résister, ou que son vaste sein fournissoit assez d'espaces vagues et inhabités pour recevoir ces nouveaux hôtes, il est du moins certain que les celtes y ont formé des établissemens nombreux et durables. Ce contact fréquent a naturellement dû produire entre les deux nations des communications sociales, des relations de commerce, des alliances ; il en a dû naître un mêlange de familles, et par suite une confusion de noms nationaux. On rencontroit des celtes presque sur tous les points de la France ; du temps de César, leur nombre s'étoit tellement accrû qu'ils avoient déjà communiqué leur nom à la partie MOYENNE du pays. César en rapportant les divisions de la Gaule, dont la première s'appelloit AQUITANIQUE, et la troisième BELGIQUE, dit que l'intermédiaire étoit nommée CELTIQUE, et qu'elle étoit habitée par des gens qui, dans

leur langue, étoient appelés CELTES, et dans celle des romains GAULOIS (1).

Certes il est étonnant qu'après un texte si clair, on s'obstine encore à donner aux GAULOIS indistinctement le nom de CELTES. S'ils eussent été tous celtes, César auroit-il borné le nom de CELTIQUE à un tiers du pays? N'auroit-il pas dit en général que ceux, que les romains appelloient GAULOIS, portoient, dans la langue du pays, le nom de CELTES? Mais cette assertion auroit été fausse : la région s'appelloit GAULE, *Gallia*, les épithètes AQUITANIQUE, CELTIQUE, BELGIQUE, étoient des surnoms qui en formoient la division territoriale; les gaulois, pris en totalité, n'étoient pas plus CELTES que BELGES ou AQUITAINS, chacun de ces trois peuples étoit, par son surnom, borné à sa demeure individuelle.

Les celtes, dont parle César, étoient originaires du nord, comme les peuples qui, dans des âges beaucoup postérieurs et nommément dans les neuvième et dixième siècles, ont envahi la France sous la dénomination de NORMANDS. Les celtes ont imposé leur nom à la partie MOYENNE de la Gaule, où ils dominoient, comme les NORMANDS à la province où ils se sont établis.

Il est vrai qu'on rencontre, dans les grecs,

(1) Qui ipsorum lingua CELTÆ, nostra GALLI appellantur.

des passages souvent obscurs sur la condition et la demeure des celtes, et qui, considérés seuls, peuvent prêter à des équivoques; mais les grecs n'avoient que des idées confuses de notre continent. Ammien Marcellin assure qu'ils n'en connoissoient que les côtes; ils ignoroient d'ailleurs la force des mots CELTES et GAULOIS, qui jette une si grande lumière sur ce point: on étoit cependant bien informé en Grèce, que la Celtique étoit un pays très-FROID. Aristote, dans son histoire des animaux, liv. 8, chap. 28, assure qu'il n'y a pas d'ânes dans la SCYTHIE OU LA CELTIQUE, parce que, ajoute-t-il, le froid y est trop rigoureux. Le naturaliste grec ne vouloit certainement pas désigner la France par le nom de CELTIQUE, puisque, dans ce cas, il auroit avancé une grande erreur; et ce qui d'ailleurs fait voir qu'Aristote n'a eu en vue que la CELTIQUE ULTRA RHÉANE, c'est qu'il en parle comme d'une région voisine de la Scythie (1).

Horace appelle les habitans de la rive septentrionale du Danube FRIGIDI GETÆ, c'est comme

(1) Dans la traduction d'Aristote, Mr. Camus conclut de ce passage que du temps d'Aristote les ânes n'existoient pas en France, et il convient cependant qu'aujourd'hui ils y sont très-communs. L'auteur, sur l'autorité de Danville, prenoit la Gaule pour la Celtique: voilà comme une première erreur conduit à une autre.

s'il disoit CELTÆ-GETÆ; CELTÆ et FRIGIDI étant synonymes. Parmi les romains celui qui, sur ce point, s'explique avec le plus d'exactitude, c'est Dion Cassius; cet écrivain connoissoit parfaitement la topographie du pays, il en avoit parcouru et visité les différentes provinces avec attention. Dion Cassius regarde le Rhin comme une limite naturelle entre les GAULES et les CELTES; il appelle le peuple d'outre-Rhin CELTES, KELTOI, et ceux de deçà GAULOIS, GALATHAI (1).

Après avoir montré l'identité des noms de GAULE, GALLIA avec ceux de *Wallien*, *Walland*, *Wallia*, il ne reste plus qu'à établir la même identité avec le nom de GALATHIA que les grecs donnent à la Gaule.

Suite de la Gaule, origine du mot GALATHIA.

Quoiqu'au premier abord le mot GALATHIA semble s'éloigner plus du national WALLIEN, WALLAND, que GALLIA, il s'en rapproche cependant davantage.

Rapellons nous que les grecs n'ont point la lettre W, non plus que les latins, et qu'ils

(1) Rhenus ex Alpibus Germaniæ paulò supra Rhætos oritur : inde versus occidentem profluens, ad sinistram *Galliam* (GALATHIAM) ejusque incolas ad dextram *celtas* (TOIS KELTOIS) dividit, tandemque in oceanum exit. Dion Cassius, lib. 39.

Dio, Appianus et Laertius *Galatas* Gallos, *Keltas* vocant Germanos. Cluv., germ. ant. p. 33.

l'ont également remplacée par une G; ainsi substituant à la lettre G dans GALATHIA le W, il en résulte WALATHIA, et ce mot équivaut à celui de Wal-lant. Il est formé de WALLAT; or WALLAT est le même que WALLANT, PAYS DES GAULES. *Lant* ou *land*, pays, s'écrivoit anciennement LAD ou LAT. » On a inséré dans ce mot, dit Ihre, la lettre N à la manière des goths, et on en a fait LAND (1). » LATEN, au lieu de LANDERS, PAYSANS, HABITANS est encore en usage dans la Flandre occidentale, les habitans du territoire dit, Franc-de-Bruges, VAN 'T LAND VAN DEN VRYEN, sont appelés VRY-LATEN, au lieu de VRY-LANDERS. Dans les anciens dénombremens des fiefs, les justiciables des seigneurs sont nommés LATEN; il n'est pas surprenant que les grecs aient pris les noms de GALATHIA, et de GALATHAI, en français *Galates*, dans un dialecte usité à l'extrêmité de la Gaule, cette contrée leur étoit la mieux connue, pour des raisons qui se développeront dans la suite.

On voit donc que les interprétations que nous donnons des mots WALLIEN, WALLAND, *Gallia*, *Galathia*, sont simples, naturelles et parfaitement adaptées au sujet; examinons néan-

(1) LAD, TERRA, SOLUM. Pro quo hodie *land* dicitur, N more gothico inserto; de là LADWARD ou LAWARD, tuteur du pays, dont les anglais ont formé LORD. *Ward* signifie TUTEUR, PROTECTEUR. Ihre, verbo LAD. Item Gebelin, tom. 8. p. 486.

moins ce que d'autres ont dit sur les mêmes termes.

Quelques allemands, et entre autres Cluverius et Leibnitz, qui ont bien vu que le mot primitif est WALLIEN ou WALLAND avec un W, l'ont fait dériver du verbe WALLEN, *errer*, *courir çà et là ;* dans ce sens WALLEN, WELSCHEN, signifieroit *errans*, *vagabonds*. Ils fondoient cette étrange étymologie sur les courses que les gaulois ont faites autrefois en pays étranger. Mais pour une semblable induction, il faudroit d'abord que les gaulois eussent porté un autre nom avant l'époque de ces excursions ; ce n'est qu'une grande fréquence d'excursions qui puisse donner lieu à de pareilles dénominations. Cependant, on trouve les gaulois appelés GALLI par les *latins* et GALATHAI par les grecs, du temps même de leurs premières émigrations. Pour qualifier d'ailleurs ainsi une nation, il faudroit que la manie des émigrations fût dans son caractère ; et ce caractère devroit tenir à quelque cause physique, ou à la nature du climat : mais comment se persuader qu'un peuple possedant un des plus beaux pays de l'Europe, soit naturellement tenté de le quitter pour aller chercher des établissemens ailleurs, en s'exposant aux plus grands dangers ? On ne s'étonne pas de voir les hommes abandonner des climats glacés ou ingrats, pour chercher des établissemens dans des pays plus heureux : mais quel est le peuple qui

avec femmes et enfans, avec ses dieux pénates abandonnera une *heureuse* patrie sans y être forcé par des circonstances (1)? Faut-il plus que l'exemple du présent pour voir combien les émigrations forcées sont accompagnées du plus ardent désir de retourner dans le sein de la mère-patrie! En consultant attentivement l'histoire, on est bien convaincu que les excursions, attribuées aux gaulois, n'ont point été volontaires. Personne ne dit qu'elles fûrent l'effet du caprice, ou de l'inconstance de la nation; tout fait voir au contraire que ces grands mouvemens ont été provoqués par des révolutions PHYSIQUES ou MORALES, par des guerres intestines, par des débordemens de rivières ou de la mer. On compte parmi ces dernières catastrophes le *Déluge cimbrique*, dont nous aurons bientôt occasion de parler; il n'est pas juste aussi de rapporter ces émigrations aux seuls gaulois; les habitans des côtes maritimes du nord, qui, dans tous les temps ont beaucoup souffert des grandes inondations, y entroient pour une grande partie. Chassés de leurs foyers par la fureur des eaux, ces malheureux étoient forcés de chercher des asiles ailleurs. Ces troupes d'émigrans étoient un mêlange de *gaulois*, de *Cim-*

(1) Strabon, liv. 4. fol. 340, attribue à la multitude d'EXPULSIONS l'émigration de Brennus, et son expédition contre la ville de Delphes.

bres, de *Teutons*. On compte dans une de ces expéditions des TEUTOBODIAQUES; Mr. des Roches interprête ce mot par *messagers* des *Teutons*, comme s'il étoit formé de BODE, *envoyé*, *messager*; mais des émigrans, qui cherchent des terres à main armée, peuvent-ils être considérés comme des *envoyés*? TEUTOBODIAQUES n'est pas composé de *bode*, mais de BODEM, *territoire*; TEUTEN-BODEM, est le *territoire des teutons*; TEUTOBODIAQUES, sont les *habitans du territoire teutonique*. Plusieurs colonies de ces fugitifs se sont établies dans la Gaule italique, et c'est de là qu'on y a rencontré tant de dénominations teutones. Pline rapporte que le Pô étoit nommé BODINCOS, ce mot est tellement corrompu que, sans explication, il seroit inintelligible; mais Pline lui-même en suggère le sens, en ajoutant que, dans la langue des habitans, il signifie FUNDO-CARENS; cette explication nous met sur la voie; BODEM-LOS, BODEM-LOOS, ou BODIN-LOS rend cette idée, il signifie FUNDO-CARENS, *sans fond*: on appelloit sans doute ainsi le Pô à cause de sa grande profondeur. MILAN est formé par contraction de MID-LAND, pays *méditerrane*; LIGURIE, territoire de Gènes vient de LIGGEN; *prendre terre*, ou *assiète*. LÉGER, (mot flamand) *armée*, ne désigne proprement qu'un corps de troupes CAMPÉES; on donne au gîte d'un lièvre le nom de LEGER: Plutarque, *in Mario*, rapporte que les celtes

ont enlevé aux toscans la plus fertile partie de leur domaine ; le texte dit KELTOI, la version latine GALLI ; Amyot, dans sa traduction, adopte la vicieuse version latine.

Au reste ce qui démontre de la manière la plus convaincante que le mot GAULOIS, *welsch*, ne signifie point *errant* ou *vagabond*, c'est que la nation le portoit ; quel est le peuple policé qui voulut s'appeler *errant*, *vagabond* ?

Les auteurs qui dans GALATHAI, *galates*, ont voulu maintenir la lettre G, en ont cherché la racine dans GALA, qui en grec signifie *LAC*, *lait*. Mais d'abord ils ne s'accordent pas dans le mode d'application ; quelques-uns croyent qu'on a appelé les habitans *galates* à cause du grand usage qu'ils faisoient de *lait*. Mais si cette considération eût donné lieu au nom, les grecs y auroient ajouté le mot PHAGES, *mangeurs*, comme ils faisoient constamment en pareils cas. Ils donnoient le nom de LOTOPHAGES à un peuple d'Afrique, dont l'aliment ordinaire étoit le LOTOS ; d'ICTIOPHAGES à ceux qui faisoient usage de *poisson*, d'*androphages* à des barbares qui mangoient des *hommes*. Au lieu donc de dire GALATHAI, ils auroient dit GALOPHAGES, ou GALACTOPHAGES, nom qu'ils donnoient aux gètes établis sur le pont Euxin, parce qu'ils ne se nourissoient guères que de laît et de fromage (1).

(1) Pelloutier, hist. des celtes ; tom. 2. pag. 421.

Quelques-uns prétendent que le mot GALA est employé ici, au figuré, pour dénoter la blancheur de la peau des gaulois. Sans doute la couleur est comptée parmi les qualités distinctives des peuples; les anciens en ont fait un fréquent usage, et il est heureux, lorsque par la comparaison, le contraste offre un grand caractère. C'est ainsi qu'aujourd'hui on distingue proprement les hommes en BLANCS et NOIRS; mais dans ce cas, on exprime la qualité de la couleur même sans avoir recours à des FIGURES, et surtout à des figures qui d'elles mêmes ne présentent pas ces idées; quel est l'homme qui, en entendant nommer un peuple GALATE, *populus lacteus*, se figurera que ce peuple a la peau blanche? On s'imaginera plutôt qu'il est galophage; et certes, si le mot GALA, *laît*, entroit pour quelque chose dans le mot GALATES, la première opinion mériteroit la préférence: d'ailleurs pour signaler une nation par la distinction de sa couleur, il faudroit au moins que cette qualité lui fût particulièrement propre; les gaulois étoient-ils donc plus blancs que les habitans du nord?

De quelque manière qu'on s'attache à appliquer l'idée de GALA, *laît*, au nom des GALATES, on voit qu'il n'en résulte qu'un sens forcé, nul, ou impropre. On n'auroit pas même mis tant d'intérêt à réfuter cette opinion, si elle n'avoit pas servi à dénaturer le sens du

nom de GALAXIE ou GALATHIE, que les grecs ont donné à la zone blanchâtre qui traverse le firmament. On a déjà observé que la philosophie des anciens est tracée dans le ciel par des signes, et que ces signes sont des groupes d'ASTRES; on a dit qu'on a imposé à la zone physique, qui passe au travers de ces signes, le nom de la patrie des hommes créateurs de cette philosophie; ce nom est GALAXIE, ou GALATHIA; il ne veut pas dire *voie lactée*, il signifie GAULE. Les latins, très-éloignés d'avoir une si haute idée des vieux gaulois, et qui n'avoient pas la lettre W, ont cherché le sens du mot dans le grec GALA, *laît*, et ont dit *via lactea*; cependant LATHIA, qui devroit répondre au mot *via*, et qui fait les trois quarts du mot *Galathia* ne signifie *via* ni en grec, ni dans aucune autre langue, mais *pays*.

Nous voilà donc à la fin de notre course géographique; après avoir fait le tour du globe, nous nous trouvons au premier point de notre départ. L'application heureuse, que nous croyons avoir faite des vrais principes de la géographie, aux différens noms des anciens grands peuples, nous donne une idée juste et claire de la véritable place occupée par chaque nation, et dissipe tous les nuages qui ont si longtemps obscurci cette importante matière. Il ne reste pour terminer cette tâche, que de compléter les éclaircissemens qui sont nécessaires pour

avoir une connoissance parfaite de la nation *cimmérienne*.

Des Cimbres ou Cimmériens.

Les cimbres étoient un peuple composé de gaulois et de celtes (1) ; ils habitoient les bords de la mer du nord qui portoit le nom de CIMBRIQUE ; il faut se rappeller ici tout ce que nous avons dit plus haut sur l'origine de ce nom, et sous quel rapport cette mer figure dans la géographie ancienne : nommée cimbrique de KIM, *horison*, elle étoit l'*extrêmité*, ou la première méridienne de l'ancien monde connu. Les habitans, appellés de son nom cimbres ou cimmériens, étoient les derniers des mortels, *extremi hominum*. Voilà, sur ce peuple des notions tirées du sens de son nom, de sa demeure, et du témoignage des plus anciens poétes; voyons maintenant ce que l'histoire nous apprend sur le même sujet.

Les modernes, qui ont pénêtré le plus avant dans les annales de notre pays, ont apperçu, que, dans les temps les plus reculés, les habitans de la basse-Belgique portoient le nom de cimbres ; Goropius Becanus, d'Anvers, a consigné cette vérité dans ses ouvrages ; Vredius, de Bruges, antiquaire très-estimé, partage cette opinion ; Meyerus dans ses annales de Flandre,

(1) *Cimbri*, celtarum, gallorum, et galatarum nomine à veteribus appellati. Sheringam, de anglorum gentis origine, pag. 59.

fait mention d'un Thoroaldus qui, sept cent ans avant l'ère vulgaire, a regné à Tourhout près de Bruges, sous le nom de roi de *cimbres* et des theutons ; *cimbrorum et theutonum rex.*

Les anglais, qui croient que leur nation doit son origine aux gaulois, conviennent que les premiers bretons ont été appelés cimbres. Ils font dériver ce nom de *Gomer*, fils aîné de *Japhet*, qui selon Josephe et Zonaras, a été le père des gaulois. Ainsi, dit Cambden, comme les gaulois étoient nommés *gomériens*, *gomérites*, et par contraction cimbres, de même nos bretons étoient appelés *cumériens* et *kimbres* (1). C'est de là, dit-il, que les vieux bretons, qui sont les habitans de la principauté de Galles, s'appellent encore eux-mêmes *kumériens* et *cimriens*, nommant une femme bretonne *kumeraes*, et leur langue *kumeraeg*. Cambden rappelle à l'appui de son assertion le sens du mot GOMER ; on convient, observe-t-il, que les cimbres ont habité l'EXTRÉMITÉ DE L'EUROPE, or c'est justement ce que le nom GOMER, donné par la Divinité même (2), fait entendre, car dans la langue sacrée *Gomer*

(1) Ut prisci galli *Gomeræi*, *Gomeritæ*, et contractè *cimbri*, sic etiam britanni nostri *cumeri*, et *kimbri* dicuntur. Cambden, Britannia, pag. 11.

(2) Nomen enim optimè consonat, et in confesso est, illos extremos fines Europæ insedisse, quod etiam ipsum *Gomeri* nomen, non temerè sed Divinitùs datum, innuit. *Gomer* etenim linguâ sanctâ FINIENS interpretatur. Cambden, Britannia, p. 9 et 10.

signifie *dernier*, FINIENS. Que n'eut-il pas dit, s'il avoit su qu'en langue hollandaise *kimbre* signifie aussi FINIENS, et KIM, *FINIS*, *extrêmité.*

Parmi les écrivains étrangers, celui, qui nous donne le plus de lumières sur l'état des cimbres, c'est Plutarque dans la vie de Marius. Du temps de ce consul romain, il y eût, sur les côtes de la mer du nord, un si terrible débordement des eaux de la mer et des rivières, qu'on lui donna le nom de *Déluge cimbrique.* Les malheureux habitans forcés d'abandonner leurs foyers, se rassemblerent en corps d'armée de plus de 300,000 hommes, et inondèrent la Gaule pour chercher de nouvelles demeures. Arrivés dans la partie du sud ils défirent plusieurs corps romains qui leur opposerent de la résistance : une grande partie de leur armée pénétra en Italie, et porta la consternation jusques dans le sein de Rome. Ce qu'il y avoit de particulier, c'est que les romains ne connoissoient pas, même de nom, ces nouveaux ennemis ; on prit des informations et l'enquête donna des résultats de différente nature.

Les premiers témoins affirmerent que ces inconnus étoient des CIMBRES des rives de l'océan septentrional, *oceanum septentrionalem accolentium ;* ils disoient les reconnoître à leur grande taille, et particulièrement à leurs YEUX BLEUS, *CÆSIIS OCULIS* (1). On se souvient qu'en par-

(1) EX CÆSIIS OCULIS maximè, nationes Germanicas con-

lant de la chevelure ROUSSE de Rhadamante, nous avons remarqué qu'Homère accompagne toujours le nom de Minerve de l'épithète GLAUCOPIS, déesse aux *yeux bleus*. Pausanias p. 27, rapporte qu'on donnoit aussi à Neptune des yeux *bleus*, sans doute qu'on peignoit ainsi ces divinités pour marquer leur patrie. Cette couleur distinguoit encore du temps de Tacite les riverains de la mer du nord : les germains, dit Tacite, ont des YEUX BLEUS, *cæruleos oculos*.

La seconde relation donnoit des éclaircissemens curieux sur l'origine des cimbres établis dans la Colchide et la Crimée. La tradition portoit que ceux-ci étoient venus de la vaste Celtique du nord, qui s'étendoit particulièrement le long de la mer. Il en émigroit habituellement une grande partie vers le Pont-Euxin : on indique même la route qu'ils tenoient, et les saïsons qu'ils choisissoient pour ces émigrations. Ces rapports s'accordent admirablement avec ceux de Strabon : cet auteur, d'après l'opinion de Possidonius, assure que c'est du pays de ces CIMBRES MARITIMES du nord, *oceanì incolis*, que sont partis les cimbres établis sur le Palus Méotides, et que c'est à cette transmigration que le Bosphore doit son nom de *cimmérien* ou *cimbrique*, termes, selon lui, identiques. Plutarque affirme

---

jectabant esse, oceanum septentrionalem accolentium, et quod cimbros Germani nominent latrones. Plutar., p. 411.

aussi que *cimmérien* et *cimbrique* sont la même chose (1).

D'après cela on ne doit pas s'étonner de trouver Aëtes frère de Circé dans la Colchide.

La notice ultérieure, qu'on récueillit dans le cours de ces enquêtes, étoit une affaire d'opinion, c'étoient des conjectures sur la nation cimmérienne, puisées dans les écrits des anciens, et surtout dans l'Odyssée. On prétendoit que la plus grande et la plus belliqueuse partie de la nation occupoit les bords de l'océan jusqu'au pôle, où l'année entière est partagée en un jour et une nuit, chacun de six mois de durée, circonstance qui avoit fourni, disoit-on, à Homère le sujet de sa fable sur l'enfer : cette opinion, que Plutarque appelle conjecture, toute fausse qu'elle est, prouve du moins que, dans ces temps anciens, on n'avoit pas des idées plus saines sur la nature de cet enfer que de nos jours.

On voit donc que tous les monumens quelconques, géographiques, astronomiques, fables, traditions, histoires concourrent à placer la patrie primitive des CIMMÉRIENS sur les bords de la mer *cimbrique*, et nommément au *nord-ouest* de l'Europe, dans ces mêmes contrées, où nous avons découvert la patrie des Atlantes, et où on indique la situation des Champs Élysées, de l'en-

(1) Qui latrocinando incertis errabundi sedibus ad Paludem usque Meotin militiam agitarunt. Ab iis enim CIMMERIUS vocatus est populus, quasi SIMBRICUS, cum græcorum lingua *cimmerios*, *cimbros* nominent. Strabo, lib. VII.

fer et du jardin des Hespérides, dans ces mêmes lieux, que les anciens regardoient comme les bornes de l'océan, de la terre, et les dernières demeures des mortels ; c'est à ce point que toutes les étoiles, qui nous ont conduit jusqu'ici, s'arrêtent et nous semblent avertir que c'est dans ces endroits que nous devons chercher le berceau de la République Élysienne : ainsi n'hésitons pas de nous rendre à l'évidence ; figurons-nous, avec confiance, que nous avons atteint cette terre promise, qui est le but de nos recherches. Parcourons ces lieux, interrogeons leurs noms, examinons les rivières, et autres particularités physiques, combinons le tout avec les descriptions que les poëtes et les historiens nous en ont laissées, afin de porter, par leur accord et leur conformité, la vérité de nos indices à un degré satisfaisant de démonstration.

Nous avons déjà dit que les anciens rappellent plusieurs descentes aux enfers, mais que celle d'Ulysse est la seule dont nous connoissons les circonstances ; c'est donc la description, qu'Homère nous en donne, qui nous servira de guide ; c'est l'Odyssée à la main qu'il faudra marcher dans cette terre inconnue ; mais pour inspirer la confiance que ce poëme mérite, il est nécessaire de constater la patrie d'Homère, et de faire quelques remarques sur la nature et l'authenticité du fond de ses ouvrages, nommément de l'Odyssée.

Des écrits d'Homère, de sa patrie, ainsi que de celle d'Hésiode et d'Orphée; interprétation du mot MENTOR.

Les œuvres d'Homère sont les plus vieux écrits grecs que l'antiquité nous ait transmis. L'extrême vénération, qu'on manifeste depuis tant de siècles pour ces précieux monumens, est une preuve sans réplique de leur éminent mérite. Cependant rien de moins imposant que leur sens littéral, et rien de plus caché que leur sens mystique; le merveilleux y est souvent poussé à un point d'invraisemblance et d'exagération qui révolte: aux yeux d'Ératosthène, Homère et ses interprêtes ne sont que des *babillards*, GARRULI. On rencontre dans l'Odyssée des récits, tels que les amours d'Ulysse avec Circé, ses bains, et autres particularités qui, pris au pied de la lettre, contrastent singulièrement avec la pureté de nos mœurs; les passions, que le poëte prête aux dieux, sont souvent plus propres à scandaliser qu'à édifier. Platon, qui n'en comprenoit pas le sens, malgré tout le respect qu'il avoit pour les talens d'Homère, l'a banni de sa république. On a fait un crime à Madame Dacier d'avoir traduit ses poëmes en langue vulgaire, sous le prétexte que la lecture pouvoit en être dangereuse. Cependant Homère est un digne Mentor qui ne prêche que la morale, la vertu, et la piété.

On s'est quelquefois demandé si Homère a

voulu célébrer sa patrie, comme c'est le but ordinaire des poëtes épiques ; c'étoit son but, n'en doutons pas : et quel autre motif auroit pu lui inspirer l'idée de l'Odyssée ? Si sa patrie est inconnue, c'est que le pays, qu'il a célébré, est inconnu aussi ; on a fait des recherches immenses, composé de gros livres, consulté des oracles, évoqué l'ombre même d'Homère, pour découvrir son lieu natal ; mais ceux qui ont le plus approfondi ce sujet, et entr'autres son traducteur Pope, se trouvent forcés de convenir que la patrie d'Homère est encore un mystère.

On prendroit naturellement Homère pour un grec, par la raison qu'il a écrit en grec, et surtout d'une manière si sublime. Mais ce qui affoiblit beaucoup cette opinion, et semble même la tourner au desavantage de la Grèce, c'est que, dans ses écrits, le poëte confond tous les dialectes grecs. Il se sert indistinctement de l'attique, de l'ionique, de l'éolien et du dorique ; ce qui donne lieu de croire que le grec n'a été que sa langue adoptive ; par là même ses écrits ne devenoient qu'un plus grand sujet d'admiration. Il n'est pas rare de voir de grands hommes écrire en langue étrangère ; Érasme, qui a si parfaitement écrit en latin, n'est-il pas cimmérien d'origine ?

Le pays, qu'Homère a chanté, c'est l'Atlantide, c'est l'ancienne église, c'est le premier

temple de l'initation aux mystères. On a regardé la descente d'Ulysse aux enfers comme un épisode d'imagination, amené pour faire parler les morts, et leur prêter des discours qu'on ne pouvoit pas mettre dans la bouche des vivans. La plupart des grands poëtes ont suivi cet exemple ; et dans l'idée, où ils étoient, que l'enfer de l'Odyssée n'étoit qu'une fiction, ils ont créé un enfer à leur mode et fait parler les morts selon leurs vues. Ces sortes de dialogues sont une ressource féconde pour l'imagination ; le passage de cette vie à l'autre est une grande école d'expérience, et en supposant aux morts certaine connoissance de l'avenir et de choses occultes, le poëte trouve, dans ces fictions, un champ immense pour faire briller son esprit. Virgile ne s'est pas fait un scrupule de placer son enfer en Italie, et il en fait usage pour nous donner des lumières sur la théologie et la métaphysique de son siècle. La descente d'Ulysse aux enfers n'est point un épisode, ce n'est point une fiction, c'est, quant au fond, une vérité historique, et le vrai sujet de l'Odyssée. Le hazard ayant porté Ulysse dans la mère-patrie des nations, dans le pays des atlantes, où existoit l'enfer, premier sanctuaire du culte Divin, et de l'initiation aux mystères, et ce héros y ayant été initié ; les aventures du roi d'Ithaque devenoient sous ce rapport un sujet digne d'exercer le talent des plus grands

maîtres ; dans le cas donc qu'Homère fut lui-même atlante, quelle occasion de célébrer sa patrie pouvoit se présenter avec plus davantage ?

Si Homère a écrit en grec, il a du moins fait usage d'un terme étranger à cette langue, dont le sens donne des indices frappans sur sa patrie et sa profession. Ce terme est le nom de MENTOR, qu'il donne à Minerve. Mentor n'est ni grec, ni oriental ; c'est un mot qui appartient à la langue des atlantes ; il signifie un homme ÉRUDIT, et par conséquent un *instituteur* ou *meneur*. *Ment* signifie *institut*, ces deux mots sont encore dans ce sens en usage dans le dialecte islandais (1). C'est sous le titre de *Mentor* que, dans l'Odyssée, Homère cache sa personne ; c'est en faisant agir et parler la divinité de la sagesse, qu'il conduit ses héros Ulysse et Télémaque et qu'il donne des leçons de vertu, de morale et de piété ; comme, à son exemple, Fénélon, dans son Télémaque, instruit de leurs devoirs, les princes et les monarques.

En prenant le nom de *Mentor*, Homère indique sa profession ; il fut, selon Herodote, disciple de Phémius, *maître d'école* à Smyrne, et à la mort de Phémius, il lui succéda dans l'emploi de *maître d'école*. Orphée, Pythagore, Socrate, Platon, Aristote, et d'autres grands philosophes de l'antiquité furent des *maîtres d'école ;* le Par-

(1) MENTUR, *eruditus ;* MENT, *institutio :* tamquam mentis cultura. Ihre, verbo MINNE.

nasse, comme on a vu, étoit un lieu d'instruction publique.

Il résulte de tout ceci qu'on doit d'abord supposer la naissance d'Homère dans le pays des atlantes. Il y a des auteurs qui ont cru qu'Homère étoit d'Égypte, à cause de la grande connoissance qu'il avoit de l'histoire et des sciences de ce pays; d'autres l'ont regardé comme italien, sous le prétexte qu'il avoit placé son enfer en Italie. Ceux qui pensent ainsi, n'hésiteront pas de le considérer comme atlante, lorsqu'ils verront que l'auteur de l'Odyssée a établi son enfer, et la scène principale des avantures d'Ulysse, dans l'Atlantide, et l'orsqu'ils admireront la justesse avec laquelle il décrit ce pays. Mais ce qui d'abord ne se réduit qu'à des conjectures, devient une démonstration presque rigoureuse par la tradition que, comme par hazard, Suidas nous a conservée sur la patrie d'Homère. A l'article d'Homère, Suidas nomme 19 villes, sans y comprendre l'Atlantide, qui s'arrogent l'honneur d'avoir donné le jour à l'auteur de l'Odyssée. Cependant en traitant de la vie d'Hésiode (1), il dit non seulement qu'Hé-

(1) *Hésiodus* cumæus. Cæterum à patre Dio et Pycimede ejus matre in Ascra translatus eo vixit, genus ac familiam ejus ab Ampelede, Dio, Melanopi filio deducunt; quem nonnulli *Homeri* abavum fuisse volunt, ut *Hesiodi* consobrini filius fuerit *Homerus*. *Utrumque autem ab Atlante volunt oriundum esse.* Suidas, verbo Hesiodus.

siode est *atlante*, mais qu'Homère l'est aussi. Voilà donc Homère et Hésiode distinctement reconnus pour Atlantes. Si on n'a pas fait de ce passage de Suidas le cas qu'il méritoit; si aucun interprête d'Homère ne l'a relevé, c'est que cette indication ne les conduisoit à rien : ils ignoroient l'histoire et la situation du pays des Atlantes; alors de quel avantage eut été pour eux de savoir qu'Homère appartenoit à ce peuple?

Pausanias remarque que, malgré leurs grands talens, Hésiode et Homère n'ont point, comme la plupart des Philosophes grecs, joui de la familiarité des grands. » C'est peut-être, dit il, par » le caprice de la fortune, ou plutôt, parce » qu'ils ont dédaigné et évité ces faveurs, Hé- » siode, en se consacrant à la vie champêtre, » Homère, en SE RETIRANT à L'EXTRÊMITÉ DE LA » TERRE, *IN ULTIMAS TERRAS* (1). » Pausanias ne signale pas cette contrée lointaine, sans doute parcequ'il l'ignoroit; mais il est palpable que c'est l'extrêmité de la terre où Homère place les Champs Élysées, l'enfer et la patrie des dieux, c'est-à-dire sa propre patrie. Pausanias ne dit pas non plus si Homère est revenu de ces

(1) Nam Hesiodus et Homerus regum familiaritates, aut fortunæ invidia nacti non sunt, aut consultò spreverunt; ille quod agrestem vitam amplexus, ab erroribus abhorruerit; hic, quod IN ULTIMAS TERRAS peregrinatione suscepta, potentium hominum opes, gloriæ, quam sibi apud omnes gentes maximam comparavit, posthabuerit. Paus., p. 3.

régions lointaines, ou s'il y est mort. Ce silence fait croire qu'Homère, après avoir passé la plus grande partie de sa vie dans la Grèce, a pris le parti de retourner dans le sein de sa famille, pour y finir tranquillement ses jours; ceci donne à comprendre comment, chez les grecs, la patrie d'un homme tel qu'Homère a pu tomber dans un si profond oubli.

Mais quel est, dans le pays des Atlantes, l'endroit qu'on puisse raisonnablement envisager, comme le sol natal d'Homère? Sur cette question, nous sommes reduits à de pures conjectures; toute-fois il y a des circonstances qui plaident plausiblement en faveur de la ville, qui porte encore son nom. AUDOMAR, mot teuton, dont les latins ont fait AUDOMARUS, signifie OMER en gaulois. L'ancien *Sithium*, aujourd'hui St. OMER, *Audomaropolis*, ou, selon quelques monumens du moyen âge, CIVITAS SANCTI HOMERI, est la cité la plus célèbre de l'empire des Atlantes. Elle étoit spécialement consacrée à Minerve; cette déesse tant célébrée par Homère y avoit un temple qui subsistoit encore au temps où St. Omer y est venu prêcher l'Evangile; Sithium est le lieu que, sous le nom de Scylla, Homère a particuliérement chanté dans l'Odyssée. Flave-Josephe nous apprend que l'île de Chypre a porté autrefois le nom de CITIUM, c'étoit une colonie des sithoniens de la Manche. Quelques écrivains font naître Homère dans cette île; peut-

être cette tradition provient-elle de ce qu'Homère, en quittant sa patrie, aura été porté directement en Chypre et que delà il aura passé dans la Grèce. Quelques uns de ces points, que nous présentons en ce moment sans développement, trouveront leur place dans la suite et y seront traités en détail. On observera seulement qu'Orphée appartient aussi aux *Sidoniens-Atlantes*; Solin assure qu'Orphée descend des *Sithoniens* de la Thrace (1); Pline dit que c'est des Sithoniens et des Morisenes (2). Le mot MORISENES, écrit comme il doit être MORIGENES, *Morigeni* et qui, signifiant ainsi NÉS DES MOERES, est le même que MORINI, manifeste clairement que par les SITHONIENS on doit entendre des colons du Sithium de la *Morinie* gauloise. Malbrancq prend l'inverse; selon lui les *Sithoniens de la Thrace sont les pères des Sithoniens de la Manche* (3), c'est qu'il suivoit l'opinion de son temps qui rapporte toutes les origines aux peuples de l'orient.

Orphée est descendu aux enfers; c'est lui qui a porté la connoissance et la pratique des cérémonies religieuses de l'enfer dans la Grèce,

---

(1) Ponticum littus SITHONIA gens obtinet, quæ, nato ibi Orpheo vate, decus addidit nomini Solinus, cap. 17.

(2) Circà Ponti littora MORISENI, *sithoniique*, Orphei vatis genitores obtinent. Plinius, lib. 4. pag. 54.

(3) Vel denique existimarunt nonnulli SITHIU dictum instar SITHONIÆ, quæ est regio littoralis Macedoniæ. Malbrancq, de morinis. tom. 1. pag. 51. linea ultima.

la Phrygie, et l'île des samothraces, toutes circonstances qui ne laissent aucune équivoque sur sa patrie.

Suite sur Homère. Preuve des courses d'Ulysse dans l'océan.

Il y a des auteurs qui regardent le sujet entier de l'Odyssée comme fabuleux; d'autres, en reconnoissant la vérité du fond, ne veulent cependant pas admettre qu'Ulysse ait passé le detroit de Gades et parcouru l'océan. Forcés toutefois de convenir qu'Homère a positivement placé son enfer à l'extrêmité de l'océan et de la terre, les uns, comme Made Dacier, l'accusent d'avoir commis cette erreur par une licence poétique; d'autres croiroient plus volontiers qu'Homère a supposé que le vaisseau d'Ulysse a été transporté par la puissance magique de Circé au delà du détroit de Gibraltar (1). Mais les

(1) Les cimmériens habitoient les bords du Bosphore, aujourd'hui la mer noire. Cette situation est bien éloignée de l'océan; il faut donc de nécessité admettre ici une transposition poétique. Madame Dacier prétend qu'Homère transporte ces peuples sur les côtes de la Campanie, ce qui ne se concilie pas mieux avec l'océan. On croiroit plus volontiers qu'Homère suppose le vaisseau d'Ulysse transporté par la puissance magique de Circé au delà du détroit de Gibraltar, sur les côtes d'Espagne, où, suivant Strabon, on trouve des vestiges des égaremens d Ulysse, et que le nom de cimmériens est donné à ces peuples, selon la remarque de Bochart, du phénicien CIMMERIS, *ténèbres*. Mr. Bitaubé, notes sur le XI. chant de l'Odyssée.

gens sensés ne croient pas à cette magie. On ne conçoit pas quel motif auroit pu engager Homère à embrouiller ainsi sa géographie et à tromper ses contemporains et la postérité. Soyons bien persuadés que, si Homère n'avoit pas été fidèle dans les faits et dans les détails géographiques, ses ouvrages n'auroient point atteint le haut degré de célébrité auquel ils sont parvenus. Au reste il y a des auteurs graves qui vengent sa mémoire de ce reproche.

On compte dans les premiers siècles de l'ère vulgaire quatre écrivains qui ont reconnu la vérité du fond de l'Odyssée, des courses d'Ulysse dans les eaux de l'Océan, et qui appuient leurs rapports sur des monumens existans : ces auteurs sont Strabon, Pomponius Mela, Solin, et Tacite.

Strabon est tellement convaincu de cette vérité que, selon lui, il existoit encore de son temps, plus de cent traces des courses d'Ulysse. Il indique spécialement la ville d'ULYSSIPO, *Lisbonne*, capitale de la Lusitanie : cette ville, dit-il, doit son origine à Ulysse et c'est du nom de son fondateur qu'elle à été appelée ULYSSEA (1), *Ville d'Ulysse*. Pomponius Mela liv. 3. fait mention aussi de la ville ULYSSIPO.

(1) Non solum enim Italiæ ac Siciliæ loca, et aliæ res quædam, talium (errorum Ulyssis) signa præ se ferunt, sed etiam in Hispania urbs *Ulyssea*, et Minervæ templum, et cætera penè vestigia infinita illius errorem et trojanum indicant bellum fuisse. Strabo, lib. 3. pag. 270.

Solin ne se borne pas à dire que la ville d'Ulyssippo a été fondée par Ulysse (1); il va plus loin et se rapproche plus de nos climats : il assure que de son temps il existoit encore en Écosse un autel d'Ulysse avec des inscriptions votives grecques (2). Cet autel respecté et, pendant plus de mille ans, gardé intact par les écossois, démontre à la fois les sentimens de piété de ce peuple, et la profonde sensation que doit avoir causée dans leur pays l'apparition d'un roi grec.

En trouvant Ulysse en Écosse, rien ne doit surprendre de le rencontrer sur les bords du Rhin où Homère place le théâtre de ses grandes aventures. Le séjour d'Ulysse dans nos climats doit, comme en Écosse, avoit fait une extrême impression, puisque la mémoire en étoit encore fraîche du temps de Tacite. Cet auteur nous en rend compte dans les termes suivans :

» Quelques-uns, dit-il, croient qu'Ulysse, dans » ses longs et fabuleux détours, a été porté » dans les eaux de l'océan et qu'il a fondé une » ville sur les bords du Rhin, qu'il a appelée As- » CIBURG, (*Asciburgium*) ville encore existante ; » qu'on a déterré autrefois, dans le même en-

(1) Ibi oppidum *Olisipone* ab Ulixe conditum. Solin., cap. 32.

(2) Ita ut eam (Britanniam) in Caledonicum usque angulum metiamur : in quo recessu Ulyxem Caledoniæ appulsum manifestat ara græcis litteris scripta notum. Solinus, cap. 31.

» droit, *un autel consacré à Ulysse*, avec men-
» tion de son père Laërte, et qu'il existe des
» monumens et des tombeaux sur les confins de
» la Germanie et de la Rhétie avec des inscrip-
» tions grecques (1). »

Une tradition, appuyée par tant de circonstances, conservée par plus de trente générations, chez un peuple sans prétention et sans malice, comme Tacite le dépeint, *gens non astuta nec callida*, porte tous les caractères de la vérité. Quel intérêt ce peuple auroit-il eu à garder pendant un si long espace de temps le souvenir de cet évènement, si c'eût été une fiction, ou un mensonge ? Tacite qui ne connoissoit pas la langue du pays, qui ne pouvoit pas tirer assez de lumières des noms des localités et à qui cette tradition pouvoit paroître ÉTRANGE, est néanmoins trop circonspect et trop judicieux pour la rejetter ; il la rapporte fidèlement comme celles de Teutson, de Manus, d'Isis, d'Hercule,

---

(1) Ceterùm et Ulixem quidam opinantur in hunc oceanum delatum, adisse Germaniæ terras, *Asciburgiumque*, quod in ripa Rheni situm, hodièque incolitur, ab illo constitutum, nominatumque. *Aram* quin etiam Ulixi consecratam, adjecto Laertæ patris nomine, eodem loco olim repertam : monumentaque, et tumulos quosdam, græcis litteris inscriptos, in confinio Germaniæ Ræthiæque adhuc exstare : quæ neque confirmare argumentis, neque refellere in animo est : ex ingenio suo quisque demat, vel addat fidem. Tacitus, in Germ. cap. 3.

et nombre d'autres, il laisse enfin au génie de chacun la liberté d'y attacher tel degré de croyance que bon lui semble.

Suivant ce recit nous trouvons un autel d'Ulysse en Germanie comme en Écosse ; ce grand-homme a laissé par tout de monumens de sa piété. Cela répond exactement à l'idée que l'Odyssée nous donne de la conduite religieuse qu'il a tenue dans tout le cours de ses voyages. Remarquons que cet autel a été découvert à ASCIBURG, et souvenons-nous que AS-BOURG signifie *cité de Dieu.* Nous allons voir que cet endroit subsiste encore de nos jours ; le temps a respecté son nom, comme il a respecté les noms de plusieurs autres traces du séjour d'Ulysse dans nos contrées. Quelques-unes se trouvent disposées de manière qu'elles semblent présenter une route continue depuis les bords de la mer, jusqu'au sein des Champs élysées et de l'enfer ; c'est à celles-ci que nous allons d'abord nous attacher : notre sujet va donc devenir intéressant, la toile qui cache la scène mythologique va se lever, et nous allons enfin contempler le théâtre sur lequel ont été opérés les grands prodiges de l'antiquité.

Découverte de la patrie des Atlantes et des dieux, de l'île de Circé, des Champs élysées, et de l'Enfer.

Nous ne nous embarquerons pas avec Ulysse à Troie, pour le suivre dans ses courses jusqu'à l'extrêmité de l'océan. Ce n'est qu'à cette extrêmité même, à l'entrée de la mer cimbrique, que nous avons besoin de le joindre; c'est sur les bords de cette mer que nous découvrirons les premières traces de son arrivée dans la patrie des dieux. Le point qui, en face de l'Écosse et près du Rhin, présente une entrée commode dans le pays, c'est Blanckenberg, port formé par la main de la nature; son nom veut dire PORT BLANC. A côté de Blanckenberg se trouve un village nommé VLISSEGHEM, ou ce qui revient au même ULISSEGHEM (1); il signifie, à la lettre, séjour d'ULYSSE : ULISSEGHEM., d'après Vredius, qui parle de ce village, veut dire ULYSSIS ÆDEM, *séjour d'Ulysse*. Dans le récit qu'Ulysse fait de ses voyages aux phéaciens, il dit qu'en abordant

(1) HEM, *séjour*. Vredius, p. 402. L'auteur remarque que, *pro varia dialectorum ratione*, ce mot s'exprime haim, ham, heim, heem, hoom, hom, hum; il avoit déjà dit que pour HEIM on dit à présent HEM, et cite pour preuves *Lophem*, *Marckhem*, mais ajoute-t-il, depuis la nouvelle religion, on dit communément GHEM; ainsi ULISSEGHEM signifie SÉJOUR D'ULYSSE.

sur les domaines de CIRCÉ, lui et ses compagnons se trouverent accablés de douleur, de fatigue, et qu'ils firent un SÉJOUR de deux jours et de deux nuits pour se délasser.

En quittant ULISSEGHEM on rencontre, à deux lieues de là, un autre village qui marque sa route, c'est LISSEWEGHE; il signifie mot à mot CHEMIN D'ULYSSE; WEGHE signifie CHEMIN. Vredius l'a également remarqué (1); LISSEWEGHE, selon lui veut dire *chemin d'Ulysse*. Peu importe que dans ce mot on ne trouve pas la lettre initiale U, on dit simplement LISSEWEGHE, au lieu de ULISSEWEGHE; c'est, dans notre langue, un usage fréquent de retrancher les premières syllabes des noms propres; on dit LISBET pour ELISABETH, MANUËL pour EMMANUËL. Mais on n'a pas besoin de chercher des exemples dans des noms étrangers, celui-ci nous en offre un exemple sensible. ULISSIPO, capitale du Portugal, nommée ainsi, comme on vient de voir à cause de son fondateur ULYSSE, perd l'initiale U dans le dialecte gaulois. Au lieu de dire ULISBONE, on dit tout uniment LISBONE. Cette sorte d'apocope n'est pas la seule conformité entre les mots LISBONE et LISSEWEGHE, on en découvre une autre encore plus intéressante, c'est que

(1) Hisce adde et ex adversò Ulyssingæ ac Walachriæ, in Flandrorum ora maritima, pagum esse Lisseweghe quod velut *Ulyssis viam* denotat, et *Ulisseghem*, id est *Ulyssis ædem*. Vredius, in Addit., p. XLVII.

ces deux mots sont IDENTIQUES. Observons que, dans les différens dialectes du nord, les lettres A et O s'échangent fréquemment; l'anglo-saxon et l'anglais surtout prennent souvent l'O, là où nous prononçons l'A; nous rencontrerons dans le cours de l'ouvrage plus d'un exemple de cette espèce : en changeant dans Lisbone la lettre O en A, nous aurons LISBANE; or Lisbane est synonyme de LISSEWEGHE : BANE signifie chemin aussi bien que WEGHE.

Une autre remarque c'est que le mot ULISSIPO, si on écrit ULISSIPAD, a la même acception; PAD ou PAT veut dire chemin, VOET-PAT, *CHEMIN à PIED*. Le Pô fleuve d'Italie s'écrit PADUS en latin.

En pénétrant dans l'intérieur du pays, on trouve à cinq lieues de Lisseweghe un troisième village appelé ASSEBOURG; ce terme est frappant, c'est precisément le nom d'*Asciburgium*, dont Tacite attribue la fondation à Ulysse; le temps a altéré un peu le mot. On dit aujourd'hui ASSEBROECK au lieu d'ASSEBOURG, mais cette faute a été corrigée dans le grand ouvrage de Sanderus intitulé : *Flandria illustrata;* on y fait voir que son veritable nom est ASSEBOURG, et que c'est un lieu très-remarquable par sa situation et la beauté de son sol.

Nous avons déjà eu occasion de dire que ASBOURG signifie CITÉ OU BOURG DE DIÉU; il n'est donc pas étonnant que ce soit dans ce lieu qu'on a trouvé l'autel consacré à Ulysse. L'existence

de cette ville nous apprend que le pays, que nous parcourons, est le PAYS DES DIÉUX ou l'empire des atlantes. Le temps a respecté les noms de plusieurs lieux qui viennent à l'appui de ce fait; trois surtout méritent de fixer nos regards, ils jettent des lumières frappantes sur l'ancien état de ces contrées.

Le premier est ATTELGHEM ou ETTELGHEM, village situé à côté de la ville d'OUDENBOURG. Diodore de Sicile rapporte que dans le partage de l'empire d'Uranus entre ATLAS et SATURNE, le premier devint maître du pays MARITIME.

Nous avons déjà observé qu'Atlas est formé de *Attel-as*, et signifie chef de l'ATTEL ou ADEL, c'est à dire de la *noblesse*. ATTELGHEM, ou ETTELGHEM, qui signifie DEMEURE D'ATTEL (1), veut donc indiquer un lieu particulièrement consacré à la demeure de la noblesse ou des chefs des atlantes.

Un moine d'Oudenbourg, qui a rédigé quelques fastes de son abbaye, savoit par tradition que ATTELGHEM recéloit une origine illustre (2). Cabillau, c'est le nom de cet auteur, n'ayant aucune idée de l'histoire des atlantes, mais voulant trouver l'étymologie du mot dans quelque évènement d'un grand intérêt, qui y eut du

(1) Les anciens allemands appelloient les nobles ATHELINGEN ou ATHALINGEN, et la noblesse ATHAL. Halma, verbo ADEL.

(2) Vredius, pag. 88.

rapport, s'attacha à ATTILA fameux roi des huns. Le nom d'Attila a une ressemblance frappante avec ATTELGHEM : pour donner de l'apparence à sa conjecture, il raconte que ce roi avoit pénétré jusques dans la Flandre, qu'il avoit mis le siège devant la ville d'OUDENBOURG et qu'il avoit établi son camp à l'endroit nommé depuis, pour cette raison, ATTELGHEM, *séjour d'Attila.* Vredius réfute ce conte et démontre que ce fléau de Dieu n'a jamais été en Flandre (1).

ATTELGHEM nous ramene vers le second lieu, dont nous avons à parler, et qui n'est situé qu'à une petite distance de là. C'est LOMBAERDS-YDE, en latin *Longobardorum ida.* Ce lieu, devenu un village obscur, étoit autrefois une ville remarquable avec un fameux port de mer (2).

Le mot LONGOBARDORUM IDA réveille dans l'esprit d'importantes idées historiques et mythologiques. Il semble annoncer d'abord la patrie de la nation *lombarde.* Grammaye rapporte en effet aux Lombards l'origine et le nom de la LONGOBARDORUM IDA de *Flandre*, mais il se trompe sur les circonstances.

---

(1) Verum Attilam eò loci consedisse, domumve aut templum habuisse, nihilo verum est. Vredius, eodem.

(2) *Longobardorum ida*, vulgò *Lombaerd-hyde*, vicus hic ignobilis olim oppidum famoso portu nobile. Sanderus, Flandria illustrata, tom. 2, p. 222, secundæ editionis.

Une chose qui vient d'abord à l'appui de ce fait, c'est le titre que prennoient les rois *longobards*. Paul Diacre, dans son histoire de ce peuple, rapporte liv. I, chap. 26, que les rois lombards s'appelloient ATHELINGEN ou ADELINGEN, et ce qui est très-remarquable, c'est qu'ils prennoient ce titre comme UN NOM DE FAMILLE (1); ils se regardoient donc comme les descendans directs de la nation des Atlantes.

Souvenons-nous que la Lombardie Italienne a été conquise par des peuples du nord, et que plusieurs noms topographiques du pays appartiennent à la langue teutonne. De ce nombre est BODEMLOOS, *FUNDO CARENS*. Tel est aussi MILAN, par contraction de MID-LAND, *pays méditerranné*, ou *terre du milieu*. Ainsi que nous l'avons dit plus haut. (2).

Mais ce qui mérite particulièrement notre attention, c'est le mot IDA; ce nom est fameux dans la mythologie. On connoit le mont Ida en Créte, où selon la fable Jupiter naquit, fut élevé et nourri par des Prêtres et des Nymphes; ce qui le fait encore appeler aujourd'hui MONTE GIOVE.

---

(1) L'ancien nom (de ADEL, *Noblesse*,) est *Adal*, ou *athal;* Paul Diacre confirme que les rois lombards s'arrogoient le nom *Adalingen* comme un nom de famille. Les allemands disent den Adel, *the Adalinge*, Athalingen, Edellingen. Antiquitates Germanicæ et Holl. 1714. cap. 13.

(2) Voyez page 162, ci-avant.

Un autre endroit du même nom, aussi célèbre, c'est le mont Ida en Phrygie, au pied duquel étoit bâtie la ville de Troie : ces deux monts étoient consacrés au culte desservi par des PRÊTRES-POËTES, auxquels on avoit confié le soin d'élever et de nourrir Jupiter; les grecs appelloient ces Prêtres-Poëtes DACTYLOI IDÉENS; DACTYLES, parce qu'ils mesuroient leurs vers sur les DOIGTS, DAKTYLES, et IDÉENS du nom D'IDA; les BARDES étoient des Prêtres-poëtes de la Gaule, on les appeloit LANGEBAERDEN, *BARBES LONGUES*, pour dire VIEILLARDS. Un barde devoit certainement être vieux, puisque, comme nous l'avons vu, on ne pouvoit à moins d'un cours d'étude de vingt ans, apprendre par cœur les vers très-nombreux qui étoient le sujet de l'instruction publique.

Mais que veut dire le mot IDA ? On a hazardé sur ce mot plusieurs conjectures, toutes également insignifiantes. Marchantius, dans ses commentaires sur la Flandre, traitant pag. 78, de longobardorum IDA (1), dit que le mot IDA indique un HAMEAU HABITÉ PAR DES GENS QUI S'OCCUPENT DE LA PÊCHE MARITIME (2), et il cite

(1) *Lombars-ida* denotat *longobardorum Idam : Ida* vero rusticam tuguriorum ad *piscationem* maritimorum compagem, qualem eo nomine vidêre est mille passus à Nieuporto occidentem versus, oost-Dunckercæ pago Furnensi. Marchantius, pag. 78.

(2) Comme *Bergen* signifie *cacher*, et qu'on en a fait

à l'appui de cette assertion un lieu de ce nom près de Nieuport, au village d'Oostdunkerque, qui consiste effectivement dans une commune de pêcheurs. Marchantius étoit de Nieuport.

Il résulte de là que le nom des IDÉENS dénote proprement des PÊCHEURS MARITIMES, et que les Prêtres chargés de l'éducation de Jupiter, qui ont porté son culte en Créte, en Phrygie, à Samothrace, et ailleurs, ont primitivement été des pêcheurs. Les hommes de cette profession, ont naturellement choisi pour demeure les lieux les mieux situés sur les bords de la mer, les hameaux des pêcheurs étoient l'indice d'un beau port. La PÊCHE a donné naissance à la navigation, la navigation au commerce, le commerce aux relations extérieures et à la propagation des sciences et du culte. Les premiers Apôtres de l'ancienne Église étoient de la race des IDÉENS ou pêcheurs (1). Les gentils,

---

berg, pour fignifier port, lieu de sûreté, de même *hide*, en anglais, signifie *cacher;* ce qui fait présumer que *ida* vient de ce verbe et qu'il veut dire aussi *port*, *demeure*, *asile*. Voyez au reste Ten Kate, verbo *houd*.

(1) Au rapport de Berose, cité par Syncelle, le fondateur des chaldéens nommé OANNES, avoit deux têtes, une supérieure semblable à celle d'un homme, et une inférieure semblable à celle d'un POISSON, cette HOMME-POISSON étoit sorti de la mer ERUTHRÉENNE, et avoit civilisé les chaldéens; on explique cette fable en disant que le législateur

comme l'on a vu par Tacite, faisoient dériver le nom JUDA, JUDÉE de IDA.

C'est ici que se présente la justesse de l'explication que nous avons donnée du discours de Junon sur le lieu de sa naissance et de celle des dieux. » L'océan et Thétis, père et mè-» re des dieux, dit-elle, m'ont nourrie et élevée » dans leurs maisons, (*in suis ædibus*,) à l'extrê-» mité très-nourricière (*polypherbe*) de la terre.» Nous avons remarqué que par la nourriture venant de la mer on doit naturellement entendre les POISSONS et au figuré les vivres qu'on apporte par vaisseaux; que l'épithète POLYPHERBE, *multa nutriens*, équivaloit à AT-LANT pays nourricier par excellence; et qu'ainsi Homère, en disant que la déesse des cieux avoit été nourrie et élevée dans les CABANES des pêcheurs, avoit voulu indiquer que la mythologie avoit pris naissance dans les hameaux de gens occupés à la pêche maritime et au commerce. Nous trouvons donc Junon élevée et nourrie au même lieu et de la même manière que son époux Jupiter père des dieux et des hommes.

La naissance de Jupiter en Crete veut dire, en style mythologique, l'introduction de son culte

---

Oannes étoit un homme de mer (*a*). Mythol. comparée, vol. I. pag. 14.

(*a*) Disons plutôt que c'étoit un habitant des bords de la mer originairement pêcheur de profession.

dans cette île ; NOURRIR JUPITER, c'est FAIRE DES SACRIFICES, exercer des actes de religion, approvisionner le peuple de Dieu.

Il se présente ici une difficulté qu'il importe de lever ; les anciens prennent communément IDA pour une montagne, et l'Ida des longobards est un PORT DE MER. La méprise est née de l'équivoque du mot BERG qui signifie PORT et MONTAGNE. *Berg* est un terme général qui dénote tout endroit propre à CACHER, ou à mettre en sûreté quelque chose. Troie étoit un port de mer, et c'est sous ce rapport qu'il portoit le nom de PERGAME, PERG est le même que BERG : on aura donné le nom d'Ida à la montagne, au pied de laquelle Troie étoit bâtie, parce qu'on la consacroit au culte des Prêtres IDÉENS ; et comme BERG signifie aussi montagne on aura dans la suite regardé Ida comme une montagne. Nous avons un exemple frappant d'une pareille méprise dans le terme MONT-DE-PIÉTÉ.

Il existe dans la Flandre des établissemens de bienfaisance sous le nom de *Lombards*. C'est une institution qui, par l'antiquité de sa date et par sa dénomination, semble rapporter son origine à la piété des anciens Prêtres idéens ou LONGOBARDS. Ce sont des maisons où on prête sur gages à un taux fixé par les Magistrats ; on donne à ces établissemens le titre de BERG VAN BERMHERTIGHEYD, BERG DE PIÉTÉ ; et ici BERG se prend pour lieu de dépôt, lieu dans

lequel on dépose et conserve les gages ; cependant on le traduit par le mot MONT en français, parce que BERG signifie aussi MONT et on dit MONT DE PIÉTÉ : cette erreur est palpable ; quelle analogie existe-t-il entre une maison de charité et une montagne ?

Au reste il ne sera pas inutile d'observer que la *longobardorum* IDA de la Flandre faisoit autrefois partie de la FRISE ; la Frise, aujourd'hui réduite à une petite province, comprenoit dans les temps anciens toutes les Provinces-unies et la Flandre maritime ; Ostende se trouve au douzième siècle placée dans la Frise.

Quelques auteurs ont justement aperçu dans le nom, dans le culte et dans différens autres rapprochemens, tant d'analogie entre la Frise de l'Europe et la Phrygie de l'Asie qu'ils ont regardé la première comme une colonie de l'autre. Mais les phrygiens asiatiques étoient trop bien placés pour venir de si loin échanger les bords rians du Scamandre contre les marais nébuleux du Rhin. Prenons encore ici l'inverse et disons hardiment que les phrygiens doivent le nom de leur pays, de leur capitale, du mont Ida, ainsi que leur civilisation et leur splendeur aux bardes idéens de la Frise gauloise. Les troyens étoient *thracium genus*, dit Strabon, c'est parmi ces thraces que nous avons trouvé des Sithoniens, des morins, et nommément Orphée.

Le troisième lieu dont nous avons à parler,

c'est Thorhout. C'est dans cette ville que, suivant une tradition rapportée plus haut, Thoroaldus roi des CIMBRES et des teutons régnoit 700 ans avant notre Ère (1). THORHOUT, étoit spécialement consacré au dieu THOR, JUPITER; son nom, formé de THOR, et de HOUT, FORÊT, veut dire, comme Mr des Roches l'a bien observé, *Forêt consacrée au dieu THOR*, LUCUS CONSECRATUS DEO THOR. La forêt dont il est question ici, est la belle forêt du village de WYNENDAELE; faisons attention au mot WYNENDAELE; il signifie VALLÉE SACRÉE, et dérive de WYËN, CONSACRER, et de DAEL, VALLÉE. Le dieu Thor étoit dans la théologie élysienne le grand juge ou l'emblême de la vengeance céleste, il étoit peint la foudre en main; on croyoit que les arrêts divins sur la dernière destinée des hommes se prononceroient dans une VALLÉE.

On peut observer ici que, selon Wanefridus, les longobards portoient aussi anciennement le nom de WINELI, WINELEN, ou, suivant Pline,

---

(1) Nomen illi faciunt à sylva *Thoroalti* teutonum regis, quem 700 ante Christum annis sceptra tenuisse ferunt. Buzelinus in Gallo-Flandria.

Huic loco si vera est popularium traditio, septingentis et amplius annis ante natalem dominicum THOROALDUS CIMBRORUM rex nomen communicavit, teste apud Meyerum Achille Gassardo in chronicis. Sanderus, Flandria illustrata, tom. 2. pag. 234.

celui de VINDELI, VINDELEN, l'un et l'autre se rapporte visiblement au mot WINENDAEL.

Voilà donc le dieu suprême des Atlantes dominant et adoré, dans le sein de leur patrie; Jupiter se trouve ici avec les prêtres IDÉENS ses NOURRICIERS. Son beau port IDA étoit bien plus propre à fournir à son culte et à approvisionner son peuple qu'une montagne.

Nous aurons, par la suite, plus d'une occasion de donner à ces idées du développement; il est temps de reprendre notre route vers l'île de Circé.

Arrivée à l'île de Circé.

Pour aller d'Assebourg à l'île de Circé, on passe par l'île de WALCHEREN qui, peut-être alors, faisoit partie du continent. Le premier endroit qui se présente en regard est FLISSINGUE, ville et port sur la rive de l'Escaut occidental. Son nom ULISSINGUE rappelle le nom d'ULYSSE, comme le village d'ULISSEGHEM près de Blanckenberghe. ULISSEGHEM, LISSEWEGHE et ASSEBOURG étant devenus des villages obscurs, il n'est pas surprenant que la tradition ne se soit guères occupée de leur origine. Mais Flissingue étant devenu une ville importante n'est pas dans ce cas; une tradition constante rapporte sa fondation à Ulysse: tous les géographes du pays ont soin d'en faire mention, quoiqu'ils semblent en faire peu de cas, par la raison

que toute l'histoire d'Ulysse, relativement au pays du nord, leur paroît fabuleuse.

L'île de Walkeren offre des restes précieux d'antiquité dont nous parlerons dans la suite.

On passe enfin de WALCHEREN dans l'île de SCHOUWEN : cette île est l'ÆA de CIRCÉ ou CIRCÆA ; son nom s'est conservé dans celui de sa capitale ZIERIKSÉE, qui est un composé, un peu altéré, de KIRKE et de EE, dont on a fait KIRKÆA, ou CIRCÆA.

L'auteur, qui le premier a remarqué cette identité entre ZIERICKSÉE et CIRCÉE, est Juste Lipse ; on sait que ce savant a fait des notes lumineuses sur les ouvrages de Tacite. Arrivé à l'endroit, où l'historien romain rapporte la tradition des germains sur l'arrivée et les aventures d'Ulysse en Allemagne, combinant toutes les circonstances de ce récit avec les passages de Strabon, de Pomponius Mela, et de Solin, que nous venons de relever, Juste Lipse, frappé de toutes ces considérations et de la grande ressemblance entre ULISSIPO et ULISSINGUE, entre ZIERICKSÉE et CIRCEA, s'écrie, non plaisamment comme le prétend l'abbé de la Bléterie, mais du ton le plus sérieux, » s'il est vrai qu'Ulis-» sipo capitale du Portugal doive son origine à » ULYSSE, s'il est également vrai qu'il existoit » en Écosse du temps de Solin un autel d'Ulysse, » pourquoi la tradition rapportée par Tacite ne » seroit-elle pas vraie, et dans ce cas pourquoi

» ULISSINGUE ne viendroit-il pas d'ULYSSE, et » ZIERICKSÉE de CIRCEA (1)? »

Juste Lipse étoit trop sensé pour rejetter une tradition accompagnée de tant de détails et appuyée de tant de témoignages. Il croit au contraire dans sa qualité de commentateur, devoir la seconder par d'autres monumens d'un égal poids. Vredius a parfaitement senti la force des raisons de Juste Lipse, il se range de son avis et, outre les noms d'Ulisseghem et de Lisseweghe, dont on vient de parler, il invoque à l'appui l'autorité de Claudien qui place ici l'Averne (2). Le témoignage de Vredius est d'autant plus important que c'est une retractation de son ancienne opinion. L'auteur, entraîné par les préjugés dominans, avoit dans le corps de son ouvrage pag. 88. traité le voyage d'Ulysse dans nos climats comme fabuleux; mais dans son supplément, *in additionibus* pag. 46 et 47, il reconnoit son erreur, rend hommage à la verité,

---

(1) *Ulixem quidam*. Interque eos Strabo magni et directi judicii scriptor, lib. III, qui adfirmatè tradit Ulisseam Lusitaniæ, (Ulissiponem aliter dicimus) Homerici Ulyssis monumentum esse: sed et in Britanniam eum venisse, ex arâ græcis litteris inscripta collegit Solinus, cap. 25, itemque Mela. Cui miræ et blandienti opinioni si indulgemus, quidni ULISSINGA nostra in Zelandia, ab eodem sit? Quidni Circzea à Circe? Lipsius in Tacitum, de moribus German.

(2) Præsertim cum et Claudianus, lib. I, in rufinum, locum quo Ulysses in Avernum descendit, constituat in insula oceani inter Galliam, Britanniam et Rhenum. Vredius.

qu'il appuie de différens moyens et entre autres de l'autorité du poëte Claudien (1).

Ces deux savans se sont arrêtés à ces remarques sans pousser plus loin leurs recherches ; des vues ultérieures n'entroient pas dans le sujet de leurs ouvrages ; au reste il n'y a plus qu'un pas à faire pour arriver aux enfers.

Descente aux Enfers.

Quoique les lieux, que nous venons de parcourir, se trouvent disposés sur une même route, qu'on pourroit prendre pour le véritable itinéraire d'Ulysse, à commencer du point de son entrée dans le pays, jusqu'à son arrivée dans l'île de Circé ; cependant on ne peut rien affirmer de positif à cet égard. Ulysse a demeuré, pendant une année entière dans le pays, et ces lieux peuvent avoir reçu leurs dénominations de quelques autres circonstances de son long séjour : cela ne diminue en rien l'intérêt de nos remarques ; il est toujours constant que ce sont des traces incontestables de l'apparition et de la demeure d'Ulysse dans ces contrées. Mais si Homère n'a pas distinctement marqué la route d'Ulysse jusqu'au palais de Circé, il a du moins

(1) Est locus, extremum pandit qua Gallia litus,
Oceani prætentus aquis, quo fertur Ulysses
Sanguine libato populum movisse silentum.
Claudianus, in Rufinum, lib. 1.

exactement décrit celle qui conduit aux enfers, et c'est là le point essentiel. Cette route est indiquée d'une manière si précise et avec des particularités si bien détaillées, qu'après une révolution de tant de siècles, il est encore aisé de la reconnoître.

Avant de se rendre aux enfers Ulysse resta une année entière au palais de Circé : ses aventures, durant ce temps, sont pleines de mystères qu'on ne tardera pas à dévoiler. Il ne s'agit encore ici que de sa descente matérielle dans l'empire de Pluton.

L'année de la demeure d'Ulysse à l'île d'Æa, étant révolue, Circé l'avertit qu'avant son retour à Ithaque, il devoit descendre aux enfers, c'est-à-dire, en style mystique, qu'il devoit se faire initier aux mystères.

Ulysse témoigne d'abord quelque repugnance sous prétexte qu'il en ignore le chemin. » Cela ne » doit pas vous embarrasser, dit la déesse, » partez seulement et mettez à la voile (1). »

» Après avoir traversé l'océan, vous découvri- » rez un rivage commode, où sont les forêts » de Proserpine, plantées d'aunes et de saules » élevés qui ne croissent plus. Arrêtez là votre » vaisseau, et entrez dans la *ténébreuse demeure* » *de Pluton ;* là le Puriphlégéton se joint au Cocy- » te, qui est un écoulement des eaux du *Styx*,

(1) Odyssée, liv. 10. vers la fin.

» et ces eaux réunies se précipitent au fond de
» de l'Achéron, près d'un *chateau*, (PETRA)
» en causant un grand fracas par leur chûte (1). »

Cette description n'est pas moins laconique que celle qu'Homère donne des Champs élysées; rien de superflu, tout y est caractéristique et tient, soit physiquement au local, soit symboliquement à des mystères. Les quatre fleuves y sont décrits avec cette précision, qui fait voir à l'évidence, qu'Homère devoit être parfaitement instruit de la topographie du pays. Rien de fabuleux dans la description; le poëte ne dit pas que les eaux de l'Achéron sont bourbeuses et amères, que le Puriphlégéton est un fleuve brûlant, que le Cocyte est formé des larmes des méchans, que les eaux du Styx sont infectes, toutes fictions dont les poëtes, qui ne connoissent pas la nature de l'enfer, chargent leurs productions. Mais Homère, ayant à traiter un sujet vrai, qui fait le fond de son poëme, ne se permet aucune licence, aucune déviation; il va droit à son but, il donne à chaque fleuve ses vrais caractères physiques et marque leurs rapports réciproques. L'Achéron est le fleuve le

(1) Nous remarquerons plus tard qu'Homère donne à la mer, qu'Ulysse passe ici pour aller aux enfers, le nom de DIVINE; *navem quidem deduximus*, dit Ulysse, *in mare* DIVINUM Cette épithète que les interprêtes négligent communément est fort intéressante, elle confirme qu'Ulysse voyage ici dans les eaux et le pays des *Dieux*.

plus bas et reçoit toutes les eaux de l'enfer ; le Styx est L'EAU LA PLUS ÉLEVÉE, et ne communique avec l'Achéron que par l'intermédiaire du Cocyte ; celui-ci forme avec le Puriphlégéton une cascade dans les eaux de l'Achéron auprès d'une PETRA, et dans un endroit planté d'aunes et de saules.

Si on ne trouve plus ces arbres, ne les perdons cependant pas de vue ; leur perte est le sort de tout arbre ; s'ils n'ont pas été remplacés, c'est qu'ils étoient consacrés à un culte proscrit, à Proserpine ; mais leurs noms sont restés, leurs qualités connues, et c'en est assez pour découvrir, sous quel but emblématique ils auront figuré dans la description de l'enfer.

Une chose à laquelle il faut faire attention, c'est que l'île de Circé n'est éloignée de l'enfer que d'une petite journée de navigation. Ulysse part le MATIN de Circéa, arrive le SOIR aux enfers, et n'emploie qu'une partie de la nuit pour son retour. Nous avons déjà fait valoir ces circonstances pour démontrer qu'il ne s'agit pas ici d'une région où pendant l'hiver les nuits durent plusieurs révolutions solaires de suite.

Muni de ces instructions, voguons hardiment avec le roi d'Ithaque, vers le domaine de notre PROTOPARENT Pluton, cette heureuse terre ne tardera pas à se montrer à nos yeux.

En partant de Circéa et en dirigeant la route au nord-est, on s'embarque dans la mer DIVINE,

in mare divinum, et on passe dans l'embouchure de la Meuse; cette embouchure s'appeloit HELIUM; rappellons-nous ici tout ce qui a été dit à ce sujet dans notre description des Champs élysées et de l'enfer. HELIUM est formé de HEL, *ENFER*; son adjectif HELISH a été changé en ÉLYSÉE; l'Helium est le Rhin qui baigne les Champs élysées et l'enfer; la grande île, que nous apercevons au milieu des eaux de l'Helium, est l'ÎLE DES BATAVES, *nobilissima insula Batavorum*, selon Pline. L'île des Bataves est l'île *de Hollande;* HOLLAND et HELLAND sont identiques, et HEL-LAND signifie PAYS D'ENFER; ainsi l'île des Bataves est nominativement l'Enfer que nous cherchons.

Ce qui sur ce point, donne encore plus de clarté, c'est le nom du lieu qui se présente en regard pour entrer dans l'île; ce lieu qui offre une rade commode s'appelle HELLEVOETSLUYS; il signifie mot à mot ÉCLUSE DU PIED DE L'ENFER; HEL signifie *enfer*, VOET *pied*, SLUYS *écluse;* » Helvoet ou Heelvoet, dit Boxhorn, appelé » HELIUM ou HEEL d'après l'ancienne embou- » chure du Rhin, est à présent *Hellevoetsluys* » depuis qu'on y a construit une *écluse.*»

Homère dit qu'à l'entrée de l'enfer il existoit une CHUTE D'EAU: il doit y en exister encore une, puisqu'on y trouve une écluse; » les eaux » qu'on RETIENT ICI, dit Simon van Leeuwen, » ne proviennent que des fossés et des aqueducs

» creusés pour faire écouler les eaux intérieures » élevées à l'aide de moulins (1). » Le Cocyte qui servoit de canal pour conduire hors du pays les eaux du Styx, n'étoit pas autre chose. Nous verrons, en traitant de ces fleuves, que les eaux du STYX étoient des eaux intérieures qu'on élevoit par des procédés hydrauliques et qu'on conduisoit hors du pays; c'est le onzième travail d'Hercule, dont nous avons déja fait mention.

Homère ajoute qu'il existoit au même lieu une PETRA; on a interprêté ce mot par celui de ROCHE, mais il ne figure pas ici dans cette acception. Si PETRA signifie ROCHE, il signifie aussi CHÂTEAU, ou forteresse en PIERRES : le CHÂTEAU du comte à Gand, 's GRAVEN-KASTEEL, est, dans tous les anciens monumens latins, appelé PETRA COMITIS; le mot STEEN, PIERRE, étoit très en usage pour dénoter *Château* ou *forteresse* : » c'est de là, dit Kilian, que dans la Bel» gique on trouve tant de villes et de villages de » ce nom (2). » Homère donne aussi à Scylla et à Charybde le nom de PETRÆ; on l'a également traduit ROCHERS : nous verrons plus tard que Scylla étoit un château.

Il n'y a point de roche à Hellevoetsluys; mais il y a existé un CHÂTEAU qui a disparu depuis

(1) Tot uytwatering van de opgemaelen binne-wateren. Simon van Leeuwen.

(2) *Steen*, domus lapidea et *castellum* et turris; hinc multa arcium, castellorum, oppidorum nomina. Kilian, etymologicum linguæ latinæ, hoc verbo.

longtemps : plusieurs écrivains en font mention, voici ce qu'en dit van Leeuwen à l'endroit où il parle de l'Helium, à présent Hellevoet. » C'est » ici, dit-il, que dans les temps les plus recu- » lés le Rhin a eu son embouchure, et où, » à l'extrêmité, on avoit bâti un CHÂTEAU ou » FORTERESSE, *KASTEEL* ofte *STERKTE*.»

Van der Hoeve ajoute que lorsqu'en 1621, on a construit à HELVOET l'écluse, on y a déterré les fondemens d'un vieux fort, DE GRONT-VESTEN VAN EEN ZEER OUDE SLOT (1), et une grande quantité d'antiquités, dont on garde encore quelques-unes dans la chambre des comptes de la Hollande.

Homère en parlant de l'enfer, liv. XI, v. 276, dit, qu'il avoit de FORTES PORTES, *Plutonis domum validas PORTAS habentem ;* les argonautiques les rappellent aussi ; ces portes étoient sans doute les châteaux d'HELVOET, et de BRIEL, puisqu'il est avéré qu'anciennement ces deux points étoient de fortes citadelles.

Nous avons donc ici trois noms topographiques qui donnent les indices les plus clairs sur le site de l'enfer ; EAUX DE L'ENFER, PIED OU ENTRÉE DE L'ENFER, et *PAYS D'ENFER* : il est vrai, que la plupart des géographes hollandais ne prennent point le mot HEL pour *enfer*, quoique se soit sa vraie signification. Ils ont peur

(1) Halma, Tooneel der vereenigde Nederlanden, *au mot* Helium.

du mot, ils craignent de porter un aveu qui, dans l'idée qu'on a communément de l'enfer, seroit humiliant pour leur patrie. Ils forcent leur esprit pour en chercher l'étymologie dans le verbe HELLEN, qu'ils interprêtent par le mot INCLINER, comme si Holland vouloit dire pays INCLINÉ ou *bas*. Mais d'autres plus francs, et qui ne rougissent pas d'avouer leur ignorance en fait d'antiquité, dédaignent ces subterfuges, et conviennent ouvertement que HEL signifie ENFER. » Je n'approuve, ni ne desapprouve, dit » Smallegange, la manière qu'on a employée pour » tirer de *Helium* l'étymologie de *Briel* et de *Hel-* » *voet ;* tout ce que je sais, c'est que, dans no- » tre langue, *hel* veut dire l'immense empire de » Pluton, *het geweldig ruim en wyd ryk van Pluto.* » Le même auteur, pag. 103, convient que quelques-uns ont pris HELIUM pour ENFER à cause que c'est le sens du mot.

Nous sentons maintenant la vérité de tous les traits par lesquels Homère a signalé les Champs élysées. Nous nous trouvons ici distinctement à l'extrêmité de la terre, chez une nation à cheveux *blonds* et yeux *bleus*, ou *radman* signifie *conseiller* et *devin*, où la saison des pluies, des neiges et de l'hiver n'est pas extraordinairement longue, où les ardeurs de l'été sont adoucies par les vents de la mer, et où, sous le sage régime des atlantes, on jouissoit de toutes les commodités de la vie. Nous verrons

que dans le récit qu'Ulysse fait aux Phéaciens de son séjour à l'île d'Æa, il leur apprend que lui et ses compagnons mangeoient tous les jours des viandes en abondance, (KREA ASPETÂ) et buvoient de bon vin.

L'île des Bataves et la campagne du bas-Rhin, réunissent donc, jusqu'ici, tous les caractères topographiques, auxquels on peut reconnoître le site des Champs élysées et de l'enfer; nous y découvrirons par la suite tous les autres points tant physiques que mythologiques qui les concernent et dont les anciens nous ont donné des descriptions si merveilleuses. Les fleuves de l'enfer, le chien Cerbère, la barque de Caron, le tribunal de Minos, la demeure des Parques, l'asphodèle de Mercure, ou le dépôt des morts et nombre d'autres, tous avec leurs noms, leurs qualités et leurs attributs. Il ne manquera pas un trait au tableau que l'antiquité nous trace de ces lieux mystérieux. Commençons par les fleuves infernaux.

Des Fleuves de l'Enfer; de l'Achéron.

On compte communément cinq fleuves de l'enfer, l'Achéron, le Phlégéton, le Cocyte, le Styx et le Léthé. Homère ne parle pas de ce dernier, et c'est ce qui a fait dire à Lucanus, *in Luctu*, qu'Ulysse, dans sa descente aux enfers, n'a pas bu des eaux du Léthé. Ainsi nous ne nous attacherons qu'aux quatre premiers.

Rappellons-nous que, selon Homère, l'Achéron reçoit dant son lit le Phlégéton et le Cocyte, et que le Cocyte n'est qu'un écoulement des eaux du Styx. L'Achéron est donc le réceptacle de toutes les eaux de l'enfer, à ces traits il n'est pas difficile de le reconnoitre. Il faut entendre par l'Achéron cette immense masse d'eau provenant du confluent des différens bras du Rhin et des autres rivières qui s'y mêlent, et forment aujourd'hui les bouches de la Meuse et de l'Escaut. Ces eaux entourent l'enfer et marquent, comme on l'a démontré, l'extrêmité de l'ancienne terre. C'est cette circonstance qui est la source de leur dénomination : AKROS, AKRÉ, AKRON, signifie en grec *extremus*, *extrema*, *extremum ;* de là le nom de WALACHRIA (1), *Walkeren*, cette île est l'EXTRÊMITÉ DE LA GAULE : de-là aussi celui de TRINACRIA, qui veut dire une île à trois angles ou extrêmités (2). Plutarque se sert de ce mot AKRON dans le même sens ; il dit AKRON TES GHÉS, pour exprimer

(1) Vredius dans le passage où il applique les noms de Ulisseghem, et de Lissewege au voyage d'Ulysse, dit entre autres "*ut et ipsam* WALACHRIAM, *Gaulakran velut extremam Galliam, sive extremam Galliæ oram.* AKROS *enim est* EXTREMUS, *et* TA AKRA, TA PERATA, *id est, extremitates* termini *ut habet Henricus Stephanus in suo thesauro. Chanorinus :*" AKRAN *dicitur in extremam oram desinentia.* Vredius in addit. p. 47.

(2) Plutarchus de defectu oraculorum, pag. 315.

l'extrêmité de la terre. Eusebe fait de même (1); il indique les extrêmités de la terre par les mots AKRA GHÉS. Ptolomée nomme aussi les promontoires de l'Angleterre *akra*. Achéron pris dans ce sens coïncide avec CIMBRIQUE ; eaux de l'AKRON et eaux CIMBRIQUES sont synonymes: l'un et l'autre signifient *extrêmité*, et marquent les anciennes limites de l'océan, de la Gaule et de la terre.

Ce n'est pas dans ce seul lieu que les eaux du Rhin étoient connues sous le nom d'ACHERONTES, elles portoient le même nom dans un de ses lacs, non loin de sa source. C'est Pomponius Mela (2) qui remarque cette particularité ; le Rhin, dit-il, en descendant des Alpes forme à peu de distance de sa source deux lacs dont l'un est appelé ACRONIUS ; ce dernier est celui, dit Cluverius, qu'on appelle *enfer* (3).

Du Phlégéton.

Pline en décrivant les deux embouchures du Rhin, dont l'un est HELIUM, appelle l'autre FLEVUM (4). Le mot *Flevum* est visiblement le

(1) Eusebii demonstratio evangelica, pag. 191.

(2) Rhenus ab Alpibus descendens prope à capite duos lacus efficit venetum et *acronium*. Pomponius Mela.

(3) Acronius autem is est quem INFERUM appellant. Cluverius, Germania antiqua.

(4) Neque aliunde Rheni ostium Fletum aut Flevum, Frisiam versus fuit denominatum quam à vernaculo FLEET, *Fliet*. Vredius, pag. 38.

même que *Phlégéton*, formés tous deux de VLIET qui, en général, signifie FLUX, *fluentum*. Le Flevum du Rhin, est *Rhyn-vliet*; c'est cette idée qu'Homère a voulu exprimer en l'appellant PURI-PHLÉGÉTON. Le mot initial PURI a beaucoup intrigué les mythologues. Ceux qui s'attachent au merveilleux, comme les poëtes, l'ont pris pour le grec PUR ou PYR qui signifie *FEU*. Dans ce sens le Puri-Phlégéton devint sous leur plume un fleuve brûlant, un fleuve qui roule des ONDES DE FEU. L'horreur, qu'inspire le tartare, sembloit autoriser ces expressions paradoxales, qui réunissent deux élémens d'une nature incompatible. Mais PURI ici n'est pas grec; c'est le nom même du RHIN. PUR ou PUER en flamand, *pur* en français et *purus* en latin sont synonymes avec RHYN : le nom de RHYN que porte la rivière, n'est pas un nom propre : il est appellatif; c'est une épithète qu'on lui a donnée, parce qu'on attribuoit à ses eaux la vertu de PURIFIER. Le Rhin servoit à la purification des initiés aux mystères, RHYNIGEN veut dire *purifier*, RHYN-VLIET ou PUER-VLIET, *Flux purificatoire*; ainsi Puri-Phlégéton signifie dans toute la force du terme RHYN-VLIET, *fluentum Rheni*.

Le Rhin dans les temps anciens pouvoit avoir plusieurs courans particuliers; il y en a encore qui arrosent l'île des Bataves; Homère ne parle que de celui qui se réunissoit au Cocyte dont nous allons parler.

Du Cocyte.

Si on ne trouve plus sur les lieux de courant d'eau qui porte le nom de *Cocyte*, on sait au moins, qu'autrefois il y a existé un peuple dont il aura emprunté le nom. La description d'Homère fait clairement entrevoir que le *Cocyte* n'étoit pas un fleuve de source, mais un aqueduc du Styx.

Pline, en traitant de l'île des Bataves, place entre les deux bras du Rhin un peuple nommé CAUCI (1); il est apparent que c'est ce peuple qui aura construit le *Cocyte* pour décharger les eaux du Styx. La ressemblance entre CAUCI, qu'on prononce à peu près comme COCI, et *Cocyte* est trop sensible pour ne pas en convenir. La réputation, dont les CAUCI jouissoient du temps de Tacite, annonce une origine intéressante. Écoutons l'éloge qu'en fait cet auteur.

» Ce peuple, dit-il, est le plus illustre de la » Germanie, il ne veut maintenir sa grandeur » que par une observance religieuse des RÈGLES » DE LA JUSTICE. Sans ambition, sans prétention, » et quoiqu'assez puissant pour faire des con- » quêtes, il préfère l'amour de la paix, et ne » provoque jamais une nation quelconque à la » guerre. Il s'abstient de toute déprédation et » de tout brigandage, et ce qui est une mar-

(1) Voyez plus haut, pag. 48.

» que frappante de sa vertu et du sentiment » qu'il a de ses forces, c'est qu'il n'a jamais » recours à des ruses, ou à des actes d'injus- » tice. »

Cette description fait voir les profondes racines que les sublimes institutions des élysiens avoient jettées dans l'esprit des générations ; puisque tant de siècles, après celui d'Homère, on trouve encore leurs principes si fortement gravés dans l'esprit d'un peuple descendu de leur race.

Il existe encore des traces de ce peuple dans la dénomination de plusieurs lieux du pays, tels que KAUKERK, CAUDORP, COXYE près de l'Écluse. Remarquons la ressemblance entre leur nom CAUCI et CAUCASE, nom d'une montagne si connue en Asie ; les atlantes ont porté leur nomenclature géographique dans toutes les parties de la terre. Il nous reste maintenant à parler du Styx qui, sous tous les rapports, est l'eau la plus remarquable de l'enfer.

Du Styx.

Homère ne donne pas au Styx le nom de fleuve ; il dit simplement qu'il décharge ses eaux dans le Cocyte, et que celui-ci joint au Puri-Phlégeton, les porte à la mer, où ces eaux réunies forment une cascade bruyante.

D'après cette description il est naturel de regarder le Styx comme une eau de l'intérieur qui, pour sa sortie, a un canal particulier,

et qui est non-seulement la plus haute des eaux de l'enfer, mais assez élevée audessus de l'Achéron pour y causer, par sa chûte, un bruit sensible (1).

En comparant ce tableau avec l'état physique de la Hollande, tel qu'il se présente encore de nos jours, il ne sera pas difficile de deviner ce que les anciens ont entendu par les eaux du Styx.

Nous avons déjà remarqué que le sol de la Hollande, généralement bas et enfoncé, est si dangereusement exposé aux débordemens des eaux de la mer et des rivières, que la nécessité la plus impérieuse commande aux habitans des soins continuels pour s'en garantir.

Afin de tenir en bride les eaux extérieures, il faut leur opposer des digues. Pour délivrer le sol des eaux intérieures, on a besoin de moyens pour les élever, les enfermer dans des canaux, ou les conduire au dehors.

On ne voyage pas en Hollande, sans être saisi d'admiration à la vue de ce grand nombre de canaux dans lesquels on éléve et pousse, par la force mécanique de moulins, les eaux qui

(1) Il y avoit en Arcadie un fleuve nommé STYX; son eau tomboit d'un précipice et couloit dans le fleuve Cratis. Voilà donc le nom Styx donné par imitation à une eau élevée qui se précipite dans une autre. Les arcadiens retraçoient de toute manière les merveilles du berceau de de leurs ancêtres.

inondent la campagne. Ces canaux sont bordés de hautes et larges digues qui forment en même temps de belles routes. Les eaux, ainsi élevées, se trouvent communément à plusieurs pieds de hauteur audessus du niveau des terres adjacentes et on les retient par des écluses. C'est cette vérité qui est si énergiquement exprimée par la divise des armes de la Zélande, LUCTOR ET EMERGO, *je lutte contre les eaux et j'en sors victorieux*, que nous avons rapportée précédemment.

C'est à des eaux de cette nature que s'adapte parfaitement le terme STYGS, que les grecs ont rendu par STYX, au génitif STYGOS : *Stygs* vient de STYGEN *élever*, *porter en haut*, et il s'applique particulièrement à l'ÉLÉVATION et à la RETENUE DES EAUX ; WATER-STEIGEN, dit Ten Kate, c'est RETENIR L'EAU PAR DES CATARACTES (1).

Nous avons rapporté le passage de Simon van Leeuwen qui indique que l'écluse, à Hellevoetsluys, est déstinée à retenir et à faire écouler les eaux de l'intérieur, pompées par des moulins ; *tot* UYTWATERING VAN DE OPGEMAELE BINNE-WATEREN. Hésiode appelle la nymphe du Styx la fille des marées de l'océan (2). Le poëte

(1) STYG, STYGEN et anciennement STEIGEN, *elevare*, *in altum tollere* ; STEIGEN HET WATER, *sistere aquam*, *caractis cohibere*. Ten Kate, tom. 2. pag. 437. et 438.

(2) Horrenda Styx filia reciprocantis oceani. Hesiod. v. 776.

veut représenter par là les eaux que la mer dans ses hautes marées introduit dans les terres.

On devine déjà le sens de la fable qui porte que la nymphe du Styx assista Jupiter dans la guerre contre les titans ; c'est que les canaux du Styx présentoient des barrières naturelles contre l'invasion des ennemis du peuple de dieu.

On sent également la raison qui a rendu si terrible et si sacré le serment des dieux prêté par les eaux du Styx. Le salut du pays dépendoit de l'économie et de la surveillance de ces eaux ; le Styx étoit le palladium des habitans. JURER PAR LE STYX, c'étoit jurer par le SALUT de la patrie ; et quel serment pouvoit être d'un intérêt plus sacré ?

Ce qui reste d'essentiel à dire sur le Styx trouvera mieux sa place à l'article suivant.

Du chien Cerbère.

Cerbère est peint comme un chien à trois têtes et à trois gueules, et le cou hérissé de serpens.

On pourroit se demander d'abord pourquoi, après avoir parlé de trois têtes, on annonce trois gueules comme une merveille distincte : chaque tête ne doit-elle pas avoir sa gueule ? Cela est vrai dans un animal naturel ; mais il s'agit ici d'un chien SYMBOLIQUE, dont les têtes et les gueules ont des rapports de différente nature.

Quoique le phénomène du chien infernal pa-

roisse d'abord emblématique ; un peu de réflexion sur le fond du sujet et les localités du pays en dévoile bien vîte le mystère.

Cerbère est le gardien de l'enfer, et l'enfer est une ÎLE ; la garde naturelle d'une île est l'eau qui l'entoure. L'enfer est ceint, gardé et défendu par les eaux réunies de trois grandes rivières, le RHIN, la MEUSE et l'ESCAUT ; c'est donc dans la nature symbolique de cette masse d'eau qu'il faut trouver le mot de l'énigme.

Lorsqu'il s'agit de rivières, les expressions figurées, prises dans le règne animal, n'ont rien d'embarrassant ; on a de tout temps personnifié les fleuves. On leur donne des têtes, des bouches, des bras ; les têtes sont les sources, les bouches leurs dégorgemens, les bras leurs différens courans.

A ces traits il est aisé de reconnoître le chien infernal dans cette grande réunion d'eaux des trois rivières qui gardent l'enfer. Les trois têtes sont les sources du Rhin, de la Meuse et de l'Escaut ; les trois gueules sont les trois dégorgemens de ces eaux, connus sous le nom de bouches du Rhin, le HAUT, le MOYEN et le BAS, *tria ostia Rheni*, *supremum*, *medium et infimum*, qu'on peut voir dans les cartes de Menson Alting et d'autres. Ptolomée, chap. IX., donne au Rhin trois dégorgemens.

Les serpens, dont son cou est hérissé, sont les rivières de France et d'Allemagne qui se

jettent dans ces trois grands fleuves ; on a de tout temps comparé les rivières à des serpens, à cause de la ressemblance de leurs cours avec le mouvement oblique et sinueux d'un serpent ; *in morem fluminis*, dit Virgile, *elabitur anguis*.

Hésiode donne à Cerbère cinquante têtes ; Horace lui en donne cent ; toutes ces différentes fictions ont un sens symbolique facile à expliquer. Cerbère a un grand nombre de têtes, lorsqu'on prend pour des têtes les rivières latérales, au lieu de les considérer comme des serpens attachés au cou des rivières principales ; mais remarquons que, s'il y a des écrivains qui multiplient ses têtes, personne n'augmente le nombre des gueules ; ce qui est un indice de plus, qu'ici les gueules sont indépendantes des têtes.

Il n'est pas surprenant qu'on ait donné le nom de Chien à l'eau qui garde l'enfer ; un Chien est le plus digne symbole d'un bon gardien. Mais ce qui pourra surprendre, c'est que ce nom de Chien subsiste encore de nos jours ; il n'est plus, il est vrai, en usage à l'égard de toute la masse d'eau ; mais la dénomination de Chien s'est conservée à la partie occidentale, qui est la grande embouchure gauche de l'Escaut ; on continue d'appeler l'Escaut occidental Hont, c'est à dire *Chien*. Nous ferons voir à l'article suivant ce qui lui a fait donner le surnom de Cerbère (1).

---

(1) L'abbé Bergier, page 114., prétend que Cerbère signifie un chien qui tombe dans un gouffre ; c'est, selon lui, le

Mais si ces eaux ont l'avantage d'offrir un asile contre l'ennemi du dehors, elles ont aussi souvent l'inconvénient de compromettre par leur débordement la sûreté du dedans, ce sont de bons amis et de mauvais voisins. On a besoin de les arrêter, de leur opposer des digues, d'expulser leurs eaux surabondantes pour dessécher les terres et pour mettre les habitans en sûreté contre les efforts toujours renaissans de ce dangereux élément. Mais pour y parvenir, combien ne faut-il pas de travaux, d'activité et d'industrie ? Ce sont des entreprises *herculéennes ;* aussi l'antiquité les a-t-elle considérées, et spécialement célébrées comme telles dans l'onzième travail de ce héros. Cette anecdote, en style mystique, est le sujet du discours que dans l'enfer Hercule adresse à Ulysse ; nous en allons déchiffrer le sens : mais, pour le comprendre, il est nécessaire de connoître à fond la nature emblématique de ce héros de l'antiquité.

D'Hercule ; sa nature, et étymologie de son nom.

Nous ne répéterons pas ici les observations,

---

murmure de ses eaux qui ressembloit aux aboyemens d'un chien en fureur ; et comme Euristhée étoit le nom de la mer dans l'antique langue des hellènes, et qu'Hercule étoit une digue ; de là vient que ce héros retira Cerbère des enfers pour le mener à Euristhée ; c'est à dire, qu'une digue arrêta l'impétuosité d'un torrent et fit prendre à ses eaux un cours vers la mer.

que nous avons faites plus haut sur l'opinion qui fait passer Hercule pour l'emblême du soleil, et ses douze travaux pour les symboles des douze signes du zodiaque. Soyons bien persuadés que le nom du soleil n'a jamais été appliqué à Hercule, à Apollon, à Bacchus ou à d'autres dieux ou héros, que comme TERME DE COMPARAISON.

Hercule n'est pas non plus un personnage réel, il est, comme on l'a déjà remarqué, l'emblême de l'HÉROÏSME, ou un MODÈLE SYMBOLIQUE PROPRE à FORMER DE GRANDS HOMMES. Hercule est peint d'abord dans l'âge VIRIL, c'est l'âge où l'homme peut développer ses facultés physiques et intellectuelles.

Hercule tient de la main droite une MASSUE; cet instrument est l'emblême de la FORCE; c'est le premier attribut symbolique d'un héros des premiers temps, où la force physique étoit si nécessaire.

Mais que peut la force sans le courage? L'homme le plus nerveux et d'une figure colossale est nul, s'il n'est pas doué du principe qui anime la force, s'il n'a pas du COURAGE : cette qualité est figurée par la PEAU DE LION qu'Hercule porte sur le bras GAUCHE; point d'animal plus ardent, plus courageux, qu'un lion; c'est à ce titre qu'il est le roi des animaux. Aussi Homère donne-t-il à Hercule l'épithète de THUMOLEÔN (1), hé-

(1) Odyssée, liv. XI. v. 266. THUMOLEONTA. La version latine dit *animum leonis habentem*. C'est THUMOLEÔN en accusatif.

ros au CŒUR DE LION. Hercule porte cette peau sur le bras GAUCHE, c'est le côté du CŒUR.

La force et le courage sont des dons de la nature; on les doit aux auteurs de ses jours. La fable suppose qu'Hercule en avoit hérité de sa mère, et c'est dans ces vues qu'elle étoit appelée ALCMENÉ; le mot Alkmené est composé de ALKÉ, en grec *FORCE*, et de MENOS, *ANIMUS*, *âme*, *cœur*. Alkmené signifie donc à la lettre FORCE ANIMÉE *ou* FORCE D'ÂME (1). Hercule, comme fils d'Alcmené, s'appeloit premièrement Alceus, c'est-à-dire, le fort, le robuste, le vigoureux.

Mais il reste un troisième caractère et qui est même le plus essentiel pour former un héros, car il est indispensable dans toute grande action quelconque, là même où la force n'est pas nécessaire; ce caractère est le SANG FROID. Sans présence d'esprit la tête ne peut ni conduire le bras, ni modérer le cœur; la force, emportée par un courage trop vif, est souvent plus nuisible que salutaire : la chaleur du cœur doit être modérée par la prudence et le calme, qui laissent à l'esprit l'usage de la réflexion et la libre faculté de diriger ses moyens.

On n'a pas indiqué cette qualité par un symbole particulier; mais pour faire sentir toute

(1) *Alké*, robur, vires. *Menos*, animus, ardor animi. Lexicon Schrevelii.

son importance, et pour marquer que c'est elle qui forme proprement un héros, on a donné le nom de cette qualité à l'emblême personnifié même : HERCULE, ou HERKUL (1), comme il doit etre écrit, signifie dans la véritable acception du terme CŒUR FROID ; il est composé de *HERT*, *cœur*, et du mot allemand *KUL*, *froid*. De là le nom d'HERMAN, *homme de cœur*, le latin HERUS et le grec *HÉROS*, titres des anciens militaires. HERSCHAERE signifie *ARMÉE*, et *schaere* MULTITUDE. Ce mot veut donc dire *multitude d'hommes COURAGEUX ou de HÉROS*. On donnoit ce titre aux guerriers, pour leur inspirer par cette distinction l'amour de leur devoir et leur en faire connoître l'étendue (2).

Hercule est donc l'emblême de LA FORCE ANIMÉE, MAIS DIRIGÉE PAR UN CŒUR FROID. C'est à la vertu de ces caractères que les anciens at-

---

(1) *Koel*, anglicè *cool*, germanicè *kul*, subfrigidus, temperatè frigidus. Ten Kate, *verbo* Kiel.

On a dans *hertkul* retranché la T, à cause du concours des trois consonnes. On en usoit ainsi communément dans les mots composés. Cependant le mot *hert* s'est conservé en anglais. Ptolomée appelle le cap de Cornwallis *Herculis promontorium*. Les anglais disent *Hertypoint*, et appellent ses villages *Herton* et *Hert-land*. Cambden, in Brit., cap. Denshire.

(2) Platon appelle ER ou HER le militaire qu'il ressuscite dans sa république pour donner aux hommes des nouvelles de l'autre monde.

tribuoient tous les grands exploits opérés pour le bien de l'humanité, et nommément les douze grands travaux d'Hercule.

Si la force physique et le courage sont des bienfaits de la nature, et qu'on les attribue à Hercule comme un appanage de sa mère, il n'en est pas de même du SANG FROID, ou de cette présence d'esprit qui décide du succès des entreprises ; cette qualité est un DON DIVIN, c'est un présent du CIEL. C'est sous ce rapport que la fable donne à Hercule Jupiter pour père ; le héros tient la FORCE et le COURAGE de sa mère, et la présence d'esprit du dieu son père (1).

Hercule, ainsi peint et qualifié, étoit un modèle qu'on exposoit aux regards et à la méditation du public pour éveiller l'émulation et former de grands hommes ; les adolescens de Sparte, dit Pausanias, au moment où ils entroient dans l'ÂGE VIRIL, alloient sacrifier à Hercule ; c'étoit une initiation au culte héroïque (2).

---

(1) Argivi, Herculis nomen, quod Junonis gloriam significat, puero indiderunt quod nimirùm per Junonem gloria ei contigerit. Nam Alcæi antehac nomen gesserat, aliis sanè parentes nomina imponunt: huic vero *soli virtus* nomen conciliavit. Diod., lib. 4.

(2) Est ibi pervetus Herculis signum, ad quod sacra sphærei faciunt, sic enim appellantur apud *spartanos* qui, cum ex ephebis excesserint, inter viros jam censeri cœpti fuerint. Paus., p. 187.

Premier travail d'Hercule.

Nous n'entrerons pas dans le détail des douze travaux d'Hercule ; cela prolongeroit trop cette digression. Nous nous bornerons à développer, indépendamment de celui qui nous occupe, le premier et le dernier de ses travaux ; ceux-ci suffiront pour donner une idée de l'esprit qui règne dans toutes ces fables.

Le premier travail est la victoire d'Hercule sur le lion de Némée : cet animal, selon Diodore de Sicile, étoit d'une grandeur énorme, et ne pouvoit être blessé ni par le fer, ni par l'airain, ni par des pierres (1). Mais que veut dire un animal sur lequel toute arme est sans puissance ? Il apprend que ce combat remonte à des temps où la fabrique des armes n'étoit pas encore connue. Le besoin de se défendre contre les bêtes carnacières, est d'une date antérieure à l'époque où l'on a inventé l'art de travailler les métaux. Dans ces tristes temps l'homme, abandonné à ses propres forces, n'avoit pour se garantir des bêtes féroces d'autres moyens que la vertu d'Hercule, c'est-à-dire sa force, son courage et sa prudence ; cette explication est simple, et nous donne une idée vraie du premier travail d'Hercule.

(1) Vastus hic suprà modum erat, et quia nec ferro, nec ære, nec lapidibus vulnerari poterat, id tantummodò restabat ut vi manuum domaretur. Diod. Sic., lib. 4. édit. 1745.

Douzième travail d'Hercule : nature du jardin des Hespérides et des Pommes d'or, explication du mariage d'Hercule avec Hébé, ainsi que de celui du Doge de Venise avec la Mer adriatique.

Les onze premiers travaux d'Hercule avoient pour objet les grands besoins de l'homme sur le CONTINENT : pour couronner sa glorieuse carrière, il ne lui restoit qu'à dompter aussi la mer, ou en d'autres termes à inventer l'art de la NAVIGATION MARITIME ; c'est là le sujet de son douzième ou dernier travail ; c'est cet exploit, qui comme le dernier effort du courage humain, lui a fait décerner les honneurs de l'apothéose.

Hercule, dit la fable, parvint à enlever du jardin des Hespérides les pommes d'or, gardées par les Pléiades filles d'Atlas : pour prix de sa bravoure les dieux lui donnerent en mariage la jeune déesse HÉBÉ et le placerent dans le ciel.

En considérant la grandeur de cette récompense, la plus haute sans doute à laquelle un mortel puisse aspirer, on est convaincu que l'enlèvement de ces pommes d'or doit, sous un voile mystérieux, indiquer un des plus éminens services qu'on ait pu rendre à l'humanité ; toute explication qui ne répond pas à cette idée est indigne d'un si grave sujet ; et telle est l'opinion de ceux qui par ces pommes d'or entendent des

oranges (1), des citrons, ou la laine des moutons. Des enlèvemens d'objets de cette espèce, loin de mériter l'apothéose, valent-ils même la peine qu'on en parle? Le savant qui, en élevant ses idées plus haut, a du moins saisi quelques nuances de cette fable, est Vossius : selon lui, le jardin des Hespérides est le firmament, et les pommes d'or sont les étoiles; mais il a gâté cet heureux aperçu en voulant réduire toute la fable à des phénomènes célestes. C'est dans cette idée qu'il prend le soleil pour Hercule. »Cet astre, quand il paroit, dit-il, semble faire disparoître du ciel toutes les étoiles.» Mais dans ce cas comment expliquer que c'est pour cette raison que le soleil aura été placé dans le firmament? cet astre ne devoit-il pas déjà y exister pour faire disparoître les étoiles? et d'ailleurs sous quels rapports lui supposer un mariage avec Hébé? Ne perdons pas de vue que l'explication des fables, qui toutes sont des espèces d'énigmes, doit être applicable à tous leurs points essentiels, qu'elle doit être cohérente, suivie et convenable tant à la nature, qu'à l'importance du sujet. Voici le vrai sens :

Le jardin des Hespérides est le *ciel*; les pom-

(1) La mythologie comparée vol. 1. p. 171. dit, que les pommes des Hespérides étoient des oranges, qu'Atlas faisoit garder par des dogues et pour donner quelque apparence à cette explication puérile, il ajoute que pour lors les oranges étoient rares.

mes d'or sont les *étoiles* ; le soleil est la POMME par excellence, et c'est ce qui a donné lieu au terme Apollon, formé de APPEL, *pomme*.

Enlever ces étoiles ou pommes d'or c'est, en style allégorique, acquérir à force d'étude et d'observation la connoissance du ciel, et dans la présente fable c'est acquérir la connoissance du cours et des propriétés des astres, dans leurs rapports avec la navigation. C'est en observant avec assiduité et avec réflection la position, le lever et le coucher des étoiles, qu'on est parvenu à découvrir que la position des deux ourses signaloit le pôle du monde, par la raison que ces constellations ne descendent pas sous l'horison.

Cette découverte faite, on pouvoit durant la nuit, à la lueur de ces astres, s'orienter en pleine mer. C'étoient des flambeaux qui, pendant les ténèbres, éclairoient les marins et indiquoient les points cardinaux de la terre. Pour lors des hommes de CŒUR et de SANG FROID, ont commencé à braver l'immensité de l'océan, ils ont osé s'écarter des côtes et s'élancer, comme on dit, dans des mers sans rivages. En se familiarisant ainsi avec les flots ils se sont comme MARIÉS avec la mer ; voilà ce que les anciens ont entendu par le mariage d'Hercule avec HÉBÉ : cette déesse figure ici pour la mer. EB, EBBE veut dire MARÉE, épouser HÉBÉ c'est épouser la MER ; c'est le mariage emblématique

du continent avec l'océan. Il indique la naissance de la navigation maritime, comme le mariage d'Uranus avec Ghé, ou du ciel avec la terre, marque l'époque de la fixation de la règle *du temps*, ou la connoissance de la marche des corps célestes appliquée aux usages des hommes. Avant la connoissance des étoiles, propres à guider la navigation, on n'osoit pas se hazarder sur la vaste étendue de la mer; cet élement n'étoit pas FRÉQUENTÉ: c'est justement ce que la fable fait entendre par l'épithète JEUNE qu'elle donne à HÉBÉ. La mer avoit conservé sa JEUNESSE; elle étoit restée VIERGE jusqu'à l'époque de l'enlèvement des pommes d'or, ou de la connoissance du système céleste.

On sent maintenant la raison qui a fait dire à Hésiode que les HESPÉRIDES sont les filles de la nuit; les étoiles ne sont visibles que durant les ténèbres, ou dans l'absence du soleil; c'est la même raison qui a déterminé leur NOM; HESPER-IDES est un nom grec, il vient de HESPER, *soir*, et de ÎDEIN, *voir*, *observer*; c'est dans la SOIRÉE qu'on OBSERVE les étoiles.

Les PLÉIADES filles d'Atlas, et appelées aussi HESPÉRIDES, étoient non seulement des ÉTOILES, mais elles formoient une CONSTELLATION très-utile aux MARINS; leur lever au mois de mai, annonçoit la saison propre à la navigation, et c'est en considération de cette propriété qu'on

les a appelées PLÉIADES, nom dérivé du grec PLEIEIN, *naviguer*.

L'emblême d'Hercule ne se rapportoit à aucun genre particulier d'héroïsme : il étoit général et figuroit toute action généreuse et brillante quelconque, lors qu'elle tendoit au bonheur du genre humain. Il semble, dit fort bien Tacite, qu'on attribuoit à ce héros tout ce qui étoit magnanime; c'est de-là qu'est née cette multitude de surnoms qu'on lui a donnés. Hercule le SAXON étoit l'emblême du génie HYDRAULIQUE, et c'est sous ce titre qu'il va figurer dans le onzième travail ; ici, c'est Hercule le THÉBAIN, nom formé de celui de son épouse : HÉBÉ avec l'*article* s'écrit HET HEBE, et alors il veut dire LA MARÉE. Dans nos dialectes l'article HET se rend communément par la simple lettre T avec apostrophe, T'HEBE est la même chose que HET HEBE (1) ; Hercule le Thébain est Hercule marié avec 'T HEBE, LA MARÉE ou LA MER : *Thé-*

(1) In lingua belgica frequens duarum vocum in unam coalitio, vel contractio, ut in 'T IS pro HET IS, 'T VOLK pro HET VOLK, 'K HEBBE pro IK HEBBE, etc. Hicquesius, paginâ 100.

EBBE, HEBE est le reflux de la mer. Lorsque les eaux se retirent, le fond qu'elles laissent à sec est blanc et uni, c'est ce qui a donné lieu à l'épithète de KALLIOSPOURA déesse à BEAUX TALONS, qu'Homère donne à Hébé ; *spuros*, ou *spuron* vient du flamand SPEUR, *trace*: la marée laisse de belles traces.

bain coïncide donc avec MARIN et *'t Hebe* est la déesse des *marins.*

Nous verrons que les phéniciens de la Manche, en pénétrant par le Nil dans la haute Égypte, ont consacré à la première ville de leur fondation le nom de leur déesse tutélaire, en l'appellant Thébes, et que Cadmus fils du roi des phéniciens a donné ce même nom à sa Thébes de la Béotie.

Atlas étoit le maître du jardin des Hespérides ; les Pléiades étoient ses filles. La déesse Calypso, qui étoit aussi sa fille, apprend à Ulysse, pour son retour à Ithaque, l'usage des constellations des *Pléiades* et des *deux ourses.* Tout cela dénote en style de fables, que l'astronomie, la connoissance primitive des étoiles pour le service nautique et le commerce maritime appartiennent aux atlantes, dont les phéniciens de Syrie et les vénitiens de l'Adriatique tiroient leur origine.

Qu'on ne s'imagine pas que le mariage d'Hercule avec Hébé soit une fable sans intérêt, c'est la commémoration d'une *institution solemnelle rélative à la navigation.* On connoît le mariage de la république de Venise avec la mer adriatique, qu'on célébroit tous les ans à la fête de l'ascension. Le Doge monté sur le Bucentaure se rendoit en grande cérémonie à la mer et l'épousoit, en jetant un anneau dans les flots.

Une pareille cérémonie peut paroître singulière, lorsqu'on en ignore l'origine. Ne croyons pas que nos ayeux, en la pratiquant, aient voulu s'arroger le domaine de la mer : une prétention si absurde n'entroit pas dans leurs principes : le but de cette fête étoit d'*annoncer l'ouverture de la navigation*. Le choix du jour en est le garant ; la FÊTE DE L'ASCENSION étoit le jour de la solemnité de ce mariage ; c'étoit justement le quarantième jour après Pâques, ou en style antique, le quarantième jour après la pleine lune de Mars ; ce temps répond au *lever des Pléiades*, étoiles nautiques. Dans ces vieux temps de simplicité, où l'usage des lettres étoit peu ou point connu, on instruisoit les hommes par des signes et des fêtes ; le commencement de chacune des quatre saisons étoit notifié par une fête particulière ; au défaut de calendriers écrits, on dirigeoit le peuple par des almanachs parlans.

Ce qui vient à l'appui de la preuve que nous tirons du jour de la solemnité, qui est la FÊTE DE L'ASCENSION, c'est que, selon la fable, Hercule, le jour de ses nôces avec Hébé, fait son ascension au ciel et est reçu parmi les dieux. Il est à croire que par une obscure tradition les vénitiens auront tenu cette cérémonie des gaulois leurs ancêtres, sans en connoître le motif, et qu'ils l'auront renouvelée, quoique peut-être dans d'autres vues. Nous découvrirons, dans le cours de l'ouvrage, plusieurs autres

usages et institutions, longtemps interrompus ou négligés, qu'une antique tradition a fait revivre, et qu'on regarde comme modernes, parce qu'on en a perdu la source.

Des colonnes d'Hercule : but des constellations du Vaisseau céleste et de l'Autel : erreur de Newton.

Hercule, dit-on, a séparé, par la force de ses bras, l'Europe de l'Afrique et formé le détroit de Gades. On ajoute que, sur les deux pointes opposées du détroit, il a posé des colonnes pour marquer les extrêmités de la terre.

Entendons par ces fables que les hommes, guidés par les PHARES CÉLESTES, ont commencé à faire de longues courses sur mer, qu'ils ont franchi *le détroit de Gades*, et ouvert des communications avec le Levant et les autres terres de la Méditerranée ; mais qu'en pénétrant dans la mer du SUD, ils ont trouvé qu'elle étoit trop dangereuse ; et que, pour cette raison, ils ont fixé comme TERMES DE LA NAVIGATION les deux caps opposés de l'Europe et de l'Afrique.

On a longtemps cru qu'il avoit réellement existé des colonnes sur ces deux pointes. On a fait des recherches pour les découvrir, mais on n'en a trouvé aucuns vestiges. Ce qui peut avoir donné lieu à cette fausse opinion,

c'est le nom du détroit, il s'appelle GAT dont on a fait GADES, *fretum gaditanum*. GAT signifie *porte* tant en flamand, qu'en anglais (1). On appelloit ainsi le détroit, parcequ'il étoit la porte de l'océan et de la Méditerrannée. Les deux caps étoient les *piliers ou colonnes de cette porte*. Le nom de *piliers* ou colonnes est en flamand STYLEN en grec *styloi*. Or comme les grecs donnoient aux colonnes d'Hercule le nom de *styloi*, cela les a fait prendre pour des colonnes réelles.

Peu importe, pour le fond du sujet, que les colonnes d'Hercule aient été des monumens élevés sur les caps Abyla et Calpé, ou que ces caps mêmes aient été les colonnes. C'étoient toujours ces endroits qu'on signaloit comme les extrêmités du monde, en entendant par là le MONDE NAVIGABLE. On les surnommoit le NON PLUS ULTRA, pour avertir les marins de ne pas s'en écarter, et de ne pas s'enfoncer dans la mer du Sud, dont on avoit reconnu les dangers; c'est à cette fin qu'on avoit tracé dans le firmament méridional la constellation l'ARGO : elle représente un Vaisseau qui, à demi renversé, menace de faire naufrage. La vue de cette image prévenoit les navigateurs des périls qu'ils couroient dans ces plages lointaines

(1) *Gat*, vieux mot, en anglais *gate*, janua, porta. Ten Kate, tom. 2. p. 183.

et c'étoit sans doute un motif suffisant pour donner à cette constellation le nom de PHÂRE.

Plus loin, dans le même hémisphère, on découvroit la constellation de l'AUTEL ; ce signe céleste étoit plus digne d'attention encore que l'Argo. Il avertissoit le navigateur qu'il se trouvoit engagé dans des lieux si dangereux que, pour se sauver, il avoit besoin du secours des dieux. La figure de l'Autel l'invitoit à faire des sacrifices et à implorer la bonté céleste. En le prenant dans ce sens, on comprend pourquoi, selon Germanicus, on donnoit à cette constellation le nom de THURIBULUM, *encensoir*. Manilius l'appelle »le temple du monde consacré par »l'hommage des dieux obligés de repousser les »énormes géans armés contr'eux.» Entendons par ces énormes géans les vagues de la mer. On remarque que dans tous les voyages célébrés par l'antiquité, tels que ceux des Argonautes et d'Ulysse, on imploroit toujours, dans des momens de détresse, la bienveillance des dieux par des prières et des sacrifices.

Il faut bien que la terreur, que les anciens ont voulu inspirer contre l'océan méridional, ait jeté des racines infiniment profondes ; puisque ce n'est qu'au quinzième siècle de notre ère, qu'on a enfin osé braver le NON PLUS ULTRA des colonnes d'Hercule.

La plupart des astronomes, et Newton est du nombre, croient que le Vaisseau céleste est le

vaisseau des Argonautes ; et qu'il a été figuré, dans le ciel, par les grecs, en commémoration de cette intéressante expédition. Mais indépendamment que le ciel n'est pas un musée de trophées, et que les constellations ne sont que des AVERTISSEMENS SALUTAIRES, il y a d'autres raisons pressantes qui repoussent une pareille idée. Est-il croyable d'abord qu'on ait peint le vaisseau céleste dans l'attitude d'un vaisseau prêt à faire naufrage? Est-ce ainsi qu'on représente un monument de triomphe?

Une autre considération plus tranchante, c'est celle qui résulte du lieu de la position du vaisseau céleste. Cette constellation est tellement avancée dans l'hémisphère méridional, qu'elle est non seulement invisible en Grèce, mais, qu'en Égypte même, on n'en aperçoit que le bout du mât. Peut-on s'imaginer que, s'ils avoient voulu faire de l'Argo un monument de gloire, les grecs l'auroient placé dans un endroit invisible pour eux? Ne l'auroient-ils pas peint au zénith de leur pays, où sa position l'auroit exposé sans cesse à la contemplation et à l'admiration du peuple? C'est par suite de cette erreur que Newton attribue à l'expédition des Argonautes l'origine de quelques autres constellations. Il ne faut donc pas s'étonner que ce grand homme ait manqué son système de chronologie, qu'il fondoit sur cette base.

Naissance d'Hercule : origine de la navigation : étymologie du mot Amphitrion ; Hercule parcourant les mers assis dans un Pot, *sa constellation dans le ciel.*

Si, au lieu de commencer, nous terminons l'article d'Hercule par celui de sa naissance; c'est qu'il faut connoître la nature d'Hercule pour pouvoir comprendre le mystère de son origine.

Hercule est fils de Jupiter et d'Alcmené; et Alcmené est femme d'*Amphitrion.* Selon la fable, la nuit où Hercule fut conçu, dura trois fois 24 heures. Pour couvrir l'indécence apparente de cette scène, on dit qu'elle n'étoit pas l'effet d'une passion extraordinaire, et qu'elle n'avoit en rien dérangé l'ordre du temps établi par les loix de la nature. Ce palliatif seroit inutile, si l'on n'avoit point perdu le sens allégorique de cette fable : les amours de Jupiter, ses métamorphoses, ses intrigues n'ont, dans le fond, rien qui choque la bienséance ou la morale. Ce ne sont que des traditions allégoriques d'un grand intérêt; la naissance fabuleuse d'Hercule est dans ce cas.

Une nuit qui dure trois fois 24 heures, peut paroître un phénomène aux yeux d'un grec, elle ne l'est pas aux yeux d'un homme du nord; il y a, dans cette contrée, des lieux fréquentés et habités, où les nuits de l'hyver se prolongent bien d'avantage. Souvenons-nous

que les phéniciens poussoient leurs relations commerciales jusques dans des endroits, où la grande nuit de l'hiver duroit 65 nuits de suite. Les grecs traitoient Phidias le Marseillois d'imposteur parce qu'il rapportoit, que, dans le nord, il existe des pays où le soleil, pendant l'été, ne se couche pas. Entendons donc ici, par une triple nuit, un climat où la nuit du solstice hivernal dure trois fois 24 heures. C'est ce climat que la fable a voulu indiquer par la nuit de la conception d'Hercule; et c'est, sous ce voile allégorique, qu'elle a voulu désigner le lieu de sa naissance, c'est-à-dire la naissance de la navigation, dont il est ici l'emblème.

Ne perdons pas de vue cette grande vérité que les besoins donnent l'impulsion au génie, et enfantent toutes les grandes entreprises. Le peuple qui a le plus besoin de navigation et de commerce, c'est sans doute le peuple reculé dans le fond du nord, où l'on manque de tout ce qui peut rendre la vie agréable. Il est dans la nature des choses que les habitans de ces lieux aient fait les premiers essais pour communiquer, par le moyen de la navigation, avec d'autres pays qui pouvoient leur fournir des objets utiles; et, comme si la nature l'eut prévu, elle a particulièrement gratifié le pays du nord des matériaux nécessaires à l'architecture navale.

A peine Hercule est-il né, que Junon envoie dans son berceau deux énormes serpens pour

le dévorer. L'enfant, au lieu de s'en effrayer, les écrase tous deux de ses mains. Cette fable est une suite de la première : elle indique l'enfance de la navigation: elle apprend qu'on a fait les premiers essais de navigation sur les RIVIÈRES; les SERPENS sont les emblèmes des fleuves. Il est tout naturel qu'on ait fait des épreuves sur les eaux du continent, avant que de se mettre à la merci des flots de la mer, ce n'est que dans L'ÂGE VIRIL qu'Hercule est parvenu à enlever les pommes d'or, et à épouser la jeune Hébé.

Alcmené, mère d'Hercule, est femme d'Amphitrion. Si le mot Alcmené, qui signifie FORCE ANIMÉE, a des rapports aux caractères d'Hercule, le nom d'*Amphitrion* a des rapports au lieu de la naissance d'Hercule ; il indique que ce héros est né dans la région SEPTENTRIONALE. AMPHITRION veut dire PRÈS DE LA CONSTELLATION DE L'OURSE. Il est composé de AMPHI qui en grec, signifie PRÈS, CIRCA, et de TRION qui est formé de SEPT étoiles, SEPTENTRION désigne la constellation de la grande ourse.

Selon St. Clément d'Alexandrie la nuit de la conception d'Hercule a duré neuf nuits consécutives, d'autres la bornent à une nuit de 24 heures ; toutes ces différentes versions coïncident au moins en ce point *qu'Hercule est né dans le climat du septentrion ;* c'est-à-dire que les premiers essais de la navigation ont été faits par les peuples du nord.

Hercule étant originaire du nord, il est naturel qu'en l'élevant au ciel, on l'ait placé parmi les constellations boréales. C'est effectivement là où il figure, audessus de sa région natale près des deux ourses, auxquelles, par son attitude inclinée, car il est peint pliant un genou, *ingeniculus*, il semble rendre hommage pour les services qu'elles rendent à la navigation. C'est là qu'il est éternellement exposé aux regards des hommes, comme le modèle le plus parfait de l'héroïsme.

A l'occasion de la naissance d'Hercule, Diodore de Sicile fait une remarque qui, seule, répond à toutes les déclamations qu'on fait contre les amours de Jupiter. La première mortelle, dit-il, dont Jupiter ait voulu avoir des enfans, est Niobé, femme de Phoronée et mère de Pelasgus. Le dieu s'est toujours attaché à cette famille, et n'a point porté ses faveurs ailleurs. Alcmené est la *seizième* et la *dernière*. Après la mère d'Hercule, Jupiter n'a plus eu de commerce avec d'autres mortelles. Il n'a plus voulu d'enfans, de peur que les derniers fussent moins dignes de lui que les premiers (1) Cela veut dire, qu'après l'invention de l'art de la

(1) Ex hujus Alcmenæ majoribus generare homines cœpit et in ipsa tandem desiit nec cum ulla deinceps mortali rem habêre sobolemque creare voluit, ne præstantioribus scilicet deteriora substitueret. Diod. Sic., lib. V.

navigation il ne restoit plus rien d'assez grand, d'assez sublime pour être réputé comme *d'origine divine.*

Nous finirons cet article par éclaircir une circonstance particulière de la vie d'Hercule, relative à la navigation qui a paru un phénomène inexplicable.

On a dit qu'Hercule avoit parcouru les mers étant assis dans un *Pot*, *in scypho.* Marcobe a, sur ce sujet, un paragraphe curieux, intitulé *de poculorum generibus.*

Virgile, dit-il, nous donne, communément en grec, les noms des POTS, tels sont les noms CARCHESIA, CYMBIA, CANTHAROS, SCYPHOS. Dans les recherches qu'il fait ensuite sur l'étymologie de ces différens noms, Macrobe trouve qu'ils appartiennent tous à l'art NAVAL, et qu'ils sont primitivement des noms de diverses espèces de navires, qu'on a désignés sous le nom de POTS, POCULA, à cause de la ressemblance entre la forme de grands pots et celle de bateaux (1).

L'auteur, après avoir démontré par des exemples, que Cantharos est une espèce de bateau, comme CARCHESIA et CYMBIA, vient au mot SCYPHUS; celui-ci, dit-il, est le POT d'HER-

---

(1) Ac sanè animadverti ego apud græcos multa POCULORUM genera à re NAVALI cognominata, ut in Carchesia supra docuit, ut hæc Cymbia pocula PROCERÆ AC NAVIBUS SIMILIA. Macrobius.

CULE, tout comme Cantharus est le pot de Bacchus, et ce n'étoit pas sans raison, ajoute-t-il, que les fabulistes ont peint Hercule avec un POT, non seulement parce qu'il avoit la réputation d'être un *grand buveur*, BIBAX (1), mais aussi à cause que, d'après l'histoire des vieux âges, il avoit parcouru d'immenses mers assis dans un POT, qui alloit comme un bateau à voiles (2).

Macrobe sent bien que cette histoire, prise au pied de la lettre, a tout l'air d'une fable. Mais n'osant pas méconnoître un fait si hautement célébré dans l'antiquité, il finit par dire, qu'il croit qu'Hercule, n'a pas fait le tour des mers dans un POT, mais sur un navire, auquel on avoit donné le nom de SCYPHO (3).

Il n'y a personne, quelque peu versée qu'elle soit dans les langues du Nord, qui, au mot SCYPHUS, lorsqu'on s'en sert pour dénoter un *navire*, n'aperçoive à l'instant son identité avec SCHIP, qui est le nom teuton de navire. Rudbecks a fait cette observation; mais ne concluons pas delà que le latin SCYPHUS ne présenteroit qu'une

(1) Cette fable est née de la réputation que les peuples du nord ont eue d'être très-adonnés à la boisson.

(2) Sed etiàm quod antiqua historia est Herculem POCULO, tamquam navigio, VENTIS immensa maria transisse.

(3) Ego tamen arbitror non POCULO Herculem maria transvectum, sed navigio cui SCYPHO nomen fuit.

équivoque, comme s'il n'étoit que le mot SCHIP latinisé. SCYPHUS, dans la fable d'Hercule est employé dans sa véritable acception : il y signifie POT, VASE ; le mot *vase* est le nom primitif de BATEAU, comme on peut voir dans Ten Kate au verbe SCHAEP, ou SCHEP. L'auteur observe d'abord que SCHEP signifie FIGURE CREUSE, c'est la forme de tout VASE, de tout vaisseau quelconque ; et Homère ajoute souvent l'épithète de GLAPHURÉ, *creux* au mot navire.

Ten Kate enseigne ensuite que SCIOP, dont on a fait SCHIP, en grec SKAPÉ, en latin SCAPHA, signifie originairement un vase propre à renfermer quelque chose, VAS CONTINENS. Il est visible que c'est delà que nous avons pris le mot VAISSEAU : nous aurons occasion de revenir sur ce mot à l'article de Scylla et Charybde. On donne à Hercule deux fils, l'un nommé *Celte*, l'autre *Galate ;* et ces deux jeunes héros ont combattu contre Neptune. Cette fable veut dire que ce sont les *Celtes* et les *Galates* qui ont osé combattre contre les flots de la mer et qui sont les premiers navigateurs.

Il est temps de revenir au onzième travail d'Hercule qui regarde le chien de l'enfer.

Suite sur Cerbère.

Après qu'Hercule, selon Diodore, eut achevé son dixième travail, il reçut ordre d'Euristhée

de retirer Cerbère des enfers et de le conduire EN HAUT (1). L'auteur, revenant un peu plus bas sur le même sujet, ajoute qu'Hercule a réussi dans cette entreprise contre l'attente commune, et qu'il est parvenu à retirer, enchainer et conduire Cerbère au regard des hommes (2).

En considérant Cerbère comme l'emblême des eaux qui infectent l'enfer, on comprend aisément qu'il s'agit ici d'un travail, dont le but étoit de purger le pays des eaux, de les retirer des terres, de les conduire et de les ENCHAINER par des digues. C'est précisément l'opération dont nous venons de parler.

Diodore n'entre pas dans le détail de l'opération d'Hercule, mais Homère supplée à ce silence.

Ulysse, dans son initiation aux mystères, ayant fini ses entretiens avec les âmes des morts, ne voit ni l'âme, ni l'ombre d'Hercule; mais sa VERTU, sa FORCE: c'est-à-dire qu'on lui donne connoissance de ces beaux ouvrages hydrauliques dont on a fait usage pour dessécher l'enfer et le rendre habitable. Pour faire sentir d'autant plus l'importance de ces prodiges, Homère a l'adresse de faire paroître Hercule

---

(1) Ut ab inferis Cerberum ad superos educeret. Diod., lib. V.

(2) Cerberum vinctum præter opinionem abstrahens, ad hominum conspectum deduxit. Diod., eod.

sur la scène, et de le rendre lui-même l'interprète de ce mystère.

Pour l'intelligence du récit d'Hercule, il ne faut pas s'en rapporter à des versions libres. Les traducteurs, en envisageant Cerbère comme un monstre, ont trop ajusté leur interprétation à cette idée. Il faut consulter le texte original, ou, à son défaut, une version dans laquelle la propriété des termes est fidèlement conservée; telle est la suivante :

» J'étois en effet, dit Hercule à Ulysse, fils » de Jupiter Saturnien. Cependant j'ai souffert » une infinité de peines : car j'étois soumis à un » homme beaucoup inférieur à moi, qui me com- » mandoit des travaux très-difficiles ; il m'a au- » trefois envoyé dans ce lieu pour éconduire » le chien (*ducere canem*) : car il croyoit que » c'étoit pour moi le combat le plus difficile. » Cependant j'ai *soulevé* ce chien et je l'ai con- » duit hors de l'enfer. (1) »

Le texte présente un sens simple et naturel, lorsqu'on prend le chien infernal pour les eaux

(1) M. Bitaubé traduit la dernière partie : " je triomphai „ cependant, et guidé par Mercure et Minerve, je trainai „ l'affreux Cerbère hors des enfers. "

Il fait sur ce passage la note suivante : " il n'y a point „ d'épithète dans l'original, Hercule dit ANENEIKA, KAI „ YGAGON, *subduxi*, *et traxi*, ces deux mots peignent l'ef- „ fort que fit Hercule. "

Mais M. Bitaubé ne traduit point le verbe ANENEIKA, *subduxi*, dans lequel consiste le prodige.

qui infestent l'Enfer. Il devient inintelligible lorsqu'on l'applique à l'animal nommé Chien, tout monstrueux qu'on veuille le supposer. En effet que voudroit dire ici CONDUIRE UN CHIEN, *ducere canem*. Mais DUCERE AQUAM, c'est faire un AQUEDUC; et c'est de quoi il est question. Pour écouler des eaux basses, il faut les élever; et c'est ce qu'Hercule fait entendre en disant qu'il a SOULEVÉ le chien.

Hercule n'attribue point le succès de cet exploit à ses propres forces : il avoue qu'il en est redevable au secours de Mercure et de Minerve, *Mercurius autem me deducebat atque cæsia Minerva*. Mercure est le dieu des arts, Minerve la déesse du génie et de l'intelligence. Homère veut donc insinuer que ce travail ne s'exécutoit qu'à l'aide d'instrumens mécaniques dirigés par une main habile et prudente.

En entendant par les eaux, dont la haute marée couvre quelquefois le pays, le Styx; on peut le regarder comme l'enfant de l'océan, et c'est, sous ce rapport, que plusieurs auteurs l'appellent la fille de l'océan. Hésiode rend cette idée plus vraie, en donnant au styx le nom de *filia* RECIPROCANTIS *oceani*, fille de la marée de l'océan (1).

Avant d'entreprendre ce grand travail, Hercule, dit-on, s'est fait initier aux mystères.

---

(1) Paus., p. 483.

Cela veut dire que ce travail se rapporte à un pays où l'initiation aux mystères tenoit au culte des habitans. l'Enfer est le sanctuaire des mystères. On croit communément qu'il s'agit ici des mystères d'Eleusis : mais quelqu'un ira-t-il à Athenes pour se préparer, par des actes de dévotion, à des travaux sur les bords du Bas-Rhin ? ELEUSIS, formé de HEL-HUYS, *maison d'Enfer*, ou *maison sainte*, est une dénomination prise du sanctuaire de l'Enfer ELYSIEN, et qui n'existoit probablement pas même à l'époque des travaux d'Hercule. Nous avons déjà remarqué que les Athéniens sont une colonie des Atlantes, ATTIQUE, nom de leur pays, est le même que ATLANT. Les *Hellenistes*, enfans de *l'Hel*, ou de l'*Helium*, en transportant en Grèce les usages de leur patrie, y ont appliqué les anciennes dénominations.

Comme nous avons ici le témoignage d'Hercule sur ses opérations hydrauliques aux Enfers, nous avons aussi, par une autre voie son témoignage sur le site des Enfers et sur la demeure des *initiés*. Aristophane nous a conservé cette tradition dans sa comédie des grenouilles. Le poëte produit sur la scène Bacchus qui désire de se rendre aux Enfers pour en retirer Eschyle ou Euripide ; parceque, depuis la mort de ces deux auteurs dramatiques, le théâtre d'Athenes n'offroit rien d'intéressant. Bacchus ne connoissant pas le chemin de l'Enfer, il le

demande à Hercule qui y avoit été pour en retirer cerbère. Hercule lui apprend qu'il y a de la Grèce en Enfer un LONG TRAJET DE MER, *longa navigatio*, qu'au bout de cette navigation on parvient à un grand lac, qu'on passe dans une petite barque, conduite par un vieillard nommé Caron; que c'est là où l'on trouve les Initiés, *Initiati*, dansant et chantant dans l'ivresse d'une joie pure et d'une vie heureuse, et un peu plus loin l'empire de Pluton.

Ce passage d'Aristophane, auquel notre sujet nous rappellera plus d'une fois, seconde admirablement tout ce que nous avons dit jusqu'ici sur le site et la nature de l'Enfer.

Diodore de Sicile, en rapportant la fable de Cerbère, finit par dire qu'Hercule, après avoir vaincu le chien de l'Enfer, l'a enchainé. Du moment où l'on comprend le mystère de la victoire, on comprend aisément le sort du vaincu.

Il ne suffisoit pas d'expulser les eaux de l'Enfer; il falloit en empêcher la rentrée et prévenir de nouveaux débordemens; on le faisoit par le moyen de digues et d'écluses, et c'est ce qu'on veut indiquer par l'enchainement de cerbère.

Cette opération hydraulique n'est pas le seul travail herculéen qui regarde le pays du Bas-Rhin; il y en a un autre non moins antique, non moins admirable, dont on fait encore usage tous les jours. Ce travail s'appelle DICQUER DES

POLDRES, il tend à reprendre sur l'empire de la mer des terrains qu'elle couvre quelque fois par ses débordemens.

Les Poldres sont des terres marécageuses exposées au flux de la mer, ZEE-GEMEENS en langage du pays : ce sont des espèces de POELEN, marais, et c'est du mot *Poelen* que vient leur nom. On les réunit à la terre ferme, et on les rend cultivables par le moyen de digues et d'écluses.

Ces conquêtes sont d'un grand intérêt. Leur nombre, sur les bords de l'Escaut en Flandre, s'accroit tous les jours : elles forment déjà un territoire considérable couvert de beaux bourgs. C'est au haut des digues qu'on construit les chemins publics. Il y en a qui, par leur hauteur, leur longueur et de belles lignes d'arbres, présentent un aspect très-agréable.

N'attribuons point à notre siècle l'honneur de cette invention ; les mêmes génies, qui ont conçu les moyens d'enchaîner Cerbère, sont ceux qui nous ont devancé dans cette carrière.

Dans ce pays le DICAGE des Poldres est d'une si haute antiquité, et d'une si grande importance qu'on en attribue les premiers essais à Hercule ; cette curieuse anecdote nous est racontée d'abord par Diodore de Sicile avec des circonstances qui ne laissent rien à désirer.

L'auteur, en narrant les différentes courses d'Hercule, s'arrête un moment à un endroit,

dans lequel on étoit, dans les temps anciens, accoutumé d'ÉVOQUER LES MORTS. Ce lieu n'est plus un problême, c'est l'Enfer où Ulysse a joui du spectacle nécromantique, et où Hercule a été initié. Diodore semble le supposer près du lac Averne en Italie, mais c'est par suite de l'opinion erronée de son temps, qui plaçoit l'Enfer en Italie. Virgile a consacré cette erreur dans son Énéide.

»On débite, dit Diodore, qu'il existoit ici un »étang qui s'écouloit dans la mer, et qu'Her»cule en a bouché le flux à l'aide d'une *digue* »*de terre*, EXAGGERATA TERRA, sur laquelle, »à côté de la mer, il a construit un CHEMIN »auquel on a donné le nom d'HERCULÉEN.

Ce récit est un tableau parfait de notre mode de DICQUER DES POLDRES, et de pratiquer sur les digues des chemins publics.

L'explication que nous venons de donner de ces prodiges hydrauliques est simple et naturelle. Mais ce qui pourra paroître aussi une espèce de prodige, c'est qu'il y a des historiens du pays qui, sans avoir la moindre idée de la fable d'Hercule, rapportent cependant à ce héros les anciens ouvrages hydrauliques dont nos ayeux les Cimbres ont eu besoin pour se garantir de l'impétuosité de la mer. Smallegange, dans sa chronique de Zélande, après avoir, pag. 25, fait des remarques intéressantes à ce sujet, finit par dire» il résulte de ceci que la pratique

»D'EXCLURE LES EAUX DE L'OCÉAN PAR LE MO-»YEN DE DIGUES n'est pas d'une date aussi ré-»cente que quelques-uns se l'imaginent. J'ai ce-»pendant peine à croire que cet art soit de l'in-»vention des *Cimbres*. Je crois, qu'antérieure-»ment, *Hercule* et ses compagnons l'avoient déjà »mis en œuvre et qu'ils l'ont appris à ceux qui, »après eux, sont venus peupler ce pays. Il est »très-certain qu'Hercule a été un habile AR-»CHITECTE DE DIGUES et fameux dans l'art de-»détourner utilement le cours de rivières.»

En voyant tous ces travaux attribués à Hercule, il est tout naturel que son nom ait été respecté, chanté, célébré par la postérité pendant des siècles. La mémoire d'Hercule étoit encore en pleine vénération du temps de Tacite. Ce héros avoit un culte dans la Germanie, on lui offroit de sacrifices; son nom, le souvenir de ses exploits, servoient à animer les guerriers au combat; on chantoit, en marchant à l'ennemi, des hymnes en son honneur, comme au plus vaillant des Athlètes. On trouvoit même des colonnes d'Hercule sur les bords de la mer et du Rhin. Le général romain Drusus eut grande envie de parcourir cette partie de l'océan pour visiter ces monumens antiques.

La mémoire d'Hercule étoit aussi conservée dans la dénomination de plusieurs endroits du pays, tels sont le pays d'ARKEL, et ERKELENS. Ammien Marcellin fait mention d'une place qui

portoit le nom de CASTRA HERCULIS ; c'étoit une des sept villes de la Hollande que l'empereur Julien fit réparer à la hâte. On aura consacré particulièrement le nom de ce héros aux lieux qui se distinguoient par des ouvrages dignes d'être nommés Herculéens, par la même raison que, suivant Diodore de Sicile, on avoit donné l'épithète d'HERCULÉEN, au chemin construit sur la digue dont on vient de parler.

Hercule qui est surnommé le THÉBAIN dans ses rapports avec la navigation maritime, figure ici comme SAXON. C'est le titre qu'on donnoit aux INGÉNIEURS HYDRAULIQUES. Il est pris du chef-d'œuvre de leur profession, qui étoit de construire des SAS, SASSEN (1). Non seulement les SAS ou ECLUSES étoient nécessaires dans les DICAGES des Poldres, dans les ouvrages destinés à délivrer le pays de la surabondance des eaux; mais bien particulièrement pour l'usage de la navigation intérieure. L'origine de quelques-uns de nos SAS se perd dans l'obscurité des siècles. On y attache tant d'importance que leur nom est devenu quelquefois celui des villes où ils se trouvoient : tels sont les villes de *Sas de Gand* et *d'Ecluse* situées sur les bords de l'Escaut.

---

(1) SAXONS et SASSONS sont les mêmes ; on écrit BRUXELLES et BRUSSELLES. SASSON est aussi le même que SASSEN, la terminaison ON et EN se confondent dans les anciens dialectes. Cambden et d'autres remarquent que les hollandois nomment les saxons SASSEN.

Il existe en Hollande et en Frise plusieurs endroits qui portent le nom de SAS. On prétend qu'ils sont appelés ainsi parce qu'autrefois, c'étoient des habitations des Saxons ; mais les épithètes qu'on donne à quelques-uns sont contraires à cette idée. Il y en a qu'on appelle LUTKE-SAS, d'autres groote-Sas (1). LUTKE signifie *petit* et GROOTE, *grand* (2) ; dira-t-on que LUTKE-SAS veut dire demeure de petits Saxons, et GROOTE-SAS demeure de grands Saxons ? Disons plutôt que le premier signifie PETIT-SAS, et l'autre GRAND-SAS, et cette interprétation s'accordera avec le bon sens et avec la nature du sujet.

Ne soyons pas surpris que Saxon ne soit pas le nom d'un peuple, mais celui d'une profession. Il entroit dans l'esprit de nos pères de tirer la dénomination des habitans des noms de leur métier, art, ou profession. SUÈVES veut dire *Navigateurs*, MÉNAPIENS, *constructeurs de vaisseaux*, MORINS, *Marins*, CATTES, *Chasseurs* (3).

---

(1) SAXNEM, aujourd'hui SASSEM, à une lieue de Leide : on trouve en Hollande et en Frise plusieurs endroits nommés ainsi des *saxons*, et auxquels on donne différens surnoms, tels que *lutke*, *groote*, et autres pareils. Menson Alting, notitia Germ. infer. *Item*, Halma, hoc verbo.

(2) Luttick, saxonicè lutke, parvus. Kilian, dict.

(3) SUÈVES vient de SWEVEN, *voguer* ; les Suèves vénéroient Isis, déesse de la navigation, sous la forme d'un bateau.

Nous reviendrons dans la suite sur quelques-uns de ces noms et surtout sur celui des Saxons; ce sont les *Saxons*, autrement nommés *Saïtes* qui ont exécuté toutes les merveilles de l'Egypte.

Barque de Caron: site du chemin ou trajet des Champs Élysées et de l'Enfer; origine des mots Barque, Baere, Bere, Caron, Barbares.

Après avoir trouvé l'emblême du chien gardien de l'Enfer dans les eaux de l'Escaut, réunies à celles de la Meuse et du Rhin, il est naturel d'y chercher aussi le CHEMIN ou TRAJET qui conduisoit aux Champs Élysées et à l'Enfer; la tâche n'est pas difficile, on n'a qu'à jetter les yeux sur la côte orientale de l'île de Walcheren, qui fait face à l'île des Bataves, pour, à l'instant, y apercevoir une ville maritime située sur les bords du HONT, ou embouchure de l'Escaut qui, encore de nos jours, porte le nom de TRAJET; cette ville est TER-VERE; le mot VERE, VEER, signifie TRAJET, et cette signification est déjà un grand trait de lumière : mais ce n'est pas tout; VERE n'est pas proprement le nom de cette ville, son vrai nom est KAMP-VEER, TRA-

---

MÉNAPIENS vient de MEN, *vaisseaux*, mot encore en usage en anglais, et de HAPPEN, *tailler*; HAPPE, est *hache*.

MORINS de MOR, mer, autrefois MOR, MAR, MEER.

CATTES de KATSEN, KETSEN, CHASSER.

JECTUM AD CAMPOS (1), ce n'est même, que sous cette dénomination, qu'on le trouve dans les géographes hollandais.

Il ne peut pas être douteux, d'après tout ce qui a été dit et démontré, que les CHAMPS qu'il faut sousentendre ici, ne soient les *élysiens*, CAMPI ELYSII. Quelques géographes hollandais prétendent que KAMP-VEER est appellé ainsi de ce que c'étoit le lieu de trajet pour passer à la ville de KAMPEN, située à l'opposite dans l'île de Nord-Bevelant, et engloutie depuis par les flots de la mer; Alting et d'autres combattent cette opinion et disent, que KAMP-VEER, mentionné dans les anciennes chartres sous le nom de KAMPA, étoit déjà connu au 10e siècle tandis que l'origine de la ville de Kampen est inconnue; mais cette constestation n'ôte rien à l'intérêt du sujet. S'il est vrai qu'une ville, nommée KAMPEN, a servi de but au trajet de *Kamp-Veer*, on pourra en conclure que cette ville même aura pris son nom des Champs Élysées, HELISCHE CAMPEN, parce qu'elle a été la porte de cette région heureuse.

Prenons donc hardinnent *Kamp-Veer* pour le port où Caron postoit sa barque pour passer les Morts dans l'Enfer; et remarquons que *Bere*

(1) KAMP-VEER, communément nommé TER-VEER, et aussi simplement VEER, *trajet*, à cause qu'autrefois c'étoit le lieu du *trajet* à la ville de *Kampen*. Halma, *au mot* Kamp-veer.

signifioit autrefois BARQUE, *Bere* de Caron et BARQUE de Caron étoient synonymes. Il faut faire attention aussi que cette BARQUE, BERE (1), étoit destinée au passage des hommes morts dans la communion religieuse du lieu; c'étoit, à proprement parler, la BERE DE L'EGLISE; KERCKE, en entendant par ce mot la congrégation des fidèles, CŒTUS FIDELIUM qui est sa véritable acception. Dans ce sens la barque de Caron s'appeloit KERCK-BERE ou, suivant le génie de la langue, KER-BERE; car KERCK, dans les composés, perd ses deux dernières consonnes, et s'exprime tout uniment par KER; c'est ainsi qu'au lieu de dire KERCK-MISSE, FÊTE D'EGLISE, on dit simplement KERMISSE.

On voit de là que KERBERE, n'est proprement pas le nom du chien infernal, mais de la barque mortuaire; aussi Homère ne lui donne pas ce nom; il l'appele seulement chien. Il aura, dans la suite, par métaphore, reçu le nom de KERBERE (2), comme servant de lieu de passage à cette barque.

---

(1) Notre vieux BERE est maintenant avec la terminaison KE, BERKE, BARKE, en ang. BARKE, en belg. BARGIE, *navigium*, *actuarium* vulgo BARKA, gall. BARQUE. Ten Kate, tom. 2. pag. 586.

(2) Homerus, primus *ditis canem*, quem Hercules extraxit, appellavit neque nomen ei proprium imposuit, neque de ejus figura aliquid est fabulatus uti de chimæra posteriores et *Cerberum* appellarunt. Paus., p. 212.

On s'est mépris également dans l'application du nom CARON ou CHARON. On a cru que c'étoit le nom du batelier qui passoit la barque : c'est une erreur. KARON, KARONIE (1), signifie CADAVRE ; la barque de Caron étoit la BARQUE DES CADAVRES. Le nom du conducteur aura été sans doute CARONIE SCHIPPER, BATELIER DES CADAVRES ; et en omettant dans l'usage ordinaire le mot SCHIPPER, on aura, dans la suite, pris CARON, CARONIE, pour le nom du batelier même. On voit maintenant la raison qui a fait donner aux cimmériens le nom de KERBÉRIENS (2).

Le port de TER-VERE étoit commodément situé pour les fidèles d'en déçà de l'Enfer, mais il ne convenoit pas à ceux qui habitoient au délà du Rhin. On avoit pourvu au besoin de ceux-ci par un autre trajet qui se trouvoit dans le bras ultérieur de cette rivière, nommé BARENDRECHT, il signifie mot à mot TRAJET DES BIÈRES, TRAJECTUM FERETRORUM. BARE veut dire BIÈRE (3), instrument portatif destiné à transporter les morts au lieu de leur tombeau.

---

(1) KARONIE, *cadaver*. XARÒNEIA, charonia apud Laërtium et geographos sunt barathra quædam et plutonia, mortiferos spiritus et fœdos odores exhalantia: hinc Celtæ, quod fœtet CADAVERIS modo, dicunt *caronia*. Kilianus, hoc verbo.

(2) Ultimoque in ostro cimmerium, quod anteâ *Cerberion* vocabatur. Plin., lib. 6. cap. 6.

(3) BAER, BARE, angl. *beare*, *feretrum*. Ten Kate, eod.

On remarque, en étudiant la mythologie, qu'on suppose au ciel deux portes ; l'une du côté du sud, l'autre du côté du nord. Ce qu'on vient de dire sur les deux trajets qui conduisent aux Champs Élysées et à l'Enfer sert à expliquer ce mystère.

Le nautonier de l'Enfer n'exerçoit point sa fonction gratis ; les morts étoient obligés de payer le droit de passage. Les égyptiens, chez qui les saxons avoient porté nos usages religieux et nos cérémonies funéraires, avoient conservé le nom de ce droit. On l'appeloit BARIS ; ce nom vient de *bare*, *bere*, *barque*, et veut dire *baere-geld*, ARGENT DE BIÈRE : c'est ainsi qu'on appelle encore le droit qu'on paye pour l'usage des bières.

Il faut se rappeler ici ce que, d'après Aristophane, nous avons dit, plus haut, sur le site de l'enfer. Hercule, dans la comédie des grenouilles, apprend à Bacchus qu'il y a, de la Grèce à l'enfer, une immense distance ; qu'au bout d'une longue navigation on arrive à un grand lac, qu'on passe dans la barque de Caron pour *deux oboles*. Bacchus se met en route pour l'enfer : arrivé au lac, il le passe dans la barque du vieux nautonier ; descend dans l'île d'Æa, où il voit les Initiés chanter et danser, et se rend de là au palais de Pluton, d'où il ramene le poëte Eschyle.

Pendant que Bacchus fait le trajet de l'Achéron, il entend des grenouilles qui ne cessent

de crier *brekekekex*, *coax*, *coax*, que le poëte appelle *cantus pulcherrimus*. Ceci se passe à la 5e scène du premier acte; c'est l'unique fois que les grenouilles se font entendre sur le théâtre. Cependant cette comédie est intitulée *Batraxoi*, *les Grenouilles*. Assurément Aristophane doit avoir eu des raisons pour donner à la pièce un si singulier titre. Ce qu'on peut supposer de plus probable à ce sujet, c'est que l'auteur aura voulu indiquer le lieu de la scène, ou pour mieux dire, le pays qui, dans l'opinion de son temps, passoit pour être le site de l'enfer. En perdant la connoissance de l'enfer, on n'aura pas oublié qu'il étoit situé loin de la Grèce, sur les bords de l'océan, dans un pays *aquatique*, abondant en *grenouilles*. Le célèbre lord Bolingbroke, dans des momens d'humeur, appeloit la Hollande le pays de grenouilles (1).

Avant de finir ce chapitre, fixons un moment notre attention sur l'esprit philosophique, qui règne dans l'heureux choix et la combinaison morale des termes élysiens, qui tiennent à la destinée des hommes. Baren ou baeren signifie accoucher, mettre un enfant au monde. *Baere* est l'instrument avec lequel on porte l'homme au tombeau. Bar, baer, signifie nu, terme

(1) Gebelin, tom. 8. p. 181, en parlant des anciennes armoiries, dit : celles des Belges étoient un *lion*, et celles des Francs un *crapaud*. Le *lion* désigne un pays *agricole*; le *crapeau*, les *marais* d'où sortirent les *Francs*.

encore usité dans BAEREVOETS, *nuds-pieds* BAERHOOFDS, *nue tête* : l'homme, en naissant, entre NU dans l'empire de la lumière ; en mourant, il entre NU dans l'abîme des ténèbres. Peut-on méconnoître dans ces rapprochemens l'esprit d'une combinaison infiniment sage ? N'a-t-on pas voulu donner par là une leçon morale sur la nature et la destinée de l'homme, sur l'analogie de sa situation à sa naissance et à sa mort?

C'est de BAR, *nu*, qu'est formé le terme BARBARE ; la redondance de mots sert à rendre leur acception plus énergique, elle est dans les langues orientales la forme du superlatif ; sous ce rapport le nom *Barbares* veut dire des hommes tous nus, grossiers, extrêmement simples. Ici la répétition de BAR, *nu*, indique des hommes doublement nus ; nus en naissant, nus en mourant, ou HOMMES DE LA NATURE : telle est la véritable origine du mot BARBARES, terme qui, par le temps, a perdu son acception véritable et que les grecs, fiers des progrès de leur civilisation, ont prodigué aux étrangers sans en excepter leurs ayeux auxquels ils étoient redevables de toute leur gloire.

On peut juger de l'importance du verbe BAREN, *enfanter*, par l'usage que Moïse en fait, dans le premier verset de la Génèse, *in principio Deus creavit cœlum et terram ;* le mot CREAVIT y est exprimé par le verbe BARA ou BAREN, *enfanter* ; nous reviendrons sur cet article.

Le mot BAR est passé dans l'arabe pour signifier désert ; des géographes ont remarqué qu'on a donné le nom de BARBARIE à la côte septentrionale de l'Afrique, couverte de sables qui la représentent comme NUE : la partie cultivée fut nommée LIBYE, du teuton LIEB, AGRÉABLE, pour dire *terre agréable.*

Nous avons précédemment dit que sur les bords de la mer méditerranée il existoit des colonnes d'Hercule ; la vérité est que, dans les derniers siècles, on a découvert sur la côte maritime de l'île de Walcheren des monumens très-intéressans de différentes divinités, qu'on a conservés jusqu'à ce jour ; quelques-uns représentent Neptune, d'autres la déesse NEHALENNIA ; dans ce nombre, il y en a un qui représente Hercule sous le titre de MAGUSAN ; nous nous bornerons, quant à présent, à ceux d'Hercule et de Nehalennia, nous parlerons ailleurs des statues de Neptune.

D'Hercule Magusan.

En 1514 les eaux de la mer s'étant beaucoup retirées de la côte de Walcheren entre Domburg et West-Kappel, l'amiral Philippe de Bourgogne découvrit sur les sables une grosse pierre carrée, sur laquelle étoit gravée la figure d'un Hercule avec une inscription. On retira et déposa ce monument dans l'église du lieu ; il est connu sous le nom de PIERRE DE WEST-

KAPPEL. L'inscription porte HERCULI MAGUSANO.

On a hasardé un grand nombre de conjectures sur le sens de cette inscription, mais sans le moindre succès.

Dans l'erreur où l'on étoit, de regarder Hercule comme un héros DÉIFIÉ, on invoquoit sa protection dans toutes les affaires d'un grand intérêt, on lui érigea des statues comme à un ange tutélaire, et on lui donnoit des surnoms analogues au genre de secours qu'on en demandoit. C'est, sous ce rapport, qu'ici il est nommé *Magusan.*

MAG-HUSEN est composé de MAG, et de HUS; MAG est du nombre de ces mots primitifs et cardinaux qui s'appliquent par analogie à différens objets. Il se prend ici pour un RÉCIPIENT ou DÉPÔT, capable de contenir quelque chose; et c'est dans ce sens qu'il s'applique à la partie du corps humain qui reçoit les alimens qui passent par la bouche; MAG, MAGE, signifie ESTOMAC; il est passé dans le composé grec STOMACHOS d'une manière qui exprime parfaitement la nature de la chose. STO-MACHOS est formé de STOMA, BOUCHE, et de MACHOS; le même que MAGE; il veut donc dire le RÉCEPTACLE DE LA BOUCHE: HUS, dont la signification vulgaire est MAISON, se prend en général pour tout lieu, ou bâtiment où l'on met quelque chose à COUVERT; il vient du verbe HOEDEN, PRÉSERVER, PROTÉ-

GER, GARDER, qui a des ramifications nombreuses dans notre langue; on s'en sert, pour désigner un entrepôt de denrées et marchandises, dans le mot PACK-HUS, bâtiment destiné à la garde de PACKEN, *pacquets* ou *marchandises*. MAG-HUS et PACK-HUS sont la même chose, ce sont des entrepôts de commerce; enfin pour trancher le mot c'est de MAG-HUSEN que procède notre mot corrompu MAGASIN.

Ce qui vient non à l'appui, car la thèse paroit assez claire, mais plutôt à la suite de cette explication, c'est qn'on trouve quelque fois l'inscription HERCULI MAGUSANO, accompagnée du mot HAVÆ : sur quelques figures on lit : HERCULI MAGUSANO ET HAVÆ. On seroit d'abord tenté de croire que HAVÆ veut dire ici HAVE, PORT, et dans cette acception, l'inscription se réduiroit aux termes suivans : à HERCULE PROTECTEUR DES MAGASINS ET DU PORT; mais cela n'est pas; HAVE signifie ici DENRÉE, MARCHANDISE; c'est un mot encore usité dans la liquidation des successions, où HAVE et CATHEYL se prennent pour *MEUBLES* et *CATHEUX*. (1) Ainsi le vrai sens de l'inscription est : à HERCULE PROTECTEUR DES MAGASINS DE MARCHANDISES, c'est-à-dire, à Hercule protecteur du commerce.

(1) *Have*, facultates, opes, divitiæ, pecuniæ supellex, BONA MOBILIA, peculium, substantia.

Havelicke goeden, supellex, bona mobilia. Kilianus, his verbis.

Cette interprétation du mot HAVE est non seulement plus naturelle et plus conforme au sujet; mais elle se vérifie particulièrement par une inscription que nous allons découvrir sur une des statues de la déesse NEHALENNIA qui étoit également vénérée ici comme une divinité tutélaire du commerce. Cette inscription étoit motivée en ces termes : *ob* MERCES *rectè conservatas*, »en reconnoissance de la bonne conservation des »MARCHANDISES."

Au reste, l'endroit de la situation du monument et les attributs du dieu, tout concourt à démontrer qu'Hercule ne figure pas ici comme une divinité TERRESTRE, mais comme un dieu marin. Il étoit placé sur les bords de la mer; il étoit peint tenant un dauphin de la main droite, et un trident de l'autre; on l'auroit pris pour Neptune, si l'inscription n'eut pas indiqué Hercule. l'Empereur Posthume qui a longtemps résidé dans ce pays, prenoit le titre de *Magusanus* comme il conste de plusieurs de ses médailles; c'étoit s'intituler protecteur du commerce.

De la déesse Nehalennia.

C'est dans les mêmes lieux, entre Domburg et West-Kappel, qu'on a déterré les monumens qui regardent la déesse Nehalennia. Un violent vent d'Est ayant éloigné les eaux de la mer à une large distance de la côte en 1647, on

apperçut dans les sables une grande masse de ruines, dont la vétusté excita la curiosité des spectateurs, et on s'empressa de les retirer avant le retour des flots. Ces monumens consistoient en statues, autels, vases, médailles, et autres pièces, dont on peut voir le détail et les figures dans l'ouvrage de Vredius. De ce nombre se trouvoit une statue de Neptune dont nous parlerons ailleurs : mais la plupart représentoient une divinité inconnue jusqu'alors, que les inscriptions nomment NEHALENNIA. La déesse y est tantôt de bout, tantôt assise ; les symboles qui l'accompagnent sont communément un CHIEN, un PANIER DE FLEURS et des FRUITS, qu'elle porte sur son giron, et quelquefois une CORNE D'ABONDANCE. On la trouve aussi posant un pied sur la proue d'un navire, au bas de laquelle sont écrites les lettres D. ET B.

Il n'existe guères de monument qui ait enfanté tant de discussions ; on a fouillé jusques dans les langues orientales et grecque, pour trouver l'étymologie du mot. Il étoit d'abord facile d'appercevoir que Nehalennia étoit une de ces divinités marines, qui présidoient au bien-être de la navigation et du commerce, par l'inscription placée sur l'une des offrandes, *ob merces rectè conservatas*, que nous venons de citer.

Quelques-uns ont également bien entrevu qu'il existoit entre NEHALENNIA et L'HELIUM, une analogie assez grande pour faire présumer que

ces deux mots dérivoient d'une même source (1). Mais comment porter ces conjectures à un degré d'évidence, lorsque, faute de connoître les mystères du pays, on est dans l'impuissance de les mettre d'accord avec les symboles de la divinité ? Qu'a de commun un CHIEN avec le commerce maritime ? Comment y adapter un PANIER DE FLEURS ? Tout cela se dévoile et s'explique sans difficulté d'après notre système ; le CHIEN indique le nom de l'eau à laquelle Nehalennia préside, c'est le HONT, le CHIEN INFERNAL. Les paniers de fleurs et de fruits annoncent un pays de jardinage ; c'est l'idée que toute l'antiquité nous donne des Champs Elysées.

Il y a au milieu de l'île des Bataves un endroit qui, depuis un temps immémorial, porte le nom de SCHOONHOVEN, BEAUX JARDINS, PARADIS. La corne d'abondance est le symbole de l'état de prospérité et d'abondance qui règne dans ces lieux. Nous n'avons besoin, pour en être convaincus, que de nous rappeler l'éloge qu'Ulysse fait de son séjour chez Circé, en disant que lui et ses compagnons avoient tous les jours à leur disposition du vin et des viandes en abondance.

---

(1) Mr. Engelberts, ministre protestant à Heusden, dans un ouvrage auquel il travaille, intitulé : *de aloude staet en geschiedenissen der vereenigde Nederlanden.* Tome 3 p. 112. et suiv.

La statue, qui représente la déesse posant un pied sur la proue d'un bateau, au revers de laquelle se trouvent les lettres D. et B (1), est un emblême de la barque de Caron, ce sont deux lettres initiales, la D du mot DOOD, *MORT*, et B : du mot BAERE, *BIÈRE*; DOOD-BAERE, c'est la BIÈRE DES MORTS, la BARQUE DE CARON.

En faisant attention que Nehalennia est la patrone des eaux du BAS-HELIUM, l'étymologie de son nom n'est pas difficile à trouver : il vient visiblement de NEER-HELIUM qui signifie BAS-HELIUM, et que, selon le génie de la langue, l'on peut prononcer NEHELIUM, NEHELLE; nous ne tarderons pas de voir l'identité entre HELLE, et HALLE; de sorte que Nehalennia veut dire divinité qui préside aux eaux de L'HELIUM INFÉRIEUR.

Après avoir démontré, d'une manière aussi certaine que claire, l'antique existence des Champs Élysées et de l'Enfer, et après avoir constaté, non moins évidemment, leur véritable site sur le globe, l'ordre nous prescrit d'expliquer la nature et le système de cette intéressante république.

Fin du premier volume.

---

(1) Secunda Nehalennia sedentis statua est . . . . pes sinister insistit proræ navis . . . . et sub prora navis extare litteras D. B. docent litteræ manuscriptæ Cornelii Boot. Keysler, antiquitates selectæ septentrionales, pag. 239.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE PREMIER VOLUME.

Idée générale de l'origine de la mythologie, de la civilisation des peuples, et des constellations. page 1.

Des Gaulois : doctrine des Druides : idée préliminaire de la mesure de la circonférence de la terre et des années séculaires. 24.

Origine des Gaulois : Pluton, Dieu de l'Enfer, leur fondateur. 39.

Champs Élysées : leur situation à l'extrémité de la Gaule, particulièrement dans les îles du Bas-Rhin. 42.

De l'Enfer ; sa situation ; sa nature : étymologie du mot Hel, *Enfer ; ses habitans nommés Cimmériens ; origine de ce mot.* 55.

Jardin des Hespérides. 62.

De la patrie des Dieux. 64.

L'Atlantide, patrie des Dieux : sa situation ; étymologie de son nom ; ainsi que de ceux d'Uranus, d'Atlas, de Saturne : l'Atlantide, berceau des arts et des sciences. 67.

Remarques générales sur le pays du Bas-Rhin et sur les îles. 77.

Géographie ancienne. Première ligne méridienne. 88.

Centre et équateur terrestre de l'ancien monde, fable des deux aigles ; fondation de la ville de Delphes, étymologie de son nom. 91.

Explication de la fable des deux aigles. 93.

Latitude de l'ancienne terre : fable du Phénix : emblême de l'étendue du commerce des Phéniciens. 100.

Des Phéniciens : leur origine. Étymologie de leur nom. Origine des noms de Tyr, de Sidon, de Douvres et de Sithium ou St. Omer. 108.

Principes de la géographie ancienne. Étymologie des mots Az, Azie, Ans, et Anséatique. 115.

De l'Afrique ; étymologies des noms Espagne, Brétagne, Sicile, Breskens et du Sund. 123.

De l'Ethiopie et de l'Europe ; étymologie de leurs noms. Origine des mots Été *et* Hiver ; *signification de noms* Ope, Hertha, Éra, Vesta, Gé, Gio, Go, Gauw, *qu'on donne, sous différens rapports, à la Terre.* 127.

Des Indiens, des Scythes, des Ethiopiens, et des Celtes en général. 132.

Des Indiens. 133.

Des Scythes : origine de leur nom ; signification des mots Gog et Magog. Explication de Schotlant, Ecosse ; patrie de Deucalion ; étymologie de son nom. 136.

Des Ethiopiens. 146.

Des Celtes. 147.

Des Gaulois et des Celtes. 148.

Suite de la Gaule, origine du mot Galathia. 158.

Des Cimbres ou Cimmériens. 166.

Des écrits d'Homère, de sa patrie, ainsi que de

celle d'Hésiode et d'Orphée ; interprétation du mot MENTOR. 172.
Suite sur Homère. Preuves des courses d'Ulysse dans l'Océan. 180.
Découverte de la patrie des Atlantes et des Dieux, de l'île de Circé, des Champs Elysées, et de l'Enfer. 185.
Arrivée à l'île de Circé. 197.
Descente aux Enfers. 200.
Des fleuves de l'Enfer ; de l'Achéron. 208.
Du Phlégéton. 210.
Du Cocyte. 212.
Du Styx. 213.
Du chien Cerbère. 216.
D'Hercule ; sa nature, et étymologie de son nom. 219.
Premier travail d'Hercule. 224.
Douzième travail d'Hercule : nature du jardin des Hespérides et des pommes d'or, explication du mariage d'Hercule avec Hébé ainsi que de celui du Doge de Venise avec la mer Adriatique. 225.
Des colonnes d'Hercule ; but des constellations du Vaisseau céleste et de l'Autel ; erreur de Newton. 232.
Naissance d'Hercule : origine de la navigation : étymologie du mot Amphitrion ; Hercule parcourant les mers assis dans un POT, *sa constellation dans le ciel.* 236.
Suite sur Cerbère. 242.
Barque de Caron ; site du chemin ou trajet des

TABLE.

Champs Élysées et de l'Enfer ; origine des mots Barque , Baere , Bere , Caron , Barbares. 253.

D'Hercule Magusan. 260.

De la déesse Nehalennia. 263.

Fin de la Table.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE PREMIER VOLUME.

A.

ACHÉRON, nommé *Fleuve d'or*, p. 53, est le fleuve le plus bas, et qui reçoit toutes les eaux de l'enfer, p. 203 et 209. Ce qu'il faut entendre par l'*Achéron*, *ibid.* Etymologie de ce mot, *ibid.* Le nom *Achéron* coïncide avec *Cimbrique*, p. 210. Leur signification est la même, *ibid.* Les eaux du Rhin étoient connues sous le nom d'*Achérontes*, *ibid.*

Acronius, nom d'un des deux lacs formés par les eaux du Rhin, à peu de distance de sa source : Cluverius dit qu'on l'appelle *Enfer*, p. 210.

Adam, signifie *roux*, p. 53.

Adel, veut dire *noblesse*, p. 96.

Adel-as, voyez *Atel-as*.

Æa, île, p. 55. Ulysse part le matin de cette île, pour arriver le soir en enfer, p. 57. Il a demeuré une année entière à l'île d'*Æa*, au palais de Circé, p. 201. Il avoue que, pendant son séjour dans l'île d'*Æa*, il y a fait bonne chère lui et ses compagnons, p. 208.

Æsar est le pluriel de *as* : Anecdote de Suétone touchant ce mot, p. 119.

Aëtes, roi de la Colchide, étoit possesseur de la toison d'or ; il étoit frère de Circé, p. 59. Pourquoi l'on ne doit pas s'étonner de trouver *Aëtes* dans la Colchide, p. 170.

Aëtos en grec signifie *aigle*, p. 97. *Aëtes* ou *Aëtos* est, selon Aratus, le nom de l'Aigle céleste, *ibid.* C'est aussi le nom du roi de la Colchide, frère de Circé, *ibid.*

Africains, ne sont point cités par Ephore le géographe, dans la nomenclature des premiers peuples de la terre, p. 124.

Afrique, est un nom récent qui est né d'une grande catastrophe physique, p. 123. A tenu autrefois à l'Europe, selon Straton, cité par Strabon, *ibid.* Veut dire *terre arrachée*, p. 124. C'est pour cela que les Arabes la nomment *Fricciam*, p. 125.

Age d'or, motif de ce titre, p. 2. Quel est l'espace de temps qui a reçu ce nom, p. 20.

Agénor, roi des Phéniciens, avoit un fils nommé *Phénix*, p. 105.

Agriculture, est la base de toute société politique, p. 13.

Aigle céleste, emblême des auteurs du globe céleste et des fondateurs de la nation gauloise, p. 18. Fable des *deux Aigles*, p. 91. Elle cache un grand mystère, p. 92. Devenu le messager de Jupiter, le dépositaire de sa foudre, p. 93. Est peint dans le ciel comme constellation, p. 94. Les Aigles de Delphes sont l'emblême des ministres de la religion, *ibid.* Et pourquoi, *ibid.* En cette qualité ils représentent les Hyperboréens-Atlantes en mission pour civiliser les peuples, *ibid.* *Aigle* s'exprime par le mot *Adelaer* en langue teutone, p. 96. Sa figure dans le tableau céleste, p. 98. Sens allégorique de l'*Aigle* qui vole, *ibid.*

Aisi, nom des Dieux des Tyrrhéniens, selon Hésychius, p. 119.

Aisné, aîné, le même que *as-né*, signifie *premier-né*, p. 118.

Akros, *akré*, *akron*, signifie en grec *extremus*, *extrema*, *extremum*, p. 209. De là le nom de *Walachria* et celui de *Trinacria*, *ibid.* Plutarque, Eusèbe et Ptolomée se servent de *akros* dans le même sens, p. 210. Eaux de l'*akron* et eaux *cimbriques* sont synonymes, *ibid.*

Alkmené, est la mère d'Hercule, p. 221. Etymologie de ce mot, *ibid.* Hercule reçut d'elle le nom d'*Alceus*, *ibid.* Elle est femme d'Amphitrion, p. 236 et 238.

Ammien Marcellin dit que les Druides étoient les plus savans des prêtres gaulois, d'après Pythagore, p. 30.

Amphictions, leur tribunal; pourquoi institué, p. 99.

Amphitrion, époux d'Alkmené; ce nom a du rapport avec le lieu de la naissance d'Hercule, p. 238. La signification de ce mot et son étymologie, *ibid.*

Ancien, signifie *principal*, p. 121.
Androphages, nom du peuple barbare qui mangeoit des hommes, p. 163.
Andalousie en Espagne, prise pour les Champs élysiens, p. 44.
Ans, ou *hans*, signifie *seigneur* en hollandois, p. 121. Ce mot a encore plusieurs autres significations, p. 122.
Ans, ou *as*, signifie *dieu*, *chef*, *paincipe*, p. 72.
Anse, veut dire *société*, *association*; de-là le terme *Anséatique*, pour dire confédération commerciale, p. 122.
Anziani en italien, dérive de *ans*, p. 121.
Apollodore place les Hespérides dans l'Atlantide des Hyperboréens, note p. 63.
Apollon, dieu des Hyperboréens, p. 2 et 97. Comment il étoit nommé, p. 50. Peint avec des cheveux roux, p. 52. Etoit au nombre des dieux *lares*, p. 96. Son culte à Delphes et en Grèce a pris une haute faveur, et pourquoi, p. 99. Dieu de l'année et des saisons, *ibid.* N'est pas le soleil physique, p. 161. Il est le soleil moral, p. 103. Etymologie de son nom, p. 227.
Appollonius de Rhodes donne aux Hyperboréens le nom de *nation sacrée*, p. 2.
Arcadiens, se vantent d'être plus vieux que la lune, p. 38.
Argo, étoit le nom d'une constellation qu'on avoit tracée dans le firmament, et à quelle fin, p. 233. Sa représentation, *ibid.* On l'appeloit aussi *phare*, p. 234. Plusieurs astronomes, de même que Newton, ont cru que l'*argo* étoit le vaisseau des Argonautes, p. 234. Erreur de cette opinion, p. 235.
Argonautes, ont trouvé l'enfer chez les Cimmériens du Rhin, p. 59. Ont été accueillis dans le palais de Circé, p. 60, et pour quelle raison, *ibid.*
Argonautiques d'Orphée, p. 59. Sont d'accord, avec l'*Odyssée* d'Homère, sur le site de l'enfer et le domaine de Circé, p. 60.
Arimaspiens, étoient une république d'hommes justes, p. 1. Nom de ses gouvernans, *ibid.* Sont appelés des hommes à un œil, p. 2.

Aristophane, dans la comédie des *Grenouilles*, parle du site de l'enfer et de la demeure des initiés, p. 247 Comment il indique le pays qui passoit pour être le site de l'enfer, p. 258.

Aristote, ce qu'il dit des Druides, p. 29. Rapporte la grandeur de la circonférence de la terre, p. 32. Il la fixe à 400,000 stadès, qui font le nombre de 72,000,000 de coudées, mesure qui répond au climat de 50 degrés de latitude, qui est celle de la Belgique, *ibid.*

Arkel, endroit du pays qui retrace la mémoire d'Hercule, p. 250.

Arts, assurent la prospérité de toute société politique, p. 13.

Arts et *Sciences*, où l'on doit chercher leur origine, et pourquoi, p. 78. Les peuples qui ont les premiers senti la nécessité d'une vie sociale, sont ses premiers inventeurs, p. 79. Ils doivent la naissance à la nécessité, *ibid.* Motifs qui engagent à placer leur invention en Europe plutôt qu'en Asie, p. 77, 78, 79, 80. Réfutation des objections, p. 82.

As dans les composés est employé pour *dieu*, *chef*, *premier*, p. 120. Le mot *as*, ou *ass*, a été changé en *ans*, et pourquoi, p. 121.

As dans les jeux de cartes, signifie le *dieu du jeu*, p. 120. Et pourquoi, *ibid.* Ce mot entre aussi dans le jeu de dez, p. 121.

As, ou *Ass*, signifie *Dieu*, p. 119. *Æsar* est son pluriel, selon Ihre, et signifie *Dieux*, *ibid.*

As-bourg, signifie *cité* ou *bourg de Dieu*, p. 184 et 187. Existence de cette ville; elle étoit située dans l'empire des Atlantes, p. 188.

Asci-bourg, ville sur les bords du Rhin, fondée par Ulysse, selon Tacite, p. 182. On y a découvert un autel d'Ulysse, p. 184.

As-gard, veut dire *garde de Dieu*, p. 119.

Asile, mot qui exprime un lieu de sûreté; son étymologie, p. 145. Il veut dire *île de Dieu*, *ibid.*

Asphodèle, ou le dépôt des morts de Mercure, dans l'île des Bataves p. 61.

Asse-bourg, qu'on écrit aujourd'hui *Assebroeck*, est un village à cinq lieues de Lisseweghe ; c'est l'*Asciburgium* dont Tacite attribue la fondation à Ulysse ; Sanderus, dans sa *Flandria illustrata*, en parle comme d'un endroit très-remarquable, p. 187.

Astres, appelés *Dieux*, et pourquoi, p. 19.

Astronomie, quelle est cette science, p. 13. Est la mère de la philosophie ancienne, p. 115.

Atel-as, *Adel-as*, veut dire *chef de noblesse*, p. 96.

Athelinghen, ou *Athalingen*, c'est de ce nom que les anciens Allemands appeloient les nobles, et la noblesse *Athal*, note p. 188. C'est le titre que prenoient les rois Lombards, selon Paul Diacre, p. 190.

Athéniens, ignorance sur leur origine, p. 36. Doivent leur origine aux Atlantes, p. 84 et 246.

Atland, nom caractéristique de l'Elysée, p. 66, signifie aussi *pays nourrissant*, p. 72.

Atlanders, *Atlantes*, étoient synonymes de *Vaderlanders*, pères de la patrie, patriarches, p. 71. C'étoit le titre des gouvernans, et pourquoi, *ibid.*

Atlantes, peuple distingué par sa piété, sa justice et la pureté de ses mœurs, p. 2. Leur demeure appelée sainte, *ibid.* Leur longue existence appelée *âge d'or*, *ibid.* Leur empire est la patrie d'Uranus, d'Atlas, de Saturne et des autres dieux du paganisme, p. 3. Instituteurs du genre humain, p. 31. D'où ils tirent leur origine, p. 38. Platon est le premier qui en parle, pag. 67. Hésiode fixe le lieu de leur demeure, note *ibid.* Bailly les regarde comme les premiers savans de l'antiquité, *ibid.* Rudbecks de même, *ibid.* Son erreur en les plaçant en Suède, p. 68. Bailly s'obstine à les placer en Asie, *ibid.* Diodore appelle leur contrée heureuse, note *ibid.* Selon Platon, leur pays formoit une île, *ibid.* Conformité de ce sentiment avec Diodore, *ibid.* Du peuple des Atlantes est descendue la race des Dieux, selon Diodore, note p. 69.

Leur langue est identique avec celle du peuple élysien, p. 71. Selon Diodore de Sicile, leur pays étoit le berceau des *arts* et des *sciences*, note p. 75. Ils sont les législateurs des nations, *ibid.* Ils sont les auteurs du système du ciel, p. 76. Ils sont les premiers philosophes de la terre, selon Homère, p. 77. Diodore de Sicile rapporte leur origine au mariage symbolique d'Uranus et de Ghé, p. 109. Le chef-lieu des Atlantes étoit une île, p. 144. Les Phéniciens de Syrie et les Vénitiens de l'Adriatique tirent leur origine des Atlantes, p. 230. L'astronomie primitive, la connoissance des étoiles pour le service nautique et le commerce maritime, appartiennent aux Atlantes, *ibid.*

Atlantide, patrie des Dieux, p. 67, est appelé pays *heureux*, p. 68. Platon lui donne l'épithète de *sainte*, note p. 69.

Atlas, sa patrie est l'empire des Atlantes, p. 3. Il est parent de Pluton, p. 42. Etoit fils d'Uranus, p 73 et 117. Il étoit le symbole des gouvernans, *ibid.* S'appliquoit aux sciences, *ibid.* Etymologie de son nom; il est le principe de la noblesse, *ibid.* Il porte sur ses épaules le globe céleste; ce qu'on entend par là, p. 76. Est appelé *Olophron* par Homère, *ibid.* Etymologie du mot *Atlas*, p 96. Il est l'auteur de la géographie, p. 117. Atlas devint, selon Diodore de Sicile, maître du pays maritime, p. 187. Il étoit le maître du jardin des Hespérides, p. 230. Il est le père des Pléïades et de Calypso, *ibid.*

Atta, signifie *vader*, père, p. 71.

Atta-land, *Atland*, est synonyme avec *vaderland*, patrie, p. 71.

Atte, signifie *nourriture*, p 72.

Attelghem, ou *Ettelghem*, village près de la ville d'Oudenbourg, signifie la *demeure d'Attel*, ce qui veut dire *lieu consacré à la demeure de la noblesse* ou *des chefs des Atlantes*, p. 188. Etymologie qu'un moine d'Oudenbourg, nommé *Cabillau*, donne à ce mot, *ibid.*

Attique, nom du pays des Athéniens, est le même que *Atland*, p. 146.

Audomar, mot teuton, signifie *Omer* en gaulois, p. 178.

Audomaropolis, p. 178. Voyez *Saint-Omer*.

Autel, nom d'une constellation placée près de l'*Argo*, et pour quelle fin, p. 234. Ce qu'on vouloit signifier par la figure d'un *autel*, *ibid.* Germanicus appelle cette constellation *thuribulum*, encensoir, et pourquoi, *ibid.* Nom que lui donne Manilius, *ibid.*

Az, veut dire *premier*, p. 118, et signifie *an*, *ibid.*

Azie, veut dire *la première*, et pourquoi, p. 118. Le midi de l'Azie a été peuplé le premier, et pourquoi, p. 136. Le nord n'a été peuplé que postérieurement, *ibid.*

Azio-manie, n'a enfanté rien de solide, p. 22.

B.

Bacchus, prince ou héros, p. 3. N'est qu'un symbole, *ibid.* A été initié aux enfers, p. 41.

Bacon, appelle la Mythologie la *sagesse des anciens*, p. 7.

Baer, *bar*, signifie *nu*, p. 258.

Baere-geld, argent de la bière, ou du cercueil, est encore en usage de nos jours, p. 257.

Baeren, *baere*, *baer*, réflexion sur la nature de ces mots, p. 258 et 259.

Bailly observe que c'est la fantaisie qui a donné les noms aux constellations, p. 5. Sa prévention pour l'Azie, p. 30. Où il place le peuple instituteur du genre humain, p. 31 Reconnoît les Atlantes pour tels, *ibid.* Il conteste la science de l'astronomie aux Druides, p. 34 Interprète peu fidèle d'Homère, p. 46. Il est d'accord avec Homère, p. 54. Son idée sur le jardin des Hespérides, p. 63. Sur le nom *Olen*, note p. 97. Ce qu'il dit des Amphictions, note p. 99. Au sujet de l'Edda islandoise, p. 104. Au sujet de la latitude de 71 degrés, note p. 106. Ses réflexions sur les îles de l'Antiquité, p. 145.

Bar, signifie en arabe *désert*; de-là le nom de Barbarie qu'on a donné à la côte septentrionale d'Afrique, p. 260.

Bara, ou *baren*, ce verbe est employé dans le premier verset de la Genèse, pour le mot *creavit*, p. 259.

Barbares, signifie *pommes de la nature ;* origine de ce mot et son étymologie, p 259.

Bardes, étoient des prêtres-poëtes de la Gaule ; on les appeloit *Langebaerden*, barbes longues, pour dire vieillards, p. 191. Pourquoi les Bardes devoient être vieux, *ibid.*

Bare, *baere*, veut dire *bière*, instrument portatif destiné à transporter les *morts* au lieu de la sépulture, p. 256.

Barendrecht, signifie *trajet des bières :* ce trajet se trouvoit dans un bras du Rhin, p. 256.

Baris, nom du droit de passage que les morts étoient obligés de payer en Egypte, p. 257. Etymologie de ce mot, *ibid.*

Barque de Caron, voyez *Caron* et *Bere.*

Bataves, reconnus par leurs cheveux roux, p. 52. Isle des Bataves (*Hollande*) étoit l'enfer, p. 61.

Beccaria admet en principe que l'homme n'est pas maître de sa vie, p. 26.

Belgique. Son heureuse situation, p. 54. Nom d'une partie de l'Angleterre décrite par Musgrave, p. 110.

Bere, signifioit autrefois *barque*, p. 255. *Bere* et *barque de Caron* sont synonymes, *ibid.* C'étoit aussi la *bere* ou *vaisseau* de l'église, *kercke*, *ibid.*

Berg, signifie *port* et *montagne*, p. 194. C'est aussi un terme général qui dénote tout endroit propre à cacher quelque chose, *ibid.*

Bière, voyez *Bare.*

Bitaubé, interprète peu fidèle d'Homère, p. 46.

Blanckenberg, port formé par la nature en face de l'Ecosse ; son nom veut dire *Port-blanc*, p. 185.

Bodincos, étoit, selon Pline, le nom du *Pô* en Italie, p. 162. Explication étymologique de ce mot, *ibid.*

Bosphore, doit son nom *cimmérien* ou *cimbrique*, à la transmigration des Cimbres qui s'étoient établis sur le Palus méotides, p. 169.

Boxhorn dit que les mots *wallia* et *gallia* sont les mêmes ; car on se servoit du *w* et du *v* comme d'un *g*, note p. 151.

Brakmænnes, continuent encore à cultiver les sciences, p. 82. Sont frères des Druides, p. 84. Leur patrie commune est la République élysienne, ou des Atlantes, *ibid.* Ils conviennent eux-mêmes qu'ils sont étrangers aux Indes, *ibid.* Etymologie de ce nom; il signifie *gymnosophiste*, *ibid.*

Breskens, bourg de la Flandre, situé sur les bords de l'Escaut, tire son nom de *breken*, couper, p. 127. C'étoit une brèche de l'île de Walkeren, *ibid.*

Briel, point opposé à *Helvoet*, étoit anciennement une forte citadelle, p. 206.

Britenland, ou *Brytenland*, *Britania*, veut dire *terre déchirée*, p. 126.

C.

CADMUS, fils du roi des Phéniciens, a fondé la Thèbes de la Béotie, p. 230.

Calypso, appelée par Homère, fille de l'*Olophron* Atlas, p. 76.

Cambden, ses recherches sur l'étymologie du mot *Scoti*, note p. 142.

Canaries (*îles*), prises pour les Champs élysiens, p. 44.

Cantarus est le pot de Bacchus; c'est une espèce de bateau, selon Macrobe, p. 241.

Cantorbery, étoit un bourg pour défendre Douvres, ou l'entrée du pays; et pour cela on l'appeloit aussi en latin *Cant-waria*; étymologie de ce nom, p. 112.

Carchesia est le nom d'une espèce de bateau, p. 240.

Caron (*barque de*) se trouve dans les eaux de la Batavie, p. 61. Caron n'est pas le nom du batelier qui passoit la barque, p. 256. C'étoit la barque des cadavres, *ibid.*

Castra-Herculis, ville de la Hollande qui retrace la mémoire d'Hercule; c'est une des sept villes que l'empereur Julien fit réparer à la hâte, p 251.

Cattes, veut dire *chasseurs*, p. 252.

Cauci, ancien peuple que Pline place entre les deux bras du Rhin, p. 212. On conjecture que ce peuple a construit le Cocyte, *ibid.* Tacite fait l'éloge de ce peuple, *ibid.* Il existe

encore des traces de ce peuple dans la dénomination de plusieurs lieux du pays, *Kaukerk*, *Caudorp*, *Coxye*, p. 213. Ressemblance entre leur nom et *Caucase*, montagne d'Asie, *ib.*

Celtes, leurs prêtres exerçoient la justice criminelle, page 28, Aimoient les cheveux roux, p. 52. Il ne faut pas les confondre avec les Gaulois, p. 87 et 148. Etoient les peuples occidentaux de l'ancienne terre, p. 90. Les Celtes de l'ancienne terre habitoient l'ouest, p. 132. Les Celtes qu'Ephore place à l'occident sont les mêmes que les Européens, p. 147.

Celtibérie, nom antique de l'Espagne, signifie au-delà de la Celtique, p. 125.

Celtique est le nom du nord de l'Europe, p. 150. En opposition avec la Gaule; ce mot veut dire *pays froid*, au-delà du cinquantième degré; c'est le pays *froid par excès*, *ibid.*

Cerbère, chien de l'enfer, se trouve dans l'île des Bataves, page 61. Explication de la fable de *Cerbère enchaîné par Hercule*, p. 81. C'étoit le symbole des eaux qui entouroient l'enfer, *ibid.* C'est une commémoration allégorique des moyens hydrauliques employés pour sauver le pays (l'enfer) du ravage des eaux, *ibid. Cerbère* est peint comme un chien à trois têtes et à trois gueules, et le cou hérissé de serpens, p. 216. Explication du sens mystique de cette peinture, p. 217. Hésiode donne à Cerbère cinquante, Horace cent têtes, et pourquoi, p. 218. Personne n'augmente le nombre des gueules, *ibid.* Pourquoi on lui a donné le nom de chien, *ibid.* Il conserve encore de nos jours ce nom; car la partie occidentale de l'Escaut s'appelle encore *hont*, ce qui veut dire *chien*, *ibid.* Ce que l'abbé Bergier entend par le mot *Cerbère*, note p. 218 et 219. Explication du mystère de la victoire d'Hercule sur le chien de l'enfer, p. 247. Ce qu'on veut indiquer par l'enchaînement de Cerbère, *ibid.*

Cérès, appelée la *Blonde*, p. 52.

César, son rapport sur le culte des Germains, note p. 9. Sur l'enseignement des Druides, notes p. 27 et 28. Rapporte la tradition des Gaulois sur leur origine, note p. 39.

Chaldéens, leurs prêtres continuent encore à cultiver les sciences, p. 82. Sont frères des Druides, p. 84 Leur patrie commune c'est la République élysienne, ou des Atlantes, *ibid.*

Champs élysées, étoient une république d'hommes justes, p. 1. C'étoit le nom du pays, *ibid.* Sont le paradis de la Mythologie, p. 2. Se retrouvent dans l'enceinte de l'ancienne Gaule, p. 23. Et pourquoi, p. 41 et 42. Vénération qu'on portoit à leur république, p. 43. Etoient un lieu de délices morales, *ibid.* Ensuite par corruption réputés pour un lieu de délices sensuelles, *ibid.* Situés à l'extrémité de la terre, p. 45. Leur description, *ibid.* Placés sur les bords du Rhin, p. 47. D'où est venu leur nom, p. 48. Etoient une république fédérative, p. 51. Leur climat, leur température, p. 53. Situés dans la Basse-Gaule, et pourquoi, p. 54. Probablement dans la Belgique, *ibid.* Les monumens de l'antiquité ramènent leur situation sur le territoire du Bas-Rhin, p. 75. La république des Champs élysées s'étendoit sur plusieurs îles, p. 145.

Charybde est désignée, dans Homère, sous le nom de *petra*, p. 205, qu'on traduit toujours sous le nom de rocher, *ibid.*

Chevelure rousse, étoit autrefois en grand honneur, p. 52.

Chronos, est un mot teuton, p. 74.

Chypre, cette île a porté autrefois le nom de *Citium ;* c'étoit une colonie des Sithoniens de la Manche, p. 178.

Cicéron, ses efforts pour débrouiller le chaos mythologique, p. 3. Dit qu'il n'y a que deux climats habitables, note p. 89.

Ciel physique, ciel moral, ce qu'on entend par là, p. 17. Est appelé *Uranus* par les Grecs, p. 18. Mariage du ciel avec la terre, p 38.

Cimbres, reconnus par leurs yeux bleus, p. 52 et 168. Etoient un peuple composé de Gaulois et de Celtes, p. 166. C'étoit le nom des habitans de la Basse-Belgique dans les temps les plus reculés, selon le témoignage de plusieurs auteurs, p. 166. Les Anglais disent que les premiers Bretons ont été appelés *Cimbres*, p. 167. Cambden fait dériver leur nom de *Gomer*, fils aîné de *Japhet*, note *ibid.* Plutarque, dans la vie de Marius, donne des grandes lumières sur l'état des Cimbres,

p. 168. Ils se sont établis dans la Colchide et la Crimée, p. 169. Strabon parle de leurs émigrations habituelles, *ibid.* Les Romains, au temps de Marius, firent prendre des informations sur ce peuple, au sujet d'une irruption qu'il fit en Italie; ce qu'ils en apprirent, p. 168-169-170.

Cimmérien ou *Cimbrique*, selon Plutarque, sont la même chose, p. 170.

Cimmériens, où ils se trouvent, pag. 55. Habitent à l'extrémité de l'Océan, *ibid.* Ce nom veut dire *hommes de l'extrémité*, p. 56. Mer du nord appelée *Cimmérienne* ou *Cimbrique*, *ibid.* Ce qu'Homère entend par Cimmériens couverts d'éternelles ténèbres, *ibid.* On rencontre des Cimmériens dans la Colchide, p 59. Les Cimmériens du Pont-Euxin étoient une colonie des Cimmériens du Rhin, *ibid.* On trouve leurs dépouilles mortelles dans l'île des Bataves, p. 61. Ils étoient les derniers des mortels, *extremi hominum*, p. 166. On les appeloit aussi *Kerbériens*, et pourquoi, p. 256.

Circé. Ulysse passe un jour entier en fêtes dans son île, p. 57. Etoit sœur d'Aëtes et déesse de l'Elysée, p. 59, Son domaine étoit dans l'île des Bataves, p. 61. Sa demeure est dans l'Hespérie, selon les Argonautiques, p. 63. Elle avoit son palais dans une île, p. 144. Elle indique à Ulysse le chemin de l'enfer, p. 201.

Circéa, île de Circé, n'est éloignée de l'enfer que d'une petite journée de navigation, p. 203.

Civilisation. C'est de son époque que tous les peuples datent leur félicité, p. 12. La Mythologie est son ouvrage, *ibid.* Quand elle est réputée avoir été consommée, p. 19. S'est étendue rapidement chez les nations voisines, p. 20

Claudien, dit *Flava* Gallia, p. 52. Il dit que la mer cimbrique reçoit les eaux du Rhin, p. 56 Il place l'Averne dans une île de Zélande, p. 199-200.

Clément d'Alexandrie (*St.*), à qui il donne le titre de république d'hommes justes, p. 1. Dit qu'on nommoit Apollon *Custos vates*, p. 50.

Cler (*le*), dans sa bibliothèque universelle, dit où l'on plaçoit l'enfer, p. 57.

Cluverius, son opinion sur le dieu *Dis*, contre l'opinion de César, note p 40. Il soutient que les Phéniciens naviguoient dans les mers de Scandinavie, et que la Norwège étoit habitée par des Sidoniens, note p. 114.

Cocyte, fleuve de l'enfer, forme, avec le Puriphlégeton, une cascade dans les eaux de l'Achéron, p. 203. Ce fleuve aura emprunté son nom d'un ancien peuple nommé *Cauci*, p. 212. Homère fait voir que ce n'étoit qu'un aqueduc du Styx, *ibid.*

Colchide, où régnoit Aëtes, p. 59.

Colonnes d'Hercule posées au détroit de Gades, et pourquoi, p. 232. Ce qui peut avoir donné lieu à cette fable, p. 233. Ces colonnes signifioient les extrémités navigables de la terre, *ibid.* On les surnommoit le *non plus ultra*, et pourquoi, *ibid.* Pourquoi ces colonnes n'ont été franchies qu'au quinzième siècle de notre ère, p. 234.

Commerce, assure la prospérité de toute société politique, p. 13. Le commerce a donné naissance aux relations extérieures, et à la propagation des sciences et du culte, p. 192.

Constellations; d'où est née l'idée de les peindre, p. 16. D'où est formé leur systême, p. 18. Etoient des signes monitoires, p. 21. Des avertissemens salutaires, p. 235.

Constitution, sa bonté fait le bonheur d'une république, p. 12. Ce qu'il faut pour y arriver, *ibid.* Sert de modèle aux autres nations de la terre, *ibid.* La justice et la religion l'ont perfectionnée, p. 14.

Copernic, son systême, p. 22.

Cycle séculaire de trente ans, par lequel on entendoit une génération d'hommes, p. 34.

Cymbia, est le nom d'une espèce de bateau, p. 240.

D.

Dacier (madame), interprète infidèle d'Homère, pag. 46. Sa fausse opinion touchant l'Océan et Thétys, p. 66. Son

explication du mot *Olophron*, p. 76. Son opinion sur les courses d'Ulysse dans l'Océan, p. 180.

Dactiloi-Idéens, étoient des prêtres-poëtes du mont Ida, p. 191. Etymologie de ce nom, *ibid.*

Delphès étoit située au milieu de la terre, p. 91. Description de la fable des *deux Aigles* qui consacre cette assertion, *ibid.* Ce nom fut donné par les Atlantes; son étymologie en langue du Rhin, p. 92. De sa fondation et de son oracle date l'ère de la civilisation de la Grèce, p. 93. Elle étoit aussi nommée *Pythos*, p. 96. Etymologie de ce nom, *ibid.* Elle étoit le point central de l'ancien monde (*d'Helft*), p. 108.

Déluge atlantique, *cimbrique*, mémoire que nous en a conservée l'histoire, p. 24. Cette catastrophe physique a occasionné des émigrations, p. 161.

Démiurgos, sa signification, p. 21.

Descendre aux enfers, est, en style mystique, se faire initier aux mystères, p. 201.

Description géographique de l'ancienne terre connue, p. 88-89.

Deucalion étoit Scythe, p. 146. Déluge qui porte son nom, *ibid.* Etoit Scythe britannique et non asiatique, ou habitant de l'Ecosse appelée *Caledonia*, *ibid.* La mer d'Ecosse porte l'épithète de *Deucaledonique*, *ibid.* Hellen étoit fils de Deucalion, *ibid.* *Deucalion* veut dire *habitant de l'occident*, selon Cambden, p. 146.

Diane étoit placée parmi les dieux lares, p. 96.

Dicage des poldres, est d'une haute antiquité, p. 248. Diodore de Sicile l'attribue à Hercule, p. 249. Ce qui est confirmé par Smallegange dans sa chronique de Zélande, *ibid.*

Dicquer des poldres, c'est retirer des terrains que la mer avoit couverts, p. 248.

Dieux payens, n'étoient que des expressions allégoriques de choses utiles aux hommes, p. 8. Opinion des anciens philosophes à ce sujet, *ibid.* Leur ordre généalogique et symbolique, p. 13. Les Dieux de la fable considérés comme des êtres divins, et pourquoi, p. 19. Les Dieux ne sont pas

l'universalité des choses, p. 65. Par Dieux, Homère entend le peuple des Dieux, p. 66. La race des Dieux descendue du peuple des Atlantes, p. 69.

Digues, leur emploi et leur utilité, p. 215 et 219. Considérées comme des entreprises herculéennes, *ibid.* L'antiquité les a célébrées comme telles dans le onzième travail d'Hercule, *ibid.*

Diodore de Sicile parle des Atlantes avec vénération, p. 2 et 31. Porte les enfans d'Uranus à quarante cinq, p. 18. Fixe une génération d'hommes à trente ans, p. 34.

Diogène Laerce dit que les *Semnothei* et les Druides étoient les précepteurs des Celtes et des Gaulois, p. 154.

Dis, acception de ce mot, p. 40. C'est le *theut* des Germains, *ibid.*

Douvres. Cette ville est la porte de l'Angleterre; son nom est conservé dans *Duro-vernum* ou *Duro-wernum* (Cantorberi) qui signifie bourg de défense, p. 111. Le nom de *Douvres* a la même signification que *Tyr*, p. 112.

Druides, précepteurs du genre humain, p. 24. Pourquoi décriés, p. 25. Leurs sacrifices, *ibid.* Leur justice criminelle, *ibid.* Méconnus des Romains, et pourquoi, p. 27. Leur enseignement public, *ibid.* Sur quoi rouloient leurs leçons, p. 28, et les principes de leur religion, *ibid.* Leurs vastes connoissances, *ibid.* Sont un corps de savans, p. 29 Philosophes, *ibid.* Pythagore a été leur disciple, p. 30. Etoient astronomes, p. 33. Connoissoient et enseignoient la grandeur du globe, *ibid.* N'ont laissé aucuns monumens de leur savoir, p. 82. Leurs sciences n'étant pas écrites, ont disparu avec eux, p. 84.

Drusus, Général romain, voulut visiter les monumens antiques érigés à Hercule, p. 250.

Dunquerque, en flamand *Duinkerke*, doit son nom aux *dunes* de la mer près de laquelle elle est bâtie, p. 113.

E.

Ecluses, leur utilité, p. 215. L'écluse à Hellevoetsluys étoit destinée à retenir et à faire écouler les eaux de l'intérieur, pompées par des moulins, *ibid.*

Edda islandoise, on y trouve aussi la fable du *Phénix*, p 104.
Egypte, ses vicissitudes, p. 24. Ses pontifes sont originaires de la République élysienne, ou des Atlantes, p. 84 Son nom primitif étoit *Ham*, p. 85 L'étymologie des noms de ses Dieux appartient à la langue du Rhin, *ibid.*
Egyptiens, poussoient la vénération pour les animaux jusqu'au ridicule, p. 9. Ont été gouvernés pendant 18,000 ans par des Dieux, p. 38. Doivent leur origine aux Atlantes, p. 84.
Eleusis, ce n'est pas là qu'Hercule s'est fait initier aux mystères, p. 246. Etymologie du mot *Eleusis*, *ibid.* Ce nom n'existoit pas à l'époque des travaux d'Hercule, *ibid.*
Elysien (peuple), le même que les Hyperboréens, pag. 35. Connu pour sa chevelure rousse, p. 32. Ses fondateurs étoient des *pêcheurs* et des navigateurs, p. 66. Mœurs de ce peuple, pag. 69. Sa langue est identique avec celle des Atlantes, p. 70. C'est la langue teutone, p. 71. Son gouvernement étoit paternel, *ibid.* Ses savans ont laissé partout des traces de leur science, p. 87.
Emblêmes, art de les employer ou de les représenter, p. 102.
Emigrations, à quelles causes on doit les attribuer, p. 161.
Enfer, sens qu'on lui prête, p. 41. Ne doit pas être confondu avec le Tartare, *ibid.* Est le sanctuaire de l'initiation aux mystères, *ibid.* Etoit l'endroit consacré au jugement et à la sépulture des morts, *ibid.* Etoit le lieu des tombeaux des fondateurs des Gaulois, *ibid.* Est situé dans le territoire de la Gaule, p. 42. A l'extrémité de l'Océan, page 55. Dans le dernier endroit de l'Elysée, à la dernière limite de la terre, p. 56 Est le cimetière des Elysiens, p. 57. Raisons qu'en donne Homère, *ibid.* Idées bizarres qu'on s'est formée de l'Enfer, *ibid.* Est appelé dans le poëme d'Orphée *Somnus profundus*, p. 59. La mère d'Ulysse place l'Enfer à l'occident, p. 63. Ce qui est conforme à la géographie ancienne, p. 90. Fausse idée que les anciens avoient touchant l'Enfer, p. 170. Homère a décrit la route qu'Ulysse a suivie pour se rendre aux Enfers, p. 201. Description de l'Enfer, p. 202. N'est

éloigné de l'île de Circé que d'une petite journée de navigation, p. 203. Homère dit que l'Enfer avoit de *fortes portes*, ce qu'on peut entendre par ces portes, p. 206. Homère ne parle que de quatre fleuves de l'Enfer, p. 208. Aristophane, dans sa comédie des *Grenouilles*, parle du site de l'Enfer, pag. 247.

Epaules veut dire (figurément) *protection*, d'après Hérodote, note p. 139.

Ephore nomme Rhadamante un personnage très-renommé pour sa justice, p. 49. Il dit que les Celtes étoient les peuples occidentaux de la terre, p. 90. Il ne cite nulle part les Africains, p. 124. Il divise l'ancienne terre en *Indiens*, *Scythes*, *Ethiopiens* et *Celtes*, p. 132.

Equateur terrestre du monde ancien, comment doit être considéré, p. 89. Passoit à travers la zône tempérée, p. 91.

Erasme étoit cimmérien d'origine, p. 173.

Ere, le même que *Nere*, p. 35.

Erkelens, endroit de la Hollande qui retrace la mémoire d'Hercule, p. 250.

Errans, fausse étymologie des Welches, p. 24.

Eruthriens, (*rouges*), nom que prirent les Phéniciens, p. 53.

Espagne, appartenoit au continent méridional et faisoit partie de l'Ethiopie, p. 124. Les monts Pyrénées la séparent de la France et de l'Europe, *ibid.* Son antique nom est *Celtibérie*, p. 125. Etymologie du mot *Spania*, Espagne, *ibid.* Comme partie de l'Europe a porté le nom de *Gaule supérieure*, pag. 153. Comme partie de l'Afrique, celui de *Celtibérie*, ou au-delà de la Celtique, *ibid.*

Ethiopie, selon Hérodote, étoit la dernière des régions habitées, p. 107. Etoit l'occident méridional de l'ancien monde, p. 124. Ainsi s'appeloit l'hémisphère méridional, pag. 127. Etymologie de son nom, p. 128.

Ethiopiens de l'ancienne terre, habitoient le midi, p. 132.

Ettelghem, p. 188., voyez *Attelghem*.

Europe, est l'occident de l'ancien monde, et pourquoi, p. 90. Europe ou Celtique étoit l'hémisphère septentrional, p. 127. Europe signifie *terre froide*, p. 131. Son nom primitif est *Heuvrope*, *ibid.* Etymologie de ce mot, *ibid.* L'Europe a été connue anciennement sous le nom de *Celtique*, région froide; il vient de *kelt*, froid, p. 132. *Europe* et *Celtique* sont synonymes, p. 147. L'épithète *froid* lui convient, et pourquoi, *ibid* L'Europe est divisée par des fleuves, p. 149. La partie du midi se nomme *Gaule*, celle du nord *Celtique*, p. 150.

Exil, signifie *bannir de l'île*, terme pris de la police de la République élysienne, p. 145. Ce terme est encore en plein usage, p. 146.

Extrémité de la terre; ce qu'il faut entendre par là, p. 47.

F.

Fable. Son étude est classique, p. 6. Son histoire est la tradition allégorique d'objets du plus grand intérêt, p. 7. Idée qu'on doit avoir sur son origine, p. 8. La fable des *deux Aigles* cache un grand mystère, p. 92. Explication de la fable des *deux Aigles*, p. 93. Elle marque le milieu de l'ancienne terre en longitude, p. 100. La fable du *Phénix* le marque en latitude, *ibid.*

Fêtes, offrent un repos nécessaire dans toute société politique, p. 13. On instruisoit les hommes par des signes et des *fêtes* avant l'usage des lettres, p. 231.

Flave Josephe, dit que le nom *Adam* signifie *roux*, note p. 53.

Flessingue, *Ulissingue*, ville et port sur la rive de l'Escaut occidental, dans l'île de Walkeren; son nom rappelle celui d'Ulysse, p. 197. Une tradition constante rapporte sa fondation à Ulysse, *ibid.*

Fleuves de l'Enfer, se trouvent dans l'île des Bataves, p. 61.

France, sa côte maritime étoit le bout du monde, p. 47. Est

nommée *Welschland*, *Walschland*, par les habitans du nord, pag. 152.

Freja est la femme d'*Odin*, dieu des Scandinaves, note p. 107.

G.

GADES, nom du détroit, étymologie de ce mot, p 233.

Galathai (Galates), les Grecs ont pris ce nom dans un dialecte usité à l'extrémité de la Gaule, p. 159. Diverses étymologies de ce mot, p. 163 et 164.

Galathia est le même que *Walathia*, *Wallant*, *Gallia*, p. 159. La raison s'en trouve dans son étymologie, *ibid.*

Galaxia ne veut pas dire *voie lactée*, p. 87. Mais il signifie *Gaule*, p. 165 Fausse étymologie qu'on a donnée à ce mot, *ibid.*

Galaxie, ou *Galathie*, est le nom que les Grecs ont donné à la zône blanchâtre qui traverse le firmament, c'est le nom de la patrie des hommes créateurs de la philosophie, p. 165.

Galophages, ou *Galactophages*, nom qu'on donnoit aux Gêtes, parce qu'ils se nourrissoient de lait et de fromage, p. 163.

Gange, fleuve des Indes; ses eaux sont réputées sacrées, pag. 135.

Gaule, du temps des Romains, p. 23, est le berceau des sciences et celui de la mythologie, selon César, pag. 39. L'Enfer et les Champs élysées se trouvent dans son territoire, p. 42. Est la contrée de l'occident, d'où l'Aigle (céleste) prend son vol, p. 98. Et pourquoi, p. 99. La Gaule est le nom du midi de l'Europe, p. 150. *Gaule* signifie originairement *bon pays*, *pays heureux*, *ibid.* et p. 153. Etymologie du mot *Gaule*, *ibid.* Son nom est *Wallia*, *ibid.* Elle étoit divisée, selon César, en Aquitanique, Celtique et Belgique, p. 155. La Gaule celtique étoit habitée par des gens qui, dans leur langue, étoient appelés *Celtes*, et dans celle des Romains, *Gaulois*, p. 156.

Gaulois, du temps des Druides, p. 24. Dégénérés au temps de César, p. 25. Ce que les Romains pensoient de leurs prêtres, et pourquoi, p. 24. Leurs prêtres exercent la justice

criminelle, p. 26. Se disent issus de Pluton, p. 39 et 40. Comptent l'espace du temps par nuits, *ibid. ibid.* Sont de famille céleste, p. 41. Le nom de *Gaulois* a été donné aux habitans de la partie méridionale de l'Europe, p. 148. Il ne faut pas confondre les Gaulois avec les Celtes, *ibid.*

Gé, sous ce nom les Grecs désignent la terre, p. 129. Ce mot est de même origine que les mots *go*, *gio*, *gau*, *gauw*, *ibid.* Exemples où ces mots sont employés, *ibid* La racine de ces mots est le verbe *gaen*, marcher, *ibid.* Par *Gé*, il faut entendre *terre habitée*, *ibid.*

Genèse, donne à l'homme et à la femme le nom d'*Adam*, note p. 53.

Géographie ancienne. L'invention de cette science appartient aux Atlantes, et pourquoi, p. 88. L'interprétation de ses termes se trouve dans la langue belgique, *ibid.*

Germains, pourquoi ils adoroient le soleil, la lune et autres corps physiques, p. 9. Connus pour avoir les yeux bleus et les cheveux roux, p. 52. N'avoient ni temples, ni statues, ni images, et pourquoi, note de Tacite, p. 83. Leur grand temple, leur panthéon, étoit le ciel même, *ibid.*

Glaucopis, *déesse aux yeux bleus*, nom qu'Homère donne à Minerve, p. 51.

Gog et *Magog*, nom que les Hébreux donnent à la Scythie, p. 137. Ces mots signifient en hébreu, *protection*, *ibid.*

Grandeur de la terre, enseignée par les Druides, p. 33.

Grecs, étoient ignorans en mythologie, p. 10. Leurs philosophes sont originaires de la République élysienne, ou des Atlantes, p. 84.

Gui de chêne, ce que c'est, p. 25. Est la base de l'ordre social, p. 36.

Guthrie, dit que les *Phéniciens* sont les premiers qui ont fait servir la navigation aux opérations du commerce, p. 109.

H.

Habitans du nord, ont fait les premiers essais pour com-

muniquer, par le moyen de la navigation, avec d'autres pays qui pouvoient leur fournir des objets utiles, et pourquoi, p. 237.

Halma, dit que le mot *Kim* signifie *horizon*, p. 56.

Ham, étoit le nom primitif de l'Egypte, p. 85.

Havæ, ce mot accompagne quelquefois l'inscription de *Herculi magusano et havæ*, p. 262. Ce mot *havæ* ne signifie pas ici *port*, mais *denrée*, *marchandise*, *ibid.*

Have et *Catheil* se prennent pour meubles et catheux dans la liquidation des successions, p. 262.

Hébé, son mariage avec *Hercule ;* quel est le sens de cette fable, p. 227. Signification emblématique de ce mariage, *ibid.* et 228. Etymologie du mot *Hébé*, *ibid.* Explication de l'épithète *jeune* que la fable donne à Hébé, *ibid. Ebbe* ou *Hébé* est le reflux de la mer, note p. 229. Homère donne à Hébé l'épithète de *Kalliospoura*, *déesse à beaux talons*, et pourquoi, note *ibid.*

Hébreux. St. Augustin fait dériver ce mot de *Iber*, *Uber*, p. 143. Opinion de différens auteurs sur ce mot, *ibid.*

Hel, signifie *enfer* en langue du Rhin, p. 60. Signifie aussi *mort*, *sépulcre*, p. 62. Ce mot n'est pas généralement adopté par les géographes hollandois pour signifier *enfer*, et pourquoi, p. 206. Ils cherchent l'étymologie dans le mot *hellen*, incliner, p. 207. Smallegange avoue franchement que le mot *hel* veut dire l'*empire de Pluton*, *ibid.*

Helish, le même que *Heiligh*, est l'équivalent de *saint*, *mystérieux*, p. 62.

Helium, mot formé de *hel* ou *helle* (enfer), p. 48 et 204. Sa signification dans la langue du Bas-Rhin, *ibid.* On appeloit *Helium* l'embouchure de la Meuse, p. 48 et 204. L'adjectif *helish* du mot *helium* a été changé en *Elysée*, p. 204. L'*Helium* est le Rhin qui baigne les Champs élysées et l'Enfer, *ibid.* Les eaux de l'*Helium* entourent l'île des Bataves, *ibid.*

Hel-land veut dire *pays d'enfer*, p. 60. Est la même chose que

Holland, *ibid.* Équivaut à terre sainte, comme *holy-land* en anglois, p. 69.

Hellenistes, sont les enfans de l'*Hel* ou de l'*Helium*, p. 246.

Hellevoetsluys, signifie *écluses du pied de l'enfer*, p. 204.

Helvoet, *Hellevoet*, (pied de l'enfer), ville à l'entrée de l'île des Bataves ou de l'Enfer, p. 61. S'appeloit autrefois *Helium*, là où, selon van Leeuwen, le Rhin a son embouchure et où, à son extrémité, on avoit bâti un château ou forteresse, p. 206. Vanderhoeve dit qu'en 1621, en construisant l'écluse, on y a déterré les fondemens d'un vieux fort et une grande quantité d'antiquités, *ibid.*

Hemodus, montagne de l'Asie qui séparoit les Indiens des Scythes, du temps de Diodore de Sicile, p. 149.

Hercule, prince ou héros, p. 3. N'est qu'un symbole, *ibid.* A été initié aux enfers, p. 41. Quelle idée l'on doit se former de ses travaux, p. 81. Et à quel pays on doit les rapporter, *ibid.* Surnommé le *Saxon*, et pourquoi, p. 85. Hercule n'est pas l'emblême du soleil, p. 102 et 103. Son onzième travail, p. 205 et 219. Ses douze travaux sont les symboles des douze signes du Zodiaque, p. 220. Il est l'emblême de l'héroïsme, *ibid.* Il est peint dans l'âge viril, et pourquoi, *ibid.* Il tient une massue de la main droite, et pourquoi, *ibid.* Pourquoi il porte une peau de lion sur le bras gauche, *ibid.* Homère l'appelle *héros au cœur de lion*, *ibid.* De sa mère Alkmené il s'appeloit *Alceus*, le Vigoureux, p. 221. Son troisième caractère étoit le sang froid, *ibid.* La signification de ce troisième caractère se trouve dans l'étymologie de son nom, p. 222. Son sang froid étoit un don divin, et sous ce rapport la fable lui donne Jupiter pour père, p. 223. Il tient le courage de sa mère et la présence d'esprit de son père, *ibid.* Les adolescens de Sparte sacrifioient à Hercule; cet acte étoit une initiation au culte héroïque, *ibid.* Son premier travail est sa victoire sur le lion de Némée, p 224. Explication du sens de cette fable, *ibid.* Les onze premiers travaux d'Hercule avoient pour objet les grands besoins de

l'homme sur le continent, p. 225. Le sujet de son douzième travail est l'invention de l'art de la navigation maritime, *ibid* La fable dit qu'il parvint à enlever du jardin des Hespérides les pommes d'or gardées par les Pléïades, filles d'Atlas; que, pour prix de sa bravoure, les Dieux lui donnèrent en mariage la jeune déesse Hébé, et le placèrent au ciel, *ibid.* Ce que quelques auteurs entendent par pommes d'or, p. 226. Opinion de Vossius sur ce sujet, *ibid.* Vossius prend le soleil pour Hercule, *ibid.* Réfutation de cette opinion, *ibid.* Explication du vrai sens de cette fable, p. 226-227. Ce qu'il faut entendre par son mariage avec Hébé, *ibid.* Signification de l'emblême d'Hercule, p. 229. On donnoit à Hercule plusieurs surnoms, et pourquoi, *ibid.* Etymologie de son surnom *Thébain*, *ibid.* et 230. Son mariage avec Hébé est la commémoration d'une institution solemnelle relative à la navigation, p. 230. Hercule, selon la fable, fait son ascension au ciel le jour de ses noces avec Hébé, p. 231. Il a posé des colonnes aux deux pointes opposées du détroit de Gades, et pourquoi, p. 232. Ce qu'on doit entendre par cette fable, *ibid.* Naissance d'Hercule, p. 236. Elle n'est qu'une tradition allégorique d'un grand intérêt, p. 236 Développement de ce sens, p. 237. Il écrase deux serpens que Junon lui envoie pour le dévorer, *ibid.* Explication de cette fable, p. 238. Différentes opinions touchant la durée de la nuit de la conception d'Hercule, *ibid.* Ces opinions coïncident toutes dans le même point, *ibid.* Hercule est originaire du nord, c'est pourquoi on l'a placé parmi les constellations boréales, p. 239. Il y est peint pliant un genou, et pourquoi, *ibid.* Hercule a parcouru les mers étant assis dans un *pot*, *in Scypho*, p. 240. Explication de cette expression, *ibid* Hercule est surnommé *Bibax*, buveur, et pourquoi, note p. 241. Le pot dans lequel il a parcouru les mers étoit un navire qu'on avoit nommé *Scypho*, selon Macrobe, *ibid.* Hercule a eu deux fils, l'un nommé *Celte*, l'autre *Galate*, p. 242. Ces deux jeunes héros ont combattu contre Neptune,

ibid. Explication de cette fable, *ibid.* Hercule reçut ordre de retirer Cerbère des enfers et de le conduire en haut, c'est son onzième travail; Diodore ajoute qu'il réussit dans cette entreprise, *ibid.* et p. 243. Explication de cette fable, *ibid.* Hercule, dans Homère, donne les détails de son travail à Ulysse, *ibid.* Hercule avoue qu'il a été aidé par Mercure et Minerve dans son travail, *ibid.* Ce qu'il faut entendre par là, *ibid.* Hercule s'est fait initier aux mystères avant d'entreprendre son onzième travail, p. 245. Ce que cela veut dire, p. 246. Hercule donne son témoignage sur le site des enfers et sur la demeure des initiés dans la comédie d'Aristophane, intitulée les *Grenouilles*, p. 146. Hercule a été un habile architecte de digues, et fameux dans l'art de détourner utilement le cours des rivières, selon Smallegange dans sa chronique de Zélande, p. 250. La mémoire d'Hercule étoit encore en pleine vénération du temps de Tacite, *ibid.* Il avoit un culte dans la Germanie, *ibid.* Sa mémoire étoit conservée dans la dénomination de plusieurs endroits du pays, *ibid.* Hercule le Thébain est le même que le Saxon, p. 251. Sur un monument trouvé dans l'île de Walcheren; il est nommé *Hercules Magusanus*, p. 261. Cette inscription veut dire : *à Hercule, protecteur du commerce*, p. 262. Hercule est figuré sur ce monument comme un Dieu marin, p. 263.

Herman, signifie homme de cœur, p. 222.

Hermès, son étymologie appartient à la langue du Rhin, p. 86.

Herschaere, veut dire multitude d'hommes courageux, ou de héros, p. 222.

Hertha, nom qu'on a donné à la Terre, p. 128. Sous ce nom les Germains adoroient la terre, selon Tacite, p. 130. Etymologie de ce mot, *ibid.* C'est la terre arable, *ibid.*

Herus latin, et *Héros* grec, sont des titres des anciens militaires, p. 222.

Hésiode dit que la terre avoit formé le ciel de constellations à son image, p. 5 et note p. 17. Parle avec certitude de la situation des Champs élysées, p. 44. Dans sa théogonie, parle de la demeure des Hespérides, p. 62.

Hesper, *soir*, ce mot signifie aussi *couchant*, p. 62.

Hespérides (*Jardin des*); sa situation, p. 62. Hésiode le place à l'extrémité de l'Océan, *ibid.* On le croyoit situé dans la Lybie occidentale, *ibid.* Hercule enleva ses pommes d'or, p. 225. Vossius entend par le Jardin des Hespérides, le firmament, p. 226. Confirmation de cette opinion, *ibid.* Les Hespérides sont les filles de la nuit, selon Hésiode, p. 228. Etymologie de ce mot, *ibid.* Elles étoient aussi appelées Pléïades, *ibid.*

Hibernia, Irlande, est le même nom que *Iberland*, pays d'*au-delà*, selon Mr. Nelis, p. 142.

Holland est la même chose que *Helland*, pag. 60. *Hel-land*, signifie *pays d'enfer*, p. 203.

Hollande, île des Bataves, étoit l'Enfer, p. 61 et 204. Cette île est située au milieu des eaux de l'*Helium* (Hel), *ibid.* Son nom de *Pays-Bas* vient de sa position, p. 80. Sa description physique, p. 214.

Homère, guide le plus éciairé de l'antiquité pour trouver le pays élysien, p. 23. Il donne la topographie des Champs élysées au quatrième livre de son *Odyssée*, p. 45. Note sur la situation de l'Enfer, p. 55. Ses Œuvres sont les plus vieux écrits grecs que l'antiquité nous ait transmis, p. 172. La vénération qu'on leur porte est une preuve de leur mérite, *ibid.* Pourquoi ces mêmes écrits ont été méprisés par plusieurs auteurs, *ibid.* Dans ses poëmes il a célébré sa patrie, p. 173. Sa patrie est regardée comme un mystère, *ibid.* Homère ne peut être considéré comme grec. Le pays qu'Homère a chanté, c'est l'Atlantide, l'ancienne église, le temple de l'initiation aux mystères, p. 174. Homère fut disciple de Phémius, maître d'école à Smyrne, selon Hérodote, et lui succéda dans cet emploi, p. 175. On doit supposer la naissance d'Homère dans le pays des Atlantes, p. 176. Pourquoi l'on a cru qu'il étoit d'Egypte, et d'autres de l'Italie, *ibid.* Suidas, dans la vie d'Hésiode, indique la patrie d'Homère, *ibid.* et p. 177. Pausanias dit qu'Homère s'est retiré à l'extrémité de la terre, *ibid.* Mais

Il ne dit pas s'il en est retourné ou s'il y est mort, p. 178. Pourquoi chez les Grecs la patrie d'Homère a pu tomber dans l'oubli, *ibid.* Quel est le sol natal d'Homère dans le pays des Atlantes, *ibid.* Pourquoi quelques-uns font naître Homère dans l'île de Chypre, p. 179. Opinions diverses sur l'*Odyssée*, p. 180. Quatre écrivains ont reconnu la vérité du fond de l'*Odyssée*, p. 181. Homère place le théâtre des grandes aventures d'Ulysse sur les bords du Rhin, p. 182.

Hommes, pourquoi ils ont senti le besoin d'une vie sociale, p. 11. Leur bonheur en dépendoit, *ibid.*

Hyperboréens, étoient une république d'hommes justes, p. 1. Nom de ses habitans, *ibid.* Sont appelés *nation sacrée*, *gens beatissima*, p. 2. Apollon est leur Dieu, *ibid.* Inventeurs du *nombre d'or*, p. 35. Sont les mêmes que le peuple élysien, *ibid.* Ont fondé la ville et l'oracle de Delphes, p. 97.

Hyver est le nom de notre saison froide. *Hyver* est le substantif de *Huyveren*, p. 131.

I.

Iber, mot mis en usage dans l'antiquité pour distinguer les peuples, p. 143.

Ichthyophages, noms que les Grecs donnoient à ceux qui se nourrissoient de poissons, p. 163.

Ida, mont de Jupiter en Crète, p. 64. On l'appelle aujourd'hui *monte Giove*, pag. 190. Le mont Ida en Phrygie, au pied duquel étoit bâtie la ville de Troie, p. 191. Ces deux monts étoient consacrés au culte desservi par des *prêtres-poëtes*, *ibid.* Ces prêtres-poëtes étoient appelés *Dactyloi-Idéens*, *ibid.* Différentes conjectures sur la signification de ce mot, *ibid.* Opinion de Marchantius, *ibid.* Selon Ten Kate, ce mot veut dire *port*, *demeure*, *asile*, note p. 192. Selon Tacite, on faisoit dériver le nom *Juda*, *Judée*, de *Ida*, p. 193. L'Ida des Longobards est un port de mer, *ibid.* C'est une erreur de prendre Ida pour une montagne, *ibid.* Cette méprise est

née de l'équivoque du mot *berg*, qui signifie *port* et *montagne*, p. 194.

Idéens, prêtres de l'Elysée, pêcheurs d'origine, p. 66 et 192. Ce mot dénote des *pêcheurs maritimes*, p. 192. Les premiers apôtres de l'ancienne église étoient de la race des Idéens ou pêcheurs, *ibid.*

Ihre dit qu'on donnoit le nom de *Walland* à la Gaule et à l'Italie, note p. 153.

Ile d'Æa, située à l'extrémité de l'Océan, p. 55.

Ile des Bataves, est l'île de la Hollande, p. 204.

Iles Fortunées, nom des îles de l'*Helium*, p. 61. *Item*, p. 68.

Iles, sont le refuge, l'asile des malheureux, p. 144. Les îles sont le théâtre des grands évènemens de l'antiquité, *ibid.* Elles étoient appelées *terres sacrées*, pays de salut, p. 145. Leur nom flamand *eiland*, ou *heiland*, est formé de *heil*, qui signifie *salut* et *saint*, *ibid.*

Immortalité, quels titres il faut acquérir pour y arriver, p. 7.

Indiens de l'ancienne terre, habitoient l'est, p. 132. Ils sont, dans la marche de nos idées, les enfans aînés de la terre, p. 133. *Indigènes*, ou *Indiens*, sont les mêmes termes, comme l'assure Diodore, p. 134 On a cherché l'étymologie d'*Indiens* dans le nom de la rivière *Indus*, mais abusivement, et pourquoi, p. 134-135.

Institutions, quels sont les termes qui en expriment le caractère et le but, p. 13-14. Subsistent encore, p. 21.

Irlande, selon Ten Kate, a aussi porté le nom d'Ecosse, p. 142. C'est l'Ecosse ultérieure, *ibid.*

Italie, nommée *Welschland*, *Walschland* par les habitans du nord, p. 153.

J.

Jablonski a vainement cherché l'étymologie des noms des dieux d'Egypte dans la langue cophte, p. 85.

Jardin des Hespérides, p. 62 Voyez *Hespérides.*

Jeu de Cartes, son invention date de la plus haute antiquité, et pourquoi, p. 120. De même le *Jeu de Dez*, p. 121.

Junius (*François*), dit dans son glossar.-gothic., qu'*Atte* signifie *pater*, p. 72.

Junon, nom allégorique d'un être inanimé, selon Zénon, p. 9. Nomme sa patrie un pays *très-nourrissant*, p. 64. Explication de son discours sur le lieu de sa naissance dans l'Odyssée, p. 193. Elle a été élevée et nourrie au même lieu et de la même manière que Jupiter son époux, *ibid.*

Jupiter, prince ou héros, p. 3. N'est qu'un symbole, *ibid.* Roi de Crète, p. 6. Symbole de l'*Ether*, *ibid.* Comme planète, p. 6. Nom allégorique d'un être inanimé, selon Zénon, p. 9. Ses galanteries ne sont que des emblêmes, p. 13. Etoit frère de Pluton, p. 41. Père de Rhadamante, p. 49. A été nourri dans l'Elysée par des prêtres nommés *Idéens*, p. 66. Jupiter-Ammon, son étymologie appartient à la langue du Rhin, p. 86. Il a été élevé et nourri dans le même lieu et de la même manière que Junon son épouse, p. 193. La naissance de Jupiter en Créte, veut dire, en style mythologique, l'introduction de son culte dans cette île, p. 194. Nourrir Jupiter, c'est faire des sacrifices, *ibid.* Il est le dieu suprême des Atlantes, dominant et adoré dans le sein de leur patrie, p. 197. Il est le père d'Hercule, p. 223. Les amours de Jupiter, ses métamorphoses, ses intrigues ne sont que des traditions allégoriques d'un grand intérêt, p. 236. Diodore de Sicile fait une remarque qui répond à toutes les déclamations qu'on fait contre les amours de Jupiter, pag. 239. Après la mère d'Hercule, Jupiter n'a plus eu de commerce avec d'autres mortelles, pag. 239. Ce qu'il faut entendre par là, *ibid.*

Juste Lipse, est le premier qui a remarqué de l'identité entre Zierickzée et Circéa, p. 198. Vrédius se range de son avis, p. 199.

Justice, est le soutien de toute société politique, p. 13. A imprimé le sceau de la perfection à la constitution sociale, p. 14. La justice criminelle est du ressort de la religion, p. 26.

K.

KAMP-VEER étoit, selon quelques géographes, le lieu de trajet pour passer à la ville de Kampen, p. 254. Alting et autres combattent cette opinion, *ibid.* Kamp-veer aura pris son nom des Champs élysées, *Helische campen*, *ibid.* C'est le port où Caron postoit sa barque pour passer les morts dans l'enfer, *ibid.*

Karon, *Karonie*, signifie cadavre, p. 256. Voyez *Caron.*

Keltique en grec, vient de *kelt*, *kalt*, *kald*, froid, p. 147.

Keltoï, nom grec, est souvent traduit par le latin *galli*, mais par erreur, p. 154. Source de cette erreur, p. 155. Erreur de Mr. Camus, dans sa traduction d'Aristote, note p. 167.

Kerbère n'est pas le nom du chien infernal, c'est par métaphore qu'on lui a donné ce nom dans la suite, et pourquoi, p. 255.

Kerck-bere, ou *Ker-bere*, nom de la barque de Caron, p. 255.

Kerbériens, nom qu'on donnoit aux Cimmériens, p. 256.

Kermisse, est le même que *Kerck-misse*, fête d'église, p. 255.

Kilian, au mot *Pit*, note p. 96. Voyez *Pythonisse.*

Kim, *Kimme*, signifie *horizon*, *extrémité*, en langage du Rhin, p. 56. Les Kimmériens étoient les derniers hommes de l'ancienne terre, p. 90.

Kimmeroi, Cimmériens, habitans ou hommes de l'extrémité, p. 56.

Kumeraes, nom d'une femme bretonne de la principauté de Galles, p. 167. *Kumeraeg* est le nom de leur langue, *ibid.*

Kumeriens et *Cimriens*, nom que les vieux bretons, habitans de la principauté de Galles en Angleterre, se donnent eux-mêmes, p. 167.

L.

LABYRINTHE d'Egypte, bâti par les Saïtes, p. 85.

Langage allégorique, son étude est nécessaire pour déchiffrer les caractères hiéroglyphiques, p 37.

Langage mystique, p. 38. Voyez *Style mystique.*

Langue belgique, est la langue-mère, p. 74.

Langue teutone, est celle des Atlantes, p. 70. C'est la langue des Dieux, p. 74.

Lant, signifie *pays*, p. 71. Ce mot s'écrivoit anciennement *lad* ou *lat*. Ihre dit que la lettre *n* y a été insérée à la manière des Goths, p. 159.

Lareow, signifie *maître*, ou interprète de la parole divine, p. 96.

Lares (*Dieux*), étoient, dans leur origine, des précepteurs du public, p. 96.

Lar, signifie *doctrine*, p. 96.

Lat, signifie *terre*; de-là *ladward* ou *laward*, tuteur du pays, dont les Anglais ont formé *lord*; Ihre en note, et Gebelin p. 159.

Laten, est le même que *landers*, paysans; *Vry-laten* est le nom des habitans du Franc-de-Bruges, p. 159.

Latitude de la Belgique, p. 32. La même que celle de l'Elysée et de l'Enfer, p. 59.

Leibnitz dit qu'il faut chercher l'origine des peuples dans l'ancienne langue teutone, note p. 75. Parle à ce sujet de la nécessité d'un dictionnaire étymologique de la langue allemande, *ibid.*

Leide. Un peu au-dessus de cette ville, le Rhin se perd dans les sables, p. 47 et 48.

Législateurs (*anciens*), leurs principes politiques, p. 26.

Leusden, dit qu'*Adam* signifioit *homme roux*, note p. 52.

Libye, contrée de l'Afrique, veut dire *terre agréable*, p. 260.

Ligurie, étymologie de ce mot, p. 162.

Lisseweghe, village à deux lieues d'Ulysseghem, signifie *chemin-d'Ulysse*, p. 186. On l'écrit ainsi, au lieu de *Ulysseweghe*, en omettant la lettre initiale *u*, comme cela est en usage dans notre langue, *ibid.* Exemples, *ibid.* *Lisseweghe* est un mot identique avec *Lisbonne*, et pourquoi, p. 187.

Livre d'or (*grand*). L'ouvrage de la civilisation date du moment où il y fut inscrit, p. 19.

Lombards, p. 194. Voyez *Mont-de-Piété*.

Lombaerds-Tde, en latin *Longobardorum-Ida*, près d'Attelghem, étoit une ville remarquable avec un fameux port de mer, p. 189. Erreur de Grammaye sur l'origine de ce nom, *ibid.* La *Longobardorum-Ida* de la Flandre faisoit autrefois partie de la Frise, p. 195.

Longobards, portoient anciennement le nom de *Wineli*, *Winelen*, ou, suivant Pline, *Vindeli*, *Vindelen*, p. 196 et 197.

Lotophages, peuple d'Afrique dont l'aliment étoit le Lotos, p. 163.

Lydiens, suivant Hérodote, s'attribuoient l'invention des jeux de dames, de balle, et de plusieurs autres, p. 120.

M.

MACROBE, sur les effets du soleil, note p. 54. Son traité sur plusieurs genres de pots, note p. 240. Il trouve que, par leur étymologie, ils appartiennent tous à l'art naval, *ibid.*

Magasin, ce mot procède de *mag-husen*, p. 262.

Mage signifie *naturaliste*, p. 84.

Mages de Perse, continuent encore à cultiver les sciences, p. 82. Sont frères des Druides, p. 84. Leur patrie commune c'est la République élysienne, ou des Atlantes, *ibid.*

Mag-hus et *Pack-hus* sont la même chose; ce sont des entrepôts de commerce, p. 262.

Magusan, surnom donné à Hercule, p. 261. Etymologie de ce mot, *ibid.* L'empereur Posthume prenoit le titre de *Magusanus* sur ses médailles, p. 263.

Mannus, fils de Theutson, p. 38.

Mariage, source et durée de toute société politique, pag. 13. Mariage d'Uranus et de Ghé; ce qu'on entend par là, p. 117. Ce mariage est la base de la Mythologie, *ibid.*

Mariage de-la république de Venise avec la mer Adriatique, p. 230. Comment et quand on le célébroit, *ibid.* Quel en étoit le but, p. 231. D'où les Vénitiens auront pris cette cérémonie, *ibid.*

Martial appelle les Bataves *rufi*, roux, p. 52.

Maxime de Tyr donne la description du Jardin des Hespérides, p. 63.

Melæ, p. 1-28 181. Voyez *Pomponius*.

Ménapiens, constructeurs de vaisseaux, p. 252.

Menas, premier homme-roi d'Egypte, p. 38 et 86. L'étymologie de ce nom appartient à la langue du Rhin, *ibid.*

Menson Alting appelle la Hollande *Ager ad Helium*, *Champ de l'Helium*, ou *Champ élysien*, note p 60.

Ment, en islandais signifie *institut*, d'après Ihre, p. 175.

Mentor, nom qu'Homère donne à Minerve, p. 175. Ce mot n'est ni grec, ni oriental, *ibid.* Il appartient à la langue des Atlantes, et signifie un *homme érudit*, un *instituteur*, *ibid.* Homère se cache sous ce titre dans l'*Odyssée*, *ibid.*

Mercure étoit au nombre des Dieux lares, p. 96.

Mercredi, jour spécialement consacré au commerce, p. 111.

Mer d'Arabie, pourquoi appelée *rouge*, p. 53.

Mer divine, se trouve près de l'embouchure de la Meuse, p. 204.

Mer du nord de l'Europe, portoit le nom de *Cimbrique*, p. 86. Car elle étoit la mer occidentale dans l'ancienne géographie, p. 90. Elle étoit la mer horizontale, *ibid.* Et pourquoi, p. 91. L'épithète Cimbrique ou Cimmérienne exprime littéralement cette idée, p. 90. La mer cimbrique étoit l'extrémité ou la première méridienne de l'ancien monde connu, p 166.

Mesure de la terre, p. 32. Par qui elle a été inventée, p. 33.

Meurtre, comment puni, p. 26.

Midi, ses habitans auront originairement peuplé le nord, p. 136.

Milan, étymologie de ce mot, p. 162.

Minerve, surnommée *Glaucopis*, *déesse aux yeux bleus*, p. 51. Et pourquoi, *ibid.* *Item*, p. 169.

Minos, son tribunal étoit dans l'île des Bataves, p 61.

Mœris, lac d'Egypte creusé par les Saïtes, p. 85. Son étymologie appartient à la langue du Rhin, p. 86.

Monde ancien. Importance de cette découverte, p. 22. Doit se trouver dans le pays élysien, p. 23. Cette découverte remettra en évidence le système du *Monde moral*, p. 22.

Monts-de-Piété, *Lombards*, en flamand *Berg-van-Bermertigheyd*, sont des maisons où l'on prête sur gages; le mot *berg* a été improprement traduit en français par le mot *mont*, p. 194 et 195.

Morinie, située à l'extrémité de la terre, p. 47. Etoit appelée *rivage saxonique*, et pourquoi, p. 85.

Morins, où ils sont situés, p. 47. Les Moriseni (Morins) se trouvoient dans la Thrace, p. 115.

Morisènes est le même que *Morini*; ce mot doit être écrit *Morigenes*, *Morigeni*, (nés des *Moeres*), p. 179. *Morins* veut dire *Marins*, p. 252.

Mystère, signifie *astre monitoire*, p. 21. A été pris ensuite pour chose occulte, *ibid.* Le sanctuaire des *mystères* étoit dans l'île des Batavés, p. 61.

Mythe, acception et signification de ce mot, p. 21.

Mythologie, pourquoi son étude n'a pas été abandonnée, p. 5. Quelle idée l'on doit se former de son origine, de ses causes, p. 7. Bacon l'appelle la sagesse des anciens, *ibid.* N'est aucunement contraire à la doctrine de l'Evangile, p. 7. Son système a pour but le bonheur de l'homme, comme la vraie religion, *ibid.* Est l'histoire des inventions utiles, p. 11. Son utilité est du plus grand intérêt pour le genre humain, *ibid.* C'est l'ouvrage de la civilisation, p. 12. Origine de sa corruption, p. 20. Veut dire *signe* ou *monition*, p. 21. Elle se perpétue à travers la révolution des siècles, *ibid.* Son berceau est l'Europe, p. 22. Pourquoi sa connoissance a été si longtemps dérobée à nos recherches, p. 43. La Mythologie a pris naissance dans les hameaux de gens occupés à la pêche maritime et au commerce, p. 193.

N.

NAHARVALLI. Tacite associe ce peuple aux *Elysiens*, p. 49.

Navigation, a donné naissance au commerce, p. 192.

Neerwallen (Bas-Gaulois). Ce mot a beaucoup d'affinité avec *Naharvalli*, p. 49.

Nehalennia, déesse dont les statues furent découvertes dans l'île de Walkeren en 1647, p. 263. Elle étoit représentée en différentes attitudes, p. 264. Les symboles qui l'accompagnent sont un *chien*, un *panier de fleurs et de fruits* qu'elle porte sur son giron, et quelquefois une *corne d'abondance*, p. 264. Etymologie de son nom, p. 265. *Nehalennia* veut dire *divinité qui préside aux eaux de l'Helium inférieur*, *ibid.*

Nelis, évêque d'Anvers, dit qu'*Atta* veut dire *père*, note p. 71.

Neptune, selon Pausanias, étoit peint avec des yeux bleus, p. 169.

Nere, est une période de six cents ans, p. 35. C'est le même terme que *ere*, *ibid.*

Newton a manqué son système de chronologie, et pourquoi, p. 235.

Noé : ses enfants ont partagé les îles des Gentils, selon l'Ecriture, p. 145.

Nombre d'or, est le nom de la période de dix-neuf ans, p. 35. Par qui inventée, *ibid.*

Nord-Kinn, ou *Nord-Kim*, veut dire *extrémité du nord*, p. 107.

Nord-ouest de l'Europe, étoit le *couchant* de l'ancien monde, p. 63.

Norwège, étoit anciennement habitée par des Sidoniens, p. 114.

Nuits. Usage de compter l'espace de temps par nuits chez les Gaulois, p. 39. Raison de cet usage, p. 42.

Nuits de l'hyver, durent plus longtemps à mesure qu'on avance dans le nord, p. 236-237.

O.

Oannes étoit le fondateur des Chaldéens; sa description selon Berose, note p. 192. Ce législateur étoit un homme de mer, ou plutôt un pêcheur de profession, note p. 193.

Océan, père des Dieux, p. 64. Ce qu'Homère entend par là, p. 65. Ce passage d'Homère a été mal interprété, *ibid.* L'Océan n'est pas l'embléme de l'eau, *ibid.* Selon Homère, c'est l'*extrémité maritime de la terre*, p. 66.

Occident, étoit la seule extrémité connue dans l'ancienne géographie, p. 89.

Odin, qui a civilisé les Scandinaves, étoit Saxon, *Saxen-Othe*, p. 86. Sa femme s'appeloit *Freja*, note p. 107. Il est nommé *As* (Dieu) dans l'Edda; ses douze ministres sont appelés les douze *Azes*, p. 109.

Oiseau est le symbole convenable d'un vaisseau, p. 106.

Olen, un des premiers fondateurs de l'oracle de Delphes; il est surnommé l'*Hyperboréen*, p. 97. Ce nom tient à la Hollande, *ibid.* Tacite dit qu'un Olen (*Olenus*) étoit préfet de la Frise, *ibid.* Suffridus dit qu'il s'appeloit *Holle*, d'où le mot *Holland*, p. 98.

Olophron veut dire *Omniscius*, *Al-weter* en teuton, p. 76. Explication de ce mot par madame Dacier, *ibid.*

Omer (*Saint*), ville située sur les bords du détroit de Calais, p. 111. Etoit un port de mer, et nommée *Sithium*, p. 112. Etoit l'ancien *Sithium*, *Audomaropolis*, ou *civitas Sancti Homeri*, et la cité la plus célèbre de l'empire des Atlantes, p. 178.

Omphalos (*nombril*), nom de l'endroit où l'on a bâti la ville de Delphes, p. 92. Ce n'est qu'une traduction en grec du nom de Delphes, *ibid.*

Ops, ou *Ope*, signifie *terre*, p. 128. C'étoit le nom d'une des femmes de Saturne, *ibid.* Etymologie du mot *Ope*, p. 130.

Orphée a été initié aux Enfers, p. 41. Parle des Champs élysées, p. 44. Dit que les Cimmériens étoient plongés dans d'éternelles ténèbres, note p. 59. Appelle les habitans de la mer du nord un peuple très-juste, p. 60. Appelle la terre le marche-pied des mortels, p. 130. A été maître d'école, p. 175. Appartient aux Sidoniens-Atlantes, p. 179. Il est descendu aux Enfers, *ibid.* Il a porté la pratique des cérémonies religieuses de l'Enfer dans la Grèce, dans la Phrygie et dans l'île de Samothrace, p. 179 et 180. Orphée a été trouvé parmi les Thraces, p. 115 et 195.

Ostende, se trouve au douzième siècle placée dans la Frise, p. 195.

Otho Reisius, dans son ouvrage de *Belga græcisans*, démontre l'analogie entre les langues grecque et belgique, p. 74.

Ouest et *Est* ne sont que des points relatifs, p. 89.

Ourse, nom des sept étoiles du septentrion, p. 5. Pourquoi les deux Ourses signalent le pôle du monde, p. 227. Utilité de cette découverte, *ibid.*

P.

Parnasse (*Mont*). Les Atlantes y ont fondé une académie, p. 94. On l'appelloit anciennement *Larnassus*, p. 95. Etymologie de ce nom, *ibid.* C'étoit un lieu d'instruction publique, p. 176.

Parques, leur demeure dans l'île des Bataves, p. 61.

Patrie des Dieux, placée par Homère à l'extrémité de la terre, p. 64. Et aux Champs élysées, p. 65.

Paulin (*St.*), dit que la Morinie étoit située à l'extrémité de la terre, p. 47.

Pays du nord, est le plus particulièrement gratifié par la nature prévoyante des matériaux nécessaires à l'architecture navale, p. 237.

Pays élysien, importance de sa découverte, p. 23.

Pêche (*la*) a donné naissance à la navigation, p. 192.

Période de trente ans, contient une génération d'hommes, p. 34. La période de six cents ans contient vingt générations, p. 35. La période de dix-neuf ans est luni-solaire; on l'appelle *nombre d'or*, *ibid.*

Persée, disciple de Zénon; son opinion sur la nature des fables, p. 8.

Petra est un endroit près duquel le Cocyte forme, avec le Puriphlégeton, une cascade dans les eaux de l'Achéron. Il étoit planté d'aunes et de saules, p. 203. But emblématique sous lequel ces arbres auront figuré dans la description de l'Enfer, *idem.* Petra signifie *roche*, et aussi *château* ou *forteresse en pierres*, p. 205. *Petra*, *pierre*, en flamand *steen*: c'est de ce nom *steen*, qu'on trouve tant de villes et de villages dans la Belgique, selon Kilian, *ibid.* Homère donne le nom de *Petræ* à Scylla et Charybde, *ibid.*

Peuple instituteur du genre humain, inconnu, p. 30 et 31.
Peuples du nord, p. 237. Voyez *Habitans du nord*.
Phare d'Egypte, bâti par les Saïtes, p. 85. Son étymologie appartient à la langue du Rhin, p. 86.
Phéniciens, d'où ils tirent leur origine, p. 38. Ils prirent le nom d'Eruthriens (*rouges*), p. 53. Ils se sont distingués par le commerce maritime, p. 105. Ils sont reconnus pour les premiers navigateurs, *ibid.* Ils étoient étrangers à la Syrie, p. 109. Sanchoniaton rapporte leur origine au mariage symbolique d'*Uranus* et de *Ghé*, *ibid.* Ils sont originaires de la côte septentrionale de la Gaule, *ibid.* Sont réputés pour les premiers commerçans sur mer, p. 110. Leur origine se confirme par les noms de *Tyr* et *Sidon*, deux de leurs principales villes, p. 111. Ils ont fondé la Thèbes d'Egypte, p. 230. Ils tirent leur origine des Atlantes, *ibid.*
Phénix. Tacite croit qu'il a existé, p. 100, et note p. 101. N'est qu'un oiseau énigmatique, Bailly en note p. 101. Erreur de ceux qui disent qu'il représente le soleil, p. 101 et 102. Sa description, p. 103. Elle détruit la parité qu'on suppose entre lui et le soleil, p. 104. C'est le nom de la nation phénicienne, p. 105. Il exprime, au figuré, un grand caractère du peuple phénicien, *ibid.* Son image étoit le pavillon des Phéniciens, p. 106. La fable du *Phénix* retrace l'immense étendue du commerce des Phéniciens, p. 106. Explication de cette assertion, *ibid.* et p. 107. Sens symbolique de la mort du Phénix, p. 107. Explication de la longévité du Phénix, p. 108.
Phidias le Marseillois, passoit chez les Grecs pour un imposteur, et pourquoi, p. 237.
Phlégeton, fleuve de l'Enfer; Pline le nomme *Flevum*, *Fleet*, *Fliet*, *Vliet*, p. 210. Etymologie de son nom, p. 211.
Phrygie de l'Asie. Plusieurs auteurs ont trouvé beaucoup d'analogie entre celle-ci et la Frise de l'Europe, p. 195. Ils ont cru que la Frise étoit une colonie de cette Phrygie, *ibid.* Raisons qui font croire que les Phrygiens doivent le nom de leur pays et leur civilisation aux Bardes-Idéens de la Frise gauloise, *ibid.*

Phytonisse, *Pythie*, rendoit ses oracles sur un trépied dans le temple de Delphes, p. 96. Etymologie de ce nom, *ibid.*

Platon appelle les Atlantes *nation sacrée*, p. 3. Inutilité de ses efforts pour éclaircir le dictionnaire mythologique, p. 10. Pourquoi il n'a pas réussi, *ibid.* et p. 19 et 31. Rapporte le discours du pontife de Saïs, note p. 36. Cherche vainement l'étymologie des termes mythologiques dans le grec, p. 74. Leibnitz n'a pas été plus heureux, p. 75. Platon a été maître d'école, p. 175.

Pléïades, filles d'Atlas, appelées aussi *Hespérides*, étoient des étoiles et formoient une constellation très-utile aux marins, p. 228. Etymologie de leur nom, p. 229. Quand avoit lieu le lever de ces étoiles nautiques, p. 231.

Pluton, fondateur des Gaulois, p. 39. Désigné par le mot *Dis*, p. 40. Est le dieu des Enfers, p. 41 Est fils de Saturne et frère de Jupiter, *ibid.* Est l'auteur des cérémonies funéraires, et l'instituteur des sacrifices, *ibid.* Est petit-fils d'Uranus, et neveu d'Atlas, p. 42. Son palais est dans l'île des Bataves, p. 61. Il exerce son empire dans une île, p. 144.

Poldres, sont des terres marécageuses exposées au flux de la mer, p. 248. D'où leur est venu ce nom, *ibid.* On les rend cultivables par le moyen de digues et d'écluses, *ibid.*

Poluphorbe, épithète grecque qu'Homère donne au pays élysien, qui veut dire *multa nutriens*, *très-nourrissant*, p. 66 et 72. Ce mot équivaut à *At-lant*, pays nourrissier par excellence, p. 193,

Pommes d'or, conservées dans le jardin des Hespérides, p. 225. Enlevées par Hercule, *ibid.* Explications puériles de ces pommes d'or que l'on trouve dans quelques auteurs, p. 226. Vossius entend par pommes d'or les étoiles, *ibid.* Fondement de cette opinion, p. 227. Le soleil est la pomme par excellence, *ibid.* Ce que veut dire, enlever les pommes d'or, *ibid.*

Pomponius Mela assure que les Hyperboréens sont les mortels les plus vertueux de la terre, p. 1. Parle de la doctrine des Druides, p. 28. Fait mention de la ville d'Ulyssippo, p. 181.

Pots, sous ce nom sont désignés diverses espèces de navires, p. 240. *Pot*, *vase*, est le nom primitif de bateau, p. 242.
Pourpre, se fabriquoit par les Phéniciens, p. 106.
Premier méridien placé dans le pays des Atlantes, et pourquoi, p. 91.
Presbyteroi, signifie *vieillard*, p. 122.
Prêtres gaulois et *celtes*, exercent la justice criminelle, p. 26.
Prodicus de Céa, son opinion sur la nature des fables, p. 9. A décrit la descente d'Orphée aux enfers, *ibid.*
Puriphlégeton, fleuve de l'enfer, forme avec les eaux du Cocyte une cascade dans les eaux de l'Achéron, p. 203. *Puriphlégeton*, c'est le *Rhyn-Vliet*, p. 211. Quel sens les poëtes attachoient au mot *Puriphlégeton*, *ibid.* Etymologie du mot *puri*, *ibid.*
Pyramides d'Egypte, bâties par les Saïtes, p. 85. Leur étymologie appartient à la langue du Rhin, p. 86.
Pythagore, (voyez *Ammien Marcellin*), a été maître d'école, p. 175.

R.

RAED, *Raedman*, titre des gouvernans de l'Elysée, p. 50.
Religion, forme le lien de toute société politique, p. 13. Comment elle doit être envisagée, p. 14. La perte de son esprit n'a pas entraîné la ruine des institutions sociales, p. 21.
Révolution d'un Cycle séculaire de trente ans, étoit purement chronologique, p. 34.
Révolutions en grammaire, ont lieu comme dans toute autre institution humaine, p. 38.
Rhadamante, réside à l'extrémité de la terre, p. 45. Règne dans le Champ élysien, p. 49. Est fils de Jupiter, *ibid.* Juge sévère, premier législateur, *ibid.* Juge de l'enfer, *ibid.* Etymologie du mot *Rhadamante*, p. 50. Il est l'oracle sous le nom de *Tirésias*, *ibid.* Il est surnommé le *roux* ou *blond*, *flavus*, p. 51.
Rhin, sur ses bords Homère place le Champ élysien, p. 47. Avoit autrefois deux embouchures, *Flevum* et *Helium*, p. 48.

Se perd aujourd'hui dans les sables au-dessus de Leide, *ibid.* Ses bouches formoient l'extrémité de la terre, p. 86. Et pourquoi, *ibid.* Ce fleuve est regardé par Dion Cassius, comme une limite naturelle entre les Gaules et les Celtes; il appelle les peuples d'outre-Rhin, *Celtes*, (KELTOI), et ceux d'en-deçà, *Gaulois*, (GALATHAI), p. 158. Etymologie du mot *Rhin*, p. 211. Les eaux du Rhin avoient la vertu de purifier; le Rhin servoit à la purification des initiés aux mystères, *ibid.*

Rivage Saxonique, nom de la côte de la Morinie; pourquoi ainsi appelée, p. 85.

Romains, leur prévention contre la nation gauloise, p. 30.

Rome, n'est pas le berceau de la religion chrétienne, p. 82.

Roux, surnom de Rhadamante, p. 45. Nom d'une Sibylle, p. 53. C'est le nom d'Adam, *ibid.* Et de la première génération mâle et femelle, *ibid.*

S.

SABISME, origine de ce culte, p. 20.

Sacrifices, institués par Pluton, p. 41.

Saint-Omer, p. 111. Voyez *Omer*.

Saïtes, étoit une tribu d'Atlantes qui a civilisé l'Egypte, p. 85. Saïtes veut dire *Saxons;* Saïs signifie *Saxon*, selon Boxhorn et Junius, note *ibid.* Les Saïtes étoient des Saxons appliqués à la science hydraulique, *ibid.* Ce sont eux qui ont dirigé tous les ouvrages qui rendirent l'Egypte si féconde et si célèbre, p. 85.

Saliques (*Loix*), n'établissent pas de peines corporelles, p. 26.

Sare, est une période de 3600 ans, p. 35. Le même que *Scare;* ce qu'il signifie en langue belgique, *ibid.*

Sas, *Sassen*, écluses; leur nécessité, p. 251. En Frise il y a plusieurs endroits qui portent le nom de *Sas*, p. 252.

Saturne, sa patrie est l'empire des Atlantes, p. 3. Ses fils et petits-fils, p. 18. Etoit fils d'Uranus, *ibid.* Père de Pluton, p. 41. Préside aux Champs élysées, *ibid.* Il étoit le symbole des gouvernés, p. 73. Etoit le Dieu de l'agriculture, *ibid.*

Etymologie de son nom, *ibid.* Les Grecs lui donnent le nom de *Chronos*, temps, *ibid.* On le peint sous un double symbole, *ibid.* Une de ses femmes s'appeloit *Ope*, p. 128.

Saxons, les mêmes que *Saïtes*, ont dompté les eaux de l'enfer, p. 85 et 253. Saxon est le titre qu'on donnoit aux ingénieurs hydrauliques, p. 251. Etymologie de ce mot, *ibid.* Saxon n'est pas le nom d'un peuple, mais celui d'une profession, p. 252.

Scania, située en Suède, signifie *Schoonland*, *bon pays*, p. 152.

Sciences (*anciennes*), d'où sont émanées, et à quel peuple elles appartiennent, p. 30.

Schoonhoven, endroit situé au milieu de l'île des Bataves, porte depuis un temps immémorial ce nom ; il signifie *beaux jardins*, *paradis*, p. 265,

Schotland, Ecosse, le même que *Schutland*, est synonyme avec *Scythie*, p. 140. Les Asio-manes regardent les Ecossais comme une colonie de Scythes asiatiques, p. 140. L'Ecosse ne doit son nom, ainsi que l'Irlande, qu'à la nature de son site, comme la Scythie, *ibid.* Ten Kate a saisi l'étymologie du mot *Schotlant ;* mais il s'est mépris dans l'application, p. 141.

Schoudes, ou *'t Schoudes*, peuple encore existant de l'ancienne Scythie, d'après Pallas ; ce nom est le même que *Schutes*, p. 139.

Schouwen. Cette île, au-dessus de celle de Walcheren, est l'Æa de Circé ou Circéa, p. 198.

Schut, veut dire *protection*, et *Schutten*, *protéger*, *défendre*, p. 136. *Schut* s'écrit aussi *Schot*, ou *Scot*, p 137.

Schutie, sens que nos pères attachoient à ce mot, p. 143.

Scot, *Schot*, signifie *contribution*, p. 137. *Schot en lot*, *census tributum*, selon Ten Kate, note *ibid.* *Dyck-geschoten*, taxes pour l'entretien des digues dans les polders, note *ibid.* *Schot-vry*, exempt de contribution, note p. 138. Pourquoi l'on a donné le nom de *Scot* à l'impôt, *ibid.*

Scoti, étymologie de ce mot donnée par Cambden, note p. 142.

Scotus-Hybernus, nom qu'on donne à St Livin irlandais, p. 142.

Scylla, est désignée dans Homère sous le nom de *Petra*, p. 205. Qu'on traduit toujours sous le nom de *rocher*, *ibid.*

Scyphus, est le pot d'Hercule dans lequel il a parcouru d'immenses mers, comme dans un bateau à voiles, p. 241. Etymologie du mot *Scyphus*, *ibid.* Le mot *Scyphus* est employé dans la fable d'Hercule dans sa véritable acception, c'est-à-dire comme *vase*, qui est le nom primitif de bateau, p. 242.

Scythes d'Europe ; il ne faut pas les confondre avec ceux d'Asie, p. 87. Les Scythes de l'ancienne terre habitoient le nord, p. 132. Fausse étymologie du nom Scythes, tirée du verbe *schieten*, *tirer*, p. 137. Ces Scythes et tous les peuples du nord ont été et sont encore un peuple très-hospitalier, p. 139. Ils ont fait des irruptions terribles dans le midi, *ibid.* La langue scythe est regardée, sous certain rapport, comme la mère des dialectes teutons, p. 140.

Scythie, qu'on doit écrire *Scuthie*, selon Eccard, Hondius et autres, signifie un pays de protection, de refuge, et pourquoi, p. 136. Etymologie de ce mot, *ibid.* Sa topographie s'accorde avec la valeur de sa dénomination, p. 138. Le nord de l'Europe a porté le nom de Scythie, p. 140.

Seigneurs, vient de *seniores populi*, p. 121.

Semi-Anses, veut dire *demi-Dieux*, p. 121.

Sénateur, vient de *senectute*, p. 121.

Serpens, sont les emblêmes des fleuves, p. 217 et 238.

Sicile, en grec *Sikelé*, vient de *secare*, *couper*, p. 126. Est la patrie de Cérès, *ibid.* Peut-être a-t-elle reçu son nom de *sickel*, faucille, *ibid.*

Sidon, ville des Phéniciens, p. 111. Ce nom est le même que *Sithium* (Saint-Omer), p. 112. La Sidon gauloise étoit l'endroit appelé *Scylla*, p. 114.

Sidoniens, ils habitoient dans la Norwège, selon Cluverius, p. 114. Les Sidoniens dont parle Homère dans le quatrième livre de l'*Odyssée*, étoient ceux de la Manche, p. 115. On trouve des Sithoniens dans la Thrace, *ibid.*, qui, selon Pline et Solin, sont les pères d'Orphée, *ibid.* On entend par ce mot, des colons du Sithium de la Morinie gauloise, p. 179. Opinion de Malbrancq touchant les Sithoniens, *ibid.*

Signes, en usage pour l'instruction des hommes avant l'invention des lettres, p. 231.

Silius Italicus appelle les Bataves *hommes à cheveux jaunes*, p. 52.

Sithium, ou *Sithuin*, signifie *Dune de la mer*, p. 113. Aujourd'hui Saint-Omer, *Audomaropolis*, *civitas Sancti Homeri*, p. 178. Cette ville étoit consacrée à Minerve qui y avoit un temple, *ibid.* Elle a été chantée par Homère, sous le nom de *Scylla*, *ibid.*

Socrate, a été maître d'école, p. 175.

Soleil, erreur de ceux qui ont pris Apollon, Hercule, Bacchus, et d'autres Dieux, pour le soleil, p. 101. Et pourquoi, p. 102. Il est le roi physique du ciel et de la terre, p. 116. Ce nom n'a jamais été appliqué aux Dieux de la Fable que comme terme de comparaison, p. 220. Il est la pomme d'or par excellence dans le douzième travail d'Hercule, p. 227.

Solin appelle les Hyperboréens *peuple heureux*, p. 2. Il dit que la côte maritime de la France étoit le bout du monde, p. 47. Qu'Orphée descend des Sithoniens de la Thrace, p. 179. Que de son temps il existoit encore un autel d'Ulysse en Ecosse, p. 182.

Strabon dit que Rhadamante étoit célèbre pour son équité, note p. 49. Son opinion sur l'origine des Vénitiens de l'Adriatique, note p. 109. A quoi il attribue l'émigration de Brennus, note p. 161. Il reconnoît la vérité des courses d'Ulysse dans les eaux de l'Océan, p. 181. Il en cite des traces, *ibid.*

Style mystique, a été en usage dans tous les temps, p. 38.

Styx, est le fleuve le plus élevé de l'Enfer, p. 203. Homère ne lui donne pas le nom de *fleuve*, p. 213. Il dit qu'il décharge ses eaux dans le Cocyte, *ibid.* C'est une eau de l'intérieur, qui, pour sa sortie, a un canal particulier, p. 214. Il y avoit en Arcadie un fleuve nommé *Styx*, note p. 214. Explication de ce que les anciens ont entendu par les eaux du Styx, *ibid.* Etymologie du mot *Styx*, p. 215. Hésiode appelle la Nymphe du Styx la fille des marées de

l'Océan, p. 205. Et pourquoi, p. 216 et 245. Explication du sens de la fable qui porte que la Nymphe du Styx assista Jupiter dans la guerre contre les Tiians; p. 216. Explication du serment des Dieux prêté par les eaux du Styx, *ibid.* Jurer par le Styx, c'étoit jurer par le salut de la patrie, *ibid.*

Suèves, veut dire *navigateurs*, p. 252.

Sund, détroit de la Baltique, signifie *séparation*, p. 127.

Sybille éruthrée, signifie *Sybille rouge* ou *rousse*, p. 53.

Système hebdomadaire. On a perdu l'origine de son institution, p. 4. Reçoit son complément de la religion, p. 14. A pour type la création des sept jours, *ibid.* Est nommé livre sacré, p. 17. Les sept planètes sont les représentans de la semaine, *ibid.*

T.

Tacite dit que les prêtres gaulois et celtes ont infligé des peines au nom de la Divinité, note p. 26. Que les Germains comptent pour fondateur de leur nation *Theutson*, p. 37. Parle de l'existence d'un peuple élysien, p. 48. Donne aux Germains des *yeux bleus* et des *cheveux roux*, p. 52. Fait dériver le mot *Juda* de *Ida*, montagne en Crète, p. 143. Il nomme la partie boréale de l'Europe une région froide et dure, qui ne doit sa bonté et sa beauté qu'à l'industrie et à l'activité de ses habitans, p. 149. Il rend compte du séjour d'Ulysse dans nos climats, note p. 182. Raisons qu'il donne à l'appui de cette assertion, p. 183.

Thèbes en Egypte, fondée par les Saïtes, p. 85. Ou par les Phéniciens de la Manche, p. 230. Son étymologie appartient à la langue du Rhin, p. 86. *Thèbes* de Béotie, fondée par Cadmus, fils du roi des Phéniciens, p. 230.

Ténèbres cimmériennes; sous ce rapport se nommoient les offices lugubres célébrés durant la nuit, p. 58. Cette expression est passée en adage pour dénoter des choses mystérieuses, *ibid.* Se trouvoient au cinquantième degré du nord, *ibid.*

Terre, a été personnifiée sous différens noms, p. 128. Ce quelle signifie sous le nom de *Ops* ou *Ope*, p. 130.

Ter-Vere, (*trajet*), ville maritime sur les bords du Hont, p. 253. Son vrai nom est *Kamp-Veer*, *trajectum ad Campos*, *ibid.* et p. 254.

Téthys, mère des Dieux, p. 65. Elle n'est pas l'emblême de la terre, *ibid.*

Teutobodiaques, colonie de fugitifs qui se sont établis dans les Gaules, p. 162. Etymologie de leur nom, *ibid.*

Theut, Dieu des Germains, p. 40.

Theutson, fondateur des Germains, p. 37. Procréé de la terre, *ibid.*

Thor, son royaume est nommé dans l'Edda, *Thrud-wanger*, qu'on traduit, *asyle contre la terreur*, p. 145. Le dieu Thor étoit, dans la théologie élysienne, l'emblême de la vengeance céleste, p. 196.

Thorhout, cette ville étoit spécialement consacrée au dieu *Thor*, *Jupiter*, p. 196. Etymologie de *Thorhout*, *ibid.*

Thoroaldus a régné à Thorhout, sous le nom de roi des Cimbres et des Teutons, 700 ans avant l'ère vulgaire, p. 167 et 196.

Thot, son étymologie appartient à la langue du Rhin, p. 86.

Toison d'or, étoit sous la possession d'Aëtes, p. 59 et 97. Etoit l'emblême de la science des constellations du ciel, p. 97.

Traditions des peuples, doivent être respectées, quoique conçues en style de fables, p. 37. Ces traditions allégoriques rappellent de grands souvenirs, p. 38. Une antique tradition fait souvent revivre plusieurs usages et institutions longtemps interrompus ou négligés, p. 232.

Tressan (*l'Abbé de*) s'excuse de donner la description des Champs élysées, et pourquoi, p. 44.

Trinacria, veut dire une *île à trois angles*, ou *extrémités*, p. 209.

Troye étoit un port de mer, et c'est sous ce rapport qu'il portoit le nom de *Pergame*, p. 194.

Troyens, selon Strabon, étoient d'origine Thraces, p. 195.

Tyr, ville des Phéniciens, p. 111. Ce nom a la même signification que *Douvres*, p. 112.

V.

VAFTHRUD le Géant, est appelé, dans l'*Edda Sæmundar*, *Alsvitter*, *Alweter*, *Omniscius*, p. 76.

Vaisseau, étymologie de ce mot, p. 242.

Val-halla, est le paradis des septentrionaux, dans l'Edda, p. 152. *Valland*, *région fortunée*, est le nom que l'Edda donne à la France, *ibid.*

Vallée, on croyoit que les arrêts divins sur la dernière destinée des hommes se prononceroient dans une vallée, p. 196.

Varron dit que la terre est appelée *Ops*, pour désigner la fécondité qu'elle acquiert par les travaux de l'homme, p. 130.

Veneti, peuple de la Gaule septentrionale, p. 109. Existoit du temps de Jules-César, *ibid.* Ce mot, en langue belgique, signifie *marchand*, p. 110.

Vénetiens de l'Adriatique, étoient, selon Strabon, une colonie des *Veneti* gaulois, p. 109. Vénetiens et Phéniciens sont des termes équivalens, p. 110. Ils tirent leur origine des Atlantes, p. 230. Ils auront tenu des Gaulois leurs ancêtres la cérémonie d'épouser tous les ans la mer, p. 231.

Venta-Belgarum, ville située dans la Belgique d'Angleterre, p. 110. Se nomme aujourd'hui *Winchester*, *ibid.*

Vénus, est appelée la *Blonde*, p. 52.

Vesta, nom allégorique d'un être inanimé, selon Zénon, p. 9. Nom donné à la terre, p. 128. Sous ce nom elle désigne le continent, p. 129.

Virgile dit que l'extrémité de la terre est le pays des Morins, p. 47.

Vlisseghem, p. 185 Voyez *Ulisseghem*.

Vlissingue, p. 197. Voyez *Flessingue*.

Voie lactée, son véritable nom est *Galaxie* ou *Galathie*; il signifie *pays de Gaule*, p. 18.

Voltaire, dans une lettre à Bailly, dit que les Grecs plaçoient les ténèbres cimmériennes vers le cinquantième degré, note p. 58.

U.

UBER, p. 143. Voyez *Iber*.

Ulisseghem, village près de Blanckenberg, veut dire *séjour d'Ulysse*, p. 185.

Ulissingue, p. 197. Voyez *Flessingue*.

Ulyssippo, *Lisbone*. Cette ville, selon Strabon, doit son origine à Ulysse, et étoit appelée *Ulyssæa*, ville d'*Ulysse*, p. 181. *Lisbone* et *Lisseweghe* sont identiques, et pourquoi, p. 187.

Ur, signifie *temps*, p. 72.

Urahn, en allemand, signifie *grand-aïeul* ou *tris-aïeul*, note p. 72. Sa vraie signification est *principe du temps*, *ibid.*

Uranus, sa patrie est l'empire des Atlantes, p. 3. A été prince ou héros, *ibid.* N'est qu'un symbole, *ibid.* Père de Saturne, p. 18. Nom du firmament, *ibid.* A quarante-cinq enfans, selon Diodore de Sicile, *ibid.* Son mariage avec *Ghé*, p. 38. Est l'aïeul de Pluton, p. 42. Est premier roi des Atlantes, p. 70. Son empire, selon Diodore, s'étendoit principalement à l'occident et au nord, *ibid.* Son empire s'étendoit presque sur toute la terre; ce qu'il faut entendre par là, p. 70. Premier dieu ou chef des Atlantes, p. 72 et 116. Il est le symbole du principe du temps moral, *ibid.* Etymologie du mot *Uranus*, *ibid.* Il étoit le premier astronome, p. 76 et 116. Ce qu'il faut entendre par son mariage avec *Ghé*, p. 228.

W.

WALCKEREN, île; on croit qu'elle a autrefois tenu à la Flandre, p. 127. Pourquoi, *ibid.* et p. 197. On y a découvert en 1514 des monumens très-intéressans, p. 260.

Wal halla, p. 152. Voyez *Val-halla*.

Wallen, *Welschen*, selon quelques-uns signifieroit *errans*, *vagabonds*, du verbe *wallen*, *errer*, *courir çà et là*, p. 160. Fausseté de cette étymologie, *ibid.*

Wallia, nom primitif de *Gallia*, *Gaule*; d'où ce mot dérive, p. 151.

Welches, nom primitif des Gaulois, p. 24. En allemand *Welschen*, *Walschen*, p. 153.

Welsch-land, *Walsch-land*, est le nom que les Allemands donnent à la France, p. 152. Ils donnent le même nom à l'Italie, p. 153.

Winchester, est la *Venta-Belgarum* de la Belgique d'Angleterre, p. 110. Signifie *Bourg de commerce*, *ibid.*

Wineli, *Winelen*, ou, suivant Pline, *Vindeli*, *Vindelen*, étoit le nom que portoient aussi anciennement les Longobards, p. 196. A quoi ce nom se rapporte, p. 197.

Winnen, faire commerce, est un mot qui exprime l'âme du commerce, p. 111.

Wynendaele, village renommé par la belle forêt d'où Thourout a reçu son nom, p. 196. Etymologie du mot *Wynendaele*, *ibid.*

Y.

Yeux bleus, c'étoit le signe distinctif des riverains de la mer du nord, selon Tacite, p. 169. On donnoit à plusieurs Divinités des *yeux bleus*, sans doute pour marquer leur patrie, *ibid.*

Z.

Zélande, vient du saxon *zel*, le même que *zelig*, *zalig*, FORTUNÉ, p. 62. Quelle est la devise des armes de la Zélande, p. 81-82. Quel est le but de cet emblême, *ibid.* et p. 215.

Zend-Avesta, suppose la patrie primitive des prêtres chaldéens au cinquantième degré de latitude, p. 84.

Zénon, son opinion sur la nature des fables, p. 8.

Zierickzée, capitale de l'île de *Schouwen ;* étymologie de son nom, p. 198. Remarque de Juste Lipse sur cette étymologie, *ibid.*

Zodiaque, est le calendrier primitif des peuples, p. 4. Ses douze signes sont des images morales, p. 15. Comment il peut être appelé, *ibid.* Comment il a été conçu et partagé en douze signes, *ibid.* Pourquoi les figures d'animaux ont été prises pour signes, p. 16. Peinture de ces signes, *ibid.*

Zônes torride et *glacée*, étoient réputées inhabitables, p. 89. Et pourquoi, *ibid.* On ne croyoit habitable que la *Zône tempérée*, *ibid.*

Fin de la Table des Matières du premier Volume.

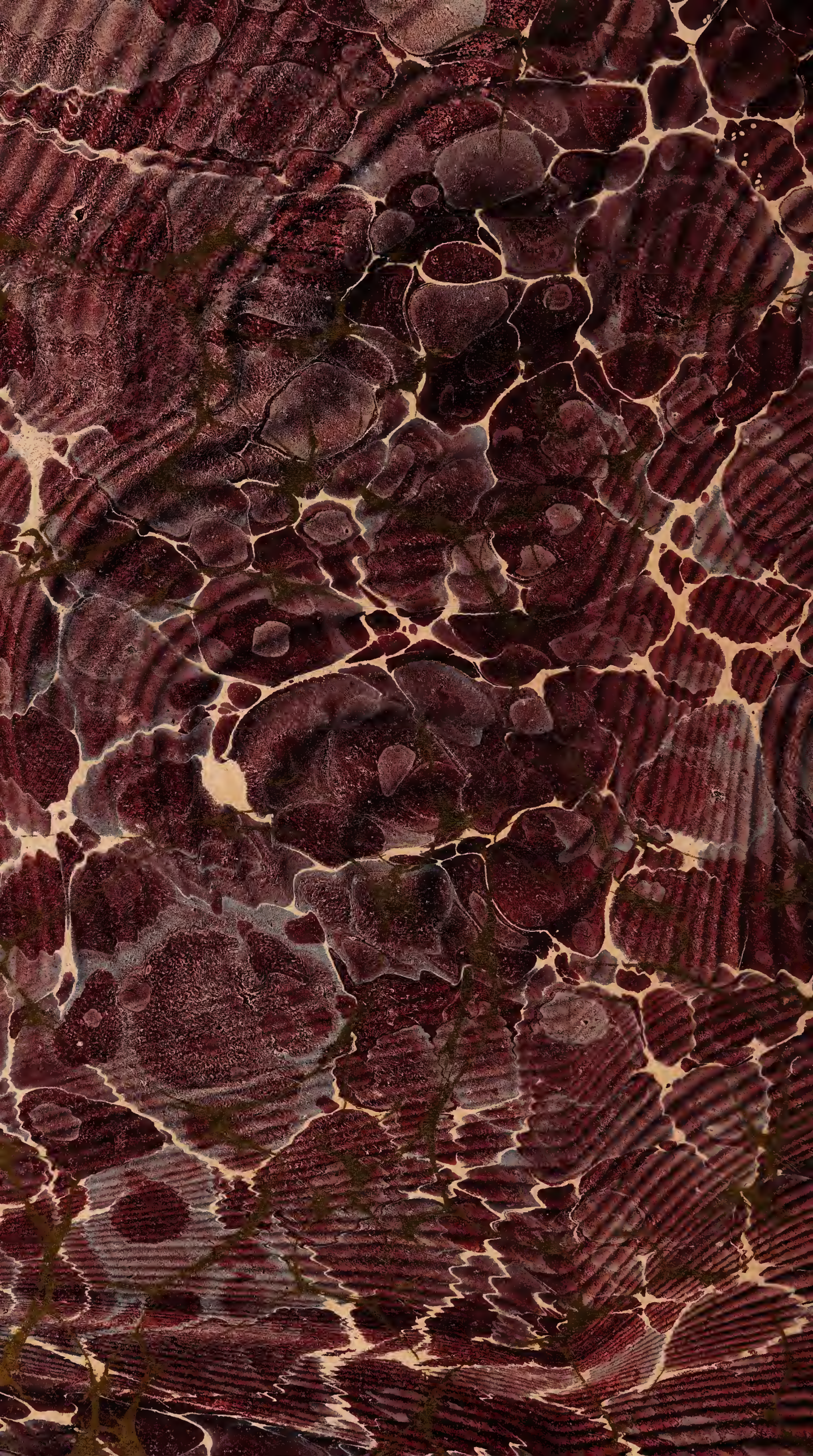
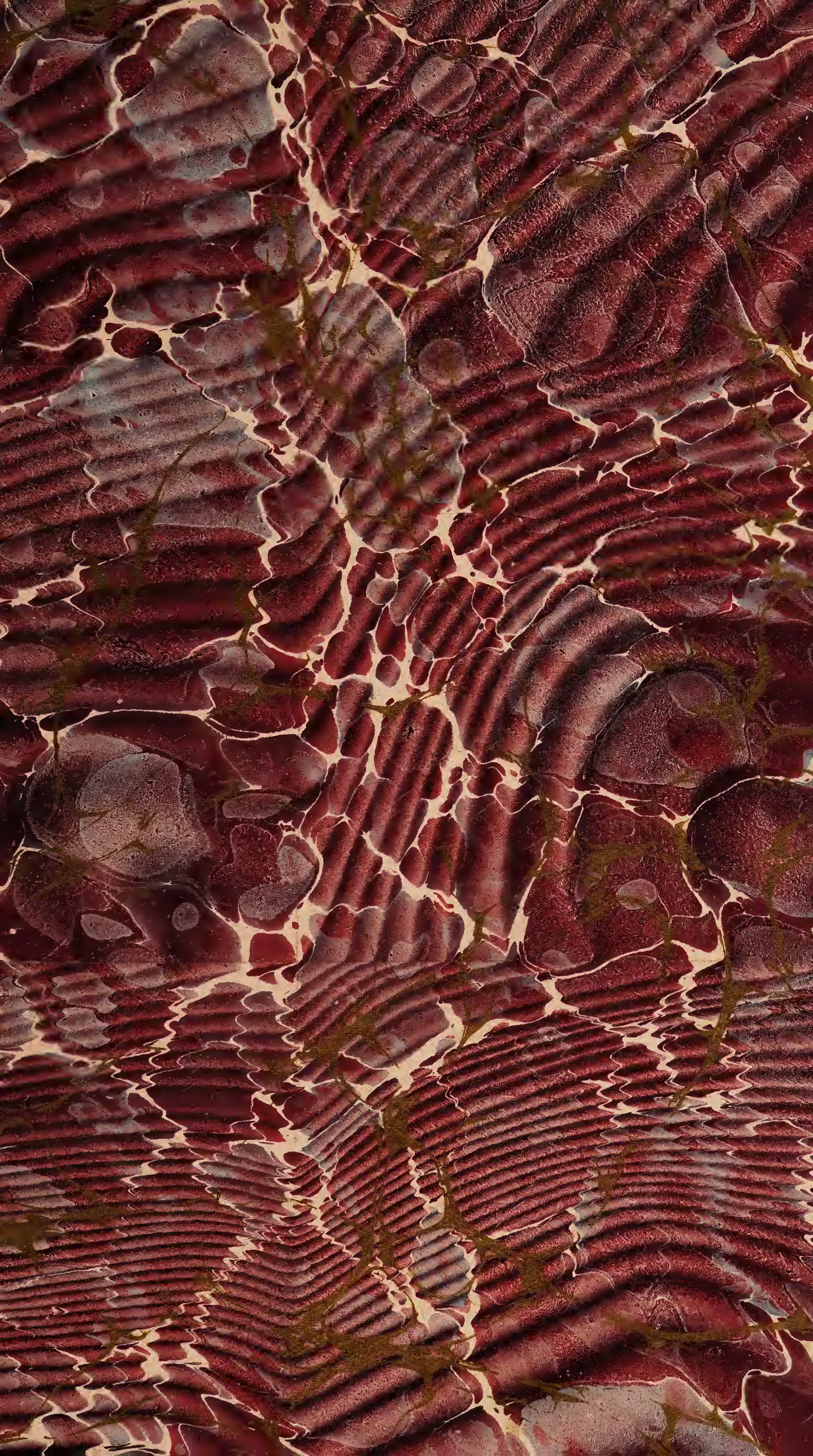
Note à insérer à la page 178. du tome premier, après ces mots: CIVITAS SANCTI HOMERI.

Etat du Pays de Flandre vers l'an 1213., *Philippe Auguste étant Roi de France.*

Communia *Gandaviorum*
Turritis domibus, gazis et gente superba.
Instructas armis acies *bis millia denæ*
Et plures, propriis expensis, donat eidem
Auxilium, bello sequitur non impare fastu
Ipsa colorandis gens prudentissima lanis,
Execranda juvans *legionibus* arma *duabus.*
*Atrebatum*que potens *urbs antiquissima*, *plena*
Divitiis, inhians lucris, et fœnore gaudens,
Auxilium Comiti tantò studiosius addit
Quo *caput* et *Princeps Flandrensis et unica Regni*
Sedes existit, tenuit quam tempore in illo
Comius Atrebates, quo Julius intulit arma
Gallorum populis. Nec Brugia defuit illi
In strepitu tanto, quin pluribus adjuvet illum
Millibus, in bellum fortissima corpora mittens;
Brugia quæ caligis obnubat crura potentum;
Frugibus et pratis dives, *portu*que *propinquo.*
Dan quoque villa nocens, Dan vere nomine, Danre,
Dan olim nostris damnosa futura carinis
Adjuvit nostros bello pro viribus hostes.
Insula post illas nihilominus exerit arma
Hostica, non paucas armans in bella phalanges,
Insula villa placens, gens callida lucra sequendo
Insula quæ nitidis se mercatoribus ornat;
Regna coloratis illuminat extera pannis
Unde reportantur solidi quibus illa superbit.
. . . . . .
Nec minus et SANCTI populus venerator HOMERI
In Comitis partes juratus millia multa
Mittit ei juvenes clara virtute coruscos,

Cum quibus Hedinum, Gravelinga, Bapalma, Duacum
Dives et armipotens et claro cive refertum.
Indignata capi numero dant agmina bello.

. . . . . .

Flandria gens opibus variis et rebus abundans
Gens *intestinis sibimet damnosa ruinis*
Parca cibis, facilis expensa, sobria potu,
Veste nitens, membris procera, venusta decore,
Splendida cæsarie, vultu rubra, candida carne,
Innumeris piscosa vadis, et flumine multo
Fossatisque vias ita præpedientibus, ut vix
Introitus pateat, venientibus hostibus, extra
Tuta satis, si bella sibi civilia desint.
Frumenta quam ditat ager, navalia merce
Lacte pecus, butyris armentum, piscibus æquor,
Arida gleba foco siccis incisa marescis,
Raris sylva locis facit umbram, vinea nusquam
Indigenis polus, *thedidi miscetur avena,*
Ut vice sit vini multo confecta labore.

Tiré de la Philippide de Guillaume le Breton, Chapelain de Philippe Auguste, liv. 2. p. 111. *et* 112. *Ce poëme, en douze chants, se trouve dans le cinquième volume de l'ouvrage, intitulé* Historiæ Francorum Scriptores à Philippo Augusto ad Philippi IV. tempora. *Parisiis, Cramoisy*, 1649.